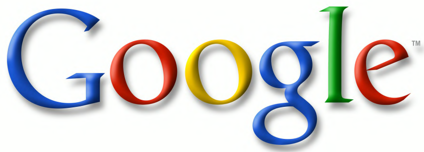
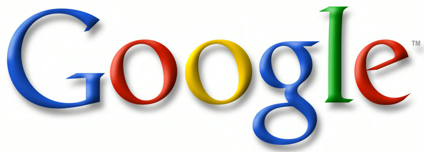





TAYLOR · INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



ŒUVRES

DE

LOUIS RACINE.

ŒUVRES

DE

LOUIS RACINE.

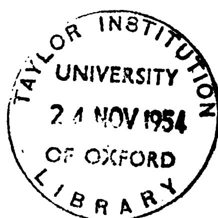
TOME TROISIÈME.

PARIS.

LE NORMANT, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

RUE DES PRÊTRES SAINT-GERMAIN-L'AUXERROIS.

1808.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
24 NOV 1954
OF OXFORD
LIBRARY

VIE

DE MILTON.

LORSQU'ON eut appris en Angleterre que Milton, mort et oublié depuis long-temps, étoit l'Homère de sa nation, on rechercha sur lui des faits dont la postérité eût été peu curieuse, s'il n'eût jamais composé que les ouvrages qui l'avoient fait connoître pendant sa vie. On voulut savoir comment avoit vécu l'auteur du Paradis perdu; quelles avoient été ses mœurs; quel avoit été son caractère; à quel âge il avoit perdu la vue; dans quelle saison il faisoit des vers; quelle avoit été sa physionomie et sa taille. La première note de son article dans le dictionnaire de Bayle, a pour titre : *Faits touchant la taille et la mine de Milton.* Cette admiration subite pour un poète qui pendant sa vie n'avoit pas été connu comme poète, fit bientôt multiplier les portraits, les bustes et les vies de Milton.

Pour le faire connoître (et il est utile de le connoître avant que de lire son poëme), je me borne à extraire ce que j'ai trouvé de plus curieux sur cet homme extraordinaire, dans sa vie écrite par Richardson, et dans celle que Thomas Newton a

mise à la tête de la belle édition du Paradis perdu, qu'il a donnée à Londres en 1749.

Milton étoit d'une famille qui vivoit dans une condition honnête. Il a écrit qu'il étoit né *genere honesto*. Cette famille, suivant l'opinion commune, étoit originaire de la province d'Oxford. Son grand-père, attaché au service d'une forêt de cette province, étoit catholique, et déshérita son fils, Jean Milton, parce qu'il s'étoit fait protestant. Ce Jean Milton s'établit à Londres, où il fut notaire. La nécessité où il étoit de se livrer à des occupations lucratives, ne l'empêcha pas de donner quelque temps aux amusemens agréables, aux beaux arts, surtout à la musique; et sitôt qu'il se trouva en état de renoncer à la profession de notaire, il se retira à la campagne. Il eut deux fils: Jean dont j'écris la vie, et Christophe qui eut très-peu d'esprit, et resta toujours dans l'obscurité, même après le rétablissement de la famille royale, quoiqu'il y eût été toujours très-attaché.

Jean Milton son aîné, qui fut toujours d'un parti contraire, fut aussi d'un caractère très-opposé. Né en 1608, il donna de bonne heure des preuves de son esprit; et le premier héritage qu'il eut de son père, qui ne négligea rien pour son éducation, fut le goût pour les beaux arts et pour la musique. Il avoit une si grande ardeur pour apprendre, qu'à l'âge de douze ans il passoit une grande partie de la nuit à lire: ce qui fut cause qu'il fut sujet à de grands maux de tête, et que sa vue commença de

bonne heure à s'affoiblir. Après avoir appris les premiers principes dans la maison paternelle, il fit ses humanités au collége de Saint-Paul; et il fut ensuite envoyé au collége de Christ à Cambridge, où il fit connoître son amour pour la poésie par quelques pièces de vers latins, et par quelques pièces de vers dans sa langue. Il paraphrasa en vers anglais quelques pseaumes; il se regarda comme né pour être poète, puisqu'il disoit dans ses vers latins, qu'Apollon avoit, entre son père et lui, partagé ses présens, ayant donné le talent de la musique au père, et celui de la poésie au fils :

Ipse volens Phœbus se dispertire duobus,
Altera dona mihi, dedit altera dona parenti,
Dividuumque Deum, genitorque puerque tenemus.

Il reçut à Cambridge, en 1628, le degré de bachelier, et celui de maître en 1632.

Ses ennemis ont débité qu'il avoit été chassé des universités à cause de ses mœurs : calomnie qui a été réfutée. Il les quitta, parce qu'il ne voulut y occuper aucune place. Il refusa aussi d'entrer dans le clergé, parce qu'il étoit ennemi de tout lien; et l'amour de la liberté le ramena à la campagne où vivoit son père. Il se livra tout entier, dans cette solitude, à la lecture des auteurs grecs et latins. Un ami lui ayant reproché qu'il perdoit son temps pour satisfaire sa curiosité, au lieu d'embrasser quelque parti dans lequel il seroit utile au public, il soutint que ce n'étoit point pour contenter sa curiosité qu'il se livroit à l'étude, mais pour se

rendre plus capable du parti qu'il embrasseroit; et il lui écrivit : « Vous croyez que je perds » mes années dans une retraite studieuse, comme » Endymion avec la lune, sur le mont Latmos; » mais ces belles espérances qui flattent la jeu- » nesse et la vanité, ne s'accordent point avec » ce casque obscur de Pluton, dont parle Homère. » Je mettrois bas ce casque, si, dans ma vie obscure, » je n'avois d'autre vue que de satisfaire une fri- » vole curiosité. Vous faites à mon égard comme » un bon crieur de nuit : vous m'avertissez que les » heures se passent; car je donne le nom de nuit » à ma vie obscure et inutile au genre humain. » Mais comme je sais l'exemple terrible que l'É- » vangile rapporte du serviteur qui avoit enfoui » son talent, croyez que ce n'est pas le plaisir fri- » vole de faire des spéculations, mais la considé- » ration même de ce commandement, qui m'em- » pêche d'aller aussi vîte que d'autres, et qui me » retient, par un religieux respect, pour ne prendre » aucun parti qu'après une mûre délibération, ne » jugeant pas qu'il soit trop tard, si le délai me » rend plus propre à en remplir les devoirs. Ceux » qui vinrent les derniers, ne perdirent rien, lors- » que le maître vint payer à tous leur salaire. »

Dans sa retraite, il se livroit aussi à son amour pour la poésie. Il composa en 1624 sa pièce dramatique intitulée : *La Mascarade de Comus*, espèce de poëme dont il avoit trouvé les modèles dans quelques anciennes pièces dramatiques de l'Italie. Cette

pièce, qui fut depuis mise en musique et exécutée, est un de ses moindres ouvrages poétiques.

En 1637, il composa son Licidas, pièce en vers latins, qu'il composa sur la mort d'un de ses amis, et dans laquelle, au milieu de sa douleur, il se livre tout-à-coup à la plus vive colère contre la corruption du clergé, et contre un pasteur mercenaire qu'il accuse de s'engraisser aux dépens de ses brebis. On prétend que dans cette invective, il avoit en vue l'archevêque Laud, à qui il paroît dans quelque vers, prophétiser sa fin tragique.

L'envie lui prit de joindre aux connoissances qu'il se procuroit dans sa retraite par ses lectures, celles que procurent les voyages. Il venoit de perdre sa mère; il demanda à son père la permission de voyager : il l'obtint, et partit en avril 1638.

Il vint d'abord à Paris, où il fit connoissance avec Grotius. La passion qu'il avoit de voir l'Italie fut cause qu'il resta peu en France : il alla à Florence, où il rechercha l'amitié des gens de lettres, qui reconnurent bientôt son mérite.

De Florence il alla à Rome, où il étudia les antiquités, la sculpture, la peinture, la musique, et où il fit une étroite liaison avec Holstenius, bibliothécaire du Vatican. Il se rendit habile dans la langue italienne, et composa dans cette langue quelques vers qui furent estimés. A Naples, il n'eut pas de peine à gagner l'amitié de Jean-Baptiste Manzo, marquis de Villa, l'ami de la poésie et des poètes, du Tasse et du Marini. C'est celui qu'a

nommé le Tasse dans le vingtième livre de sa Jérusalem, et à qui il a dédié son Dialogue sur l'Amitié. Ce marquis, qui étoit alors fort vieux, reçut avec joie un jeune étranger, amateur des Muses; et Milton, par reconnoissance, lui adressa une églogue qu'il intitula *Mansus.*

Dans cette églogue, il le prie de ne pas mépriser une Muse qui, d'un climat si peu favorable aux Muses, a osé voler jusqu'en Italie :

Nec tu longinquam bonus aspernabere Musam,
Quæ nuper gelidâ vix enutrita sub Arcto
Imprudens Italas ausa est volitare per urbes.

Il l'assure que l'Angleterre qui a produit des Druïdes, n'est pas un pays où l'on méprise Apollon. « Nous croyons même, lui dit-il, avoir entendu » chanter, pendant la nuit, des cygnes sur notre » Tamise :

» Nos etiam in nostro modulantes flumine cygnos
» Credimus obscuras noctis sensisse per umbras
» Quà Thamisis, etc. »

Et parce que le marquis de Villa avoit fait faire le buste du Marini, Milton souhaite trouver un jour un pareil ami ;

O mihi si mea sors talem concedat amicum....
Forsitan et nostros ducat de marmore vultus
Nectens aut Paphia myrthi aut Parnasside lauri
Fronde comas, at ego securâ pace quiescam.

On remarque dans cette même églogue que

Milton avoit déjà conçu le projet de devenir le Tasse de son pays par un poëme épique, et que le héros qu'il avoit alors en vue, étoit le roi Artus. Je rapporterai ces vers dans la suite.

Il avoit dessein d'aller parcourir la Sicile et la Grèce, lorsqu'il apprit que la guerre s'allumoit en Angleterre entre le roi et le parlement, et il crut qu'il ne lui étoit plus permis de perdre son temps parmi les étrangers, lorsque dans sa patrie on combattoit pour la liberté. Le marquis de Villa, dont il alla prendre congé, lui conseilla d'être à Rome, où il alloit retourner, plus prudent dans ses discours, qu'il ne l'avoit été dans son premier séjour. Il s'y étoit fait plusieurs ennemis par la hardiesse de ses discours sur la religion; peut-être au sujet du célèbre Galilée, qui gémissoit alors dans les prisons de l'Inquisition, où il avoit été lui rendre visite. Comme il se faisoit un mérite de dire librement tout ce qu'il pensoit, il ne sut profiter ni du conseil du marquis de Villa, ni de celui d'un de ses amis d'Angleterre, qui lui avoit recommandé, quand il en partit, de conserver toujours dans les pays étrangers un visage ouvert et une âme cachée. Mais s'il ne fut pas assez sage pour mettre ce précepte en pratique, il le fut assez pour rester très-peu à Rome, où on étoit prêt à lui susciter quelqu'affaire fâcheuse.

Après environ quinze mois d'absence, il revint en Angleterre, où il apprit la mort de son intime ami Carlo-Deodati, qui, né d'un père italien et

d'une mère anglaise, vivoit depuis long-temps à Londres. Dans la pièce de vers latins qu'il fit sur cette mort, et qu'il intitula *Epitaphium Damonis*, il se reproche d'avoir été voir les ruines de Rome; puisque même pour l'aller voir dans sa grandeur, et telle qu'elle étoit du temps de Virgile, il n'eût pas dû quitter un ami tel que Carlo-Deodati :

Ecquid erat tanti Romam vidisse sepultam,
Quamvis illa foret, qualem dum viveret olim
Tityrus ipse suas et oves et rura reliquit,
Ut te tam dulci possem caruisse sodale!

Comme il fût à son retour chargé de la tutelle de ses neveux, il voulut aussi être leur précepteur; et parce qu'il leur enseignoit les langues et l'histoire, quelques amis le prièrent d'admettre à leurs leçons leurs enfans. Il les y admit : ce qui fut cause que dans la suite, Saumaise lui reprocha d'avoir été maître d'école. Saumaise, qui par ce reproche vouloit l'insulter, ne faisoit pas attention que les gens sages eussent bien plus estimé Milton maître d'école, que Milton écrivant contre les rois.

Renfermé dans son cabinet, il voulut prendre parti, comme savant, dans la guerre civile; et voyant l'autorité des évêques affoiblie, il crut pouvoir délivrer les hommes du joug de cette autorité: ce qui lui fit écrire son livre de la Réformation, et d'autres ouvrages contre l'épiscopat. Il espéroit, disoit-il, que ce qu'il feroit pour établir cette liberté

dans l'Eglise, le conduiroit à procurer aux hommes la liberté dans l'Etat.

Ce n'étoit pas seulement dans l'Eglise et dans l'Etat qu'il vouloit une liberté entière, il la vouloit pour tout particulier dans son domestique : ce qu'il fit connoître par ses ouvrages sur le divorce, dont voici quelle fut la cause :

Cet homme si ennemi de tout lien, s'étoit engagé dans celui du mariage. Il avoit épousé, en 1643, Marie Powel, fille d'un juge de paix dans la province d'Oxford. Cette femme, après avoir passé un mois avec lui, témoigna vouloir retourner à la campagne où étoit sa famille, et lui en demanda la permission. Il la lui accorda, à condition qu'elle reviendroit au temps qu'il lui marqua. Ce temps prescrit arriva, et la femme ne revint point. Il la redemanda par une lettre à laquelle elle ne répondit point. Après lui avoir écrit lettres sur lettres, qui toutes restèrent sans réponse, il chargea un homme à lui d'aller la chercher. Son ambassadeur fut renvoyé avec mépris : soit que cette femme, dont la famille étoit attachée au parti royal, ne voulût plus vivre avec un mari tout républicain ; soit qu'elle eût de l'aversion pour lui, et qu'elle aimât mieux vivre dans une campagne où elle se divertissoit, que dans la maison solitaire d'un savant uniquement occupé de ses livres. Milton, irrité de ce mépris, résolut de la répudier, et même d'en prendre une autre. Pour prouver qu'il en avoit le droit, il fit un écrit sur le divorce, dans lequel il osa avancer, que le mariage

devant être un état de douceur et de paix, la seule contrariété d'humeur doit faire rompre cette société, et qu'il est inutile de crier en public, *liberté*, si l'homme est dans sa maison l'esclave du sexe le plus foible; que par conséquent tout mari peut répudier une femme dont l'humeur ne s'accorde pas avec la sienne, et en prendre une autre. Cet écrit parut sans nom d'auteur; mais la voix publique le donna à Milton, qui ne se cacha plus quand il en fit imprimer la seconde édition. Il l'adressa au parlement, en lui représentant, que puisqu'il étoit assemblé pour la réforme du royaume, il devoit veiller aussi à la réforme des troubles domestiques, et à la liberté particulière; et comme on lui objecta que sa doctrine étoit un paradoxe nouveau, il fit en 1644 un autre écrit qu'il intitula : *Tetrachordon*, dans lequel il expliquoit, à sa façon, quatre passages de l'Ecriture-Sainte sur le divorce.

Ces écrits furent mal reçus du public. Il s'en est plaint dans deux de ses sonnets; et il en attribuoit la cause au peu d'amour qu'on avoit pour la liberté, dans un temps cependant où l'on combattoit pour elle. Le clergé l'attaqua vivement; et un prédicateur, qui prêchoit un jour de jeûne devant plusieurs membres du parlement, leur représenta qu'au nombre des péchés dont ils avoient à demander pardon à Dieu, ils devoient mettre celui de n'avoir point encore fait brûler par la main du bourreau l'ouvrage de Milton sur le divorce. Un presbytérien,

fit contre lui un écrit qui le rendit aussi ennemi des presbytériens, qu'il avoit été jusque-là leur ami.

Pendant le cours de cette dispute, il fit des ouvrages sur d'autres sujets : une lettre sur l'éducation des enfans, pour montrer quelle est l'autorité des pères dans leur famille ; et son *Areopagita*, ouvrage qui prouve qu'il poussoit l'amour de la liberté jusqu'à l'extravagance. Il adressa au parlement cet écrit dans lequel il avance qu'on doit dans un Etat laisser à tout écrivain une pleine liberté d'imprimer tout ce qu'il veut ; qu'il n'y eut jamais que des tyrans capables de mettre des bornes à cette liberté : bornes qui retiennent la vérité captive, découragent les savans, et perpétuent l'ignorance ; que par ces raisons la liberté d'imprimer est le fondement de toute liberté.

En 1645, il publia un recueil de plusieurs de ses poésies latines et anglaises. On y trouve son *Allegroso* et son *Penseroso*, pièces qui sont traduites en notre langue.

Aux raisons qu'il avoit apportées dans ses écrits sur le divorce, pour prouver qu'un mari peut non-seulement répudier sa femme, mais en prendre une autre, il voulut ajouter son exemple. Il rechercha en mariage une jeune personne qui avoit beaucoup de beauté et d'esprit : cette nouvelle alarma sa femme, qui aussitôt eut envie de se réconcilier avec lui, et y fut exhortée par sa famille même, qui depuis les malheurs du roi, n'avoit plus les mêmes raisons de faire éclater sa haine pour Milton. Il

alloit souvent dans la maison d'un ami, où sa femme résolut de le surprendre. Il y étoit, lorsque tout-à-coup il la vit sortir d'une chambre voisine, et venir à lui, en lui tendant les bras : son premier mouvement fut de la repousser ; elle se jeta à ses genoux, et, fondant en larmes, la conjura de lui pardonner sa faute. C'est cette même scène qu'il a décrite entre Adam et Eve dans son X^e livre. La vue de cette femme qu'il avoit autrefois aimée, et qu'il voyoit à ses pieds, l'attendrit. Il oublia les preuves de mépris qu'elle lui avoit données, la personne charmante avec laquelle il avoit compté s'en venger, et tout ce qu'il avoit écrit sur le divorce. Le passé fut pardonné, la réconciliation fut sincère, et même, comme la famille de sa femme avoit tout perdu à la mort de Charles I, il reçut chez lui le père, la mère, les frères et les sœurs de sa femme, qui un an après sa réconciliation lui donna une fille ; et ce premier fruit d'un mariage si malheureux d'abord, fut suivi de plusieurs autres.

Il ne s'étoit occupé que de ses études particulières, jusqu'à la fin tragique de Charles I ; et il avoit gardé le silence sur tout ce qui s'étoit passé dans le temps du procès de cet infortuné monarque ; mais lorsqu'après cet horrible attentat, il entendit en gémir des ministres presbytériens, qui n'en étoient point innocens, et qu'il vit paroître plusieurs écrits faits par eux sur le respect qu'on doit à la personne sacrée et inviolable des rois, il prétendit prouver que ce respect avoit des bornes, et il

composa en sa langue l'ouvrage intitulé : *Tenur of Kings and Magistrats.* Il y soutenoit qu'il étoit permis de faire le procès à un tyran, de le déposer, et même de le faire mourir ; et il y avançoit, et peut-être disoit-il vrai, que ceux qui crioient le plus haut sur le sort de Charles I, étoient ceux même qui y avoient eu la plus grande part. Après cet ouvrage, qu'il publia en 1649, il écrivit des observations sur les articles de paix entre les comtes d'Ormond et les rebelles d'Irlande.

Il entreprit ensuite une histoire générale de l'Angleterre ; mais il ne l'avança que jusqu'au IV[e] livre, parce que recherché par Cromwel, il fut nommé secrétaire en langue latine du conseil d'Etat, pour les affaires étrangères. Après Cromwel et son fils, il exerça cet emploi pour le parlement jusqu'au rétablissement de Charles II ; et du vivant de Cromwel, il l'exerça, et comme secrétaire du conseil d'Etat établi par le parlement, et comme secrétaire de Cromwel, qui l'avoit choisi, n'ayant pas cru pouvoir trouver en Angleterre une meilleure plume latine.

Cromwel avoit créé cet emploi, parce qu'il étoit persuadé que c'étoit avilir l'honneur de la nation anglaise, que d'écrire aux autres nations de l'Europe dans leur langue. Ainsi il voulut qu'on ne leur écrivît qu'en latin, et qu'on ne reçût point leurs réponses, si elles n'étoient en latin : cette langue devant être, selon lui, la langue commune de l'Europe. L'auteur anglais de la Vie de Milton,

prétend qu'il seroit à souhaiter que les rois successeurs de Cromwel eussent continué cette même pratique; « parce que, dit-il, l'universalité de la » langue des Français semble les conduire à l'uni» versalité de la monarchie. »

Milton exerça cet emploi avec beaucoup de zèle. Ayant une fois, par le moyen d'un ami qu'il avoit en Hollande, su avoir la copie des instructions d'un plénipotentiaire que la Hollande envoyoit à Cromwel, la réponse aux demandes que ce plénipotentiaire devoit faire, fut envoyée en Hollande avant qu'il fût arrivé en Angleterre.

Ce fut dans le temps que Milton exerçoit cet emploi, qu'il perdit la vue; et un jour qu'un ambassadeur se plaignoit à Cromwel de ce qu'on lui faisoit long-temps attendre une réponse : « Le » sécrétaire, lui dit Cromwel, ne l'a point encore » expédiée, parce qu'étant aveugle, il va lente» ment. » « Eh pourquoi, répondit avec surprise » l'ambassadeur, mettre dans une pareille place un » aveugle? Il est obligé de dicter; et par consé» quent les secrets ne sont plus secrets. Quoi, pour » avoir un homme capable d'écrire en latin, n'a» t-on pu, dans toute l'Angleterre, trouver qu'un » aveugle? » C'est à Milton, parce qu'il travailloit pour Cromwel, qu'on attribue la lettre latine de ce protecteur sur les raisons de la guerre contre l'Espagne, et les vers latins qu'il envoya à la reine Christine.

L'emploi de secrétaire du conseil d'Etat n'em-

pêcha pas Milton de composer plusieurs ouvrages. Il fut chargé par le parlement de réfuter l'écrit intitulé : *Icon regia*, qui ayant paru sous le nom du roi décapité, avoit fait le même effet sur le peuple que la robe ensanglantée de César, lorsqu'Antoine la montra au peuple romain. Milton qui intitula sa réfutation à cet écrit, *Iconoclastes*, n'eut pas dessein, à ce qu'il disoit, d'insulter aux mânes d'un roi; mais il préféroit, aux intérêts du roi Charles, ceux de la reine Vérité : *Non regiis Manibus insultans, sed reginam Veritatem regi Carolo anteponendam arbitratus.* Dans cet écrit, il soutint que Charles I n'étoit point l'auteur de l'ouvrage qu'il réfutoit ; et le temps a fait connoître qu'il avoit raison.

Milton composa ensuite le plus fameux de ses ouvrages en prose, intitulé : *Défense du peuple anglais contre Saumaise*, qui avoit fait l'écrit intitulé : *Défense des rois en faveur de Charles I.* Sa santé étoit alors fort mauvaise ; il avoit déjà perdu un œil, et les médecins le menaçoient de la perte de l'autre, s'il continuoit à travailler. Il n'écouta que son zèle, ou plutôt son fanatisme pour la cause de la liberté. Il s'appliqua à cet ouvrage ; et à cause du dérangement de sa santé, il ne put le faire paroître qu'en 1651. On trouva bizarre que Saumaise, pensionnaire d'une république, écrivît en faveur de la monarchie, et que Milton, né sujet d'un roi, écrivît contre la monarchie. Son livre, écrit avec beaucoup d'esprit (ce qui fit dire que Milton

étoit un bon défenseur d'une mauvaise cause), fut brûlé par la main du bourreau à Paris et à Toulouse; et par conséquent les éditions s'en multiplièrent, tandis que l'ouvrage de Saumaise avoit très-peu de lecteurs. On prétend que la reine Christine, qui goûta celui de Milton, méprisa celui de Saumaise, qui étoit alors à sa cour : ce qui fut cause qu'il en sortit très-mécontent d'elle. Il mourut peu de temps après, et laissa une réplique à l'ouvrage de Milton, qui ne fut publiée qu'après le rétablissement de Charles II. Cette mort prompte de Saumaise fut cause que Milton, à qui on disoit un jour que Saumaise s'étoit vanté de lui avoir fait perdre la vue, répondit : « Et moi je lui ai » fait perdre la vie. »

Ce fut en effet dans le temps de cette dispute qu'il perdit son autre œil; et quoique les médecins l'eussent depuis long-temps menacé de cette perte, ses ennemis publièrent que le ciel avoit puni par l'aveuglement celui qui écrivoit contre l'autorité royale.

Ce fut dans le même temps que sa première femme mourut en couche. Bientôt après il en prit une seconde, qui mourut aussi en couche, la première année de son mariage. Quelque malheur qui lui arrivât, loin de l'attribuer à la colère du ciel, il croyoit en mériter les récompenses, parce qu'il prétendoit que dans tout ce qu'il avoit écrit en faveur de la liberté, il avoit combattu pour la cause de Dieu, et pour celle de sa patrie.

La

La mort de Saumaise ne termina point la dispute sur l'autorité des rois. Un ouvrage intitulé : *Cri du Sang royal vers le ciel contre les parricides anglais*, parut en 1651. Il avoit été composé par un chanoine de Canterburi, qui en mourant avoit laissé ses papiers à Saumaise; et Saumaise les avoit remis à Morus, ministre français, qui publia cet écrit. Milton y répondit par un autre intitulé : *Seconde Défense pour le peuple anglais*, et le remplit d'invectives cruelles contre ce Morus. Les disputes entre les gens de lettres, étoient alors bien contraires à cette humanité que doivent inspirer ces lettres, appelées *humaniores.*

Peu après la mort de Cromwel, quoiqu'il vît que tout se préparoit au rétablissement de la famille royale, il voulut, quoique sans espérance, faire un dernier effort pour la liberté mourante ; et toujours hardi républicain, il composa un écrit qu'il intitula : *La meilleure voie d'établir une République libre ; et son excellence comparée aux dangers de la Royauté.*

Quand il vit que cette cause pour lequelle il avoit combattu avec tant d'ardeur, alloit devenir très-funeste à ses défenseurs, et que Charles II seroit bientôt rétabli, il quitta son emploi de secrétaire du conseil, et n'eut d'autre parti à prendre que celui de la retraite ; mais en pouvoit-il espérer une tranquille, après tout ce qu'il avoit écrit contre Charles I et sa famille exilée ? Il étoit presque aussi coupable que ceux qui avoient trempé leurs mains

dans le sang royal : il avoit tout à craindre pour sa vie. Son bonheur, peut-être plus que la clémence de Charles II, le sauva.

Comme sa Défense du peuple anglais fut alors avec son Iconoclaste brûlée par la main du bourreau, et que lui-même fut arrêté et confié à la garde d'un sergent, on a peine à comprendre comment, lorsqu'on vengeoit l'honneur des rois, on a pu épargner l'ennemi déclaré des têtes couronnées. Il fut oublié, dit-on. Les procédures faites contre ses livres et contre sa personne, prouvent qu'il ne le fut pas; et quand le roi eût voulu l'épargner, le parlement qui régloit tout, ne cherchoit qu'à immoler des victimes au roi.

Son Arrêt contre Milton et deux de ses ouvrages, par lequel on voit que Milton, qui devoit être arrêté, ne fut point trouvé, est du 27 juin 1660; et la plainte de Milton à la chambre des communes, sur ce que le sergent aux armes, qui l'avoit gardé, lui demandoit une somme excessive pour cette garde, est du 17 décembre suivant. Il est donc certain que Milton, qui devoit être arrêté dans le mois de juin, ne le fut pas, parce qu'il s'étoit caché; qu'il le fut ensuite, et qu'il étoit libre six mois après. Il est encore certain que sa requête au parlement, du 17 décembre, fut renvoyée au comité des priviléges, et que le parlement fut dissous douze jours après, c'est-à-dire, le 29 du même mois; et qu'enfin Milton, qui ne s'étoit point trouvé excepté de l'amnistie générale, n'eut jamais

rien à craindre pour sa vie. Mais pour comprendre cette grâce si étonnante, il me paroît qu'il faut, dans l'obscurité de cet événement, ajouter foi à ce que rapporte Richardson, sur le rapport de Pope, qui disoit le savoir de Bettewton, comédien très-protégé par le chevalier Davenant.

Ce chevalier Guillaume Davenant, que la reine Henriette-Marie envoya à Charles I, ayant été arrêté par les parlementaires, se trouva en danger de perdre la vie en 1650. Milton, qui avoit alors beaucoup de crédit, fut son libérateur; et la vie de Milton fut, en 1660, le prix de celle qu'il avoit sauvée à Davenant, qui le servit si bien par le crédit qu'il avoit auprès de Charles II, que Milton échappa à la sévérité du parlement, d'une manière qu'on a encore beaucoup de peine à comprendre. Il sortit d'un si grand danger avec une telle fierté, que quand le sergent qui l'avoit retenu prisonnier, lui demanda son paiement, il osa porter au parlement sa plainte du prix qu'on vouloit lui faire payer, pour l'avoir retenu emprisonné.

On prétend que cet homme, trop heureux de conserver la vie et la liberté, fut le maître de rentrer dans sa place de secrétaire du conseil d'Etat; qu'elle lui fut offerte, et que la troisième femme qu'il avoit épousée, Elisabeth Minshul, le pressant de l'accepter, il lui répondit : « Vous êtes femme, » et vous voulez avoir un équipage; moi, je veux » vivre et mourir honnête homme. »

Cet indomptable républicain, se voyant dans la

nécessité de souffrir la royauté, renonça à écrire sur les affaires publiques, et retourna à ses occupations littéraires. Il entreprit un nouveau Trésor de la langue latine, dans le goût de celui de Robert Etienne: ce qu'on en trouva après sa mort parut trop imparfait pour être imprimé, mais fut très-utile aux auteurs du Dictionnaire de Cambridge. En 1661, il publia son Traité sur la Grammaire.

Quoique la cour de Charles II parût aimer les vers, comme elle n'aimoit que les vers libres, un poète de l'âge de Milton, avec un poëme sur un sujet saint, ne pouvoit y briller; d'ailleurs les talens de Milton pour la poésie y étoient très-ignorés, comme dans toute l'Angleterre, qui ne le connoissoit que comme l'auteur des différens ouvrages dont j'ai parlé.

Oublié de la cour, il dut regarder, comme un grand bonheur pour lui, cet oubli qui en fut un pour nous, puisqu'il profita de ce loisir si nécessaire à un poète, pour mettre la dernière main au Paradis perdu, son ouvrage de prédilection. Il disoit qu'il l'avoit écrit de la main droite, au lieu qu'il n'avoit écrit les autres que de la main gauche. Il avoit, dès sa jeunesse, conçu le dessein de traiter ce sujet: en sorte qu'on peut dire que jamais poëme ne fut plus long-temps médité. Il est étonnant qu'il ait attendu si tard à s'y livrer entièrement; mais il sacrifioit tout à son zèle pour la défense de la liberté, s'imaginant que le ciel l'avoit chargé de cette cause. Enfin, ne pouvant plus rien pour elle, il revint aux

Muses, et voulut acquérir par elles une gloire dont il avoit été de bonne heure très-amoureux.

Les conversations qu'à Naples il avoit eues avec le Manzo, sur le Tasse, lui avoient inspiré l'ambition de faire aussi, par quelques ouvrages de poésie, voler son nom au-delà de son île, où il se regardoit comme enseveli. On ne peut douter que son premier projet n'ait été de prendre pour le héros de son poëme le roi Artus; il le déclare dans sa pièce en vers latins, intitulée l'*Epitaphe de Damon*, quand il dit :

Ipse ego Dardanias Rutupina per æquora puppes
Dicam, et Pandrasidos regnum vetus Inogeniæ
Brennumque Arviragumque duces, priscumque Belinum
Et tandem Armoricos Britonum sub lege colonos;
Tum gravidam Arturo fatali fraude Iogernen,
Mendaces vultus, assumptaque Gorloïs arma,
Merlini dolus, etc.

Heureusement, à toutes ces merveilles de Merlin, qu'il pouvoit admirer dans sa jeunesse, il préféra la simplicité du sujet d'Adam et d'Eve. On a avancé sans preuve qu'une farce italienne sur le même sujet lui en avoit donné l'idée. Il est seulement certain qu'il voulut d'abord mettre ce sujet en tragédie, et qu'on trouve quelques fragmens de son coup d'essai, écrit de sa main, parmi les manuscrits qu'on conserve au collége de Cambridge.

Ces manuscrits font connoître tous les travaux poétiques dont il avoit formé les projets. On y

trouve les titres et quelquefois les plans de plusieurs tragédies qu'il devoit traiter ; et les sujets de presque toutes sont tirés de l'Ecriture Sainte, comme le Paradis perdu, Abraham et Isaac, Sodome : la scène étoit à la porte de la maison de Lot ; Thamar, le Veau d'or, l'Adultère de David, Salomon, Naboth, Athalie, etc. Quand on lit tous ces titres, on croit que son projet étoit de mettre la Bible en tragédies. Heureusement il s'est fixé au premier sujet, et l'a traité dans la forme épique.

Dans son livre du gouvernement de l'Église, publié en 1641, il annonçoit ce poëme quand il promettoit d'employer ses talens poétiques pour sa nation, « pourvu, disoit-il, qu'elle soit délivrée » du joug ridicule des prélats, dont la tyrannique » inquisition éteint des esprits qui sont faits pour être » libres. » Il y promettoit que ce poëme ne se sentiroit ni des fougues de la jeunesse, ni des fumées du vin, parce que pour en composer un pareil, « il ne suffit pas, disoit-il, d'implorer les » filles de Mémoire ; il faut par une sérieuse invo- » cation obtenir cet esprit éternel qui nous enrichit » à son gré de ses dons : lui seul peut envoyer son » Séraphin avec le feu sacré de son autel, pour » purifier les lèvres de qui il lui plaît. »

Ce style ne doit pas surprendre : l'exemple de Cromwel qu'il admiroit, étoit cause qu'il se livroit à un enthousiasme, sans lequel il eût été peut-être moins sublime. On a su de sa veuve, qu'il étoit très-sérieusement persuadé que son génie poétique

étoit dirigé par une influence divine. Il prétendoit entendre une voix secrète qui l'animoit sans cesse à continuer cet ouvrage, auquel il ne se livra tout entier que dans le loisir que lui procura l'indifférence de la cour de Charles II pour lui.

Philips, son neveu, disoit avoir appris de lui que son imagination poétique ne le servoit que depuis l'équinoxe de l'automne, jusqu'à celui du printemps; que dans tout autre temps, quelque soin qu'il prît pour la mettre en mouvement, elle ne lui fournissoit rien capable de le contenter : en sorte que s'il disoit avoir été trente ans à composer son poëme, il ne falloit compter ces trente ans que pour quinze. D'autres soutiennent que Philips s'est trompé par rapport à la saison, puisque Milton, dans une élégie latine sur l'approche du printemps, rend grâce à cette saison, de ce que son génie poétique se réveille, de ce que sa veine va couler:

Fallor? An et nobis redeunt in carmina vires,
Ingeniumque mihi, munere Veris, adest?
Munere Veris adest, iterumque virescit ab illo;
(Quis putet?) atque aliquod jam sibi poscit opus.

Il étoit jeune quand il fit ces vers; et l'âge fut peut-être cause que dans la suite l'impression des saisons sur sa verve poétique changea. Les inégalités de son poëme ne permettent pas de douter qu'il n'en ait composé quelques morceaux, ou lorsque son imagination, à cause de la saison, le servoit mal, ou lorsqu'elle étoit dans la tristesse, à

cause du rétablissement de Charles II. Il fait assez connoître cette tristesse, lorsqu'au commencement de son septième livre, il se plaint d'être « abandonné » de tout le monde, et d'être tombé dans de mau» vais jours, au milieu des langues mauvaises; » et lorsque dans la même plainte, il dépeint les favoris de Charles II « comme sourds à des sons qui » entraîneroient les arbres, et capables de déchirer » un Orphée. » Il craignoit de périr comme lui, se voyant environné d'ennemis que lui avoient faits ses ouvrages contre la famille royale; et cette crainte étoit cause qu'il ne dormoit pas tranquillement, et qu'il s'imaginoit souvent qu'il alloit être assassiné. Nous connoissons les inquiétudes et les chagrins dans lesquels il passa ses derniers jours, par des vers qu'on fit contre lui, dans lesquels on lui disoit : « Parricide de ton roi, si par la clé» mence de Charles II tu as échappé à ton sup» plice, tu n'es maintenant que plus puni! Vieux, » infirme, pauvre, privé des yeux, réduit à écrire » pour vivre, rappelle donc, pour gagner ta vie, » Saumaise de la mort. » On l'insultoit ainsi, parce qu'étant devenu vieux, infirme, tourmenté de la goutte, aveugle, et trop pauvre pour pouvoir payer des copistes, il étoit hors d'état de faire un ouvrage capable de lui rapporter autant d'argent que lui en avoit rapporté son ouvrage contre Saumaise. C'est ce qu'il reconnut lui-même, quand il voulut vendre à un imprimeur son Paradis perdu.

Ce fut en 1665 qu'il mit à ce poëme la dernière

main, et qu'il le donna à examiner à son ami Elvood, fameux Quaker, qui, après l'avoir lu, lui témoigna sa surprise de ce qu'il avoit pu composer un pareil ouvrage au milieu de tant d'infirmités, et dans un âge si avancé. Il ignoroit que cet ouvrage étoit le fruit de longues années.

Milton, pour avoir la permission de le faire imprimer, fut obligé de se soumettre à ce joug qu'il détestoit, et contre lequel il avoit écrit, à l'examen d'un censeur qui fut très-difficile. L'idée qu'on avoit de l'auteur étoit cause que ce censeur croyoit trouver à chaque endroit quelque venin caché, quelques traits satiriques contre le gouvernement et la royauté, et qu'il s'imagina découvrir le crime de haute trahison dans ce bel endroit du premier livre, où le poète compare la gloire obscurcie de Satan à celle du Soleil, qui, dans une éclipse, répand un jour sombre qui alarme les rois, et leur fait craindre quelque révolution.

Ces difficultés du censeur rendirent timides les libraires, quand l'auteur voulut vendre sa copie. Celui qui fut assez hardi pour l'acheter s'engagea par contrat à lui en payer dix livres sterling, au cas que la vente n'allât pas à un certain nombre d'exemplaires, et cinq livres sterling de plus, si elle alloit jusqu'à ce nombre. Il s'engagea à un marché pareil pour la seconde et la troisième édition. Ce contrat, daté du 27 mai 1667, a été conservé avec le manuscrit sur lequel est écrit l'*imprimatur* du censeur. Ce manuscrit est de différentes

mains, parce que Milton n'avoit pas toujours le même copiste. Dans cette première édition, qui parut en 1667, petit in-4°., le poëme qui étoit en dix livres, resta dans la boutique du libraire, aussi inconnu que quand l'auteur le gardoit manuscrit. Il est vrai qu'on trouve, dans quelques exemplaires, un premier paiement qui annonce une nouvelle édition en 1668, avec le nom d'un nouvel imprimeur, et une troisième édition en 1669, avec le nom d'un troisième imprimeur. Mais par un artifice qu'emploient quelquefois les libraires pour faire croire qu'un livre se débite, c'étoient de nouvelles éditions, et c'étoit toujours la même qui se reproduisoit avec un déguisement qui n'en procuroit pas la vente. L'auteur n'avoit encore fait parler de lui que par des ouvrages en prose, dans lesquels il avoit soutenu une cause entièrement perdue. Il étoit méprisé à la cour de Charles II. Le sujet de son poëme n'excitoit point la curiosité; et ce poëme étoit sans rime. Les Anglais n'avoient point encore vu dans leur langue un poëme non rimé.

En 1670, Milton composa sa tragédie de Samson; sujet qui lui plut apparemment, à cause qu'il y représentoit Samson, aveugle comme lui, au milieu des Philistins ses ennemis. Ce fut aussi dans ce temps-là qu'il composa son poëme intitulé le *Paradis recouvré*; et il est remarquable qu'il ne fut pas imprimé par celui qui avoit imprimé le Paradis perdu, parce que sans doute ce libraire, mécontent de l'acquisition qu'il avoit faite, quoiqu'à si bon

marché, ne voulut plus se charger des poésies de Milton.

La pensée de faire un poëme sur le Paradis recouvré, lui fut inspirée par la plaisanterie d'un ami à qui il demandoit son jugement sur le Paradis perdu. « Je le trouve bien perdu, lui dit-il; com» ment le regagner? » A ce mot, il tomba dans un moment de rêverie, et forma le projet d'un poëme sur ce sujet. Quelques personnes ont dit que c'étoit un ouvrage de la vieillesse, mais de la vieillesse de Milton. Ceux qui ont dit qu'on ne retrouvoit plus Milton dans le Paradis recouvré, en ont bien jugé. Ce poëme, qui n'est presque qu'un dialogue, est sans action, sans intérêt; et le sujet même n'est pas rempli, puisque le Paradis n'est pas encore regagné lorsque Jésus-Christ a résisté dans le désert aux tentations de Satan. On n'en peut soutenir la lecture.

En 1672, Milton fit imprimer un ouvrage sur *la Logique*, son Traité sur *la Religion*, et sur *les Moyens d'empêcher les progrès du Papisme*. Il en étoit l'ennemi déclaré; et dans son Traité sur la Religion, il ouvre la porte du ciel à tout chrétien, de quelque secte qu'il soit, excepté aux catholiques romains. Il composa aussi une Histoire abrégée de la Moscovie, qui ne fut imprimée qu'après sa mort.

Notre poëte devoit voir avec douleur languir dans le magasin de son libraire ce poëme, qui, suivant les espérances qu'il avoit eues toute sa vie, devoit faire voler son nom au-delà des mers. Ce

fut peut-être pour lui donner une perfection qu'il crut y manquer, qu'il le voulut mettre en douze livres. Il fit deux livres du septième, et fit de même, avec plusieurs additions, deux livres du dernier. Après ce changement, qui loin d'en augmenter le mérite y fit tort, il le fit réimprimer en petit in-8°. Mais quand cette édition, qui ne fut achevée qu'en 1674, parut, il étoit mort. Accablé de chagrins encore plus que d'infirmités, il mourut d'une attaque de goutte, dans le mois de novembre 1674, et fut enterré auprès de son père : ce ne fut qu'en 1737, qu'il eut à Westminster les honneurs d'un monument.

La seconde édition de son Paradis perdu, n'ayant, comme je l'ai dit, paru qu'après sa mort, on croit qu'il ne toucha jamais du marché fait avec le libraire, que le prix convenu pour la première édition. Sa veuve toucha apparemment le prix convenu pour la seconde; et étant devenue maîtresse de la copie, elle la vendit pour toujours à un libraire qui, suivant son contrat, daté du 21 décembre 1680, en devint possesseur perpétuel pour environ vingt pistoles de notre monnaie.

On ne dira pas de Milton, qu'aussitôt que la mort l'eut rayé du nombre des humains,

On reconnut le prix de sa Muse éclipsée.

Elle étoit morte avant lui, elle resta morte après lui; et elle dut sa première résurrection au comte de Dorset qui, cherchant des livres chez l'impri-

meur du Paradis perdu, y trouva ce poëme qu'il ne connoissoit pas, et l'ouvrit : le libraire le pria de le lire, et d'en parler ensuite avec estime, pour lui procurer des acheteurs. Le comte, après l'avoir lu, l'envoya au jeune Dryden, qui en le lui renvoyant lui écrivit : « Cet homme efface et nous et » les anciens. » Cet éloge ne fit point la fortune du poëme, qui fut très-lente, puisque le duc de Buckingham, dans son Essai sur la Poésie, ne daignoit pas comparer Milton à Spenser; que le comte de Rochester disoit ne connoître de grand poète anglais que Cowley; que le chevalier Temple, dans les Miscellannées qu'il publia en 1686, y donnoit de grandes louanges à l'Arioste, au Tasse, à Spenser, sans parler de Milton.

On avoit de la répugnance à lire un poëme sans rime; enfin on s'y accoutuma. On fit trois éditions in-folio du Paradis perdu; l'une en 1688, l'autre en 1692, et la troisième en 1695. Alors le poëme eut non-seulement des lecteurs, mais des commentateurs; et Addisson, par l'examen qu'il en fit dans son Spectateur, en affermit la réputation, qui alla toujours en augmentant : les éditions se multiplièrent. En 1732, Bentley en donna une comme d'un auteur classique, avec des corrections encore plus hardies que celles qu'il a faites dans Horace, parce qu'il se crut autorisé à rejeter tous les vers de Milton qui lui déplurent, en disant qu'un poète aveugle avoit confié l'édition de cet ouvrage à un ami infidèle qui y avoit inséré beau-

coup de vers de sa façon ; « de sorte, dit Bentley, » que le Paradis a été perdu deux fois. » Il soutient que les épreuves de la première édition ne furent point lues à Milton, qui, à moins qu'il n'eût été sourd aussi bien qu'aveugle, n'eût pas laissé passer des fautes si grossières. Cette histoire n'a aucune vaisemblance ; et l'édition donnée par Bentley a été méprisée en Angleterre. En 1734, les Richardson père et fils, donnèrent leurs notes sur ce poëme, qui fut traduit en prose dans plusieurs langues. On en a deux traductions en vers latins, et on en proposa, en 1755, par souscription, une traduction en vers grecs avec des remarques. Enfin, dans les cabinets des Anglais curieux, le buste de Milton fut placé avec ceux d'Homère et de Virgile ; et comme tout le monde voulut connoître la figure d'un homme devenu si fameux, on voulut aussi être instruit de ses mœurs, de son caractère, de sa religion.

Ses ennemis, qui lui avoient reproché de son vivant sa laideur et sa petitesse, lui avoient appliqué le vers de Virgile :

Monstrum, horrendum, informe, ingens, cui lumen ademptum,

en ajoutant qu'*ingens* étoit le seul mot du vers qui ne lui pouvoit être appliqué, parce qu'il étoit, comme Saumaise l'avoit écrit, *delicatum et infirmum corpusculum*. Milton avoit répondu à ses ennemis, qu'il étoit de la taille médiocre, plutôt que de la petite ; que dans sa jeunesse, il n'avoit jamais craint, l'épée au côté, les plus robustes ; et

qu'il n'avoit été trouvé laid dans aucun âge. Il avoit été fort beau dans sa jeunesse, bien fait, ni petit, ni grand; ses cheveux, bien partagés sur le front, tomboient en boucles sur ses épaules; et c'est de lui-même dont il avoit fait la peinture, en faisant celle d'Adam, Livre VI. Il avoit de beaux yeux, sans aucune tache. Quand il eut perdu la vue, ceux qui ignoroient son malheur, ne le pouvoient soupçonner en l'abordant. Sa conversation étoit aimable. On prétend que son caractère étoit doux : cette douceur ne se trouve pas dans ses ouvrages de controverse : il en faut peut-être rejeter la faute sur le goût qui étoit à la mode parmi les savans.

Il étoit né avec un cœur tendre. On en peut juger par la scène que j'ai rapportée, et qui se passa entre sa femme et lui; on en peut juger aussi par cette tendresse qu'on admire entre Adam et Eve; et c'est peût-être parce qu'il connoissoit la tendresse de son cœur, qu'il évita, soit par sagesse, soit par amour de la liberté, les occasions de se laisser surprendre par l'amour.

A l'âge de 19 ans (si ce fait est bien certain), il vit à la promenade une personne qu'il ne connoissoit point, et dont la beauté le frappa si vivement qu'il en devint tout-à-coup amoureux. Il la perdit de vue un moment après, et ne put jamais la retrouver, ni savoir qui elle étoit. L'impression qu'elle avoit faite sur lui, l'ayant convaincu de sa

foiblesse, il fit serment de ne plus aimer. Il pouvoit donc dire avec Burrhus :

On n'aime point, Seigneur, si l'on ne veut aimer.

Sa passion étoit celle de la science. Il avoit étudié l'histoire, les mathématiques, la philosophie, la théologie, et les langues anciennes et modernes. Il possédoit la française, l'espagnole et l'italienne, qu'il mettoit beaucoup au-dessus de la française; ce qui ne doit pas surprendre : nos bons écrivains n'avoient point encore paru. Il avoit beaucoup étudié l'Ecriture Sainte, dont tous les matins il lisoit un chapitre en hébreu. Après l'Ecriture Sainte, son livre favori étoit Homère, qu'il savoit presque par cœur. Il l'eût traduit, sans son aversion pour le travail de traducteur, qui étoit contraire à un génie créateur.

La goutte qu'il souffroit plus impatiemment que la perte de la vue, avoit attaqué en lui un homme toujours très-sobre. Il ne buvoit presque pas de vin, et ne mangeoit que pour satisfaire au besoin, des nourritures très-simples; il avoit toujours aimé les exercices du corps, principalement à faire des armes; et lorsqu'il eut perdu la vue, il fit faire une machine dans laquelle il se faisoit balancer, pour ne pas laisser son corps sans quelque exercice. Il se levoit très-matin, étudioit jusqu'à son dîner, après lequel il s'amusoit à jouer de quelque instrument, ou à chanter : il avoit la voix belle, et étoit habile

habile dans la musique. Après avoir donné encore quelques heures à l'étude, le soir il mangeoit quelques olives, buvoit un verre d'eau, fumoit sa pipe, et se couchoit.

C'étoit pendant la nuit qu'il composoit ses vers, qu'il prétendoit lui être inspirés par sa Muse toute céleste. Quand il en avoit composé un certain nombre, il sonnoit: sa femme ou une de ses filles descendoit; il dictoit ses vers; et souvent, lorsqu'il en avoit dicté quarante, le lendemain il les réduisoit à vingt.

Il eut trois filles auxquelles il avoit fait apprendre à lire et à bien prononcer huit langues qu'elles n'entendoient pas. Il avoit coutume de dire qu'*une langue suffisoit à une femme ;* mais il voulut que ses filles fussent capables de lui faire les lectures dont il avoit besoin. On a su par l'une d'elles, que ce qu'il se faisoit lire le plus souvent, c'étoit Isaïe en hébreu, Homère en grec, et les Métamophoses d'Ovide en latin.

Républicain outré, tous les ennemis que lui firent ses principes pernicieux sur la politique, ne lui causèrent jamais le moindre repentir : il se faisoit gloire d'avoir toujours été le défenseur intrépide de ce qu'il appeloit l'antique et bonne cause. Son attachement à Cromwel, ne contredisoit pas ses principes : il le regardoit comme celui qui avoit délivré sa patrie de l'autorité monarchique, et il espéroit qu'il la délivreroit aussi de la domination ecclésiastique. Il l'y exhorte dans un de ses sonnets.

On assure qu'il croyoit en Dieu; mais comment

y croyoit-il, et quel culte lui rendoit-il? Ces questions sont embarrassantes. L'historien anglais de sa vie, qui soutient qu'on ne peut qu'injustement le soupçonner d'irréligion, avoue qu'il ne donnoit, ni en public ni en particulier, aucun témoignage extérieur de religion. Puritain dans sa jeunesse, il se rangea, pour être plus libre, parmi les Indépendans et les Anabaptistes; et enfin, pour être plus libre encore, il ne voulut plus être d'aucune secte, soutenant que la religion devoit être intérieure. Il devint Quiétiste et enthousiaste: fin déplorable d'un génie rare, qui, rempli de l'Ecriture-Sainte dont il faisoit chaque jour une lecture, n'en tira d'autre profit que celui d'accoutumer son imagination poétique aux idées sublimes, et qui travailla toute sa vie à annoncer dans un poëme saint les vérités de la religion et de sa morale, surtout l'obéissance, en même temps que ne voulant se soumettre à aucune autorité, il se déclara l'ennemi de celle de son roi, l'ennemi de celle de son clergé, l'ennemi du joug auquel il s'étoit soumis volontairement par le mariage; en même temps qu'il se croyoit dispensé de donner, par quelque marque extérieure de religion, une preuve qu'il en avoit une.

Comme il fut obligé sur la fin de ses jours de vendre sa bibliothèque, et de faire avec un libraire un marché humiliant et d'un si mauvais augure pour cette immortalité qu'il attendoit de son poëme, on ne peut douter de la médiocrité de sa fortune. Elle lui est reprochée dans les vers que j'ai cités

plus haut. La colère aveugloit ses ennemis. Un homme qui ayant eu la faveur de Cromwel étoit sorti pauvre de l'emploi de secrétaire du conseil d'Etat, étoit un homme qui méprisoit les richesses. On le voit assez par la peinture qu'il fait du dieu Mammone, dans son premier et second livre. On y reconnoît quel mépris il faisoit d'un dieu qui cependant n'a jamais manqué, et ne manquera jamais d'adorateurs.

DISCOURS

SUR

LE PARADIS PERDU.

Le poëme dont je donne une nouvelle traduction dans notre langue, mourut en naissant. Le libraire, qui depuis deux ans qu'il l'avoit imprimé, n'en vendoit aucun exemplaire, pria un seigneur anglais de le lire et d'en parler d'une manière qui pût exciter la curiosité. Ce seigneur le communiqua à Dryden, qui, après l'avoir lu, lui écrivit en le lui renvoyant : « Cet homme » nous efface tous, anciens et modernes. » Ce premier jugement de Dryden, qui dans la suite a parlé de ce poëme, tantôt avec admiration, tantôt avec mépris, n'en fit point la fortune, puisqu'il est certain qu'il resta encore inconnu plusieurs années, comme je l'ai rapporté dans la Vie de l'auteur.

Lorsque Milton sortant enfin des longues ténèbres où il avoit été enseveli, eut été nommé l'Homère anglais par la voix publique, les honneurs tardifs que lui rendit sa nation, furent

si grands, qu'il semble que pour réparer l'excès de son indifférence et de son mépris, elle n'ait pas craint de s'emporter dans un excès d'admiration et de louanges.

Suivant les uns, la nature après avoir enfanté Homère et Virgile, épuisa ses forces en réunissant ces deux poètes, pour en former un troisième qui fut Milton. Suivant d'autres, quiconque entendra chanter Milton, croira qu'Homère n'a chanté que des grenouilles, et Virgile que des moucherons :

Tantum cecinisse putabit
Mœonidem ranas, Virgilium culices.

Ces éloges outrés peuvent être imputés au zèle d'une nation pour un poète qui lui appartient; mais quand nous voyons que ce même poète, sitôt qu'il a paru chez les autres nations, y a gagné en peu de temps des admirateurs, et qu'ils sont en grand nombre parmi nous, nous ne pouvons douter qu'il ne les doive à quelques qualités rares. Il m'étoit inconnu dans sa langue, la première fois que je le lus dans la nôtre; je fus cependant si échauffé par cette lecture, que je mis en vers plusieurs morceaux (imités plutôt que traduits) que je rapporterai dans mes notes; non que j'en sois toujours content, mais parce que je les ai déjà donnés

dans mes Réflexions sur la Poésie, où je disois, en parlant de ce poëme, qu'il étoit semé de beautés et d'extravagances. *

Ce que je disois alors, je le dis encore, après l'avoir étudié dans sa langue. Mes yeux ne sont point changés. J'y retrouve les mêmes beautés et les mêmes extravagances; mais un examen plus attentif et plus éclairé des beautés m'a rendu beaucoup plus indulgent pour les extravagances.

Ce mélange étonnant causa en partie la lenteur de sa fortune. Ses extravagances frappent d'abord, et frappent tout le monde. Ses beautés ne frappent pas si promptement; et tout le monde ne les découvre pas d'abord. Elles se font sentir à un poète mieux qu'à tout autre; et c'est pour cela que Pope étoit grand admirateur de Milton. Il ne l'étoit pas cependant jusqu'à tout admirer en lui, comme il paroît par ce jugement qu'il en a porté en quatre vers : « Tantôt poète sublime, il vole si haut » que le ciel n'est point assez élevé pour lui; » tantôt humble prosateur, il rampe comme » un serpent sur la terre. Quand il met aux » mains Ange contre Archange, il leur donne

* Nous n'avons pas cru devoir répéter ces morceaux. Nous y renverrons le lecteur, en indiquant le chapitre et la page des RÉFLEXIONS sur la Poésie, où on les trouvera.

» pour armes des jeux de mots et des quoli-
» bets. Il fait de Dieu le Père un théologien
» scholastique. » On pourroit ajouter, et un assez mauvais théologien.

Il est certain que Milton est un poète sublime, et le plus sublime de tous les poètes depuis Homère. Il est aussi le plus parfait des poètes épiques depuis lui; et il est bien étonnant que dans un sujet consacré à la véritable religion, et dans un poëme épique qui vit de fictions et de merveilles, il ait su (quelle gloire pour la poésie!) attirer l'attention des hommes, sans le secours des fables, des merveilles frivoles et des peintures dangereuses pour les mœurs. Mais plus il est admirable, plus ses fautes se font remarquer. On a raison de lui reprocher ses inégalités. Après avoir volé très-haut, tout-à-coup il rampe très-bas. Il est vrai qu'il mêle dans le récit du combat des Anges, à des choses très-grandes, des fictions peu graves. On ne peut lui pardonner son limbe de vanité. Dans un sujet si saint, il ne fait pas à la vérité agir les divinités fabuleuses, mais il en rappelle trop souvent les noms. Il fatigue le lecteur par la puérile ambition d'étaler son érudition sur toutes les matières, et il le fatigue encore quelquefois par des raisonnemens théologiques ou philosophiques placés mal à propos, et souvent fort obscurs.

Tels sont les plus grands défauts de Milton. Je dirai bientôt ce qui doit nous engager à lui en pardonner quelques-uns, et à avoir pour tous beaucoup d'indulgence ; mais je commence par les lui tous reprocher moi-même, pour en conclure qu'il renferme donc d'étonnantes beautés, et qu'il est un génie bien rare, puisqu'il a su arracher enfin à sa nation un suffrage si long-temps refusé, et obtenir les suffrages des autres nations, sitôt qu'il en a été connu: et dans quel sujet !

Ce n'est pas un sujet fécond que celui qui ne peut fournir sur la terre que deux personnages, une femme et un mari. Il n'annonce ni les armes, ni les exploits des héros, matière ordinaire de l'épopée ; mais un serpent qui engage une femme à manger d'un fruit, et cette femme qui engage son mari à en manger aussi. L'action n'est pas grande, puisqu'au contraire « on y est étonné, comme dit M. Bos-
» suet dans ses Elévations, de la foiblesse d'un
» commandement étrange. Tout y paroît foi-
» ble; tout en apparence a un air fabuleux.
» Un serpent parle. Une femme écoute. Un
» homme parfait et éclairé se laisse entraîner
» à une tentation grossière. Tout le genre hu-
» main tombe avec lui dans le péché et dans
» la mort. Tout cela paroît insensé. » Ce n'est

pas un merveilleux agréable qui accompagne nécessairement une action exécutée par Satan :

Quel objet à présenter aux yeux
Que le Diable toujours hurlant contre les cieux ?

Boileau soutenoit que le Tasse, quoiqu'il fasse agir des héros fameux dans les armes, n'eût point réussi sans ses personnages amoureux, et si

Renaud, Tancrède et sa maîtresse
N'eussent de son sujet égayé la tristesse.

Le sujet que traite Milton, quoique bien plus triste, ne le paroît jamais; et cependant il n'est point égayé de cette manière. La peinture qu'on y trouve de deux cœurs tendrement unis, est si chaste, qu'elle n'inspire jamais une pensée voluptueuse; elle est cependant si agréable qu'on aime mieux rester avec Milton dans le Paradis terrestre, qu'avec le Tasse dans le palais d'Armide, et avec le Marini dans le jardin de Vénus.

Pourquoi Milton, sans songer à nous égayer, nous plaît-il plus que le Tasse et le Marini? Pourquoi nous attache-t-il à son sujet comme Homère, sans nous éblouir comme lui par la plus brillante des versifications dans la plus harmonieuse des langues, ayant même négligé

quelquefois, comme je le dirai, les ornemens du style, et n'ayant pas daigné employer l'harmonie que dans sa langue la rime ajoute aux vers? C'est qu'il a fait, pour nous plaire, tout ce qu'Homère a fait, et que jamais poète épique ne réussira, qu'en faisant comme Homère a fait.

Le poëme épique parfait est le chef-d'œuvre de l'esprit humain. Aristote donne la supériorité à la tragédie, parce qu'ayant moins d'étendue, elle procure un plaisir moins languissant. Par cette raison même, il faut élever au-dessus de tous les autres poètes, celui qui sait, dans le vaste récit d'une longue action, attacher l'attention d'un lecteur ou d'un auditeur, bien plus difficile à obtenir que celle d'un spectateur, de manière que sans jamais languir, il écoute ou lise tout le récit. Ce poète obtient la même attention que le poète tragique, par le vrai de l'imitation, par l'intérêt qu'il fait prendre à l'action, et par le pathétique qu'il sait y jeter.

Voilà ce que Milton a su faire. Il possède, comme Homère, le grand charme de la poésie, le vrai de l'imitation. Il a su rendre, comme lui, son sujet intéressant, et il a su, comme lui, le rendre tout pathétique. Je le regarde aussi, à la versification près, comme le plus grand poète épique depuis Homère.

Quoiqu'il imite des objets dont la nature, telle qu'elle est aujourd'hui, ne lui pouvoit fournir aucun modèle, son imitation nous paroît si vraie, que nous sommes persuadés que tous ses personnages (dont nous exceptons cependant son Père Eternel) ont dû parler comme il les fait parler. Le Fils de Dieu paroît le médiateur, l'avocat, le sauveur des hommes, dans tous les discours qu'il lui fait tenir. Satan a dû dire tout ce qu'il lui fait dire. Adam et Eve ont dû dire les mêmes choses, dans leur félicité comme dans leur malheur.

Il est le seul poète épique, depuis Homère, qui ait su intéresser à son sujet. Cet intérêt dans Homère est si grand, que j'ai vu des enfans qui le lisoient dans la traduction française, préférer cette lecture à toute autre lecture d'amusement de leur âge; parce qu'après avoir commencé l'Iliade, ils vouloient aller jusqu'à la fin, pour savoir quand Achille reparoîtroit sur la scène, et s'il seroit vengé; et parce qu'en lisant l'Odyssée ils vouloient aller jusqu'à la fin, pour savoir comment Ulysse se feroit reconnoître, et se vengeroit des amans. A tout âge, nous sommes enfans : il faut nous amuser. C'est le métier du poète : qu'il apprenne son métier, non pas dans les poétiques, mais dans Homère. Le sujet du poëme épique doit

intéresser, comme celui d'une tragédie. Cependant en lisant Virgile qui nous entraîne toujours par le charme de ses vers, nous intéressons-nous à Achate, à Ascagne, et même à son Énée? Sommes-nous curieux de savoir s'il sera vainqueur de Turnus, s'il épousera Lavinie, s'il fondera sa ville? Je ne parle point du Camoëns, parce que je ne mets pas au nombre des poëmes épiques, un poëme sans action, qui n'est que le récit d'un voyage, et où les divinités fabuleuses font des personnages ridicules. Nous intéressons-nous, en lisant le Tasse, au siége de Jérusalem et à Godefroi? Amusés par Erminie, Clorinde, Armide, nous nous soucions fort peu que les chrétiens arrachent des mains des infidelles le Saint Sépulcre: *Il gran Sepolcro di Christo.* Milton, par l'art avec lequel il a conduit son sujet, nous y tient toujours attachés. Dès le commencement, nous attendons les deux créatures heureuses qui nous sont annoncées; et depuis le moment où elles paroissent sur la scène, jusqu'au moment où elles en sortent pour toujours, affligées et consolées, nous les suivons sans les perdre de vue.

Mais le grand art de Milton est d'avoir su rendre ce sujet si simple, tout tragique, par la terreur et la pitié qu'il y répand. En même

temps que nous n'excusons pas une désobéissance si sévèrement punie, nous plaignons les deux criminels. Quoiqu'ils soient les auteurs de tous nos malheurs, ils nous attendrissent, et nous gémissons avec eux. Lorsqu'Adam déplore l'affreux héritage qu'il va laisser à des enfans qui dans tous les siècles l'accableront de malédictions, au lieu de songer à le maudire, nous pleurons avec lui. Enfin, le poète a su nous inspirer la terreur, et même (qui le croiroit!) une espèce de pitié pour Satan, qui n'est pas le héros de son poëme, comme l'a dit Dryden, mais le chef-d'œuvre de sa poésie, comme je le ferai remarquer bientôt.

C'est à un poète qui a su rendre si fécond et si intéressant un sujet si stérile et si simple, que je pardonne bien des fautes. Elles sont grandes, et quelquefois ce n'est pas assez de dire de lui le *bonus dormitat*, il faut dire qu'il est en léthargie. Je ne cherche point s'il est vrai, comme le disent ses historiens, qu'il ait composé quelques morceaux de son poëme dans ces temps de l'année où son imagination le servoit mal. J'impute son malheur, quand il tombe, à la hauteur du vol qu'il prend.

Les grands génies peuvent seuls s'élever si haut; mais la foiblesse humaine ne peut longtemps se soutenir dans un pareil vol. « Une

» grandeur au-dessus de l'ordinaire, dit Lon-
» gin, n'a point la pureté du médiocre. Le
» grand est, par sa propre grandeur, glissant
» et dangereux. » Mais, comme l'observe le même Longin : « nous n'admirons pas une pe-
» tite flamme, qui conserve une lumière tou-
» jours pure, au lieu que nous sommes frappés
» d'admiration, quand nous contemplons les
» deux grandes lumières du ciel, quoiqu'elles
» s'obscurcissent quelquefois par des éclipses.....
» Et nous ne trouvons rien de plus étonnant
» dans la nature que ces fournaises du mont
» Etna, qui quelquefois jette, du profond de
» ses abymes, des pierres avec des fleuves de
» flammes. » Attendons-nous, en lisant Milton, à voir sortir des pierres et des cendres au milieu des fleuves de flammes.

C'est ainsi que je justifie ses inégalités. J'impute ses autres fautes au climat et au siècle où il vivoit.

Il s'est plaint lui-même de vivre dans un climat peu favorable à la Poésie, quand il a dit, liv. IX, qu'il écrivoit

Engourdi par le froid du climat et des ans.

Il est naturel de penser que dans les pays froids, on doit trouver les poètes froids : *suoque simillima cœlo, ingenia.* Cependant quelle chaleur dans Milton !

Quand je songe au siècle où il vivoit, je lui fais un nouveau mérite de n'avoir point eu plus de complaisance pour un siècle où l'on aimoit les jeux de mots, les questions de l'école, les subtilités de la métaphysique, le mélange du sacré et du profane. Quels exemples ne trouvoit-il pas dans les poètes fameux en Italie, de fictions puériles, de raisonnemens théologiques et philosophiques, et d'un langage d'amour, tout contraire à l'amour ?

Je ne parle point ici des fictions extravagantes du Dante, ni de celles de Sannazar dans un poëme saint. Je cite un poète plus sage, c'est Vida dans sa Christiade. Au moment où Jésus-Christ sur la croix adresse à son Père ces paroles : « Mon Dieu, mon Dieu, » pourquoi m'avez-vous abandonné ? » parce que le Père Eternel qui garde le silence paroît l'abandonner, aussitôt tous les Anges qui l'ont laissé attacher à la croix, veulent prendre sa défense, quoiqu'un peu tard. Ils courent à leurs armes : l'un prend son javelot, l'autre sa lance, celui-ci son arc, un autre son ceste; tous ont leurs épées pendues à leurs côtés. Ils alloient faire de grands exploits, lorsque le Père Eternel les rappelle, et leur demande avec colère de quoi ils se mêlent, croient-ils qu'il n'a pas la puissance de sauver lui-même

son

son fils? Il pourroit, s'il le vouloit, ébranler la terre, etc. On ne reprochera pas de pareilles fictions à Milton, il conserve toujours dans les siennes le respect pour la Divinité. Dans le récit des choses que nous apprend l'Ecriture-Sainte, il ne s'en écarte pas, et n'ajoute jamais rien qui y soit contraire. Comme elle ne nous apprend rien de la chute des Anges, il donne dans ce récit carrière à son imagination poétique; mais il suppose qu'un Ange, obligé de se mettre à la portée de l'imagination humaine, peint les choses spirituelles sous des images corporelles. Le P. Malebranche qui, quoique grand ennemi de la poésie, a souvent un style très-poétique, dit, pour excuser certaines images: « qu'il est » permis d'incarner la vérité, pour l'accom- » moder à notre foiblesse, et pour soutenir » l'attention de l'esprit, qui ne trouve point de » prise sur ce qui n'a point de corps. » Si un philosophe se trouve dans la nécessité d'incarner la vérité, quel privilége n'a donc pas un poète? Le récit du combat des Anges seroit donc à l'abri de toute critique, sans quelques fictions et quelques discours qui ne sont point assez graves.

Si Milton eût voulu se venger de ses ennemis par des traits satiriques, quel exemple contagieux lui offroit le poète que les Italiens

appellent leur Homère? Je parle de ce Dante, qui abusant d'une manière étrange de l'autorité qu'il se donne de distribuer les places dans l'Enfer, écrit avec une plume trempée dans le fiel le plus amer; qui étant dans le Purgatoire, et même dans le Paradis, oublie, au milieu des Saints, que la religion qu'il chante ordonne le pardon des injures; qui oublie, en nommant les papes de son temps, que l'enfant qui va avertir ses frères du déshonneur de leur père, mérite d'être maudit. Milton qui n'étoit pas attaché à la cour romaine, par les liens qui y devoient attacher le Dante, n'a pas songé à l'insulter. Il a malheureusement imité le Dante, en se jetant dans les questions théologiques et philosophiques; mais avec bien plus de ménagement. Le Dante dont la science consistoit dans la dialectique des écoles, les subtilités péripatéticiennes, et dans un platonisme mal entendu, avoit pris sa théologie dans Pierre Lombard. Pourquoi donc perdre son temps à approfondir ses allégories mystiques? Que nous importe de savoir s'il faut entendre la grâce prévenante par sa Lucie, et l'efficiente par cette Béatrice qui quitte la rose dans laquelle elle étoit dans le Paradis près de la sainte Vierge, pour aller conduire partout son cher Dante, jadis son amant sur la terre?

Les poètes alors étoient si accoutumés au langage théologique et philosophique, qu'ils ne pouvoient autrement chanter leurs amours. Je ne veux point parler mal de Pétrarque. Son nom est respectable à tout homme de lettres, puisqu'il fut le premier qui chercha les clefs des chambres où pourrissoient les manuscrits, et qui osa les faire entrer dans des serrures très-rouillées. Mais puisqu'il fut lui-même accusé de magie, parce qu'il lisoit Virgile, il écrivit dans un temps où le bon goût étoit inconnu : on n'y connoissoit qu'une subtile métaphysique, qui rend Pétrarque presque inintelligible, même dans ces trois *canzone*, sur les yeux de sa chère Laure, appelées par les Italiens *les trois divines sœurs*. M. Muratori, qui dans son livre de la Parfaite Poésie, convient de l'obscurité, la nomme « une obscurité glo- » rieuse, qui vient de la plénitude des choses » exprimées en peu de mots, de la subtilité des » pensées, de la profondeur de la doctrine, et » de la grandeur de l'érudition. » Eh pourquoi faut-il dans un poète tant de doctrine, d'érudition, de subtilité de pensées, de plénitude de choses, quand il parle aux yeux de sa maîtresse ? Pétrarque ne fait pas de l'Ecriture-Sainte le même usage que Milton : il remplit de passages des livres saints ses sonnets amou-

reux. Quand il retourne à Avignon, il recommande au Rhône, qui y arrivera avant lui, d'aller dire à Laure l'envie qu'il a d'arriver promptement; s'il va lentement, ce n'est pas sa faute : « l'esprit est prompt, la chair est foible. » Il étoit, suivant l'usage de son temps, et très-amoureux et très-dévot, puisque ses historiens rapportent qu'il se levoit régulièrement à minuit, non comme Milton pour dicter ses vers, mais pour prier Dieu, et qu'il jeûnoit trois fois la semaine. Cependant il parloit toujours amour, et toujours sur le même ton, et toujours en sonnets. On a comparé la rigueur du sonnet, à celle de ce géant, qui, étendant des hommes sur son lit, coupoit les jambes à ceux qui les avoient plus grandes que ce lit, et les étendoit à ceux qui les avoient plus courtes. Pétrarque en faisoit de même, quand il s'obligeoit à dire, en quatorze vers, « qu'il étoit tout » de glace quand il faisoit chaud, qu'il brûloit » dans le plus grand froid, qu'il brûloit et geloit » à la fois, qu'il mouroit et renaissoit vingt fois » par jour, qu'il voyoit sans yeux, et crioit sans » langue, et que la beauté qu'il aimoit lui coû- » toit bien des larmes et de l'encre :

» Perch' io tante versai lagrime è nchiostro. »

Il y a apparence qu'à un poète qui parloit

ainsi, l'amour coûtoit plus d'encre que de larmes : ce qui me fait croire véritable ce que rapportent quelques historiens, que le pape lui ayant proposé de le dispenser des liens qui l'attachoient à l'état ecclésiastique, afin qu'il pût épouser Laure, il lui répondit : « J'ai en- » core bien des sonnets à faire. » Aussi, suivant ce que le Tassoni a écrit de la belle Laure, et suivant le portrait peint par le Palme, dont nous avons l'estampe gravée par Hollar, Laure étoit une paysanne très-grossière, très-laide, très-refrognée, et telle que Dulcinée parut à Sancho : en sorte que Pétrarque a bien abusé du privilége de mentir qu'ont les poètes, quand il a dit que ce chef-d'œuvre des cieux faisoit, à son lever, disparoître le soleil. Il parloit amour sans être amoureux. Dans Milton, Adam et Eve qui s'aiment sincèrement, parlent le langage de la nature, et de la nature innocente. C'étoit ainsi qu'on s'aimoit, c'étoit ainsi qu'on se le disoit dans le Paradis terrestre.

Si Milton est très-estimable d'avoir résisté aux exemples de ces poètes anciens de l'Italie, qui ont reçu dans leur pays tant d'éloges que nous n'avons que trop souvent répétés, il l'est encore pour n'avoir point pris pour ses modèles nos anciens poètes qui nous ont fait long-temps admirer, comme l'auteur du roman de la

Rose, des allégories mystiques, théologiques, philosophiques et amoureuses; et surtout de ne s'être point laissé éblouir par l'inconcevable fortune de notre du Bartas, dont le poëme a par son sujet du rapport avec le sien, et que les Anglais possèdent, pour leur malheur, traduit en leur langue. La Semaine de du Bartas eut une destinée bien différente de celle du Paradis perdu. Elle fut honorée, en naissant, de plusieurs éditions avec de savans commentaires, et de traductions en italien, espagnol, allemand, anglais, danois. Ronsard, le grand maître de notre Parnasse, disoit qu'il avoit moins fait pendant toute sa vie, que du Bartas dans une semaine. Ce du Bartas, si loué dans l'Histoire de M. de Thou, fut envoyé ambassadeur à Jacques VI, roi d'Ecosse, qui traduisit lui-même plusieurs endroits de son poëme dans la langue qu'on parloit alors dans son royaume. C'est pourtant ce même poëte qui ne parlant jamais un langage naturel, appelle le soleil *le duc des chandelles;* et pour nous apprendre que Dieu, après avoir tiré la femme de la côte de l'homme, bénit l'union de l'homme et de la femme, nous dit que

D'un corps Dieu fit deux corps, puis de deux corps un corps.

On ne peut reprocher à Milton, comme à

presque tous nos anciens poètes, un langage peu naturel. Il a employé quelques expressions qui ne le sont pas, mais elles sont en petit nombre; et combien n'en trouve-t-on pas de pareilles dans le Dante?

Je reviens à ce poète, parce que je suis irrité contre les éloges pompeux qu'ils a reçus, je ne dis pas seulement des anciens Italiens qui l'ont appelé le *divin poète*, et même le *très-divin théologien*, mais des Italiens modernes, qui doivent être de meilleurs juges. Il est encore appelé *divin* par Gravina, qui n'en parle qu'avec l'admiration la plus respectueuse. « Le » divin Dante, dit M. Maffei, est une source » inépuisable de poésie; et son admirable poëme » fait connoître jusqu'où peut aller l'esprit hu- » main dans l'art de la poésie. » Peut-on faire cet éloge d'un poète, qui n'inspire ni terreur dans son Enfer, ni respect dans son Paradis? On peut penser de son ouvrage, comme du tableau du Jugement dernier par Michel-Ange, où des beautés de détail peuvent amuser, mais où ne se trouve point la beauté la plus importante, la majesté du sujet.

Comment le Dante eût-il été homme de goût, dans un siècle où la belle antiquité étoit inconnue. Il prend Virgile pour son guide dans son voyage, mais non pas dans sa poésie. Son

mauvais goût paroît par cette forme de vers en rime tierce, qui n'est pas noble pour un grand sujet, et dont il n'est pas l'inventeur. Il l'avoit apprise de Brunetto Latini, qui fut le maître de ses études, et qu'il a placé dans l'Enfer. Son mauvais goût paroît encore dans le titre de son poëme qu'il nomme *Comédie*, parce qu'elle est écrite dans un style qui n'est point élevé; au lieu qu'il appelle l'Enéide *Tragédie*, à cause de l'élévation de son style.

Non content d'employer des mots hébreux, grecs, latins, et de la basse latinité, il en fait de bizarres, comme celui-ci *criicch*, pour imiter le bruit que fait la glace qui se fend. Il est si peu naturel dans ses métaphores, qu'il dit qu'il est vieux parce que *l'arc de ses années commence à se courber*. Il appelle notre peau *le fourreau de nos membres*; l'eau, *le miroir de Narcisse*; la vue, *le char des regards*; les miracles, *des œuvres que la nature n'a point forgées sur son enclume*. Pour dire qu'on ne doit point décider promptement, il dit qu'*il faut se mettre du plomb aux pieds pour aller lentement du oui au non*. Il dit, quand il est effrayé, que *la crainte remplit le lac de son cœur*: image admirable, suivant Fontanini, parce que le poète, par le lac du cœur, a entendu le péricarde.

Milton qui avoit lu tous ces fameux poètes, ainsi que ces anciens romans, que nos riches curieux achètent si cher et ne lisent jamais, s'attacha particulièrement, par un goût qui le portoit au grand et au vrai, à la lecture des prophètes et d'Homère; et voilà pourquoi dans un siècle ignorant, ayant choisi un sujet que, dans notre siècle éclairé, celui qui se croit le plus grand poète n'oseroit entreprendre, il sut se faire une route toute nouvelle, et montrer qu'il étoit un génie créateur.

C'est pourtant la qualité de poète original qu'on lui a disputée dans sa nation même, où il a été appelé le plus grand des plagiaires, et où l'on a osé dire qu'il devoit ses richesses à ses larcins.

Je ne parle point du recueil de ses imitations des anciens, imprimé en Angleterre. De pareilles imitations lui font honneur devant les personnes de goût, qui aiment à voir les richesses de l'antiquité transportées parmi nous par des mains habiles, qui savent transporter les trésors sans faire un vol. Je parle du recueil qu'on a fait de ses imitations des poètes modernes.

On a voulu trouver l'admirable plan de son poëme dans un misérable roman; on a avancé qu'il avoit trouvé une mine très-riche dans notre très-pauvre du Bartas; on l'a accusé d'avoir volé

(car on suppose qu'il a eu la patience de lire ces poètes, si ce sont des poètes) Mazenius, Ramseius, Romæus, Fletcherus, Staphorstius, Taubmannus, Quintianus, Malapertius, Fox, etc. *

* Ce discours étoit imprimé, lorsque j'ai appris, par le Journal Etranger, novembre 1754, le fait suivant, qui, s'il est vrai (et il est difficile d'en douter), prouve que

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

Le recueil des imitations des poètes modernes, par Milton, fut donné en 1750, par M. Lauder, qui, en 1753, donna une édition en deux volumes des auteurs modernes dont il prétendoit que Milton avoit tiré les plus beaux endroits de son poëme. Parmi ces auteurs étoit un poète latin nommé Mazenius, très-inconnu sur le Parnasse. On objecta à M. Lauder que les vers qu'il rapportoit comme de ce Mazenius ne se trouvoient point dans l'ancienne édition de son poëme, mais paroissoient une traduction fidelle des vers de Milton. M. Lauder, dans une brochure imprimée en 1754, a répondu à cette accusation, en s'avouant coupable; mais en prétendant qu'il a pu faire cette injustice à la mémoire de Milton, par droit de représailles, parce que Milton a voulu faire une injustice pareille à la mémoire de Charles I, pour faire accroire que ce prince n'étoit pas l'auteur du livre qui lui fut attribué après sa mort. Quand M. Lauder eût réussi dans une vengeance si singulière, qu'eût-il gagné? Espéroit-il que nous cesserions de lire Milton, et que nous commencerions à lire Mazenius? (1)

(1) Dans les éditions précédentes, cette note se trouve à la fin du dernier volume, sous le titre d'*Avertissement*: nous avons pensé que c'étoit ici sa vraie place. (*Note de l'Éditeur.*)

Celui qui a rassemblé ses imitations dans un recueil, assure qu'il ne l'a point fait par envie contre Milton, mais uniquement pour rendre justice à la vérité. Il est si éloigné d'être envieux de la gloire d'un poète, son compatriote, qu'il propose dans son livre une souscription pour tirer de la misère une petite fille de Milton; et « cette proposition, dit-il, doit être bien reçue, » puisqu'elle est faite par moi, qu'on pourroit » regarder comme le Zoïle de l'Homère » anglais. »

Il est certain que Milton a été un grand imitateur, mais de la manière dont imitent les écrivains originaux. Nourri, comme je l'ai dit, des prophètes et d'Homère, son imagination accoutumée aux images sublimes, en a aussi enfanté de sublimes, dont il est le créateur. J'en vais rapporter quelques exemples.

Tous les peintres nous représentent le Père Eternel comme un vénérable vieillard. Sannazar le couvre d'une robe que la Nature a filée, et sur laquelle, en travaillant nuit et jour, elle a brodé les merveilles de la création. Il prend cette robe quand il rassemble sa cour. Dans Milton, son excessive lumière le rend invisible, excepté à son fils; ce n'est que quand il est seul avec lui, qu'il n'est point enfermé dans un nuage, mais au milieu des Anges, qui ne pour-

roient soutenir l'éclat de sa lumière, il se couvre d'une nuée; et quoique de cette nuée il ne laisse échapper que l'extrémité de ses rayons, tout le ciel est ébloui, les Séraphins se couvrent les yeux de leurs ailes; et ce Dieu si grand dans sa gloire et sa puissance, ne le paroît jamais tant dans le Ciel, que dans les discours que dans leur colère contre lui les Démons tiennent dans l'Enfer.

Les peintres nous représentent le Père Eternel créant le monde, et prononçant, en présence des Anges, à nos pères coupables, leur arrêt. Dans Milton, c'est le Fils, la puissance du Père, créateur et juge de l'univers, qui exécute ces deux commissions · avec cette différence, que quand il va créer le monde, il part au milieu d'un pompeux cortége; quand il part pour faire l'office de juge, il va seul: il veut épargner à des coupables qu'il aime, la confusion d'être condamnés devant des témoins.

Les peintres nous représentent saint Michel terrassant Satan. C'est, dans Milton, ce même Fils, qui est aussi terrible pour les Anges rebelles, qu'il sera tendre et compatissant pour les hommes coupables. Il s'avance, ses tonnerres dans la main; sous les roues de son char tout tremble dans le Ciel, hors le trône

de Dieu ; une large étendue du Ciel s'entr'ouvre, et laisse voir le profond abyme. A cette vue les rebelles reculent ; mais repoussés par la terreur que leur inspire ce Fils, qui les poursuit seul, sans être accompagné de ses Anges, ils se précipitent eux-mêmes ; et en tombant du Ciel, ils conjurent l'abyme (comme ils le disent eux-mêmes, livre II) de les recevoir, pour les mettre à l'abri de la colère qui les poursuit.

Quelle idée Milton nous donne-t-il, par une fiction fort simple, de la puissance de Dieu, de la petitesse de l'univers, et surtout de celle de cette terre sur laquelle nous marchons si fièrement ? Satan sorti de l'empire du chaos, aperçoit de loin un petit globe. C'est l'univers suspendu par une chaîne à ce côté de l'empyrée dont il a été précipité. Combien de globes pareils, combien d'univers pourroient, par des chaînes pareilles, être suspendus à tous les côtés de l'empyrée, si Dieu vouloit ! Ce même globe, quand Satan en approche, lui paroît très-grand : il se promène sur sa surface ; il trouve une ouverture pour y entrer, il se précipite au milieu de tous les globes qu'il y trouve, et va dans celui du soleil, où il apprend le chemin qui conduit à la terre ; il y vole, et découvre enfin l'homme qui est comme égaré

dans un coin de cette terre, qui est elle-même comme égarée dans un coin de l'univers.

Quel autre maître que son génie a eu Milton, quand il a dépeint les premières pensées et les premiers mouvemens d'Eve, les premières pensées et les premiers mouvemens d'Adam, au premier moment de leur existence? Les réflexions de la femme ne sont pas celles de l'homme. Les deux tableaux, très-différens, sont tous deux très-vrais.

Un poëte qui imagine des choses si grandes, si belles et si neuves, n'a-t-il pas un génie créateur? Et en faut-il une autre preuve que son Satan, que j'ai appelé le chef-d'œuvre de sa poésie?

Il n'en fait point, comme tous les peintres et les poëtes, un monstre armé de cornes et de griffes. C'est un Ange qui porte sur son front les cicatrices de la foudre, mais qui conserve toujours la figure d'un Ange: il en a même les rayons, mais des rayons qui n'ont plus le même éclat. C'est un soleil dans l'éclipse. Comme il n'est tombé du Ciel que depuis peu de jours, de même qu'il garde encore dans sa figure extérieure quelques restes de sa beauté, il retrouve dans son cœur quelques restes de sentimens estimables. Il est le Dieu du mal, et il veut l'être: il a accepté avec joie cet empire;

mais il n'a pas encore toute la force nécessaire pour bien exercer sa nouvelle dignité. Il ne doit trouver de plaisir que dans la destruction; et quand il est prêt à détruire ce qu'il ne peut s'empêcher d'admirer, il hésite, il a des remords. Tout ce qu'il voit de beau et d'heureux les renouvelle, en lui rappelant ce qu'il a été. S'il voit le soleil, il songe à la gloire qu'il a perdue, et gémit. Il contemple en extase les beautés du Paradis terrestre, qui lui rappellent les beautés du Ciel, perdues pour lui. En regardant nos premiers pères, quoiqu'il les regarde comme un tigre prêt à dévorer deux agneaux, il s'attendrit; cette vue lui inspire *une bonté stupide*, il se sent prêt à les aimer, il en a pitié: « moi, dit-il, pour qui l'on n'a point eu de pitié. » Quand ces deux créatures innocentes se donnent, par leurs caresses, des preuves de leur amour, quel spectacle pour l'Esprit de haine! Il s'écrie qu'au milieu des tourmens affreux auxquels il est condamné, le plus grand de ses tourmens est de ne pouvoir plus rien aimer. L'Enfer le suit partout; et de son aveu, il trouve dans son cœur un gouffre plus terrible que celui dans lequel il a été précipité. Tous ses remords ne produisent en lui que l'endurcissement; et sa pitié le conduit à une plus grande cruauté. Ainsi, comme nous contemplons

toujours avec plaisir un cœur déchiré par les remords, le cœur de Satan, qu'il nous ouvre lui-même, nous cause une agréable terreur; et c'est en excitant la terreur et la pitié que Milton sait, à une action accomplie par trois acteurs, nous intéresser de façon que nous voulons voir toujours paroître sur la scène Adam et Eve, ou Satan.

Comme il n'ignoroit pas que dans le poëme épique, la catastrophe ne doit point être funeste aux personnages auxquels on s'est intéressé, il est admirable quand il nous dépeint, dans les derniers vers du poëme, le Paradis perdu. Nos premiers pères ne sont point chassés de ce Paradis comme des criminels. Un Ange plein d'amitié pour eux, les conduit par la main sur la terre, après les avoir consolés par de si grandes espérances, qu'Adam est prêt à se congratuler d'une faute qui procurera la plus grande gloire de l'homme, et le plus grand supplice de Satan. Tous deux à la vérité, en sortant de ce Paradis, retournent la tête, et versent quelques larmes. La nature éprouve un trouble que calme aussitôt la foi.

Je ne parlerai point de la versification de ce poëme : des oreilles toutes françaises ne peuvent être juges d'une harmonie si différente de celle à laquelle elles sont accoutumées. Les

commentateurs

commentateurs de Milton font remarquer souvent, et je l'observerai avec eux dans mes notes, l'attention qu'il a de rechercher une grande beauté de la versification, qui consiste dans l'harmonie imitative; il la recherche en arrangeant les mots suivant la quantité des syllabes, en faisant attention aux longues et aux brèves: en cela plus habile que nos premiers poètes, qui croyoient trouver cette harmonie, en forgeant ces mots bizarres dont Ronsard et du Bartas sont remplis. Nous rions, quand nous voyons Paquier se féliciter d'avoir su, en parlant de Jupiter qui foudroie les Titans, imiter l'éclat de la foudre qui fend la nue, dans son quatrième vers:

Jupin, pour parer à l'outrage
Et à la détestable rage
De ces furieux loups-garoux,
S'éclatant, d'un cri craqua tous.

Je ne parlerai pas non plus des beautés et des défauts de style. On en est toujours mauvais juge dans une autre langue que la sienne. Plutarque qui avoit fait un séjour à Rome, et avoit lu les historiens latins, mais tard, dit dans la Vie de Démosthènes, qu'il ne comparera point son éloquence avec celle de Cicéron, parce qu'il n'est pas assez habile pour sentir la beauté de l'expression latine, sa précision, ses

figures et toutes les qualités qui font la force, l'énergie et l'agrément de la diction; d'où Plutarque conclut que chacun doit rester chez soi, *le dauphin sur son rivage*. Nos poètes ne sont jamais bien entendus des étrangers, de ceux même qui paroissent mieux posséder notre langue; et dans les vers de notre tragique qui a le mieux écrit sa langue, combien de sentimens qui dépendent de l'expression et de la finesse du tour, échappent à un étranger! Cette délicatesse, à la vérité, ne doit pas se trouver dans la langue anglaise, puisqu'il est dit dans le Spectateur : « Si Milton n'approche pas du su-» blime d'Homère, c'est moins la faute de son » génie, que celle de sa langue. Un poëme si » divin, écrit en anglais, est un superbe palais » bâti de brique. L'architecture en peut être » aussi belle que celle d'un palais bâti de mar-» bre, mais les matériaux sont plus grossiers. » Milton a encore négligé le soin de polir ces matériaux, puisqu'Addisson, son grand admirateur, est obligé d'avouer, que du côté de l'expression, ce poëme a peu de partisans, parce qu'il est écrit dans un style quelquefois dur et obscur.

Il faut pourtant lui faire un mérite de la simplicité de son style, souvent plein de noblesse et de majesté : ce qui est bien plus estimable dans

un pareil sujet, qu'une parure trop recherchée. Les ornemens de son style, toujours naturels, sont pareils à ceux de son Paradis, qui offroient, selon lui, un sauvage plus agréable que toutes ces beautés que l'art dans nos jardins range par compartimens. J'ai souvent admiré l'énergie de ses expressions.

C'est l'envie de le rendre dans notre langue, tel qu'il est dans la sienne, qui m'a animé à cette nouvelle traduction, que je n'aurois pas osé hasarder, si celle que nous avons déjà étoit aussi fidelle qu'élégante. Je suis mon original pas à pas, ayant entendu plusieurs Anglais se plaindre de ce que notre premier traducteur s'en écartoit quelquefois, et avoit jeté des ornemens en quelques endroits, où ils aimoient mieux la simplicité de Milton. « Il seroit à souhaiter, dit Rolli dans la Vie de Milton, que » ce traducteur * eût plus fidellement suivi son » original. Ma traduction italienne fera con- » noître quand il s'en écarte, et pourra être

* Saria stato desiderabile che il traduttore avesse meglio inteso l'originale, o avesse potuto seguirne più d'appresso la traccia. Questa italiana letterale traduzzione, ne mostrerà evidentemente si gli abbagli, che le mancanze, e potrebbe essere di non poco ajuto al per altro lodevole traduttore, il quale a l'opra sua di non poche, e molto convenevoli annotazioni addornato.

» utile à quelqu'autre traducteur français, qui
» ornera son nouveau travail de notes nombreuses et convenables. »

La traduction de Rolli, très-littérale, m'a été utile. On me trouvera cependant quelquefois différent de lui, et de notre premier traducteur français : non que je prétende avoir seul trouvé le vrai sens, mais parce que dans ce poëme, on trouve quelquefois des vers qui peuvent recevoir différens sens. Milton, comme je l'ai dit, n'est pas toujours aisé à entendre. Pope, qui le regarde comme un grand imitateur d'Homère, lui reproche de n'en pas avoir imité la clarté, et d'être en quelques endroits si obscur qu'on ne l'entend qu'à la troisième lecture. Les endroits qui étoient obscurs pour Pope, doivent l'être davantage pour nous ; et lorsqu'on se trompe en les expliquant, on est excusable. On ne l'est point dans les fautes de distraction ; cependant, qui peut se flatter d'être toujours assez attentif? Notre premier traducteur ne le fut pas assez au texte de Milton, quand il lui fit dire, livre IV, « que Dieu mit dans sa balance d'un côté les Anges de paix, et de l'autre
» l'Esprit de révolte. » Dieu peut-il peser ses Anges contre le Diable ? Ce traducteur et d'autres que lui ont été trompés à cet endroit, parce qu'on est porté à croire que Milton fait

allusion à ces balances du Jupiter d'Homère, pesant la destinée d'Achille et celle d'Hector; au lieu qu'il fait allusion à une manière de parler familière aux Hébreux, suivant laquelle Daniel dit à Balthasar: « Vous avez été mis dans » la balance, et vous avez été trouvé léger: » ce que j'expliquerai dans ma note.

Mon principal objet dans mes notes, comme dans ma traduction, est d'être utile à ceux qui ne font pas de ce poëme une lecture d'amusement, mais une étude sérieuse. Il la mérite par les grandes beautés poétiques qu'il renferme; et je ne puis mieux faire connoître la perfection de son ordonnance, et comment toutes les parties tendent à l'action, comme les rayons d'un cercle vont droit au centre, que par le sommaire des douze livres, que je mets à la suite de ce Discours.

S'il mérite une étude sérieuse, comme poète, il mérite si peu d'attention comme théologien, que ne m'arrêtant point dans mes notes à examiner sa doctrine, je laisserai dire à son Père Eternel tout ce qu'il voudra dire. Que nous importent les sentimens théologiques d'un poète qui ne paroît reconnoître ni la divinité du Fils, ni celle du saint Esprit; qui admettant avant la création une matière première, ne dit jamais que Dieu ait fait quelque chose de rien, et

qui fait tenir à un Ange, livre V, le langage d'un matérialiste? Ce même poète cependant, dont l'objet, comme il l'annonce dans son exorde, étoit de justifier aux yeux des hommes les voies de Dieu, développe dans tout le cours de son poëme, de la manière la plus claire et la plus sublime, la suite des desseins de Dieu, depuis le moment qu'il permet la chute de l'homme, jusqu'au dernier jour du monde: jour qui renouvellera le ciel et la terre; jour qui par là réparation entièrement accomplie de cette chute, sera celui de la plus grande gloire et du Père et de son Fils, et de l'homme, et sera aussi le jour de la plus grande confusion et du plus grand supplice de Satan. Milton avoit donc étudié, médité, compris la religion chrétienne. Il en connoissoit la grandeur. La croyoit-il? De quelle secte étoit-il? Avoit-il même une religion? Quiconque aura lu sa Vie, fera ces questions, auxquelles il sera difficile de répondre.

Que de contrariétés dans l'homme! Milton, dans son poëme, nous apprend l'obéissance que nous devons à Dieu; et toujours ennemi de l'autorité royale, il a par d'autres écrits insulté cette seconde majesté, dans laquelle nous respectons la première, parce qu'elle tient d'elle son autorité. Milton, dans le même poëme,

relève en termes magnifiques, et avec enthousiasme, le bonheur, la dignité, la sainteté du mariage, et a tâché de prouver par un de ses écrits, qu'il étoit en droit de répudier sa femme, et d'en prendre une autre plus de son goût. Milton nous annonce dans ce poëme, que nous ne pouvons être rapprochés de Dieu que par un médiateur, dont Moïse n'étoit que la figure; et quoique le fini ne puisse être rapproché de l'infini que par un médiateur qui réunisse en lui l'humanité et la divinité, il ne veut jamais reconnoître que ce médiateur dont il chante les grandeurs, soit Dieu. Milton, aimé et protégé par Cromwel, sort pauvre d'un emploi où il eût pu faire une grande fortune, parce qu'il n'ambitionne d'autre fortune que la gloire poétique; et pour l'acquérir, il consacre ses veilles à chanter une religion, que peut-être (sa manière de vivre donne à le penser) il ne croyoit pas. Qu'y gagne-t-il? Quarante ans après sa mort, son poëme étoit encore ignoré dans sa patrie. Un poète qui attendant de son travail sa récompense des hommes, chante la religion, a mal choisi son sujet.

LE

PARADIS

PERDU.

SOMMAIRE

DU LIVRE PREMIER.

La chute de l'homme projetée et annoncée par les Anges rebelles, qui, foudroyés par le Fils de Dieu, et précipités dans les Enfers, paroissent d'abord étendus et évanouis sur l'étang de feu. Satan leur chef revient le premier de son évanouissement, réveille d'abord Béelzébuth son lieutenant, et ensuite toutes ses légions, auxquelles il propose de tenir un conseil. Noms de leurs principaux chefs qui les y conduisent. Palais élevé pour tenir ce conseil. Tous les Démons s'y rassemblent.

LE PARADIS PERDU.

LIVRE PREMIER.

La première désobéissance de l'homme, et ce fruit de l'arbre défendu, qui fatalement goûté fit entrer dans le monde la mort et tous nos malheurs, et nous fit perdre un Paradis, jusqu'à ce que l'Homme-Dieu nous relevant de notre chute, eût reconquis pour nous le séjour du bonheur : c'est ce que je t'invite à chanter, céleste Muse, habitante des sommets sacrés d'Horeb ou de Sinaï, d'où tu inspiras le berger qui le premier apprit au peuple choisi comment le ciel et la terre au commencement sortirent du chaos. Ou si tu te plais davantage sur la colline de Sion, sur les bords de Siloé, claire fontaine qui arrose ces lieux où Dieu rend ses oracles; c'est là que je t'invoque, pour que tu daignes soutenir mon chant hardi, lorsque par un vol, qui ne doit pas être un foible vol, j'entreprends de m'élever au-dessus du mont Aonien, pour raconter des choses que ni la prose, ni les vers n'ont encore tenté d'écrire.

Et toi qui préfères à tous les temples un cœur droit et pur, c'est à toi surtout, Esprit Saint, de m'instruire, puisque rien ne t'est caché. Au commencement tu étois présent; et semblable à une colombe, sous tes puissantes ailes que tu étendois, tu échauffas le vaste abyme, et tu le rendis fécond. Eclaire ce qui est obscur en moi. Que ce qui y est foible soit relevé et soutenu par toi, afin que je puisse, sans être accablé par la grandeur de mon sujet, prouver une éternelle Providence, et justifier aux yeux des hommes les voies de Dieu.

Dis-moi d'abord, puisque la hauteur du Ciel, ni la profondeur de l'Enfer ne cache rien à tes regards, dis-moi d'abord quelle fut la cause de la chute de nos premiers pères? Placés dans un état si heureux, comblés de tant de célestes faveurs, qui les porta à désobéir à un Créateur, qui ne leur ayant défendu qu'une chose, les laissoit pour tout le reste les souverains du monde? Quel séducteur les entraîna dans cette indigne révolte? Le serpent infernal. Ce fut lui dont la malice, animée par la jalousie et l'ardeur de se venger, trompa la mère du genre humain.

Il ne respiroit que vengeance depuis que son orgueil l'avoit fait tomber du Ciel avec toute l'armée de ses Anges rebelles, dont il s'étoit servi lorsque, non content de se voir assis dans la gloire au-dessus de ses pareils, il s'étoit persuadé qu'il pourroit, en s'opposant au Très-Haut, devenir son égal. Plein de cette ambitieuse pensée, il avoit

allumé dans le Ciel, contre le trône et la monarchie suprême, une guerre impie, et il avoit livré une insolente bataille. Inutile attentat. Il avoit été, par le bras du Tout-Puissant, lancé bien loin hors de la demeure céleste. Ruine affreuse ! Chute terrible ! Il étoit tombé tout enflammé dans le profond abyme de la perdition, pour y rester attaché par des chaînes qu'aucune force ne pourroit rompre, dans le feu préparé pour le supplice de celui qui avoit osé défier au combat le Tout-Puissant. Pendant neuf fois l'espace de temps qu'un jour et une nuit mesurent aux hommes, il resta, après la perte de ce combat, étendu avec toute son horrible troupe, se roulant sur le gouffre enflammé, entièrement confondu, tout immortel qu'il est.

Réservé cependant, par son arrêt, à des maux qu'ordonneroit une colère plus grande encore, tourmenté par ses réflexions sur la félicité qu'il a perdue, et sur les supplices qui lui sont destinés, il jette autour de lui de tristes regards, qui annoncent tout à-la-fois la honte et la consternation, l'orgueil opiniâtre, et la haine irréconciliable.

En même temps il étend sa vue aussi loin que peut s'étendre celle d'un Ange ; et il aperçoit un lieu terrible, affreux et désert, un épouvantable cachot dont la voûte qui l'environne vomit de tous côtés des flammes qui ne rendent, au lieu de lumière, qu'une sombre clarté, pâle lueur qui lui rend visibles ces abymes ténébreux, ces régions de douleur, ces ombres lugubres, où le repos et la paix n'habitent point, et où l'espérance qui va partout

ne peut entrer; séjour des éternels tourmens, où tombe le déluge d'un feu, qu'un soufre qui ne peut être consumé renouvelle sans cesse. Tel est le lieu que la suprême justice a préparé à ces rebelles. C'est de ce gouffre ténébreux qu'elle a fait leur prison. Cet abyme, leur partage, est éloigné de Dieu et du séjour lumineux, trois fois autant que le centre de l'univers est éloigné du pôle le plus élevé. O séjour différent de celui d'où ils sont tombés !

Ce fut là que découvrant d'abord tous les compagnons de sa chute, renversés par les vagues et les tourbillons de la tempête enflammée, il aperçut étendu à ses côtés celui qui, après lui le premier dans le pouvoir comme dans le crime, fut dans la suite des temps connu dans la Palestine sous le nom de Béelzébuth. Ce fut à lui que, rompant cet horrible silence, le chef d'une révolte qui lui fit donner daus le Ciel le nom de Satan, adressa ces audacieuses paroles :

« Si tu es celui qui....... Mais quelle chute est la » tienne, et que tu es changé! Que tu es différent de » celui qui dans les heureuses régions de la lu» mière, revêtu d'un éclat supérieur, brilloit au » milieu de dix mille substances brillantes ! Si tu es » celui qu'une même ligue, les mêmes pensées, les » mêmes conseils, la même espérance, le même dan» ger unissoient à moi dans une hardie et glorieuse » entreprise, et que maintenant unit une même mi» sère, tu vois dans quel abyme nous sommes, et de » quel lieu élevé nous sommes tombés. C'est par son

tonnerre

» tonnerre qu'il a prouvé combien sa force surpassoit
» la nôtre; mais jusqu'à ce moment, qui pouvoit
» connoître la force de ses cruelles armes? Cependant,
» quelles qu'elles soient, et quoi que puisse encore
» employer dans sa rage ce terrible vainqueur, je
» ne me repens point, et rien ne peut changer en
» moi, quoique changé dans ma gloire extérieure,
» cette inébranlable opiniâtreté, et ce fier mépris qui
» m'ayant été inspiré par le ressentiment d'un mérite
» offensé, m'ont rendu le rival d'un plus puissant
» que moi, et dans cette dispute hardie, ont rassem-
» blé autour de moi une armée d'esprits immortels,
» qui osant désapprouver son règne sur eux, et pré-
» férer le mien, ont opposé puissance à puissance
» dans les plaines célestes, et ont porté à son trône
» un coup qui l'a ébranlé. Eh bien, qu'avons-nous
» donc perdu? Le champ de bataille? Tout n'est pas
» perdu. Une inflexible volonté, une insatiable
» ardeur de vengeance, une haine immortelle, et un
» altier courage, qui jamais ne peut céder ni se sou-
» mettre : voilà ce qui nous reste. Et n'est-ce donc
» pas là être invincibles? O gloire que jamais sa rage
» ni tout son pouvoir ne nous enlevera! S'humilier,
» ployer des genoux suplians pour demander grâce,
» et déifier nous-mêmes un pouvoir dont la terreur
» de ce bras a rendu l'empire incertain, ah, ce seroit
» là notre honte et notre infamie, notre véritable
» chute! Puisque par la volonté du destin, cette
» vigueur divine qui est en nous, cette substance
» céleste ne peut périr; et puisqu'après l'expérience

» de ce grand événement, n'ayant dans les armes » rien perdu de notre force, nous avons beaucoup » gagné dans la science de prévoir, c'est maintenant » qu'avec une espérance bien mieux fondée, nous » pouvons nous déterminer à faire, par force ou » par ruse, une guerre irréconciliable à ce grand » ennemi qui se voit triomphant, et qui possédant » seul l'empire des Cieux, dans l'excès de sa joie » exerce toute sa tyrannie. »

Ainsi parloit l'Ange apostat, se glorifiant au milieu de ses peines par d'insolens discours, tandis qu'il étoit déchiré par un secret désespoir. Son fier compagnon lui répondit :

« O prince, ô chef de tant de puissances qui étoient » élevées sur des trônes, ô toi qui as conduit au com» bat tant de bataillons de Séraphins, et qui toujours » intrépide as par tes hardis exploits mis en péril » ce perpétuel monarque des Cieux, quand tu as » voulu connoître d'où il tenoit sa souveraineté, ou » de la force, ou du hasard, ou du destin; hélas, je » ne vois que trop ce cruel événement que je dé» plore! Je vois une entière défaite, une ruine hor» rible, le Ciel perdu pour nous, et une puissante » armée détruite, autant toutefois que peut l'être une » armée de Dieux et de célestes substances: car notre » esprit reste invincible, et notre ancienne vigueur » revient quoique notre gloire soit tout éteinte, et » que nous soyons plongés dans une misère infinie. » Mais pourquoi notre vainqueur, que je suis forcé » de croire le Tout-puissant (car quel autre eût ren-

» versé un pouvoir tel que le nôtre ?), pourquoi nous
» laisse-t-il notre esprit et notre vigueur, si ce n'est
» pour conserver des vaincus capables de porter
» toute sa colère vengeresse, capables d'exécuter
» tout ce que, par droit de conquête, il nous ordon-
» nera comme à ses esclaves, soit qu'il nous impose
» des travaux dans le centre de ce feu infernal, soit
» qu'il veuille nous faire porter ses messages dans le
» séjour de l'obscurité ? Quel est donc notre avan-
» tage, si nous ne conservons une force infatigable
» et une substance éternelle, que pour pouvoir
» souffrir un supplice éternel ? » . . . .

Le chef des rebelles lui fit cette réponse, qu'il prononça rapidement : « Chérubin tombé, soit qu'on
» agisse, soit qu'on souffre, c'est la perte du courage
» qui fait la misère ; mais sois bien assuré que faire
» le bien ne sera jamais notre partage. Notre seul
» plaisir sera toujours de faire le mal, parce qu'il sera
» contraire à la volonté de celui à qui nous résistons.
» Si donc sa Providence veut tirer quelque bien de
» nos maux, ne travaillons qu'à traverser ses desseins,
» et à tirer le mal du bien. Nous pourrons souvent
» réussir, nous pourrons du moins, si je ne me trompe,
» lui causer du chagrin, en détournant toujours le
» but qu'il se proposera dans ses secrets conseils.
» Mais fais attention : ce vainqueur chagrin a déjà
» rappelé vers les portes du Ciel ses ministres ven-
» geurs qui nous poursuivoient ; cette tempête de
» grêle et de soufre dont il nous avoit accablés, a
» calmé la violence de cette vague enflammée qui

» nous reçut dans cet abyme, quand nous tombâmes
» du Ciel; et son tonnerre étincelant auquel une rage
» impétueuse donnoit des ailes, ne fait plus, par son
» mugissement (tous ses traits sont peut-être épuisés),
» retentir cette vaste profondeur. Profitons du mo-
» ment favorable que nous accorde, ou le mépris de
» notre ennemi, ou sa fureur rassasiée. Vois-tu cette
» plaine aride, déserte et terrible, ce séjour de la
» désolation, privé de toute lumière, si ce n'est de
» celle que répand l'horrible et pâle lueur de ces
» livides flammes? C'est là qu'il nous faut aller, loin
» des fureurs de cette mer de feu; c'est là qu'il nous
» faut chercher le repos, si quelque repos peut se
» trouver ici. Là, rassemblant tous nos compagnons
» affligés, délibérons sur les moyens d'outrager da-
» vantage, s'il est possible, notre ennemi, de réparer
» notre perte, et de surmonter cette affreuse cala-
» mité. Cherchons quel secours nous fera gagner
» l'espérance, ou quelle résolution nous fera prendre
» le désespoir. »

Ainsi parloit Satan à celui de ses compagnons qu'il trouvoit à ses côtés. Ses yeux étincellent de fureur, sa tête est élevée au-dessus des vagues brûlantes, sur lesquelles est étendu le reste de son corps; et la grandeur démesurée de ses membres occupe autant d'espace qu'en occupoit la monstrueuse masse de ces fabuleux géans, fils de la Terre, race des Titans, qui firent la guerre à Jupiter; ce Briarée qui eut pour lit la fameuse caverne voisine de l'ancienne Tarse; ou qu'en peut occuper l'énorme

habitant de la mer, Léviathan, le plus grand de ces animaux que Dieu créa pour fendre en nageant les plaines de l'Océan : le pilote d'une barque surprise par la nuit, le trouvant par hasard endormi sur les écumes voisines de la Norwège, le prend pour une isle; et souvent, au rapport des navigateurs, enfonçant son ancre dans ses flancs, se met à ses côtés à l'abri du vent, pendant que la nuit investit la mer, et là il attend l'heureux retour de l'aurore. Aussi étendu est l'espace qu'occupe le prince des démons. Retenu par des chaînes sur le lac brûlant, il n'eût pu jamais en sortir, il n'eût pu même soulever sa tête, sans la permission de celui dont la volonté qui règle tout du haut des Cieux, lui donne une pleine liberté d'accomplir ses noirs desseins, afin qu'accumulant ses crimes, il mette le comble à sa damnation; et qu'après avoir cherché tous les moyens de nuire aux autres, il ait la rage de voir que toute sa malice n'aura servi qu'à faire éclater sur l'homme, qu'il aura séduit, la grâce divine, et l'infinie bonté, et à faire tomber trois fois plus fortement sur lui-même, la confusion, l'indignation et la vengeance.

Tout-à-coup il élève hors de l'étang son vaste corps. Ses mains, qui repoussent des deux côtés et font ondoyer derrière lui les pointes aiguës des flammes, forment entr'elles et lui une horrible vallée. Enfin, étendant ses aîles, et s'appuyant sur l'air épais que charge ce poids inconnu, il dirige son vol vers l'aride terre, si l'on peut appeler terre ce qui, quoique solide, brûlant toujours, ressemble

à un lac de feu liquide, et dont la couleur est semblable à celle d'une roche arrachée du Pélore, et transportée au loin par l'impétuosité des vents souterrains, ou à celle qui sort des flancs entr'ouverts du tonnant Etna, lorsque, par sa furie interne qu'aide celle des vents, ses entrailles arrachées de son sein où le feu est conçu, étant poussées en l'air, ses racines sont couvertes d'une fumée qui répand au loin une odeur horrible. Tel fut le lieu où les pieds maudits de Satan trouvèrent enfin un appui. Son compagnon le suit. Tous deux se glorifient, et croient être échappés aux flots Stygiens, comme Dieux, par leurs forces recouvrées, et non par la permission du souverain maître.

« Est-ce ici la région, la terre, le climat, dit alors » l'Archange qui ne l'est plus; est-ce ici le séjour qui » nous tiendra lieu du Ciel? Est-ce cette triste obs- » curité qu'il nous faut changer contre la sérénité de » la céleste splendeur? Eh bien, soit, puisque celui » qui est maintenant le souverain monarque, peut » n'avoir d'autre règle de sa volonté que sa volonté » même! Notre avantage est d'être le plus loin qu'il » est possible de celui qui, suivant la justice, devroit » être notre égal, et que la force seule a élevé au- » dessus de ses pareils. Adieu, campagnes heureuses; » adieu, éternelle demeure de la joie. Je te salue, » séjour de l'horreur; je te salue, monde infernal; » et toi, profond abyme, reçois ton nouveau pos- » sesseur. Il apporte un esprit que ne changeront ni » le temps, ni le lieu. L'esprit n'a d'autre lieu que

» soi-même. C'est en soi-même que du Ciel il peut » faire un Enfer, et de l'Enfer un Ciel. Que m'im» porte où je suis, si j'y suis toujours le même ; et » quoiqu'au-dessous de celui qui doit sa grandeur à » son tonnerre, ne serai-je pas ici ce que je dois être? » Ici du moins nous serons libres. Ce n'est point » pour nous le disputer que le Tout-puissant a bâti » ce lieu. Il ne nous en chassera point. Nous serons » donc ici sûrs de régner; et je préfère à toute am» bition, celle de régner, même dans l'Enfer. Régner » dans l'Enfer vaut mieux que servir dans le Ciel. » Mais pourquoi laissons-nous nos fidèles amis, com» pagnons de notre ruine, stupidement étendus sur » le lac d'oubli? Pourquoi ne les pas appeler, afin » qu'ils partagent avec nous cette demeure infor» tunée ? Réunissons toutes nos forces, et essayons » si nous avons encore quelque chose à regagner » dans le Ciel, ou à perdre dans l'Enfer. »

Béelzébuth lui répondit : « Conducteur de ces » puissantes armées que tout autre que le Tout» puissant ne pouvoit vaincre, que tes soldats une » seule fois seulement entendent ta voix, gage cer» tain de leur assurance dans les plus affreux dan» gers, cette voix signal favorable dans tous les » assauts, cette voix souvent entendue dans les hor» reurs du terrible combat : elle répandra aussitôt un » nouveau courage, et une nouvelle vie en eux, » quoique maintenant, tels que nous étions tout-à» l'heure, ils soient tous étendus sur le lac de feu, » languissans, interdits, immobiles. Faut-il s'en

» étonner, après une chute faite d'un lieu si élevé ! »

A peine eut-il parlé, son chef criminel s'avança vers le rivage. Sur son dos pendoit un vaste, large et pesant bouclier de trempe céleste, dont la circonférence, qui couvroit ses épaules, ressembloit à celle de la lune, que le fameux astronome toscan, du haut de Fiésoli ou dans le Val-d'Arno, observe avec un verre qui la rapproche à ses yeux, pour pouvoir décrire ensuite les nouvelles terres, les fleuves et les montagnes qu'il a découvertes sur son globe semé de taches. Sa lance, près de laquelle le plus haut pin, coupé dans les forêts de la Norwége pour devenir le mât d'un grand amiral, ne paroîtroit plus qu'une baguette, soutient sur la craie brûlante ses pas pénibles, bien différens de ceux dont il fouloit l'azur des Cieux. Sous cette voûte enflammée, sous cette zone torride, de cuisantes douleurs le tourmentent. Mais il s'endurcit, il les supporte, et il arrive enfin sur le rivage de cette mer de feu. Là il s'arrête et appelle ses légions, substances angéliques, qui encore dans le premier étonnement de leur chute, sont pêle-mêle renversées, comme le sont les pâles feuilles qui tombent en automne sur les ruisseaux de Vallombreuse que couvrent les ombres de l'Etrurie qui s'y élèvent en se courbant en arc ; ou comme le sont les joncs épars sur la surface des eaux, quand le plus terrible des vents a tourmenté les côtes de cette mer dont les flots engloutirent Busiris, et toute la cavalerie de Memphis dont la perfide haine poursuivoit les passagers de Gessen, ses hôtes, qui, tranquilles sur l'autre bord, virent

flotter les cadavres de leurs ennemis, et les débris de leurs chars. Les coupables légions ainsi renversées et couchées, éparses sur les flots, restoient immobiles dans un étonnement dont leur affreux changément étoit la cause. La voix de Satan qui les appela, se fit entendre dans toute la vaste profondeur des Enfers.

« O potentats, ô princes, ô guerriers, fleur du » Ciel, séjour, hélas, autrefois le vôtre, et maintenant perdu pour vous, un tel étonnement peut-il » donc saisir des esprits éternels? Avez-vous donc » vous-mêmes, après le malheur du combat, choisi » ce lieu pour vous y délasser de vos fatigues, et pour » y goûter un doux sommeil comme dans les plaines » célestes? Ou, dans cette humiliante posture, avez-» vous juré d'adorer ce conquérant, qui contemple » maintenant les Chérubins et les Séraphins renversés » les uns sur les autres, au milieu de leurs enseignes et » de leurs armes brisées? Vous attendez sans doute » que les ministres rapides de ses vengeances, cer-» tains de leur avantage, descendent pour achever » de vous écraser, ou pour vous attacher à coups » de foudre au fond de ce gouffre. Qu'on se réveille; » qu'on se lève, ou qu'on reste éternellement tombé. »

Ils l'entendent, ils sont saisis de honte, ils s'élèvent aussitôt sur leurs ailes, ainsi que des sentinelles surprises dans le sommeil par un sévère officier tressaillent à sa voix, et s'agitent avant que d'être tout-à-fait éveillées. Ils ne peuvent ignorer le triste état où ils sont réduits, ni la gran-

deur de leurs maux ; cependant ils sont prompts à obéir à la voix de leur général, sujets dociles et innombrables. Ainsi, dans ce jour fatal à l'Egypte, où fut étendue sur elle la puissante verge du fils d'Amram, la nuée de sauterelles qu'il appela, apportée par le vent d'orient, plus noire qu'une nuit, couvrit le royaume de l'impie Pharaon, et obscurcit toutes les campagnes qu'arrose le Nil. Aussi innombrables étoient les Anges criminels, qui, avec leurs ailes se tenant suspendus sous la voûte infernale, au milieu des flammes qui rouloient au-dessus, au-dessous, et tout à l'entour d'eux, attendoient le signal qu'en élevant sa lance leur donna leur grand sultan. A ce signal, se balançant avec leurs ailes, ils descendent sur le terrain de soufre brûlant, et couvrent la plaine : multitude que n'égala point celle que de son sein gelé le nord fécond vomit sur les rives du Danube et du Rhin, quand un déluge de ses barbares enfans inonda le midi, et s'étendit depuis Gibraltar jusqu'aux déserts sablonneux de la Libye.

En un instant se rendent au lieu où étoit leur général, tous les chefs de tant de bataillons, fiers capitaines, semblables à des Dieux, surpassant par leur taille et leur forme extérieure, tout ce que dans la sienne, l'homme peut avoir de dignité; princes majestueux, puissances assises autrefois sur des trônes, et dont il n'est plus fait de mémoire sur les registres du Ciel: leurs noms en furent effacés; et aussitôt après leur révolte, il ne resta pas un seul

de leurs noms dans les célestes annales. Ils n'avoient point encore reçu ces nouveaux noms que leur donnèrent les enfans d'Eve, lorsque, par la permission divine, parcourant la terre pour mettre à l'épreuve la fidélité de ses habitans, ils en remplirent de leurs mensonges la plus grande partie, et que séduits par eux, les hommes abandonnant leur Créateur, transformèrent souvent la gloire invisible de celui qui les avoit faits, en l'image d'une bête honorée par des fêtes, des pompes et des cérémonies. Les Démons, adorés alors comme Dieu, furent connus, dans le monde païen, par tous ces noms divers, et par tant de fameuses idoles.

Muse, en me rappelant ces mêmes noms, dis-moi quel fut le premier, quel fut le dernier qui se leva de son lit enflammé, lorsqu'à la voix du grand général les chefs s'approchèrent de lui sur la rive déserte, chacun suivant sa dignité, tandis que le reste des troupes étoit encore dans le désordre et dans l'éloignement? Ces chefs furent ceux qui, long-temps après sortis du fond de l'abyme pour aller chercher leur proie sur la terre, eurent l'audace d'y élever leur trône contre le trône de Dieu, leurs autels contre son autel, et recevant les adorations des peuples entiers, disputèrent l'empire à Jéhova, qui, assis sur un trône que portent les Chérubins, tonne du haut de Sion. Souvent même ils osèrent placer leurs idoles dans son sanctuaire. O abominations! Souvent par leurs mystères impurs ils profanèrent ses fêtes solennelles, ses saintes

cérémonies, et opposèrent leurs ténèbres à sa lumière.

Le premier qui parut fut Moloch, roi terrible, souillé du sang des victimes humaines, et couvert des larmes paternelles, malgré le bruit que faisoient les tambours et les timbales pour empêcher de parvenir jusqu'aux oreilles des pères, les cris des enfans qu'on faisoit passer au travers des flammes devant cette cruelle idole. Il fut adoré par les Ammonites, dans Rabba et dans ses antiques plaines. Il fut révéré à Argob, à Basan, jusqu'aux rives les plus réculées de l'Arnon; et non content d'un audacieux voisinage, il séduisit le cœur du plus sage des princes : il engagea Salomon à lui bâtir sur la montagne d'opprobre un temple, vis-à-vis le temple de Dieu, et choisit son bocage dans l'agréable vallée d'Hinnon, d'où elle fut appelée Tophet, et noire Géhenne, image de l'Enfer.

Le second fut Chamos, la honteuse terreur des fils de Moab, depuis Aroer jusqu'à Nébo, et la plus méridionale montagne d'Abarim et Hesebon, dans Héronaïm, où régna Séon; dans Sibma, valon fleuri, tout couvert de pampres, et dans Eléale jusqu'au lac Asphaltite. Il fut encore connu sous le nom de Pæor, que lui donnèrent à Sittim les enfans d'Israël, lorsque, séduits par lui quand ils s'éloignoient du Nil, ils lui rendirent ces hommages impurs qui leur coûtèrent si cher. Il porta ses lascives orgies jusque sur la colline du scandale, et dans le bocage de l'homicide Moloch : débauche

impie et unie à la haine, que le saint roi Josias fit enfin rentrer dans l'Enfer.

Avec ces deux divinités arrivent celles qui, depuis le rivage de l'antique Euphrate, jusqu'au ruisseau qui sépare l'Egypte des campagnes de Syrie, furent connues sous les noms généraux de Baal et d'Astaroth, et qui furent tout à-la-fois mâles et femelles : car ces esprits prennent à leur gré l'un et l'autre sexe, et tous les deux ensemble; leur substance molle et déliée, n'est point un lourd assemblage de membres et de jointures, et n'a point pour appui cet édifice d'os fragiles qui soutiennent notre amas de chair; mais dans la forme qu'ils veulent et qu'ils savent étendre ou resserrer, rendre lumineuse ou ténébreuse, ils exécutent, dans le milieu des airs, les projets que leur inspire leur amour ou leur haine. Souvent, pour Baal et Astaroth, les enfans d'Israël abandonnèrent celui qui seul étoit leur vie et leur force; et laissant son autel désert, allèrent se prosterner aux pieds de Dieux animaux. Bientôt dans les combats, sous les coups de méprisables ennemis, les têtes de ces lâches adorateurs roulèrent sur la terre.

Après Astaroth arriva, suivie de son cortége, celle qui fut nommée Astarté par les Phéniciens, reine du Ciel, dont le front est orné d'un croissant. A son image éclatante, les filles de Sidon, au clair de la lune, offrirent leurs vœux, et adressèrent leurs hymnes, qui furent aussi chantés à Sion par ce roi esclave des femmes, qui, tout sage et éclairé

qu'il étoit, séduit par de belles idolâtres, tomba, l'encensoir à la main, devant de hideuses idoles.

Ensuite vint Thamnus, dont la blessure appelle tous les ans sur le Liban les jeunes filles de Syrie, qui, aux larmes et aux lugubres chants qu'elles donnent à sa triste destinée, vont sur cette montagne consacrer un jour entier de l'été, lorsque le fleuve Adonis, qui tombe tranquillement de son rocher natal, porte jusque dans la mer son onde teinte d'une couleur de pourpre, celle du sang de Thamnus, qui, tous les ans, comme le croient ces filles, reçoit une blessure nouvelle. Cette amoureuse fable fut reçue avec la même ardeur des filles de Sion; et Ezéchiel aperçut dans les sacrés parvis leurs fêtes impures, lorsque, dans une vision, les abominables prévarications de l'ingrat Juda lui furent montrées.

Après lui marchoit celui qui versa des larmes véritables, quand l'arche sa captive mutila sa brute idole, et que le spectacle de sa tête et de ses mains tombées sur le pavé de son temple, et de tout son corps étendu sur le seuil de sa porte, couvrit de confusion ses adorateurs. Il fut nommé Dagon, monstre marin, homme jusqu'à la ceinture, et poisson dans le reste du corps. Il eut dans Azot un temple très-élevé, et il remplit de sa terreur toute la Palestine, Gath, Ascalon, Accaron, jusqu'aux frontières de Gaza.

Il étoit suivi de Remnon, dont l'agréable séjour fut la charmante ville de Damas, sur les fertiles

bords d'Abana et de Pharphar, clairs ruisseaux. Il fut aussi un des téméraires rivaux du vrai Dieu. Il répara un jour la perte d'un lépreux, en gagnant un roi, Achaz, son conquérant stupide, qui, engagé par lui à détruire l'autel du Seigneur, pour élever à la place un autel en forme syrienne, y fit brûler son odieux encens, vil adorateur de divinités dont il étoit le vainqueur.

Après eux, parut cette foule de divinités autrefois si renommées, Osiris, Isis, Horus, et tout leur cortége : divinités qui, par leurs monstrueuses figures et leurs prestiges, séduisirent la fanatique Egypte, dont on vit les prêtres chercher leurs Dieux errans et déguisés sous des figures plutôt brutes qu'humaines. Contagion qui s'étendit sur Israël, lorsque dans Oreb un veau fut l'ouvrage d'un or emprunté ; crime réitéré dans Béthel et Dan par un roi rebelle, qui crut pouvoir égaler l'animal qui broute à son Créateur, à ce Jéhova qui, traversant l'Egypte fit dans une nuit, d'un même coup, le même traitement à tous ses premiers-nés, et à tous ses Dieux bêlans.

Bélial marche le dernier, Bélial, de tous les esprits qui tombèrent du ciel le plus impur et le plus grossiérement attaché au vice, pour l'amour du vice même. Il n'a point de temple, aucun autel ne fume en son honneur ; mais quel autre est plus souvent dans les temples et près des autels, quand le prêtre, devenu lui-même athée, imite l'impiété des enfans d'Héli, dont les violences et les voluptés remplirent

la maison du Seigneur ? Ce Dieu règne dans les palais, dans les cours, dans les villes dissolues, où le bruit qu'élèvent les querelles, les injures, les outrages, monte plus haut que les tours les plus hautes. Souvent, lorsque les ombres de la nuit couvrent les rues, les enfans de Bélial, pleins d'insolence et de vin, courent de tous côtés. Les rues de Sodome en furent témoins; et cette nuit, lorsqu'à Gabaa, sur la porte d'une maison où l'hospitalité avoit été exercée, fut exposée une chère épouse, pour contenter des furieux, capables de violences plus horribles encore.

Les Dieux que j'ai nommés furent les premiers en dignité et en puissance. Il faudroit trop de temps pour nommer les autres, quoique très-fameux. Ceux de l'Ionie, que les enfans de Japhet adorèrent comme Dieux, quoiqu'ils les reconnussent plus nouveaux que la Terre et le Ciel dont pour les vanter ils les faisoient descendre. Titan, fils aîné du Ciel, avec son énorme race, chassé de son héritage par Saturne, son frère puîné, qui à son tour en fut chassé par son propre fils, que lui avoit donné Rhéa, ce puissant Jupiter qui régna par usurpation. Ceux-ci furent d'abord connus dans la Crête sur le mont Ida, et de là sur la cime couverte de neige du froid Olympe. Ils régnèrent dans la moyenne région de l'air le plus haut de leurs Cieux; ou sur le rocher Delphique, ou à Dodone et dans toute la Doride. L'un d'eux fuyant avec le vieux Saturne, vola au-dessus de la mer Adriatique, arriva

riva aux champs de l'Hespérie, et traversant la Celtique, pénétra jusqu'aux isles les plus reculées.

Tous ces Dieux, et plusieurs autres encore, accourent en foule; mais la tristesse règne dans leurs regards qu'ils tiennent baissés vers la terre. Il y paroît cependant quelqu'obscur rayon de joie, lorsqu'ils trouvent que leur général ne désespère point; et ils ne se croient plus perdus dans le sein même de la perdition, à cause de cette douteuse couleur qu'ils remarquent sur son visage. Et lui, qui rappelle son orgueil accoutumé, relève peu-à-peu leur courage abattu, et chasse toute crainte avec de fières paroles, qui paroissent pleines de confiance, et n'en ont que la vaine apparence.

Aussitôt il ordonne qu'au son guerrier des trompettes et des clairons, le grand étendard soit arboré. Azazel, Chérubin de haute stature, réclame son droit. Cette glorieuse fonction lui appartient. L'enseigne impériale qui enveloppoit son éclatante lance, est par lui déployée, et voltigeante dans les airs, brille comme un météore. Sa broderie qu'enrichissent les diamans et l'or, étale les armes et les trophées des Séraphins. L'air retentit du bruit martial que le souffle du Chérubin fait sortir du métal sonore. Frappée de ce bruit, l'armée élève un cri, qui perce toute la concavité de l'Enfer, et porte l'effroi dans le royaume sans bornes du chaos et de l'antique nuit. En un instant, dix mille bannières, élevées et ondoyantes, firent éclater, malgré l'obscurité, leurs riches couleurs. Avec elles s'éleva

une épaisse forêt de lances. Les casques et les boucliers serrés les uns contre les autres, présentent une épaisseur impénétrable; et toute l'armée formant une parfaite phalange, s'avance au son des flûtes et des hautbois qui suivent le mode Dorien: concert pareil à celui qui inspiroit autrefois la plus étonnante valeur à ces antiques héros qui s'armoient pour le combat; harmonie qui, au lieu de remplir d'une fureur brutale, inspire une valeur réglée, qui ne connoît ni crainte de la mort, ni fuite, ni honteuse retraite, et qui a aussi la vertu de calmer les troubles de l'âme, dont elle écarte les inquiétudes, les doutes, les craintes, la tristesse et le chagrin: effet qu'elle produit sur les mortels et sur les immortels. Par elle, ceux-ci pleins d'un courage égal, fermes dans leurs pensées, serrés les uns contre les autres, s'arment en silence, marchant au doux son qui, sur la plaine brûlante, charme leurs pas douloureux.

A la vue de leur chef, ils s'arrêtent, et étendant leurs rangs à la manière des antiques guerriers, ils présentent un front que tant d'armes éblouissantes, tant de boucliers et de lances rendent terrible, et ils attendent ce que va leur commander leur puissant général. Il darde des yeux accoutumés à tout voir, au travers de ces files guerrières. Ses regards percent tous les bataillons, et découvrent en un instant les traits et la taille presque divine de chaque guerrier. Enfin, il en fait le dénombrement. Alors l'orgueil enfle et endurcit son cœur. Il se

glorifie dans sa puissance. En effet, jamais depuis la création des hommes, armée si formidable n'a été rassemblée, qui n'eût paru devant celle-ci la petite infanterie qui redoutoit les grues, quand même à la race gigantesque de Phlégra, on réuniroit la race de ces héros qui, combattant devant Thèbes et Ilion, partageoient les Dieux qui d'un et d'autre côté apportoient leurs secours; et quand même, réunissant toutes les forces dont les auteurs des fables et des romans ont parlé, on ajouteroit les chevaliers bretons et armoriques qui suivirent le fils d'Uther, ces guerriers, ou infidèles ou baptisés, qui firent tant d'exploits dans Aspremont, Montauban, Damas, Maroc, Trébisonde, ou tous ceux que Biserte fit partir des bords de l'Afrique, lorsque Charlemagne avec tous ses pairs tomba à Fontarabie.

Quoique pleine d'une force supérieure à celle de ces armées, et supérieure à toute force humaine, cette armée reste attentive au premier signal de son redoutable chef, qui les surpassant tous par la hauteur de sa taille, s'élevoit au milieu d'eux comme une tour. Il n'avoit point encore perdu dans son extérieur tout l'éclat de son origine. On reconnoissoit dans ses ruines un Archange. Quelques nuages obscurcissoient une gloire auparavant excessive. Tel est le soleil, lorsqu'à son lever, des nuages répandus sur l'horizon, offusquent ses rayons; ou lorsque, couvert par le corps entier de la lune, il cause, dans une sombre éclipse, un dé-

sastreux crépuscule à la moitié des nations, et alarme les monarques qui craignent de fatales révolutions. Egalement obscurci, l'Archange brille encore au milieu des autres. Son front cicatrisé est rempli de sillons qu'ont creusés les coups de tonnerre. L'inquiétude réside sur ses joues flétries; mais sous ses noirs sourcils, un courage intrépide, un orgueil réfléchi, veillent à sa vengeance. Il a des yeux cruels; et cependant il paroît touché de remords et de compassion, lorsqu'il contemple les coupables d'un même crime, ou plutôt ceux qu'il a rendus complices du sien, si différens de l'état où il les a vus dans l'heureux séjour, condamnés à avoir pour jamais la douleur en partage; quand il voit des millions d'Esprits, à qui sa révolte a fait perdre l'éternelle lumière, porter la peine de son crime, et lui rester aussi fidèles qu'auparavant; quand il les voit, malgré leur gloire flétrie, se soutenir fermes, et tels qu'on voit, sur les forêts et sur les montagnes, les chênes et les pins que la foudre a frappés: leurs têtes sont déshonorées, mais leurs troncs majestueux, quoique dépouillés, se soutiennent toujours sur la terre brûlée.

Il se prépare à parler: les rangs sont doublés, les ailes repliées. Satan se trouve au milieu de l'enceinte que forment les pairs, qui, pour lui prêter attention, sont tous muets. Trois fois il veut commencer, trois fois, malgré la honte qu'il en a, les larmes s'échappent de ses yeux: larmes telles qu'un Ange en peut verser. A la fin, ses paroles entrecoupées

se font un passage au milieu de ses soupirs :

« O légions d'esprits immortels, ô puissances
» qu'on ne peut comparer qu'à celui qui possède la
» toute-puissance, ce grand différend ne nous
» déshonore pas, quoique le succès en ait été fatal,
» ce que prouve assez l'aspect de ces lieux, et la
» cruelle manière dont nous sommes changés! Mais
» quel esprit si éclairé, si rempli d'une parfaite con-
» noissance du passé et du présent, eût pu prévoir que
» toutes les forces de tant de Dieux, rassemblées et
» aussi unies entr'elles qu'elles le sont encore, de-
» voient être repoussées et essuyer un pareil revers ?
» Et qui ne doit pas croire encore que ces mêmes
» puissances, quoique vaincues et exilées du Ciel
» qu'elles ont laissé vide, ont la force de se relever
» et de reconquérir leur séjour natal? Quant à moi,
» toute l'armée céleste me doit ce témoignage, que
» jamais diversité de sentimens, foiblesse ni crainte
» ne m'ont fait trahir mes espérances. Mais enfin,
» celui qui, sous le titre de Roi du Ciel, étoit resté
» jusqu'alors tranquille sur son trône, où le soutenoit
» l'ancienne réputation, le consentement, ou l'usage,
» nous y étaloit à la vérité toute la pompe de la
» majesté royale, mais nous avoit toujours laissé
» ignorer sa force. C'est ce qui nous a enhardis à
» notre entreprise, et a causé notre malheur. Ins-
» truits maintenant de ce qu'il peut, et de ce que
» nous pouvons, nous ne devons ni le provoquer
» à une nouvelle guerre, ni le craindre. S'il nous
» y provoque, notre meilleur parti est de méditer

» secrétement entre nous, par la ruse et l'artifice, ce que nous n'avons pu faire par la force, » et de lui faire connoître que celui qui ne tient sa » victoire que de la force, n'est qu'à demi vainqueur » de son ennemi. L'espace de l'univers peut recevoir » de nouveaux mondes : c'étoit un bruit commun » dans le Ciel, que son monarque devoit dans peu » créer et placer dans quelqu'habitation une race » qu'il favoriseroit autant que la race céleste. C'est » dans ce lieu, si nous le découvrons, que se fera » peut-être notre première irruption. Que ce soit dans » ce lieu ou dans un autre, il est certain que cette » fosse infernale ne doit point retenir pour toujours » des Esprits célestes; nous ne resterons pas toujours » enveloppés des ténèbres de l'abyme; mais un pareil projet demande une mûre délibération. Il n'y » a plus d'espérance de paix. Quelqu'un pourroit-il » penser à se soumettre? Non, non. Ne pensons qu'à » la guerre ouverte ou cachée. La guerre est notre » seul parti. Que notre unanime résolution soit la » guerre. »

Il dit; et pour signe d'un applaudissement général, des millions d'épées étincelantes, que les Chérubins portoient à leurs côtés, furent élevées en l'air, et par ce feu imprévu l'Enfer fut éclairé. Tous font éclater une rage égale contre le Très-Haut. Tous, en frappant de leurs épées sur leurs boucliers, font retentir le bruit de la guerre, et lancent un défi jusqu'à la voûte des Cieux.

Non loin de là, s'élevoit une montagne dont le

noir sommet vomissoit des tourbillons de flammes et de fumée. Le reste de la montagne brilloit par une croûte éclatante, signe certain du métal, ouvrage du soufre qu'elle renfermoit. Une troupe nombreuse précipite son vol vers ce lieu. Ainsi des pionniers, armés de piques et de bêches, devancent une armée royale pour creuser des fossés, et former des retranchemens. Mammone conduit cette troupe; Mammone, de tous les Esprits tombés d'en-haut, l'Esprit le moins élevé. Dans le Ciel, où l'on marche sur l'or, ses pensées, comme ses regards, étoient toujours attachées au pavé, dont il admiroit plus la richesse que la divine splendeur qui fait le bonheur de la vision céleste. Il fut le premier qui, par ses conseils séduisans et ses exemples, enseigna aux hommes à piller la terre jusque dans son centre, et à déchirer avec des mains impies les entrailles de leur mère, pour en arracher ses trésors qui y étoient mieux placés.

La troupe fait en un moment une large ouverture dans la montagne, et en creuse les flancs remplis d'or. Qu'on ne soit pas surpris de voir naître la richesse dans l'Enfer: ce terrain est plus propre qu'un autre à produire ce précieux poison; et que ceux qui tirent leur vanité des choses périssables, et parlent avec admiration de Babel, et des ouvrages des rois de Memphis, apprennent avec quelle facilité ces fameux monumens de la force et de l'art des hommes sont surpassés par ceux des Esprits réprouvés, qui font en une heure ce que

nous achevons à peine en un siècle, avec un travail infatigable, et d'innombrables ouvriers. Dans plusieurs creusets préparés dans la plaine, sous lesquels coulent des veines de feu qui sortent du lac, une seconde troupe fait fondre la masse métallique, et séparant avec une adresse merveilleuse les différentes espèces, l'épure de toute la grossière écume. Une troisième troupe ayant façonné dans la terre différens moules, les remplit de la matière bouillante, qu'elle y fait entrer par d'admirables canaux. Elle s'y divise, comme un seul souffle se divise en entrant dans les différens tuyaux d'une orgue, pour en sortir avec harmonie.

Tout-à-coup, comme une vapeur que la terre exhale, un vaste édifice s'élève en forme de temple, au son des doux instrumens et des voix mélodieuses. Ce temple rond est entouré de pilastres, et soutenu par des colonnes doriques qui portent le poids pesant d'une architrave d'or, où ne manquent ni les corniches ni les ornemens d'une frise chargée d'admirables bas-reliefs, et la voûte est d'or ciselé. Jamais, dans toute leur gloire, Babylone et la superbe Memphis n'égalèrent cette magnificence, dans les temps même qu'élevant des temples à leurs Dieux Bélus et Sérapis, ou des palais à leurs rois, l'Egypte et l'Assyrie se disputoient la gloire du luxe et des richesses.

Ce nouvel édifice étant élevé dans toute sa hauteur, ses portes d'airain, qui s'ouvrent, laissent voir la spacieuse enceinte et un pavé partout égal

et poli. A la voûte sont suspendues avec ordre, et par un merveilleux enchantement, des lampes aussi éclatantes que les étoiles, et d'ardens fanaux que nourrissent le napthe et l'asphalte : cette voûte lumineuse ressemble au firmament. La multitude s'empresse d'entrer. Les uns admirent l'ouvrage, d'autres admirent l'ouvrier. La science de cet architecte avoit été connue dans le Ciel par plusieurs tours superbes, où résident les Anges qui, portant un sceptre, sont assis sur des trônes, comme princes. Le roi du Ciel les a élevés dans cette gloire, en les chargeant du soin de gouverner, chacun dans sa hiérarchie, les ordres célestes. Le nom de ce même architecte ne fut point inconnu, et ne resta point sans honneur dans l'antique Grèce. Il fut appelé *Mulciber* dans l'Ausonie, où son malheur est raconté d'une manière fabuleuse. Ils disent que Jupiter en courroux l'ayant fait voler par dessus les créneaux de cristal, ce fut pendant un jour de l'été, depuis le matin jusqu'au milieu de ce jour, et depuis le milieu de ce jour jusqu'à l'heure du soir, que sa chute continuant toujours, enfin au coucher du soleil, pareil à une étoile qui se détache du plus haut du firmament, il tomba dans Lemnos, île de l'Egée. Tous ces récits sont faux. Il tomba long-temps auparavant avec toute la multitude rebelle. Les hautes tours bâties par lui dans les Cieux ne purent le sauver. Précipité du Ciel avec ses industrieux ouvriers, il alla bâtir dans les Enfers.

Cependant, par l'ordre du chef suprême, les hérauts ailés, dans un appareil redoutable, et au son des trompettes, proclament dans toute l'armée un conseil qui doit se tenir à *Pandemonium*, superbe palais de Satan et de ses pairs. Ils y appellent, dans chaque troupe, dans chaque régiment, les principaux, par leur rang ou par leur mérite. Aussitôt, en bandes de cent et de mille, ils s'avancent vers le lieu où on les attend. Ils remplissent les avenues, les portes, les portiques, et toute la vaste enceinte qui ressemble à une plaine couverte de ces hardis guerriers, qui, brillans par leurs armes, et maniant leurs coursiers avec adresse devant le trône du soudan, appeloient le plus brave des chevaliers païens à un combat mortel, ou l'invitoient à rompre une lance. Les Démons se serrant les uns contre les autres sur la terre et dans l'air, se heurtent, et par le battement de leurs ailes font un sifflement pareil à celui des abeilles, qui, au printemps, quand le soleil marche avec le taureau, font sortir par pelotons, de la ruche, leur nombreuse jeunesse. Parmi les fleurs et sur la rosée, elles voltigent çà et là; ou, sur une planche unie, l'esplanade de leur citadelle bâtie de paille, et nouvellement frottée de baume, toutes se promènent en délibérant sur les affaires de l'Etat. Ainsi fourmilloient, serrées les unes contre les autres, les troupes aériennes, quand, tout-à-coup, au signal donné (surprenant spectacle!), ceux qui un moment auparavant paroissoient surpasser

en hauteur les gigantesques fils de la terre, paroissent plus petits que les plus petits nains : innombrable multitude resserrée dans un espace étroit, elle ressemble à cette race de pygmées qui est au-delà du mont de l'Inde, ou à la troupe légère de ces esprits follets qu'un homme de campagne, surpris par la nuit, voit ou croit voir au bord d'une forêt ou d'une fontaine, tandis que la lune, qui roule son char le plus près de la terre, est spectatrice de leurs danses et de leurs jeux ; il écoute l'agréable musique qui charme ses oreilles, et son cœur tressaille de joie et de crainte. Ainsi les esprits incorporels savent réduire presqu'à rien leur immense taille ; et toute cette multitude, quoiqu'innombrable, se trouve au large dans la salle du palais infernal. En dedans, les Seigneurs conservant leur grandeur ordinaire, Séraphins et Chérubins, dans un endroit retiré, tiennent un conseil secret et nombreux. Il est composé de mille et mille demi-Dieux qui sont assis sur des siéges d'or. Après un moment de silence, on fit la lecture de la convocation, et l'important conseil commença.

AVERTISSEMENT

SUR LES NOTES.

Les notes seroient sans nombre, si l'on vouloit tout expliquer dans un poëme où l'on trouve Ecriture-Sainte, théologie, rabbinisme, histoire, fable, physique, astronomie, géographie ancienne et moderne, où, en un mot, le poète a prodigué une érudition souvent inutile et fatigante. Ainsi je ne m'arrêterai pas dans mes notes à expliquer ce que les ignorans peuvent aisément apprendre en consultant les dictionnaires : je me bornerai à dire ce qui peut servir à l'intelligence du poëme, et surtout à en faire observer les beautés et les défauts.

NOTES

DU LIVRE PREMIER.

Page 77, ligne 1. *La première désobéissance, etc.*

Un commentateur anglais remarque que les premiers mots de ce poëme annoncent le sujet, de même que les premiers mots de l'Iliade, de l'Odyssée et de l'Enéide. Sans s'arrêter à cette remarque, il suffit de louer cet exorde comme simple et naturel. Milton a suivi l'exemple d'Homère, et le principe d'Horace.

Même pag., lig. 3. *La mort et tous nos malheurs, etc.*

De même que Virgile a dit:

Ille dies primus lethi, primusque malorum
Causa fuit.

Adam et Eve ne moururent pas sitôt qu'ils eurent goûté de ce fruit; mais, comme dit saint Augustin, ils commencèrent à mourir au moment qu'ils reçurent la loi de mort, qui rendit leur corps sujet au dépérissement: *Illo die mori cœperunt, quo mortis legem, quâ in senium inveterascerent, acceperunt.* On verra, dans les fictions du poète, la mort, aussitôt après le péché de l'homme, s'emparer de la terre comme de son royaume.

Même pag., lig. 4. *Nous fit perdre un Paradis, etc.*

Milton dit *Eden*, et entend par ce mot le jardin de délices élevé sur une montagne dans la plaine d'Eden.

Pag. 77, lig. 5. *L'Homme-Dieu, etc.*

Milton dit *un plus grand homme :* ce que Rolli a traduit littéralement ; mais ce n'est point ici qu'un traducteur doit être fidèle. Quand Milton eût été Arien déclaré, il eût dû se servir d'une autre expression. Il est rapporté dans la Bibliothèque Anglaise, tom. 4, qu'un ami de Milton lui ayant dit, que depuis la lecture de son poëme, il le soupçonnoit d'Arianisme, Milton lui répondit : « N'en dites rien, le clergé » ne s'en est point encore aperçu. » Je ferai observer dans le cours de ces notes, que Milton ne parle jamais du Fils, comme égal au Père, ni du Saint Esprit ; il ne parle jamais d'une Trinité.

Même pag., lig. 7. *Muse, etc.*

Homère dit dès le premier vers : « Chantez, Muse ; » ce que Milton ne dit qu'au sixième vers, et ce que ses deux traducteurs Rolli et Dobson ont exactement rendu. Comme son poëme contient des choses qui se sont passées dans le Ciel, dans les Enfers et dans le Paradis terrestre, un homme ne les peut savoir : c'est à une divinité à les raconter. Celle que Milton invoque, et qu'il invoquera encore au commencement du septième livre, est cette sagesse, qui, dans les Proverbes, se représente comme jouissant de l'éternité et de la toute-puissance du Seigneur, et ayant été témoin de la création, non comme spectatrice, mais comme agissante. C'est elle qui a inspiré le berger qui conduisit le troupeau de Jéthro son beau-père, Moïse, l'historien de la création.

Même pag., lig. 11. *Ou si tu te plais davantage, etc.*

A l'exemple des poètes de l'antiquité, qui appeloient leurs divinités dans les différens lieux qu'elles aimoient à habiter, Milton appelle celle qui inspira Moïse, ou d'Horeb ou de Sinaï, deux montagnes si voisines qu'elles paroissent n'en faire qu'une à deux sommets, ou des lieux où a été

l'arche, et où Dieu rendoit ses oracles. Il donne au sommet de Sinaï l'épithète de *secret*, au lieu de laquelle Bentley veut qu'on lise *sacred*. Correction fort inutile : *secret*, suivant la force du mot latin, signifie séparé, consacré à Dieu; et cette épithète convient à un sommet qui fut couvert de nuages, quand Dieu y parla à Moïse. Milton transporte souvent dans sa langue des mots de langues anciennes, en leur conservant leur ancienne signification.

Pag. 77, lig. 18. *Que ni la prose, ni les vers, etc.*

Imité de l'Arioste, *Cosa non detta in prosa maï, né in rima*. Mais Milton par rime n'entend ici que le nombre de sa versification. On lui reproche ce vers, parce que, dit-on, plusieurs poètes dont il a profité, ont écrit sur les mêmes choses. Ce reproche est mal fondé, puisqu'il raconte des choses, arrivées dans le Ciel ou dans les Enfers, qu'avant lui aucun historien ni poète n'avoit écrites.

Pag. 78, lig. 2. *Esprit saint, etc.*

Comme il doit raconter la création, il invoque cet Esprit qui étoit porté sur les eaux, et qui répandit la fécondité.

Même pag., lig. 11. *Justifier les voies de Dieu, etc.*

Voilà le grand objet de tout ce poëme. Dieu qui n'est auteur ni du mal moral, ni du mal physique, tire du mal, le plus grand bien. L'homme est vaincu par Satan; mais sa défaite causera dans la suite sa plus grande félicité et la plus grande punition de Satan, son triomphateur.

Même pag., lig. 25. *Depuis que son orgueil, etc.*

Milton suppose que la chute des Anges a précédé la création de l'univers; ce sentiment, favorable à l'action de son poëme, est appuyé sur ce verset du ch. 38 de Job : « Où » étois-tu quand je posois les fondemens de la terre; quand

» les enfans de Dieu étoient dans des transports de joie? » On verra dans ce poëme les Anges présens à la création, et dans des transports de joie.

Pag. 79, lig. 5. *Lancé de la demeure céleste, etc.*

Imité de ce qui est dit de Vulcain (Iliade 1), et de la déesse de Malédiction (*ibid* 19). Milton appelle le firmament *Ethéré*, et les Anges *Puissances éthérées*, parce qu'il appelle ainsi ce qui, étant entièrement céleste, existoit avant la création. Le Ciel qui a des portes et des tours, est un palais pavé d'or. Toutes ces choses ont précédé la création.

Même pag., lig. 8. *Par des chaînes, etc.*

Satan ne sera attaché par ces chaînes que quand le temps de son plus grand supplice sera arrivé. Milton nomme ces chaînes *Adamantines*, parce que, comme je l'ai déjà dit, il transporte dans sa langue les mots grecs et latins : *Tunicâ tectum adamantinâ*, Hor.

Même pag., lig. 9. *Un feu préparé pour le supplice, etc.*

Milton le nomme *pénal*. Ce n'est point le feu du Ciel qui est pur, ni le feu élémentaire, il n'est point encore créé.

On reproche mal à propos à Milton, de ce qu'après avoir annoncé qu'il va chanter la désobéissance de l'homme, il nous entretient, pendant les trois premiers livres, de Satan, sans que l'homme paroisse. La chute de Satan est le commencement de l'action; c'est pour se venger de Dieu, qu'il entreprend d'aller chercher l'homme. Ainsi, quoique l'homme soit long-temps sans paroître sur la scène, il y est toujours attendu.

Même pag., lig 16. *Réservé à une plus grande colère, etc.*

Ce mot est important, et sert de fondement à plusieurs fictions

fictions du poëme. On y verra les Démons occupés à différens exercices. Ils ne sont pas toujours dans les tourmens. Ils n'y seront qu'après le triomphe de Jésus-Christ sur eux. Jésus-Christ viendra réparer la faute d'Adam; et Satan, par son prétendu triomphe, attirera sur lui-même et sur ses compagnons une plus grande colère, et des supplices bien plus terribles.

Pag. 79, lig. 28. *Une obscure lueur, etc.*

Milton dit, une obscurité visible ; ce que Rolli a traduit littéralement :

> Lume non gia, ma oscurita visibile.

M. de Voltaire a critiqué cette expression; et Rolli lui a répondu, que l'obscurité dont parle Milton n'est pas ce que les Italiens appellent *buio*, mais ce qu'ils appellent *opaco*. Ils ne pourroient dire *buio visibile*, et ils peuvent dire *oscurita visibile*, une lumière sombre qui fait paroître tout lugubre. On voit dans les Enfers, puisque Satan va bientôt dire : « Vois-tu cette plaine ? » Dans notre langue, nous ne pouvons dire une *obscurité visible*; et lorsque j'imitai autrefois cet endroit de Milton, je me contentai de dire :

> A sa perçante vue, il ne faut qu'un moment :
> Parcourant d'un coup d'œil l'empire du tourment,
> Centre de la douleur, où d'épaisses ténèbres
> Ne laissent échapper que des clartés funèbres,
> Il voit toute l'horreur de ce gouffre cruel,
> Qui sera des remords le séjour éternel :
> Abyme qu'a creusé la céleste vengeance;
> Lieu terrible, où jamais n'entrera l'espérance.

L'expression de Milton est hardie, mais je ne la voudrois pas condamner. Sénèque, Epit. 57, a dit d'une manière encore plus hardie : *Nihil illis faucibus obscurius, non ut per tenebras videamus, sed ut ipsas.* L'Enfer est appelé l'abyme ténébreux, et en même temps un lieu plein de flammes. Ces

flammes ne rendent donc point de lumière; ce qui a fait dire à Racan, dans un de ses pseaumes, que Dieu

Aux siens départira ses plus pures clartés,
Et des feux sans lumière aux âmes criminelles.

On lit aussi dans le temple de la mort, par Habert:

Et des flambeaux de poix les lumières funèbres,
Par leurs noires vapeurs augmentent les ténèbres.

Pag. 79, lig. 31. *Où l'esperance ne peut entrer, etc.*

Sur les portes des Enfers est écrit, suivant le Dante:

Lasciate ogni speranza, voi ch'entrate.

Pag. 80, lig. 7. *Trois fois autant que le centre de l'univers, etc.*

Homère place les Enfers autant au-dessous de la terre, que la terre est au-dessous de l'Olympe. Virgile double cette distance:

Tum Tartarus ipse
Bis patet in præceps tantum, tenditque sub umbras
Quantus ad æthereum Cœli suspectus Olympum.

Milton les place trois fois plus loin de Dieu, que le centre de l'univers de son extrémité la plus éloignée; et pour donner une idée de cette distance, il fait durer neuf jours entiers la chute des Anges, depuis le haut des Cieux jusqu'au fond des Enfers.

Même pag., lig. 10. *Ce fut là que découvrant, etc.*

Un poète qui prend pour son sujet la désobéissance de l'homme, entreprend de prouver combien sera terrible à ceux qui lui désobéissent, « ce Dieu qui, comme dit saint » Pierre, Ep. 2, n'a point épargné les Anges, mais les a » précipités dans l'abyme. » C'est la vérité qu'annonce Milton par le premier spectacle qu'il présente. Des millions d'Anges précipités dans le séjour des tourmens, paroissent étendus sur le lac brûlant. Quelle ouverture étoit plus con-

venable, par la terreur qu'elle inspire, à un pareil sujet? Le général de cette armée foudroyée revient le premier de son évanouissement, découvre le lieu affreux où il est tombé, voit tous ses soldats renversés, et son lieutenant couché près de lui; il le réveille par des paroles pleines d'abord de honte et de confusion, auxquelles succèdent celles qu'inspirent l'orgueil, la haine et le désespoir.

Pag. 80, lig. 20. *Si tu es celui qui..... etc.*

Après ces mots, il s'arrête, étonné de trouver son compagnon si changé. Il ignore combien il l'est lui-même. Il l'apprendra par un Ange de lumière, liv. IV, et il en gémira. Béelzébuth est appelé dans saint Mathieu, *Prince des Démons*; c'est pour cela que Milton le fait le lieutenant de Satan.

Même pag., lig. 30. *C'est par son tonnerre qu'il etc.*

Il dédaigne de nommer Dieu. Il attribue la force de son vainqueur à ce tonnerre, dont la puissance avoit été jusque-là ignorée, puisqu'avant cette révolte, Dieu ne s'en étoit pas servi pour frapper; il l'avoit seulement fait entendre, liv. VI. Dobson a bien rendu ce vers:

Scilicet hunc tantum evexere tonitrua, nulli
Nota priùs fera tela.

Pag. 81, lig. 6. *Je ne me repens point, etc.*

Satan est incapable de repentir.

Même pag., lig. 7. *Quoique changé, etc.*

Parce qu'il n'a plus cet éclat qui l'environnoit dans le Ciel. Il ne parle pas des traits de son visage dont il ignore l'altération.

Même pag., lig. 18. *Tout n'est pas perdu, etc.*

Parce que, suivant la traduction de Dobson:

Victoria nulla est,
Quàm quæ confessos animo quoque subjugat hostes.

Pag. 81, lig. 28. *La volonté du destin, etc.*

Ce mot, qui se trouve plusieurs fois dans ce poëme, est bien placé dans la bouche de Satan, qui voudroit reconnoître une puissance supérieure à celle de Dieu.

Pag. 83, lig. 15. *C'est la perte du courage, etc.*

Béelzébuth a paru craindre que la vigueur qui leur est restée, ne serve qu'à les rendre plus capables de souffrir. C'est ce qui fait dire à Satan : « Agir ou souffrir, qu'importe, » lorsque c'est avec courage. »

Même pag., lig. 18. *De faire le mal, parce qu'il sera contraire, etc.*

Celui à qui il résiste est donc celui qui ne veut que le bien. Satan, par son aveu, relève la gloire de Dieu.

Même pag., lig. 27. *Ses ministres vengeurs qui nous poursuivoient, etc.*

Moloch, liv. II, v. 78, dira aussi qu'ils ont été poursuivis par les Anges, et le chaos dira la même chose, v. 996. Cependant il paroît par le récit de Raphaël, liv. VI, qu'ils ne furent poursuivis que par le Messie seul. Raphaël ne peut dire que la vérité, le chaos ne dit rien que d'incertain, et les Démons sont menteurs. Ils aiment mieux dire qu'ils ont été vaincus par toute l'armée céleste, que par le Messie seul : ainsi ce qui a paru ici une contradiction, au très-mauvais critique Bentley, est une beauté. Les Démons ont intérêt à rabaisser la gloire de leur vainqueur : d'ailleurs, ils peuvent être dans l'erreur. Le bruit du char du Messie qui les poursuivoit, étant comparé, liv. VI, suivant la sublime métaphore d'un prophète, au bruit d'une nombreuse armée, ils ont pu, dans leur frayeur, se croire poursuivis par une armée.

Même pag., lig. 29. *Cette tempête de grêle, etc.*

Aux flammes et au tonnerre, Milton joint la grêle, à

cause de ce qui est dit dans l'Apocalypse, ch. 16. « Une » grande grêle tomba du Ciel. »

Pag. 84, lig. 23. *Sa tête est élevée, etc.*

Image prise dans le deuxième livre de l'Enéide :

Pectora quorum inter fluctus arrecta, etc.

Même pag., lig. 30. *L'ancienne Tarse, etc.*

L'antre de Typhoée, dans la Cilicie, où étoit Tarse. Je ne parle point de Briarée, par la raison que j'ai dite à la tête de ces notes.

Pag. 85, lig. 1. *Léviathan, etc.*

Le poisson monstrueux décrit dans Job. Sa longueur et sa pesanteur sont peintes, suivant les commentateurs anglais, par l'harmonie de ce vers.

Même pag., lig. 6. *Au rapport des navigateurs, etc.*

J'ignore si ce fait a été rapporté par quelques Navigateurs. Ce que l'Arioste a dit de l'Orque, a peut-être donné cette idée à Milton. Quelques critiques lui ont reproché, dans ces comparaisons, des détails inutiles. Pour justifier ces ornemens poétiques, je renvoie à ce que Boileau a répondu à Perrault au sujet des comparaisons d'Homère.

Même pag., lig. 12. *Sans la permission de celui, etc.*

Vers bien rendu par Dobson :

Nec membra levasset
Ex alto rursum emergens, ni sponte supremo
Omnipotens nutu, passus male sana patrare
Ausa animi effrænis, diros explere furores,
Et sceleri scelus, et pœnas super addere pœnis.

Satan est précipité dans l'abyme pour y être, comme dit saint Pierre, *réservé au jugement*. Ses supplices seront plus

grands, quand il aura comblé la mesure de ses crimes; mais pour les commettre, il ne peut sortir des Enfers; il ne peut même lever sa tête au-dessus du lac brûlant, sans la permission de Dieu. Il n'est donc pas le héros du poëme, comme l'a avancé Dryden.

Pag. 85, lig. 24. *Ses mains qui repoussent, etc.*

On l'a vu avec effroi étendu sur le lac, et soulevant sa tête. On le voit avec un nouvel effroi, soulevant son corps, et repoussant les flammes avec ses mains. Son bouclier, sa lance, sa voix, tout effraie.

Pag. 86, lig. 19. *Eh bien, soit, etc.*

Quelle peinture de l'orgueil au désespoir!

Même pag., lig. 28. *Reçois ton nouveau possesseur, etc.*

C'est ainsi qu'Ajax dit dans Sophocle: ιω σκοτος εμονεφαος. J'ai imité cet endroit de Milton. *Voyez les Réflexions sur la Poésie, tom. 2, pag. 420.*

Pag. 87, lig. 10. *Régner dans l'Enfer, etc.*

Virgile ne vouloit pas qu'Auguste eût la triste ambition de régner dans l'Elysée:

Nec tibi regnandi veniat tam dira cupido,
Quamvis Elysios miretur Græcia campos.

Milton, après Grotius, donne à Satan l'ambition de régner dans le Tartare.

Regnare dignum est ambitu, etsi in Tartaro.

Milton n'eût pas eu cette ambition, mais ce partisan fanatique de la liberté étoit capable de dire: « Dans l'Enfer » du moins on est libre. »

Même pag., lig. 18. *Ou à perdre dans l'Enfer, etc.*

Eh! qu'y peut-on perdre? C'est le désespoir qui parle.

En même temps que la fureur fait parler Satan, et qu'il se vante de son courage, il fait connoître qu'il sent sa foiblesse. Quel Poète a jamais peint de cette façon, l'orgueil uni au désespoir? Ce caractère dans la poésie est nouveau; et Milton en est le créateur.

Pag. 87, lig. 30. *Faut-il s'en étonner? etc.*

Béelzébuth ne peut, comme Satan, s'aveugler sur la grandeur de sa chute.

Pag. 88, lig. 5. *A celle de la lune, etc.*

Le bouclier de Polyphème étoit comme celui d'Achille: *Phœbeæ lampadis instar.* Milton, en cet endroit et au liv. V, v. 262, désigne Galilée, que, dans son voyage d'Italie, il avoit été voir dans la prison où languissoit ce célèbre astronome.

Même pag., lig. 6. *Fiésole, etc.*

Ville de la Toscane. Val-d'Arno, la vallée de l'Arno.

Même pag., lig. 21. *Comme le sont les pâles feuilles, etc.*

Imitation de Virgile.

Quàm multa in silvis autumni frigore primo
Lapsa cadunt folia, etc.

Par la même comparaison, Milton ne fait pas entendre seulement leur grand nombre, il fait encore entendre leur triste état. Ils sont pâles et renversés. Vallombreuse est une vallée dans la Toscane, fameuse par ses forêts de sapins.

Même pag., lig. 26. *Le plus terrible des vents, etc.*

Milton nomme l'Orion, *Nimbosus Orion*, et la Mer Rouge, parce qu'elle est souvent agitée.

Même pag., lig. 27. *Dont les flots, etc.*

Bentley veut effacer ces six vers comme inutiles; et Pope,

dans ses remarques sur Homère, les cite comme un exemple de la manière dont Milton imite Homère, par des comparaisons étendues, et qui, embellies par des images hors du sujet, sont de courtes et agréables digressions. Par Busiris, Milton désigne le roi d'Egypte ; par les passagers de Gessen, les enfans de Jacob. Il appelle la haine de Pharaon, perfide, parce qu'il avoit permis aux Israélites de sortir de son royaume.

Pag. 89, lig. 8. *O potentats, etc.*

Avec quel art Satan réveille ses soldats ! Après leur avoir donné des titres pompeux, il les raille, pour les irriter contre leur vainqueur, et enfin il paroît les abandonner par mépris.

Même pag., lig. 25. *Ils l'entendent, etc.*

Dobson a bien rendu ce vers :

Audîerant, puduitque, alisque micantibus, omnes
Ocius exiliere.

Pag. 90, lig. 3. *Et innombrables, etc.*

L'harmonie de ce mot rejeté au commencement d'un vers, a été rendu par Dobson :

At voci ducis auscultant, mora nulla, ruuntque
Innumeri.

Et par Rolli :

Pronti ubbidir del general la voce
Innumerabili.

Même pag., lig. 24. *Semblables à des Dieux, etc.*

Milton est bien éloigné d'imiter les peintres qui représentent les Démons comme des monstres, avec des cornes, des griffes, etc. J'en dirai ailleurs la raison.

Même pag., lig. 29. *Les registres du Ciel, etc.*

Dans Milton *books*, et Bentley veut qu'on lise *book*,

parce que l'Ecriture-Sainte dit *le Livre de vie*. Ce n'est point de ce livre dont Milton veut parler, mais des registres, des annales du Ciel.

Pag. 91, lig. 14. *Muse, dis-moi, etc.*

Homère et Virgile, avant que de faire le dénombrement des troupes, s'adressent à leurs Muses. Milton les imite. Bentley condamne ce dénombrement. « S'il n'est pas admi- » rable par le coloris, répond Waburton, il l'est par le » dessein. Il est beau au poète d'avoir sû, dans un pareil » sujet, rappeler les commencemens de l'idolâtrie, et » d'avoir trouvé une place aux premiers objets de la supers- » tition. » Il faut être aussi mauvais critique que Bentley pour condamner ce dénombrement. Il est vrai que plusieurs de ces divinités ne jouent aucun rôle dans le poëme, mais il y a beaucoup d'art au poète, d'avoir su faire connoître les premiers objets de l'idolâtrie. C'est par cette raison qu'il ne s'arrête qu'aux divinités égyptiennes et phéniciennes. Il eût fait un morceau plus agréable, en s'arrêtant aux divinités de la Grèce; mais il suppose que les chefs des Démons sont ceux qui furent depuis les Dieux de la Syrie et de l'Egypte, parce que ce fut dans ce pays que commença l'idolâtrie, d'où elle se répandit dans la Grèce et dans l'Italie.

Même pag., lig. 29. *O abominations, etc.*

Terme souvent répété par les prophètes.

Pag. 92, lig. 3. *Le premier fut Moloch, etc.*

Pour connoître les divinités que Milton va nommer, on peut consulter les dissertations qui sont dans la Bible du P. Calmet, ou son Dictionnaire sur la Bible. Je n'en dirai ici que ce qui est nécessaire pour l'explication du poëme. Moloch signifie roi. Il étoit adoré dans Rabba, capitale des

Ammonites, et Rabba est appelée *Ville des Eaux*. Argob et Basan étoient dans le voisinage. Salomon bâtit un temple à Moloch sur la montagne des Olives, 1 Rois, 11, et l'on entretenoit du feu en l'honneur de Moloch dans la vallée d'Hennon, Jérémie, 7. Cette vallée fut nommée Tophet, à cause du bruit des tambours; et Ge-Hennon, vallée d'Hennon, d'où l'Enfer a été appelé *Gehenna*, à cause des feux dans lesquels on faisoit passer les enfans. Se contentoit-on de les faire passer au travers de la flamme, ou les y faisoit-on périr? Milton s'exprime d'une manière qui laisse la question indécise. On remarque dans tout son poëme une lecture savante de l'Ecriture-Sainte, et une grande attention à en faire usage, sans y rien ajouter.

Pag. 92, lig. 19. *Chamos, etc.*

Il suit Moloch, parce qu'il étoit adoré des Moabites, voisins des Ammonites, et il est nommé *Honteuse terreur*, parce que, suivant saint Jérôme, Chamos, ou Péor, ou Béelphégor, a été le même que Priape. Sibma est appelé *Vallon couvert de pampres*, parce que Jérémie parle de ses vignes. Par *la débauche unie à la haine*, Milton fait allusion au zèle de Phinées, lorsqu'à Settin les Israélites tombèrent dans la fornication avec les filles de Moab. Les lieux que Salomon consacra à ces fausses divinités, furent profanés par Josias.

Pag. 93, lig. 4. *L'antique Euphrate, etc.*

Par cette épithète, et ce qui suit *jusqu'au ruisseau qui sépare*, Milton, qui regarde l'Euphrate comme une antique borne, fait allusion à ce que Dieu dit à Abraham, Gen. 15: « Je donnerai ce pays à votre race, depuis le fleuve d'E- » gypte jusqu'au grand fleuve d'Euphrate. » Et par ce ruisseau, il y a apparence qu'il entend le torrent Bésor. *Voy. Calmet, Dict.*

Pag. 93, lig. 6. *Sous les noms généraux, etc.*

Parce que sous ces deux noms, il paroît qu'on entendoit tous les Dieux et toutes les Déesses de la Syrie et des contrées voisines.

Même pag., lig. 8. *Mâles et femelles, etc.*

Milton suit l'opinion de ceux qui croient que les anciens faisoient leurs divinités tantôt mâles, tantôt femelles; ce qu'on peut assurer des divinités des Egyptiens, et de quelques-unes des Romains. On trouve dans les monumens une Fortune barbue; et Servius, sur ce vers où Virgile dit de Vénus, *ducente Deo*, parle d'une Vénus barbue, et est du sentiment de ceux qui croyoient, *Numina habere participationem utriusque sexûs.* Les figures Panthées sont tantôt en habit d'homme, tantôt en habit de femme.

Même pag., lig. 17. *Leur amour ou leur haine, etc.*

Quel projet l'amour peut-il inspirer aux Démons? Milton a eu peut-être en vue l'extravagante opinion des Incubes.

Même pag., lig. 21. *Bientôt dans les combats, etc.*

Parce que les Israélites, quand ils avoient abandonné Dieu, étoient toujours vaincus.

Même pag., lig. 25. *Astarté, etc.*

Déesse des Phéniciens, qu'on croit avoir été la lune. Elle est appelée dans l'Ecriture *Reine du Ciel*, et son culte celui de *la milice du Ciel*: c'est pour cela que Milton lui donne un cortége, comme la lune a celui des étoiles.

Pag. 94, lig. 3. *Thamnus, etc.*

Les fêtes d'Adonis sont fameuses dans l'antiquité. Elles

se célébroient tous les ans, dans un temps où les eaux du fleuve Adonis, qui tombe du Liban, sont chargées d'une couleur rougeâtre qu'elles conservent assez avant dans la mer. C'est ce qui arrive, quand ces eaux grossies par les pluies, entraînent une terre rouge; mais les femmes de Syrie, qui croyoient qu'Adonis avoit reçu sa blessure sur le mont Liban, s'imaginoient que cette blessure, qui se renouveloit tous les ans, causoit cette teinture, qui étoit le signal de s'assembler pour célébrer les fêtes appelées *Adonies*, avec ces lamentations dont parlent Lucien, Bion, Ovide. Ces fêtes qui avoient commencé en Egypte, où Adonis étoit appelé Osiris et quelquefois Thamnus, c'est-à-dire caché, passèrent à Jérusalem. *Voy. Ezéchiel*, 8.

Pag. 94, lig. 19. *Des larmes véritables, etc.*

Celles des femmes sur Adonis étoient sans sujet, celles de Dagon humilié par l'arche furent véritables. *Voy. sur Dagon, le P. Calmet, et la Mythologie de l'abbé Banier.*

Même pag., lig. 29. *Remnon, etc.*

Nous ne savons rien de cette divinité qu'adoroit le roi de Syrie, et qui est nommée dans le chap. 5, du liv. 4 des Rois, où il est dit que les fleuves d'Abana et de Pharphar arrosoient Damas. Achas ayant vu l'autel de ce Dieu à Damas, en fit faire un pareil; ce qui fait dire à Milton qu'il adoroit un Dieu qu'il avoit vaincu lui-même.

Même pag., lig. 9. *Cette foule de divinités, etc.*

Virgile en a parlé de même, *omnigènùmque Deûm monstra*. Les poètes ont dit que les Dieux, dans la guerre des géans, s'étoient cachés dans des corps d'animaux; Milton a cette fable en vue, quand il les appelle des *Dieux errans et déguisés*.

Même pag., lig. 16. *Un veau, etc.*

Le veau d'or fait à l'imitation du bœuf adoré en Egypte,

est appelé dans l'hébreu veau ou bœuf. Milton le dit *ouvrage d'un or emprunté*, parce qu'il fut fait des ornemens que les femmes apportoient à Aaron. Le roi rebelle est Jéroboam.

Pag. 95, lig. 22. *Des Dieux bêlans, etc.*

Bentley a critiqué cette épithète, en disant que l'Egypte n'adora pas des moutons. Jupiter Ammon étoit adoré sous la forme d'un bélier; et dans saint Clément d'Alexandrie, on lit qu'à Thèbes et à Saïs on adoroit des moutons : d'où vient cette haine des Egyptiens contre les bergers, dont il est parlé dans la Genèse.

Même pag., lig. 23. *Bélial, etc.*

Ce nom signifie, *qui ne connoît point de loi.* C'est pour cela que, dans l'Ecriture-Sainte, les habitans de Gabaa et les fils du grand-prêtre Héli sont appelés *enfans de Bélial.*

Même pag., lig. 26. *Il n'a point de temple, etc.*

Comme on lit dans saint Paul : « Quel accord y a-t-il » entre Jésus-Christ et Bélial ? » On peut regarder Bélial comme un Démon; mais parce qu'il n'est point dit dans l'Ancien Testament, que Bélial ait été adoré par aucun peuple, Milton remarque qu'il n'a point de temple, et que cependant il règne partout, et surtout dans les temples : ce qui lui donne occasion de parler des mauvais prêtres. On sait que Milton détestoit le clergé.

Pag. 96, lig. 14. *Il faudroit trop de temps, etc.*

Milton ne veut pas perdre son temps à nommer Apollon, Mars, Neptune, et tous les Dieux de la Grèce, quoique plus poétiques que les divinités phéniciennes. Il nomme souvent ces Dieux dans ces comparaisons; mais il ne les fera jamais agir dans ses fictions, ni dans le combat des Anges. Il fera combattre Moloch, et non pas Mars. En fai-

sont agir les Démons sous des noms connus par l'Ecriture Sainte, il donne à son poëme une majesté, qu'il n'auroit point, si l'on y voyoit agir les Dieux de la Grèce, puisqu'on est même choqué quand il les nomme dans ses comparaisons.

Page 96, lig. 19. *Dont, pour les vanter, ils les faisoient descendre, etc.*

Dans l'hymne attribué à Orphée, Saturne est appelé *fils du Ciel et de la Terre :* sur quoi Lactance a dit qu'Orphée ne pouvoit appeler Jupiter *Principe de tout*, puisqu'il étoit fils de Saturne, ni Saturne, puisqu'il étoit fils du Ciel et de la Terre.

Même pag. lig., 25. *Sur le mont Ida, etc.*

Jupiter né en Crète, établit son séjour sur le mont Olympe, ce qui fut cause que les poètes appelèrent Olympe, le Ciel; mais le Ciel de ces Dieux de la Grèce ne fut pas, dit Milton, plus élevé que le mont Olympe, ni que le rocher sur lequel étoit bâti le temple de Delphes, où étoit l'oracle d'Apollon, de même que celui de Jupiter étoit à Dodone.

Pag. 97, lig. 1. *L'Hespérie, etc.*

L'Italie, où se réfugia Saturne. Milton suppose qu'il fut, dans sa fuite, accompagné par Hercule, parce que le culte d'Hercule pénétra jusqu'en Angleterre; c'est pourquoi il le fait traverser la Celtique, la France, pour aller jusqu'aux îles les plus reculées.

Même pag.; lig, 17. *Azazel, etc.*

Spencer prétend que ce nom, qu'il fait venir de l'arabe, signifie Démon, et Milton l'a pris dans ce sens.

Même pag., lig. 28. *L'antique nuit, etc.*

Il sera parlé dans la suite de cette nuit qui a précédé la création du monde.

Pag. 98, lig. 5. *Le mode Dorien, etc.*

C'étoit le mode belliqueux, comme dit Apulée : *Lydium querulum, Phrygium religiosum, Dorium bellicosum.* On verra encore dans le livre suivant des instrumens de musique dans l'Enfer. Certainement une musique qui a la vertu de calmer les troubles de l'âme, d'en écarter la tristesse et le chagrin, est d'une si grande utilité aux Démons, que leurs concerts ne devroient jamais finir. Mais le poète nous dira, dans le livre suivant, qu'ils ont des heures destinées aux tourmens, et d'autres au repos. Comme il aimoit fort la musique, il en a voulu mettre jusque dans l'Enfer; en quoi cependant il a abusé de la permission qu'ont les poètes de tout oser.

Même pag., lig. 17. *S'arment en silence, etc.*

C'est en silence que, dans Homère, les Grecs vont au combat. On peut demander à quoi sert ici cette description d'une armée qui ne doit livrer aucun combat : tout ce bel appareil de guerre va se terminer à un conseil. Comme les Anges sont appelés l'*Armée du Ciel*, le poète les représente, soit dans le Ciel, soit dans l'Enfer, comme des guerriers; et lorsqu'il vante ici la discipline militaire des Démons, et qu'il donne à Satan toutes les qualités d'un grand général, qui voit tout d'un coup d'œil, et connoît tous ses soldats, je crois qu'il a voulu faire entendre que les hommes ont, communes avec les Démons, toutes ces vertus militaires dont ils tirent leur plus grande vanité.

Pag. 99, lig. 4. *La petite infanterie, etc.*

Bentley a eu raison de condamner les vers suivans; mais il ne devoit pas les rejeter, comme donnés mal-à-propos à Milton par l'éditeur, puisqu'on trouve dans le poëme plusieurs autres choses aussi répréhensibles. Je ne perdrai

pas le temps à les expliquer, puisqu'elles ne devroient pas s'y trouver. Le poëte, qui avoit beaucoup lu les romans dans sa jeunesse, en fait ici un fort mauvais usage. Ce qu'il dit des pygmées, est tiré de Juvenal :

> Pygmæus parvis currit bellator in armis,
> Mox impar hosti, raptusque per aëra, curvis
> Unguibus à sævâ fertur grue.

Pag. 99, lig. 23. *Comme une tour, etc.*

Rolli a traduit *torreggiava superbo*. Après l'idée que Milton a donnée de toute l'armée des Démons, lorsqu'il dépeint Satan s'élevant au milieu d'elle comme une tour, il dit bien plus que le Tasse, quand il dépeint Satan si haut, que la plus haute montagne ne seroit près de lui qu'une petite colline, s'il élevoit sa grande corne :

> Ch' anzi lui non paresse un picciol colle
> Si la gran fronte, é la gran corna estolle.

Le Tasse, qui se conforme aux imaginations des peintres, donne à Satan une grande corne, une barbe épaisse, une queue tortueuse, une bouche comme un gouffre. Milton, qui le suppose réservé à de plus grands châtimens que ceux qu'il a mérités par sa révolte, n'en fait point un monstre. Il n'a point encore perdu *tout l'éclat de son origine*. Il le perdra tout-à-coup, ainsi que tous ses sujets, lorsqu'au moment qu'ils voudront se livrer à la joie, à cause de leur triomphe sur l'homme, ils seront tous métamorphosés en serpens : punition qui, à la vérité, ne durera pas toujours, mais qui sert à faire voir que les Démons ne sont pas encore condamnés à leurs plus grands supplices. Leurs tourmens augmenteront, lorsque, par les maux qu'ils auront faits aux hommes, ils se seront rendus plus coupables.

Pag. 100, lig. 5. *Les sillons qu'ont creusés, etc.*

Ce que j'ai imité dans ma deuxième Epître sur l'homme :

Il

Il relève à la fin sa tête infortunée,
Que par des coups profonds la foudre a sillonnée.

Cette idée des cicatrices de la foudre est prise dans l'Iliade, liv. 8, v. 404.

Pag. 100, lig. 9. *Touché de remords et de compassion, etc.*

Satan touché de remords et de compassion! Sentimens que ne connoissent plus les hommes livrés au crime. Athalie, qui se sent le cœur ému à l'aspect de Joas, se reproche cette foiblesse: « Je serois sensible à la pitié! » Nous verrons dans la suite Satan se sentir ému à l'aspect d'Adam et d'Eve; et c'est un grand art au poète, comme je l'ai remarqué ailleurs, d'avoir représenté ce prince du mal, qui n'a point encore fait l'expérience de son nouveau règne, susceptible de remords. Son cœur n'est pas encore entièrement changé, de même que sa forme extérieure ne l'est pas tout-à-fait. Dans ses ruines, on reconnoît un Archange.

Même pag., lig. 17. *Lui rester aussi fidèles, etc.*

Pourquoi le chef de la désobéissance a-t-il des sujets si fidèles? Un même esprit de vengeance les unit. Dans le Tasse, Satan est représenté, je ne sais par quelle raison, comme un tyran cruel des Démons qui sont tous ses esclaves. Ici ils sont tous égaux, et sont nommés *les Pairs*. Si Satan est à leur tête, c'est comme le plus courageux, comme le plus capable d'attaquer le roi du Ciel, et de le détrôner. Voilà ce qui est cause que son royaume n'est pas divisé.

Même pag., lig. 22. *Mais leurs troncs majestueux, etc.*

Quelle belle comparaison, et qu'elle est juste!

Même pag., lig. 29. *Larmes telles qu'un Ange, etc.*

Milton dit des larmes des Anges, ce qu'Homère a dit

du sang des Dieux. Ces larmes arrêtent trois fois sa parole :

Ter conata loqui, ter fletibus ora rigavit.

OVID.

Pag. 101, lig. 2. *O légions, etc.*

Ce discours est d'une grande éloquence, pour consoler des vaincus, et les ranimer à une nouvelle entreprise. Satan ne peut leur cacher leur malheur. Le lieu où ils sont l'annonce assez ; mais ce malheur ne durera pas toujours. S'ils ont été vaincus, ce n'est ni leur faute, ni la sienne : ils ont éprouvé une force qu'ils ne connoissoient pas ; celle de ce tonnerre, qu'ils ne pouvoient pas soupçonner. Ils ne s'y exposeront plus ; ils auront recours à la ruse, que leur ennemi ne connoît point, parce qu'il ne connoît que la force. Par cet argument spécieux, Satan, en voulant diminuer la honte de sa défaite, avoue la puissance de Dieu.

Même pag., lig. 14. *Du Ciel qu'elles ont laissé vide, etc.*

On verra dans la suite qu'il ne tomba du Ciel que la troisième partie des Anges ; mais Satan regarde le Ciel comme désert, depuis que son parti n'y est plus.

Pag. 102, lig. 6. *C'étoit un bruit commun, etc.*

Ce bruit, depuis long-temps répandu dans le Ciel, sur la création du monde et des hommes, est très-heureusement imaginé par le poète. Par-là, il annonce son sujet, et la dignité de l'homme, en faisant entendre que Dieu s'est préparé long-temps à le créer, et que tous les Anges l'attendoient. Comme, dans le système que suit Milton, la chute des Anges fut cause que Dieu, pour remplir leurs places vides, créa le monde et les hommes, il prévoyoit cette chute et le temps où elle arriveroit; et il a pu prédire aux Anges la création, sans leur en dire la cause : ainsi Satan a pu, long-temps avant sa chute, avoir eu connoissance de cette prédiction.

Pag. 102, lig. 29. *En frappant de leurs épées, etc.*

Allusion à l'usage des Romains. Les soldats applaudissoient de cette manière à l'allocution de leur général. Mais à quoi, dit-on, va aboutir ce cartel de défi lancé contre le Ciel? A faire voir à Satan que son discours a ranimé la valeur de ses soldats, qu'ils sont prêts à recommencer la guerre. Le voilà content. Cette guerre se fera-t-elle par la force ou par la ruse? Voilà de quoi on va délibérer.

Pag. 103, lig. 8. *Mammone, etc.*

Mammone, en hébreu, signifie caché. De ce mot a été fait *mammona*, richesse; de même que de πλȣτος, richesse, le Dieu des richesses a été nommé Plutus. Ce Dieu doit avoir l'esprit très-rampant, à en juger par celui de ses courtisans et de ses favoris.

Même pag., lig. 10. *Dans le Ciel, où l'on marche sur l'or, etc.*

Ce n'est point parce que, suivant Homère, le séjour des Dieux est parqueté d'or, que Milton fait le Ciel pavé d'or. Ses fictions sur le Ciel sont prises de ce qui est dit dans l'Apocalypse de la céleste Jérusalem, dont les rues sont pavées d'or, mais d'un or pur. Satan n'eut pas de peine à entraîner, dans son parti, un Ange qui n'avoit des yeux que pour contempler l'or, et il attire sans peine à lui les hommes qui ont les mêmes yeux.

Même pag. lig. 15. *Par ses conseils et ses exemples, etc.*

Pourquoi *par ses exemples*, demande Bentley? Parce que Milton fait allusion à l'opinion superstitieuse de ceux qui travaillent aux mines. Ils croient qu'on y trouve des Diables, qui creusent aussi pour chercher l'or.

Même pag., lig. 23. *Ce terrain est plus propre, etc.*

Il faut louer dans Milton l'attention à inspirer aux hommes

le mépris de l'or, du luxe, des palais, et de toutes les vanités humaines. Il a prêché d'exemple le mépris des richesses, puisque dans le temps de son grand crédit sous Cromwel, il eût pu faire une fortune qu'il ne fit point.

Pag. 104, lig. 7. *La grossière écume, etc.*

Mot à mot, ils épurent un *lingot d'ordure*. Expression que Bentley critique, et qui a sa beauté. Que d'hommes sont des lingots d'ordure !

Même pag., lig. 12. *Le tuyau d'un orgue, etc.*

Milton, qui parlera souvent d'instrumens de musique, étoit habile musicien, et savoit toucher l'orgue.

Même pag., lig. 14. *Comme une vapeur, etc.*

Peut-on mieux exprimer la promptitude avec laquelle s'élève ce palais ?

Même pag., lig. 17. *Des pilastres, etc.*

Je ne prétends pas justifier cette affectation puérile, de parler d'architrave, de frise, etc.

Pag. 105, lig. 3. *Des fanaux que nourrit le naphte, etc.*

Des matières propres à nourrir la flamme ne doivent pas être rares dans l'Enfer. Mais voici tout-à-coup une voûte lumineuse comme le firmament, dans le séjour des ténèbres, où la flamme même n'est, suivant le poète, qu'une *obscurité visible*. N'examinons jamais avec trop de rigueur les fictions des poètes. Ils veulent nous amuser par le merveilleux; et le merveilleux imaginé par Milton, est encore plus raisonnable que celui qu'ont imaginé les fameux poètes de l'Italie.

Même pag., lig. 7. *La science de cet architecte, etc.*

Voici encore une fiction qu'il ne faut pas trop rigoureu-

sement examiner. Le Ciel, qui est une citadelle, comme la Jérusalem céleste, doit avoir des tours. Il y a donc dans le Ciel des architectes. Un Ange, plus habile que les autres dans cet art, l'a appris à d'autres; et comme il n'est point parlé de cet Ange dans l'Ecriture-Sainte, Milton suppose que c'est celui que l'antiquité païenne a connu sous le nom de Vulcain. Mais pourquoi cet Ange architecte a-t-il, avec tous ses ouvriers, pris le parti de la révolte de Satan? On comprend aisément que Mammone, qui regardoit l'or avec tant de plaisir, a dû le prendre; mais ces architectes, qui ont bâti les tours du Ciel, avoient-ils quelque raison d'être plus portés que les autres à l'indépendance? Milton s'oublie un peu dans cet endroit, où il dépeint encore des Anges assis sur des trônes, et gouvernant leurs hiérarchies, comme des gouverneurs dans leurs provinces. Il n'y eût eu parmi les hommes, dans l'état d'innocence, ni rois, ni princes, ni gouverneurs, ni intendans.

Pag. 105, lig. 16. *Il fut appelé Mulciber, etc.*

Bentley reproche à Milton d'employer un nom moins connu que celui de Vulcain. Il a été le maître de choisir des trois noms donnés à ce Dieu dans l'antiquité, celui qu'il a voulu; et parce qu'il en parle ici comme d'un ouvrier, il l'appelle *Mulciber*, nom qui lui fut donné de *mulcere*, amollir le fer.

Même pag., lig. 20. *Depuis le matin, etc.*

Milton partage ce jour en trois parties, pour faire paroître la chute plus longue.

Pag. 106, lig. 4. *Pandemonium, etc.*

Mot formé du grec, comme le Panthéon. Ce palais n'est pas celui de Satan seul, comme le roi des Enfers, mais de Satan et de ses pairs.

Pag. 106, lig. 12. *De ces hardis guerriers*, etc.

Il veut parler de ces combats si fréquens dans nos anciens romans, entre un Sarrasin et un chevalier chrétien.

Même pag., lig. 24. *L'esplanade*, etc.

Mot à mot, les faubourgs.

Même pag., lig. 29. *Surprenant spectacle !* etc.

Il paroît surprenant à Addisson, et ridicule à M. de Voltaire. Je vais examiner leurs raisons.

Pag. 107, lig. 5. *De ces esprits follets*, etc.

Le premier traducteur a mis des fées et des nymphes. Sur quoi tomberoit alors la comparaison, qui ne doit tomber que sur la petitesse ? Le poète parle d'une troupe d'Esprits aériens, et Dobson a traduit : *Lemurum levissima turba.*

Même pag., lig. 9. *Spectatrice*, etc.

Dans Milton, *arbitresse;* mot employé dans le même sens que dans Horace :

O rebus meis
Non infideles arbitræ,
Nox et Diana.

Même pag., lig. 18. *Dans un conseil*, etc.

Milton le nomme *conclave.* Par ces seigneurs qui conservent leur taille, il veut faire entendre la chambre des pairs ; et par cette multitude qui s'est rappetissée, la chambre des communes.

On peut regarder comme admirable tout ce premier livre, jusqu'à la construction du palais des Démons. « A quoi » étoit-il nécessaire, dit M. de Voltaire dans son Essai sur le » Poëme Epique ? Satan venoit de haranguer tous ses sujets » en pleine campagne. Le conseil étoit nécessaire ; mais le

» lieu où il devoit se tenir étoit indifférent. . . . Ce palais » est dans l'ordre dorique; et une semblable imagination » sent plutôt l'imagination folle de notre Père le Moine, que » l'esprit sérieux de Milton. Mais, lorsqu'ensuite les diables » deviennent nains pour y être placés, comme s'il avoit été » impossible de le bâtir assez spacieux, c'est une fiction » pitoyable, qui égale les contes les plus extravagans. Pour » surcroît d'impertinence, Satan et ses principaux ministres » conservent leurs formes. » Le jugement d'Addisson est bien contraire, le voici : « La production inopinée du Pan- » demonium, les illuminations artificielles qu'on y fait, et » le changement de forme des Démons, sont les trois » choses les plus brillantes de ce bel ouvrage. Ce qu'il y a » de plus merveilleux, est le raffinement du poète, qui nous » dit que, quoique les Diables du bas étage se fussent ren- » dus si petits, ceux du premier ordre conservèrent leur » grandeur naturelle. »

Entre ces deux sentimens si contraires, on peut prendre un milieu. Ces fictions ne sont pas certainement ce que le poëme a de plus brillant; elles ne doivent pas non plus être comparées aux extravagances de notre Père le Moine. Satan n'avoit pas sans doute besoin d'une salle pour rassembler ses auditeurs, ou il pouvoit la faire assez grande pour les contenir tous. Rien n'est si facile aux poètes que de bâtir; et Milton a, pour construire des palais, le même pouvoir que l'Arioste et le Tasse : son dessein a été de délasser ici son lecteur, et de jeter une variété amusante entre deux morceaux sérieux, le catalogue des divinités phéniciennes et le conseil qui va suivre. D'ailleurs, il représente le rival de Dieu, qui veut avoir comme lui un palais, et y parler à ses sujets élevé sur un trône. Par la populace qui se fait petite, il a voulu désigner la chambre des communes, et il a plus haut averti son lecteur, que les Démons avoient le pouvoir de s'agrandir et de se rappetisser. Que de fictions

chez les poètes seroient condamnées, si on les examinoit avec une sévérité philosophique !

Quelqu'indulgence que j'aie pour les poètes, on ne me verra point, dans le cours de ces notes, excuser les fautes de celui que je traduis. Quand ses fictions ne sont que des images poétiques, comme cette salle et ces lampes, je ne les condamne point, mais je condamne celles qui pèchent contre la vérité morale, comme celle de Mammone, d'un Ange qui, dans le Ciel, au lieu de songer au bonheur de la *vision céleste*, avoit toujours les yeux *attachés sur le pavé d'or* (pag. 103). Cette passion si basse ne peut être que dans des êtres tout terrestres : *Curvæ in terras animæ, cœlestium inanes.*

Etres courbés en terre, en qui rien n'est céleste.

Le premier péché qui entra dans le Ciel et sur la terre, fut l'orgueil. C'est ce que fait voir ce poëme, où l'homme, comme l'Ange, se perd par l'orgueil; ce qu'a dit Pope :

Source de tout malheur, que l'orgueil est étrange !
L'Ange veut être un Dieu, l'homme veut être un Ange.

SOMMAIRE

DU LIVRE SECOND.

Conseil tenu par les Démons. Après différens avis, on conclut qu'il faut envoyer à la découverte d'un monde, où une nouvelle espèce de créatures doit être placée. Satan, qui se charge lui seul de cette hardie entreprise, reçoit de grands applaudissemens. Le conseil fini, les Démons se dispersent, et s'occupent à différens exercices pendant l'absence de leur général, qui part et trouve les portes des Enfers fermées et gardées par deux monstres. Quels étoient ces monstres? Celui qui a les clefs des portes, les lui ouvre, quand il leur a appris le sujet de son voyage. Il traverse le vaste abyme qui est entre les Enfers et l'univers; et instruit de sa route par le Chaos qui en est le roi, il la poursuit, et découvre enfin l'univers nouvellement créé.

LE

PARADIS PERDU.

LIVRE SECOND.

Elevé sur un trône dont la richesse surpasse celle d'Ormus et de l'Inde, et toutes celles de l'Orient pompeux, qui d'une main si prodigue verse l'or et les perles sur ses puissans monarques, Satan étoit assis dans une royale majesté. Il doit sa criminelle grandeur à ce qui paroît aux Démons son mérite. Du désespoir même, passant à des espérances sans bornes, il aspire bien plus haut. Insatiable d'une folle guerre qu'il veut continuer encore contre le Ciel, et incapable de prendre pour leçons les événemens passés, il développe en ce discours les projets de son orgueilleuse imagination.

« Puissances, Dominations, Dieux du Ciel, (car
» enfin, quoique tombés et opprimés, si aucun
» abyme ne peut ensevelir dans son gouffre une
» immortelle vigueur, je n'abandonne pas le Ciel
» comme un bien perdu) oui, des vertus célestes
» relevées de leur chute, plus redoutables et plus
» glorieuses que si elles n'étoient point tom-

» bées, doivent être assurées qu'elles n'ont point à
» craindre un second malheur. Pour moi, établi
» d'abord votre chef par un droit légitime, par les
» lois fixes du Ciel, qu'ensuite un choix libre de
» votre part a confirmées, enfin par tout ce qui,
» dans les conseils comme dans les combats, vous
» a montré ce que je valois, je vois encore que
» notre disgrâce même, oui, notre malheur si bien
» réparé, m'a affermi plus que jamais sur un trône,
» qu'on ne peut m'envier, et que me cède sans
» peine un consentement unanime. Un état plus
» heureux dans le Ciel, pourroit, par les honneurs
» qui y seroient unis, exciter la jalousie de mes
» inférieurs; mais ici, qui pourroit porter envie à
» celui que l'élévation de sa place, qui le met
» devant vous comme votre boulevard, expose le
» premier aux coups de celui qui tonne, et le
» condamne à la part la plus grande des supplices
» éternels? Où il n'y a point un bien qu'on puisse
» rechercher, il ne règne ni faction ni dispute. Per-
» sonne n'aspirera à la préséance dans l'Enfer.
» Ceux qui n'ont maintenant qu'une légère portion
» des peines, n'en ambitionneront pas une plus
» grande. Avec cet avantage, cette ferme union,
» cet accord bien plus grand qu'il n'eût pu l'être
» dans le Ciel, n'ayons plus d'autre objet que de
» reconquérir l'ancien héritage qui nous appartient.
» Nous avons une certitude de prospérer, que la
» prospérité même ne pouvoit nous donner. Notre
» seul embarras est de savoir si nous choisirons

» la guerre ouverte ou la guerre cachée, et laquelle
» est pour nous plus avantageuse. C'est de quoi
» nous avons à délibérer. Que celui qui est propre à
» donner conseil, prenne la parole. »

Il se tait, et Moloch assis près de lui, roi portant le sceptre, se lève. De tous ceux qui combattirent dans les Cieux, il fut le plus fier et le plus furieux: le désespoir augmentoit sa violence. Persuadé que sa force est égale à celle de l'Eternel, et résolu à ne plus être, plutôt que d'être moins que lui, cette résolution le rend intrépide. Il ne craint ni Dieu, ni Enfer, ni pis que l'Enfer : ce qu'il fit connoître par ces paroles:

« La guerre ouverte : voilà mon avis. Je n'ai
» garde de me vanter de pouvoir réussir par des
» ruses. J'ignore ce que c'est que la ruse, je la laisse
» à ceux qui y sont habiles. Qu'ils en fassent usage,
» quand ils en auront besoin. Ce n'est pas mainte-
» nant. Et quoi, tandis qu'assis tranquillement
» nous nous amusons à former des projets, faudra-
» t-il que des millions d'Anges restent toujours
» debout, en attendant le signal de l'assaut? Fau-
» dra-t-il qu'ils languissent dans l'oisiveté, malheu-
» reux fugitifs du Ciel? Faudra-t-il qu'ils acceptent,
» pour leur demeure, cette obscure caverne,
» retraite de l'opprobre, prison où nous retient un
» tyran qui doit son règne à notre retardement?
» Non, non; prenons plutôt le parti de réunir nos
» flammes et nos fureurs; et pour voler au sommet
» des célestes tours, ouvrons-nous, par la force, un

» chemin qu'on ne puisse nous fermer. Faisons-nous
» de nos propres tourmens des armes terribles, et
» tournons-les contre celui qui nous tourmente.
» Qu'au bruit de son tonnerre, cette arme qui le
» rend si puissant, il entende répondre le tonnerre
» infernal. Qu'au milieu de sa lumière, il voie
» l'horreur et la noirceur de notre feu déployer sa
» rage parmi ses Anges, et son trône enveloppé
» dans cet infernal soufre, et dans ces étranges
» flammes, instrumens que sa fureur a inventés
» pour nous punir. Mais peut-être la hauteur,
» qu'avec un vol hardi il nous faut escalader pour
» atteindre à un ennemi si élevé, est trop escarpée.
» Que ceux qui se l'imaginent, se ressouviennent
» (si par le breuvage soporatif du lac d'oubli, ils
» ne sont point encore engourdis) que notre mou-
» vement naturel nous porte à monter vers le lieu
» de notre origine. Descendre et tomber, est un
» mouvement qui nous est contraire. Quand notre
» fier ennemi, insultant à notre arrière-garde en
» déroute, nous poursuivit et nous précipita dans
» cet abyme, qui de nous n'a point éprouvé avec
» quel vol difficile et fatigant nous tombions si
» bas? Il nous est donc aisé de remonter. Mais le
» succès, dira-t-on, est dangereux. Lorsque nous
» irriterons davantage un plus puissant que nous,
» sa rage trouvera de nouveaux moyens pour nous
» détruire davantage, si, pour ceux qui sont dans
» l'Enfer, une plus grande destruction est à craindre.
» Eh quelle pire condition que de faire ici notre

» demeure, chassés du séjour de la félicité, con-
» damnés, dans un abominable abyme, à des maux
» extrêmes que nous ne pouvons espérer de voir
» finir, à un feu qui ne doit jamais s'éteindre, vils es-
» claves et jouets du courroux, lorsque l'heure mar-
» quée pour que nos tourmens redoublent, arrive,
» et qu'un fouet impitoyable nous appelle à la tor-
» ture? Si nous sommes détruits davantage, nous
» serons donc entièrement anéantis. Eh bien, qu'a-
» vons nous à craindre? Hésiterons-nous d'irriter la
» plus grande colère, lorsque les plus grands efforts
» de sa rage ne peuvent que nous consumer tout
» entiers, et réduire à rien notre substance? N'est-il
» pas plus avantageux de la perdre, que de la con-
» server éternellement misérable? Et si cette subs-
» tance est éternelle; si nous ne pouvons tomber
» dans le néant, on ne peut nous repousser plus
» loin, nous sommes sur le bord du néant. Nous ne
» risquons donc rien à jeter le trouble dans le Ciel
» par nos continuelles incursions, et à porter l'épou-
» vante jusqu'à ce trône fatal et inaccessible;
» puisque, si nous ne jouissons pas du plaisir de
» la victoire, nous jouirons de celui de la ven-
» geance. »

En achevant ces mots, il fronce les sourcils; son regard annonce une vengeance désespérée, et une guerre redoutable à d'autres qu'à des Dieux. D'un autre côté se lève Bélial, dans une contenance plus douce et plus gracieuse.

Le Ciel n'avoit point perdu un plus bel habitant.

Il paroît plein de dignité et propre aux grands exploits; mais en lui tout est faux, tout est vide. La douce manne distille de sa bouche; il sait l'art de faire paroître excellentes les plus mauvaises raisons, et de jeter le trouble et la confusion dans les plus sages conseils. Toutes ses pensées sont basses. Industrieux pour le mal, lent et timide dans les grandes actions, il charme les oreilles par ses discours; et d'un ton propre à persuader, il commença ainsi:

« O Pairs, puisqu'en haine je ne le cède à nul » autre, je serois pour la guerre ouverte, si celui » qui vient de nous la conseiller, ne m'en éloignoit » pas lui-même plus que tout autre, et ne m'avoit » pas donné un triste présage sur le succès. Eh » quel plus triste présage, que de voir celui qui » excelle le plus dans les armes, ne se pas confier » lui-même en ce qu'il conseille aux autres, et en » quoi il excelle? Plein de méfiance, il fonde tout » son courage sur le désespoir; et l'unique objet de » toutes ses vues, est d'être entièrement détruit » après avoir goûté quelque vengeance. Mais encore, » quelle sera cette vengeance? Les célestes tours sont » remplies de gardes armées, qui nous empêchent » d'en approcher. Souvent les célestes légions cam- » pent sur le bord du profond abyme, où avec » leurs ailes obscures pénétrant jusqu'au royaume » de la Nuit, elles ne peuvent craindre aucune » surprise. Quand nous nous ferions un chemin par » la force, quand nous pourrions enlever tout l'En-

» fer

» fer avec nous, et le transportant dans le Ciel, y
» confondre nos épaisses ténèbres avec sa pure
» lumière, notre puissant ennemi, dont rien ne peut
» obscurcir l'éclat, resteroit, sans être offusqué de
» ces ténèbres, toujours tranquille sur son trône; et la
» pure substance des Cieux, qu'aucune tache ne
» peut souiller, sortiroit victorieuse de nos noirs
» flammes, que nous verrions bientôt dissipées. Ainsi
» repoussés, notre dernière espérance sera un entier
» désespoir. Nous pourrons forcer notre terrible
» vainqueur à épuiser sur nous sa rage, et nous
» aspirerons à être anéantis. Triste ambition! Qui
» peut souhaiter la perte de cet être intellectuel,
» quoique condamné aux peines? Est-il donc plus
» avantageux à cet être, qui peut, par la pensée,
» parcourir l'éternité, de périr absorbé et englouti
» dans le vide sein de la Nuit incréée, et de rester
» sans sentiment et sans mouvement? Que ce soit
» son avantage, qui sait si notre fier ennemi pourra
» ou voudra nous l'accorder? Il est douteux qu'il
» le puisse, il est certain qu'il ne le voudra pas.
» Eclairé comme il l'est, voudra-t-il épuiser tout
» d'un coup sa vengeance? Quoi donc? Il ne pourra
» contenir sa fureur, ou, par distraction, il accor-
» dera à ses ennemis ce qu'ils désirent, et sa colère
» précipitée mettra fin aux tourmens de ceux que
» sa colère réserve à des tourmens sans fin? Qui
» nous arrête, disent ceux qui opinent pour la
» guerre? Nous sommes jugés, condamnés, et des-
» tinés à des maux éternels. Quoi que nous fassions,

» comment pouvons-nous devenir plus malheu-
» reux ? Comment pouvons-nous tomber dans un pire
» état ?... Et sommes-nous dans le pire des états,
» lorsqu'ainsi tranquillement assis, et couverts de
» nos armes, nous nous occupons à délibérer? Et
» qu'étions-nous, quand, poursuivis par sa fureur,
» frappés par son tonnerre, fuyant du vol le plus
» rapide, nous demandions par grâce à l'abyme
» de nous recevoir? Dans le besoin que nous avions
» de respirer après tant de blessures, l'Enfer nous
» parut un asile. Et quand nous étions enchaînés
» et étendus sur le lac brûlant, n'étions-nous pas
» dans un pire état? Ah, si le souffle qui alluma ces
» tristes feux, y réveilloit une ardeur sept fois plus
» furieuse, et que nous y fussions plongés ; si cette
» suprême vengeance, qui se repose maintenant,
» donnoit de nouvelles armes à ce bras foudroyant,
» pour nous frapper encore ; si tous les trésors de
» colère s'ouvroient ; si du firmament de l'Enfer,
» pleuvoient sur nous tous les feux que renferment
» ses cataractes, horreurs qui, suspendues sur nos
» têtes et prêtes à tomber, nous menacent sans cesse ;
» enfin, si, tandis que nous délibérons et qu'on
» nous conseille une glorieuse guerre, tout-à-coup
» enveloppé d'une tempête de feu, chacun de nous,
» devenu la proie et le jouet des cruels tourbillons,
» étoit lancé contre quelque rocher pour y être
» cloué, ou étoit plongé dans cette bouillonnante
» mer, tout entouré de chaînes, pour y rester dans
» d'éternels gémissemens, sans pouvoir respirer,

» sans la consolation d'être plaint, sans l'espérance
» d'un moment de repos, ni d'un temps qui termi-
» neroit ses peines, ce seroit alors que nous serions
» dans le pire état! Ainsi, nulle guerre, ni ouverte
» ni cachée. Je vous exhorte à ne penser à aucune
» des deux. Que pouvons-nous contre lui, soit par
» la force, soit par la ruse? Espérons-nous tromper
» celui qui voit tout d'un coup d'œil? Déjà du haut
» des Cieux, il s'aperçoit et se rit de nos inutiles
» mouvemens, et il n'est pas moins puissant à résis-
» ter à toutes nos forces, qu'habile à déconcerter
» nos projets, et à renverser nos complots. Mais
» une race céleste restera-t-elle ainsi humiliée,
» foulée aux pieds, exilée, condamnée à souffrir
» ici les chaînes et les supplices? Il vaut mieux,
» selon moi, supporter ce cruel état, que de s'ex-
» poser à un autre plus cruel encore. Il faut nous
» soumettre à un destin inévitable, à un décret
» tout-puissant, à la volonté du vainqueur. Pour
» souffrir comme pour agir, notre force est égale,
» et la loi qui l'ordonne n'est pas injuste. C'est à
» quoi nous eussions dû penser, si nous avions eu
» quelque prudence, lorsque nous entreprîmes,
» contre un pareil adversaire, une révolte dont le
» succès étoit douteux. Je ris, quand je vois ces
» braves, qui, d'un ton si hardi, la tête levée, et
» la lance à la main, parlent de guerre, et tout-à-
» coup deviennent si petits et si tremblans à la vue
» des suites d'une guerre malheureuse, de l'exil,
» de la honte, de l'esclavage, des supplices et de

» l'arrêt de leur conquérant. Cet arrêt est mainte-
» nant prononcé. Si nous savons nous y soumettre
» et le supporter, la colère de notre ennemi pourra
» s'adoucir un jour. Peut-être ne pensera-t-il plus
» à nous, qui serons si éloignés de lui, et qui ne
» l'offenserons plus. Peut-être sera-t-il satisfait des
» peines que nous aurons souffertes; et la fureur
» de ces flammes, que son souffle ne réveillera point,
» se ralentira. Alors notre pure essence pourra
» surmonter cette insupportable vapeur, ou s'y
» endurcir et s'y accoutumer, changer à la fin, et
» devenir conforme à la nature de ce lieu; elle se
» familiarisera avec cette brûlante ardeur, et n'en
» souffrira plus. L'horreur alors se changera en
» douceur, l'obscurité en lumière, outre les espé-
» rances que le vol éternel du temps peut nous
» apporter, et les révolutions que nous devons
» attendre du hasard. Notre état présent, quelque
» triste qu'il soit, peut nous paroître heureux. Il est
» triste, mais il peut le devenir davantage; et nous
» le saurons, si nous nous attirons à nous-mêmes
» de plus terribles maux. »

Ainsi Bélial, par des paroles qu'un air de raison rendoit séduisantes, conseilla un repos honteux et une paisible indolence, plutôt qu'une paix. Après lui, Mammone éleva sa voix :

« Quel sera l'objet de notre guerre, si le parti de
» la guerre est déclaré le meilleur? Ce sera, ou
» celui de détrôner le roi du Ciel, ou celui de nous
» rétablir dans les droits que nous avons perdus.

» Détrôner ce roi, c'est à quoi nous ne pouvons
» prétendre, que quand l'immuable destin sera
» soumis à l'inconstant hasard, et que le Chaos
» sera l'arbitre de notre grand différend. S'il nous
» faut renoncer à cette première espérance, re-
» nonçons à la seconde : car, à quelle place, dans
» toute l'étendue des Cieux, pouvons-nous nous
» mettre, si nous ne sommes les vainqueurs du sou-
» verain du Ciel ? Supposons qu'il s'adoucisse et
» qu'il publie une amnistie générale, en exigeant
» de nous un nouveau serment d'obéissance, quelle
» contenance aurons-nous, quand il nous faudra
» paroître en sa présence, dans une humble pos-
» ture, pour recevoir les rigoureuses lois qu'il nous
» imposera, et pour environner son trône, en
» chantant des hymnes que nos lèvres prononce-
» ront avec peine ? Comment pourrons-nous adres-
» ser à sa divinité des *Alleluia* forcés, tandis que
» nous verrons l'objet de notre jalousie, assis dans
» toute sa majesté, et tandis que son autel sera tout
» parfumé des charmantes odeurs de ces fleurs
» d'ambroisie, nos serviles offrandes ? Telles seront
» nos occupations dans le ciel, tels seront nos
» plaisirs. O ennuyeuse éternité qu'on passe à
» adorer l'objet de sa haine ! N'allons donc pas
» poursuivre un honneur que nous ne pouvons
» nous procurer par la force, et que nous ne pour-
» rions accepter même dans le Ciel, quand il nous
» y seroit offert, l'honneur d'être d'illustres vas-
» saux. Cherchons plutôt en nous-mêmes notre

» propre bien. Vivons, pour nous, de ce qui est à
» nous, dans cette vaste retraite. Nous sommes libres,
» nous n'avons aucun compte à rendre ; préférons
» une fière liberté au joug léger d'un pompeux
» esclavage. Nous serons bien plus grands, bien
» plus admirables, lorsque nous aurons su, puis-
» sans créateurs, de choses viles en faire d'illustres,
» de choses odieuses en faire d'agréables, tirer la
» prospérité du malheur même, notre avantage
» de ce qui doit nous nuire, et nous procurer, dans
» quelque lieu que nous soyons, le repos de nos
» peines par notre travail et notre patience. Seroit-
» ce l'épaisse profondeur de cette obscurité, qui
» nous épouvanteroit? Combien de fois le souverain
» de l'univers se choisit-il un trône au milieu des
» nuages les plus épais? Obscurcissant lui-même sa
» gloire, il s'environne de ténèbres majestueuses,
» d'où l'on entend sortir les mugissemens de ses
» tonnerres réunissant leur rage, et le Ciel paroît
» alors un Enfer. Comme il imite notre obscurité,
» ne pourrons-nous pas, quand nous le voudrons,
» imiter sa lumière? Les éclatans trésors, l'or et
» les perles ne manquent pas dans ce désert. La
» science d'en faire usage, l'art des ouvrages magni-
» fiques ne nous manquent pas. Que peut étaler
» le Ciel de plus pompeux? Notre supplice même
» peut à la fin devenir notre élément. Ces flammes
» aiguës peuvent devenir aussi douces qu'elles sont
» cruelles; et notre nature étant une fois devenue
» la leur, nous ne ressentirons plus aucune peine.

» Tout nous invite à des conseils pacifiques; et ce » bel ordre établi parmi nous, nous apprend à tirer » le meilleur parti de nos maux présens, et à re- » noncer (considérant ce que nous sommes et où » nous sommes) à toute pensée de guerre. Vous » avez entendu quel est mon avis. »

A peine il eut achevé, qu'il s'éleva dans toute l'assemblée un bruit sourd, pareil à celui qui dure encore dans le creux des rochers, après le fier sifflement des vents impétueux qui ont, pendant toute une nuit, bouleversé la mer. La sauvage harmonie du bourdonnement qui en reste, endort le nocher fatigué, qui, après la tempête, a jeté l'ancre dans une plage bordée de rochers. Tel fut le bruit qui servit d'applaudissement au discours de Mammone, dont les conseils de paix sont agréables. Un nouveau champ de bataille paroît plus terrible que l'Enfer, tant étoit grande la frayeur qu'avoient répandue le foudroyant tonnerre, et la brillante épée de l'Archange Michel. En même temps, on a l'ambition de fonder dans ces lieux profonds un empire, qui par un habile gouvernement, et après une longue durée de temps, puisse devenir rival de l'empire céleste.

C'est ce que comprit Béelzébuth, celui de tous qui est le plus grand en dignité après Satan. Il se leva avec une grave contenance; et en se levant, parut la colonne de l'Etat. Les soucis publics sont gravés sur son front, les profondes délibérations y résident; et sur son visage majestueux, quoique

flétri, brille un conseil souverain. Il paroît capable de porter sur ses épaules aussi robustes que celles d'Atlas, tout le fardeau des plus puissantes monarchies. Son aspect attira l'attention, et causa un silence aussi grand que le silence de la nuit, ou que celui de l'air dans un beau jour d'été à l'heure de midi. Il prit ainsi la parole :

« Race céleste, Trônes, Puissances Impériales, » Vertus éthérées, ou plutôt dois-je, oubliant » tous ces titres, et changeant de style, ne vous » plus nommer que Princes de l'Enfer? Oui, puis- » que le vœu commun incline à demeurer ici, et » à jeter les fondemens d'un nouvel empire. Un » empire! Sommes-nous endormis? Ne faisons- » nous pas attention que le roi du Ciel ne nous a » point assigné ce lieu, notre prison, pour y être » à l'abri de ses armes, et pour y vivre soustraits à » sa jurisdiction, unis contre son trône par une ligue » mutuelle; mais pour y demeurer, quoique si » loin de lui, retenus par d'étroits liens, multitude » d'esclaves réservés à porter un joug insurmon- » table. Il est certain que, soit dans la hauteur des » Cieux, soit dans la profondeur des abymes, lui » seul monarque partout, sera toujours le premier » et le dernier, et que notre révolte ne lui a fait » perdre aucune partie de son royaume. Il étend » son empire jusque dans l'Enfer, et il nous y gou- » vernera avec un sceptre de fer, comme il gou- » verne dans le Ciel avec un sceptre d'or. Pour- » quoi donc rester assis, en délibérant sur la paix

» ou sur la guerre? La guerre a tout déterminé:
» notre perte irréparable en est la suite; et il n'est
» plus de terme de paix entre notre vainqueur et
» nous. Il ne peut nous l'accorder, et nous ne pou-
» vons la lui demander. Quelle autre paix accor-
» deroit-il à ses esclaves, qu'une rigoureuse prison,
» avec la punition et les supplices qu'inventera son
» caprice? Et quelle autre paix pouvons-nous lui
» rendre, qu'une suite d'hostilités autant que nous
» les pourrons continuer, une haine opiniâtre, une
» éternelle opposition, une vengeance quoique
» tardive, et une conspiration contre notre con-
» quérant, qui nous fassent parvenir à diminuer
» le fruit de ses conquêtes, et la joie que lui cau-
» sent nos tourmens? L'occasion ne nous manquera
» pas, sans qu'il soit nécessaire de tenter une pé-
» rilleuse attaque contre le Ciel, dont les hauts
» remparts n'ont à craindre de nous, ni assaut,
» ni siége, ni embûche. Mais quoi, si nous ten-
» tions quelqu'entreprise moins périlleuse? Il est
» un lieu (si une ancienne prédiction, que nous
» avons entendu répéter dans le Ciel, ne me
» trompe point); il est un autre monde, séjour
» heureux d'une créature nouvelle appelée *l'homme*.
» C'est environ dans ce temps qu'il a dû être créé,
» semblable à nous, moindre en excellence et en
» pouvoir, mais plus favorisé de celui qui règle
» tout. Ce fut lui-même qui, déclarant dans l'as-
» semblée des Dieux sa volonté, la confirma par
» un serment qui fit trembler toute la vaste circon-

» férence des Cieux. Tournons toutes nos pensées » vers ce séjour, découvrons quelles créatures » l'habitent, quelle est leur forme, leur substance, » leur talent, leur pouvoir, leur force et leur foi- » blesse; et s'il faut les attaquer par la violence, » ou par l'artifice. Le Ciel est fermé pour nous, et » son suprême arbitre y est en sûreté dans sa » propre gloire; mais ce séjour, voisin des limites » les plus reculées de son royaume, peut n'être » pas à l'abri de notre attaque, et peut-être n'a » d'autres défenseurs que ceux qui l'habitent. Là, » par un assaut imprévu, nous ferons peut-être » quelque grand exploit: ou nous ravagerons, avec » nos flammes infernales, cette entière habitation; » ou nous nous en rendrons les maîtres, après en » avoir chassé ses foibles habitans, comme on nous » a chassés des Cieux; ou du moins nous les sé- » duirons et les gagnerons à notre parti. Leur » Dieu deviendra leur ennemi, et dans son re- » pentir, détruira, de sa main, son ouvrage. Notre » vengeance ne sera point une vengeance ordi- » naire: nous troublerons la joie que lui cause » notre confusion; et son trouble causera notre » joie, quand nous verrons ses enfans chéris, » chassés et exilés parmi nous, maudissans leur » naissance fatale, et leur gloire flétrie, et si » promptement flétrie. Examinez donc quel est le » meilleur parti ou de tenter cette entreprise, ou de » rester toujours assis dans ce lieu d'horreur, occu- » pés à bâtir en idée de chimériques empires. »

Ce conseil de Béelzébuth, conseil digne d'un prince des Démons, avoit déjà été imaginé, et en partie proposé par Satan. Et de quel autre, que du premier auteur du mal, pouvoit sortir cette noire méchanceté, ce dessein de perdre, dans sa tige, toute la race humaine, et de confondre la terre et l'Enfer, à la honte du souverain Créateur? Mais, à la honte des Démons, tout ce qu'ils firent, ne servit qu'à sa plus grande gloire. Un projet si hardi fut généralement applaudi par les états infernaux; la joie étincelle dans tous les yeux; et Béelzébuth, assuré de leur consentement, reprit ainsi la parole:

« Vous avez sagement jugé, et cette dispute est
» heureusement terminée, respectable Synode de
» Dieux. La grandeur des choses que vous avez
» résolues, répond à votre grandeur. Votre décision
» sera cause, que, du fond de cet abyme, nous
» nous éleverons jusque près de notre ancienne
» demeure, en dépit du destin; et peut-être que la
» vue de ces brillantes frontières, dont nos armes
» seront si voisines, nous animera à une heureuse
» incursion qui nous y fera rentrer, ou que du
» moins nous pourrons rester dans quelque zone
» tempérée, où, n'étant plus privés de la céleste
» lumière, nous resterons tranquilles. Là, par un
» rayon brillant de l'Orient, notre noirceur sera
» dissipée; et les cicatrices, que nous ont faites ces
» feux cuisans, seront guéries par le baume d'un
» air pur et délicieux. Mais qui devons-nous en-
» voyer à la recherche de ce nouveau Monde? Qui

» jugerons-nous capable de cette commission? Qui
» sera assez hardi pour aller sonder, avec ses pieds
» errans, cet abyme obscur, profond et infini? Qui
» saura trouver un chemin inconnu dans ces pal-
» pables ténèbres? Qui pourra, soutenu sur le vaste
» précipice par des ailes infatigables, voler jusqu'à
» ce qu'il arrive à l'île fortunée? De quelle force,
» de quelle adresse aura-t-il besoin? Et comment
» pourra-t-il échapper aux gardes vigilantes de ces
» Anges répandus partout? Il aura besoin de toute
» sa prudence, comme nous avons besoin de toute
» la nôtre pour le choisir, puisque notre confiance
» va le charger du fardeau de notre entière et der-
» nière espérance. »

Après ces mots, il se remet à sa place, et regarde fixement l'assemblée, attendant que quelqu'un se lève, ou pour appuyer son avis, ou pour le contredire, ou pour demander cette périlleuse commission. Ils restent tous muets : ils pèsent tous le danger dans de profondes réflexions; et chacun lit, avec étonnement, dans la contenance des autres, sa propre frayeur. Dans l'élite de ces chefs, la fleur de ces guerriers qui combattirent dans le Ciel, il ne s'en trouve aucun qui ose demander ou consentir à faire seul ce terrible voyage, lorsqu'enfin Satan, qui voit alors combien son courage le rend supérieur à tous ses sujets, plein d'un orgueil de monarque, que lui inspire la confiance en son mérite, parla ainsi d'un ton assuré :

« Race du Ciel, Trônes empyrées, c'est avec rai-

» son que nous gardons ce profond silence; et que » l'étonnement nous saisit, tout intrépides que nous » sommes. Le chemin qui conduit des Enfers à la » lumière est long et difficile. La prison qui nous » renferme est forte. La voûte énorme des flammes » affreuses qui nous dévorent, nous entoure neuf » fois. De brûlantes portes, aussi dures que le » diamant, et fortement barricadées, défendent la » sortie. Celui qui les aura passées, si quelqu'un les » passe, sera reçu dans la vide profondeur de l'in- » forme Nuit, qui ouvrira sa large gueule pour » l'engloutir; et plongé dans le gouffre de l'avorte- » ment, il sera menacé d'un entier anéantissement. » Si de là il s'échappe dans un autre Monde, dans » quelque région inconnue, que lui restera-t-il, » que des périls nouveaux? Et comment pourra-t-il » les surmonter? Cependant, ô Pairs, je serois » indigne de ce trône, et de cet Empire souverain, » qu'orne la splendeur, et qu'arme la force, si » quelque apparence de difficulté et de péril étoit » capable de m'empêcher d'entreprendre ce qui a » été proposé et décidé comme important au bien » public. Quoi, j'aurois reçu ces marques de dignité; » quoi, je ne refuserois pas le titre de Roi, et je » refuserois la plus grande partie des périls, qui, » comme celle des honneurs, est due à celui qui » règne! Non, non, hautes-puissances, terreurs des » Cieux, quoique vous en soyez tombées. Prenez le » soin de cette demeure, tant qu'elle sera la nôtre. » Attentifs à tout ce qui peut adoucir la misère

» présente, et à rendre l'Enfer plus supportable ; » travaillez à charmer, éloigner, tromper les peines » de ce triste séjour, et ne cessez de veiller contre » un vigilant ennemi, tandis que je vais au loin, » parcourant tous les recoins du vaste Empire de la » destruction, chercher la délivrance de tous tant » que nous sommes. Personne ne partagera avec » moi cette entreprise.... » A ces mots, le prudent Monarque se lève, prévenant toute réplique : il a peur que d'autres capitaines, que l'entreprise avoit d'abord effrayés, se ranimant par son exemple, ne s'offrent aussi, quoique certains d'un refus, après lequel, se regardant comme ses rivaux, dans cette flatteuse opinion, ils partageroient avec lui, sans courir aucun danger, cette grande gloire qui va lui coûter tant de travaux. Mais tous, intimidés par l'ordre de celui qui leur défend de le suivre, non moins que par l'entreprise, se lèvent en même temps que lui ; et le bruit que fait cette multitude en se levant, ressemble à celui d'un tonnerre qui, dans l'éloignement, se fait entendre. Ils se prosternent, dans une soumission profonde, devant leur général, comme devant un Dieu, et croient voir en lui l'égal du Très-Haut. Ils n'oublient point, dans leurs éloges, la générosité avec laquelle il sacrifie son bien particulier au bien public : car toute idée de vertu n'est pas éteinte parmi les Démons. Que leur exemple instruise ces hommes criminels, qui vantent, sur la terre, des actions spécieuses, dont le

principe est une vaine gloire, une secrète ambition, que colore un faux zèle.

Tout le trouble de leurs contestations est dissipé par la joie que leur cause leur incomparable chef. Ainsi, lorsque d'épaisses nues, qui se sont élevées du haut des montagnes, pendant que les vents du Nord se reposoient, ont voilé la riante face du Ciel, couvert la terre de neige, ou inondé les campagnes par des torrens de pluie; si, le soir, le Soleil, dans un doux adieu, fait luire un de ses derniers rayons, les campagnes reprennent la vie, les oiseaux recommencent leurs chants, et le bêlement des brebis, témoignage de leur joie, retentit dans les plaines et sur les montagnes. O honte des hommes! Une ferme concorde unit le Démon au Démon; et des créatures que la raison éclaire, l'homme est le seul que trouble la discorde; l'homme qui a tant à espérer des faveurs du Ciel, et à qui Dieu ne parle que de paix. Ils vivent entre eux, dans la haine, l'inimitié, les querelles, dans ces cruelles guerres qui désolent la terre, et ils cherchent à se détruire les uns les autres, comme s'ils n'avoient pas autour d'eux (quelle raison pour nous d'être unis entre nous!) ces ennemis infatigables, ces Esprits de l'Enfer, qui, jour et nuit, ne travaillent qu'à les détruire.

Le conseil Stygien étant fini, les pairs de la cour infernale sortent en ordre. Au milieu d'eux, marche le souverain monarque, qui lui seul paroît le redoutable antagoniste des Cieux, non moins que le

redoutable empereur des Enfers. Dans sa pompe extérieure, imitant celle de la Divinité, il est entouré d'un globe de Séraphins de feu, qui font briller leurs enseignes et leurs armes terribles. On ordonne qu'au son des trompettes du monarque, le grand résultat du conseil soit annoncé. Aussitôt, vers les quatre vents, quatre prompts Chérubins approchent de leur bouche le métal sonore; la voix des hérauts se fait entendre : et tout l'Enfer retentit du bruit des hautes acclamations.

Alors, les puissances infernales, dont l'esprit goûte un peu plus de repos, et se nourrit de fausses et présomptueuses espérances, se séparent et prennent les chemins où les conduit leur inclination ou un triste choix. Portant partout leurs inquiétudes, ils cherchent à se procurer, jusqu'au retour de leur général, quelque trève au trouble de leurs pensées, quelques moyens d'égayer ces heures ennuyeuses.

Les uns, sur la plaine ou dans le haut des airs, s'exercent à des vols ou à des courses, font des combats pareils à ceux qui se faisoient dans les champs pythiens et dans les jeux olympiques; d'autres rendent dociles au frein des coursiers tout de feu, ou font éviter la borne aux roues rapides de leurs chars, ou forment un bataillon qui présente son front; et cette image de guerre ressemble à celle qui paroît dans le firmament troublé, lorsque, pour donner des avertissemens aux villes orgueilleuses, deux armées se rangent en bataille dans les

nuages;

nuages, les avant-gardes s'escarmouchent, les chevaliers aériens s'avancent de l'un et de l'autre côté la lance en arrêt, et commencent le combat jusqu'à ce que les épaisses légions se mêlent; et par ces nombreux faits d'armes, toute la voûte du firmament est en feu. D'autres enfin, remplis d'une rage plus furieuse que celle des Titans, arrachent monts et rochers, et s'élancent dans les airs comme des tourbillons. L'Enfer a peine à résister à de si violentes secousses. Leur fureur est pareille à celle d'Alcide revenant vainqueur d'Œchalie, lorsque, se sentant dévoré par la robe empoisonnée, la douleur lui fit déraciner les pins de la Thessalie, et du haut de l'Oéta lancer Lychas dans la mer Eubée. . . . . . .

D'autres plus tranquilles, retirés dans un vallon où règne le silence, accordant, avec les harpes, leurs voix mélodieuses, chantent leurs propres exploits, et leur chute, malheureux événement que décida le sort des armes. Dans leurs tristes sons, ils se plaignent de ce que le destin assujettit à la force ou au hasard, un courage qui ne devroit connoître que la liberté. Ils faisoient, en plusieurs parties, un concert dont l'harmonie (que peut de moins un concert d'esprits immortels?) suspendoit les tourmens de l'Enfer, et ravissoit en extase la foule qui accouroit pour l'entendre.

Les discours de quelques autres (l'éloquence est le charme de l'âme, comme la musique est le charme des sens) sont encore plus propres à cal-

mer les douleurs. Retirés sur une colline solitaire, ils agitent les questions les plus sublimes. Ils font de grands raisonnemens sur la Providence, la volonté, le destin : destin toujours absolu, volonté toujours libre, prescience toujours infaillible ; ils errent et se perdent dans un labyrinthe où ils ne trouvent point d'issue. Ils font de longs argumens sur le bien et le mal, la béatitude et l'extrême misère, les passions et l'apathie, la gloire et la honte ; et tout ce qu'ils disent, n'est que vaine sagesse, fausse philosophie, dont toutefois l'agréable enchantement engourdit, pour quelques momens, leurs douleurs, calme leurs inquiétudes, et ne sert qu'à les remplir d'espérances trompeuses, ou qu'armer d'une opiniâtre patience, comme d'un triple acier, leurs cœurs endurcis.

D'autres, formant une grosse troupe divisée en escadrons, se hasardent à aller découvrir, si, dans leur triste empire, quelqu'autre climat ne leur procurera pas une plus douce habitation. Dans leur marche aussi rapide qu'un vol, ils se partagent en quatre chemins qui conduisent le long des quatre fleuves infernaux, dont les ondes lugubres vont se perdre dans le lac brûlant ; le Styx abhorré, fleuve de l'affreuse haine ; le profond et noir Achéron, fleuve de la tristesse ; le Cocyte, qui doit son nom aux cris lamentables qu'on entend sur sa funeste rive ; et le brûlant Phlégéton, dont les vagues, comme des torrens de feu, bouillonnent avec rage. Loin de ces quatre fleuves, coule dans le silence

une onde tranquille, celle du Léthé, fleuve de l'oubli, dont le cours tortueux est un labyrinthe. Quiconque en boit, oublie aussitôt son premier état, oublie tout ce qu'il est, sa joie et ses chagrins, ses plaisirs et ses peines.

Au-delà de ce fleuve, s'étend une campagne glacée, obscure, déserte, et battue par une tempête continuelle, par des tourbillons de vent et une affreuse grêle, qui, en tombant, ne se fond point, mais s'élève en des monceaux semblables aux ruines d'un antique édifice. Tout le reste est un abyme de neige et de glace, gouffre aussi profond que le marais Serbonien, entre Damiette et l'ancien mont Casius, marais qui a englouti des armées entières. La sécheresse de cet air brûle et gèle, la violence du froid produit l'effet du feu. Là, quand le temps marqué arrive, les Démons, entraînés par des Furies aux serres de Harpies, éprouvent tour-à-tour deux supplices d'une nature toute contraire; et la promptitude avec laquelle ils passent de l'un à l'autre, est un nouveau supplice. De leurs lits brûlans d'un horrible feu, jetés tout-à-coup sur la glace, ils y perdent toute la douce chaleur de leur céleste substance; et après y être restés long-temps, languissans et immobiles, lorsqu'ils sont tous gelés, ils sont repoussés vers l'endroit où ils ont le feu à souffrir. Ils traversent d'un et d'autre côté, en se croisant, le gué du fleuve Léthé. Surcroît de peine: cette onde, qui est à leur portée les tente; ils font tous leurs efforts, en la

traversant, pour en approcher leurs lèvres : la plus petite goutte leur procureroit l'oubli de tant de maux et de tant de peines ; pour se satisfaire, il ne faut qu'un moment, et l'onde est si près d'eux ! Le Destin s'y oppose. Méduse, armée de toute la terreur qui accompagne une Gorgone, garde ce gué, les repousse; et l'onde fuit d'elle-même loin de leurs lèvres, pareille à cette onde fugitive que poursuivoit Tantale.

Ainsi, de quelque côté que s'égarent les infernales légions dans leur marche en désordre, elles frissonnent d'horreur. Ces pâles malheureux, avec des yeux fixes et égarés, contemplent leur lamentable partage ; et sans jamais trouver le repos, traversent de ténébreuses et terribles vallées, régions de douleurs, chaînes de montagnes de glaces, rochers, cavernes, lacs, marais, gouffres, antres, ombres funestes; royaume de mort que Dieu créa dans sa malédiction, pour être le séjour du mal, qui ne subsiste que par le mal, où la vie est morte, où la mort est vivante, où la nature ne produit rien qui ne soit pervers, abominable, énorme, plus monstrueux que tout ce que la Fable a pu feindre de monstrueux, que tout ce que l'effroi de l'imagination a pu faire concevoir, Hydres, Gorgones, Chimères affreuses.

Cependant l'adversaire de Dieu et des hommes, Satan, qu'enflamme l'ardeur de ses désirs, et qu'emportent ses ailes rapides, dirige, en examinant tout, son vol solitaire vers les portes de l'Enfer. Tantôt à

droite, tantôt à gauche, il va à la découverte. Quelquefois avec une aile immobile, il rase la plaine, et tout-à-coup pointant en haut, il paroît attaché à la voûte de feu, d'où il domine sur tout l'Enfer. Ainsi paroît attachée aux nuages, lorsqu'on la découvre de loin sur la mer, une flotte qui, à la faveur des vents de l'équinoxe, est partie de Bengale ou des îles de Ternate et de Tidore, chargée de parfums qu'apportent les négocians, et qui, sur l'Océan Æthiopique faisant voile contre marée vers le Cap, s'avance pendant la nuit. Tel parut de loin, volant si haut, notre redoutable ennemi. Il aperçoit enfin les remparts de l'Enfer, ces murs si élevés qui en soutiennent l'horrible voûte, et ses trois fois triples portes, formées de neuf plaques étendues les unes sur les autres, dont trois sont d'airain, trois de fer et trois d'un roc de diamant: portes impénétrables, palissadées par un feu qui tourne tout à l'entour et ne consume rien.

Devant ces portes, sont assises de l'un et de l'autre côté, deux formidables figures: l'une depuis la tête jusqu'à la ceinture paroît une femme, et une belle femme; mais elle se termine en hideux serpent couvert d'écailles, formant plusieurs replis, et armé d'une queue homicide. A sa ceinture sont attachés les chiens de l'Enfer, dont les gueules de Cerbère, toujours ouvertes, font retentir au loin des aboiemens, des hurlemens et les plus épouvantables de tous les bruits. Quand il leur plaît, quand quelque trouble les oblige à disparoître, ils rentrent dans ses flancs;

où, cachés comme dans leur retraite, ils continuent à aboyer et à hurler. Moins horribles étoient ceux dont étoit environnée Scylla, se baignant dans la mer qui sépare la Calabre de la mugissante côte de Trinacrie; et jamais cortége plus affreux n'accompagna la nocturne magicienne, qui appelée en secret, et attirée par l'odeur du sang de quelque enfant, vient à cheval dans les airs, pour se joindre aux danses de ses compagnes de Laponie, dont les enchantemens forcent la lune à cacher sa lumière.

L'autre figure (si l'on peut appeler figure une masse où l'on ne peut distinguer ni membres ni jointures, et si l'on peut appeler substance ce qui n'en est que l'ombre), cette ombre de substance et de figure, noire comme la nuit, terrible comme dix furies, horribles comme l'Enfer, secouoit un dard redoutable, et sur ce qui paroissoit être sa tête portoit l'apparence d'une couronne royale.

Sitôt qu'elle voit Satan s'approcher, elle se lève; et aussi rapidement qu'il vole, accourt à lui. Sa marche fait trembler tout l'Enfer; mais l'implacable ennemi du Ciel, que rien ne fait trembler, contemple avec étonnement ce que peut être cette figure. Il est surpris, sans être effrayé. Que peut-il craindre, excepté Dieu et son fils? Il n'a que du mépris pour tout être créé. Incapable de fuir, il regarde avec dédain ce monstre, et lui adresse ces mots:

« D'où viens-tu? Qui es-tu, forme exécrable, » qui, aussi hideuse que tu l'es, oses me présenter

» un front maudit, et me fermer mon passage? C'est » à ces portes que je vais, je prétends les passer; » et sois persuadée que ce n'est point à toi que j'en » demande la permission. Retire toi, ou reçois le » salaire de ta folie, et apprends à tes dépens, ô » brute production de l'Enfer, à ne point disputer » avec les Esprits du Ciel. »

Le Spectre irrité lui répondit : « Es-tu cet Ange » perfide? Es-tu celui qui a le premier troublé la » paix, et rompu dans le Ciel cette union qui y » avoit toujours duré; celui qui, dans ses orgueil- » leux complots, dans son insolente révolte, a » entraîné la troisième partie des enfans du Ciel, » conjurés contre le Très-Haut: ce qui t'a fait con- » damner à passer ici avec eux des jours éternels » dans la misère et les supplices? Et tu te comptes » au nombre des Esprits du Ciel, toi malheureux » esclave des Enfers! Et tu oses me mépriser et me » défier, moi qui règne souverainement, et qui, » ce qui doit redoubler ta rage, suis ton roi et ton » maître! Retourne à ton supplice, imposteur fu- » gitif, et que la crainte te donne de nouvelles ailes, » si tu ne veux pas qu'avec ce fouet de scorpions » je hâte ta lenteur, ou qu'avec un coup de ce » dard, je te fasse éprouver des douleurs et des » frémissemens que tu n'as jamais connus. »

Telles furent les paroles du terrible fantôme infernal, qui, en les prononçant et en menaçant, devint dix fois plus horrible et plus redoutable. Debout devant lui, Satan toujours intrépide, et

bouillant de colère, ressemble à une comète enflammée, qui, dans le Ciel Arctique, occupe toute l'étendue d'une des plus vastes constellations, et de son horrible chevelure secoue la peste et la guerre. Les regards de ces deux ennemis qui se considèrent, restent fixement attachés les uns sur les autres; leurs cruelles mains préparent un coup qui n'aura pas besoin qu'un second le suive; leurs yeux menaçans ressemblent à deux noirs nuages, chargés de l'artillerie céleste, qui, sur la mer Caspienne s'avançant à grand bruit, restent suspendus l'un contre l'autre, jusqu'à ce que les vents donnent, au milieu des airs, le signal de leur affreux combat. Tels sont les yeux des deux fiers rivaux, et la noirceur de leurs regards augmente celle des Enfers; rivaux si semblables, que ni l'un ni l'autre ne retrouvera jamais qu'une seule fois un plus redoutable ennemi. Ils alloient commencer un combat dont tout le sombre Empire eût retenti, si l'horrible femme moitié serpent, qui, toujours assise près des portes infernales, en tient la fatale clef, ne se fût jetée entr'eux deux, en poussant une voix affreuse :

« O père, s'écria-t-elle, que prétend ton bras » contre ton fils unique? Et toi, ô fils, quelle rage » te possède et te fait tourner ton dard contre la tête » de ton père? Et pour qui contenter? Le sais-tu? » Pour contenter celui qui, assis là haut, se rit de » te voir exécuter ce qu'à toi, comme à son vil » esclave, commande cette colère qu'il appelle sa

» justice ; cette colère qui doit un jour vous dé-
» truire tous deux. » A ces mots, la furie infernale se taît. Satan se tourne vers elle, et lui répond :

« Tu nous as séparés par une voix si étrange, et » par de si étranges paroles, que mon bras accou- » tumé à suivre mes menaces, reste suspendu, sans » te dire encore par son action ce qu'il prétend, » jusqu'à ce que j'apprenne de toi, qui tu es, ô » monstre à double forme, et pourquoi me ren- » contrant dans cette infernale vallée, tu me » donnes le titre de père, et tu appelles ce fantôme » mon fils. Vous m'êtes tous deux inconnus ; et » jamais je ne vis objets si détestables que lui et » que toi. »

« Tu m'as donc oubliée, reprit la portière des » Enfers. Je parois donc maintenant hideuse à tes » yeux, moi qui dans les Cieux te parus si belle. » Ce fut, lorsqu'au milieu et à la vue de tous les » Séraphins que la révolte avoit unis à toi, une » douleur subite te surprit, que des nuages cou- » vrirent tes yeux, que tu tombas dans de noirs » vertiges, et que ta tête, après avoir exhalé » d'épaisses flammes, s'ouvrit du côté gauche. De » cette large ouverture, je sortis brillante d'une » céleste beauté, déesse armée et semblable à toi. » L'étonnement saisit tous les habitans du Ciel. » D'abord tous reculèrent d'horreur et m'appe- » lèrent *Até*. Je leur parus un monstre ; me ren- » dant familière avec eux, je sus leur plaire ; » et rappelant à moi par des grâces séduisantes

» ceux que j'avois le plus effrayés, je fis leur con-
» quête, et surtout je fis la tienne. Te contemplant
» souvent toi-même en moi; et charmée d'y re-
» connoître ta parfaite image, tu te sentis épris
» d'un violent amour, et tu t'abandonnas secrète-
» ment à des plaisirs qui furent cause que bientôt
» après je sentis croître le fardeau qui chargeoit
» mon sein. Cependant la guerre s'alluma, les ar-
» mées combattirent dans les célestes plaines, une
» entière victoire resta (à quel autre pouvoit-elle
» rester ?) à notre tout-puissant ennemi; tout notre
» parti fut mis en déroute dans l'Empyrée, et de
» la hauteur la plus élevée, fut précipité au fond
» de cet abyme. Dans cette chute générale, j'y
» tombai aussi; et, quelque temps après, cette puis-
» sante clef fut remise entre mes mains, avec ordre
» de tenir toujours fermées ces portes, qu'on ne
» peut passer que je ne les ouvre. Je restai d'abord
» assise seule et pensive, mais je ne fus pas long-
» temps tranquille. Suite funeste de ton amour, je
» sentis dans mon sein de violentes agitations et
» de grandes douleurs. Enfin ton odieux rejeton
» que tu vois, ton propre fils, se faisant passage
» avec violence, déchira mes entrailles. La frayeur
» qu'il me fit, et les contorsions qu'il me causa,
» changèrent en cette forme tout le bas de mon
» corps. Mon ennemi conçu dans mon sein, en
» sortit, secouant un dard funeste, et prêt à tout
» détruire. Je pris la fuite en criant *Adès*. Je
» fuyois: le monstre me poursuit, m'atteint, et en-

» flammé, comme la suite le fait connoître, d'une
» impudique ardeur plus que de colère, saisit sa
» mère, l'embrasse malgré elle; et de ses odieux
» transports nâquirent ces monstres hurlans, qui,
» comme tu vois, m'entourent, et à toute heure
» encore, de nouveau conçus et naissans, me re-
» nouvellent les douleurs de l'enfantement. Car
» rentrant quand ils veulent dans le sein qui les
» a produits, ils y hurlent et rongent mes entrailles,
» leur nourriture, et en ressortent ensuite: terreurs
» continuelles que je vois autour de moi, que je
» porte en moi, et qui ne me laissent jamais un
» moment de repos. Ce fantôme toujours assis vis-
» à-vis moi, cet affreux Ades, ma production et
» mon ennemi, attise leur fureur, et voudroit lui-
» même dévorer sa mère, faute d'une autre proie.
» Mais il sait que sa fin doit suivre la mienne; il
» sait que je serai pour lui un amer morceau; je
» serai son poison. Cela arrivera, ainsi l'a prononcé
» le destin. Mais vous, mon père, je vous en pré-
» viens, évitez son dard homicide, ne vous con-
» fiez pas sur la vaine assurance que vous donne
» votre brillante armure de trempe céleste: nul
» n'est invulnérable à cette pointe mortelle, que
» celui qui règne là-haut. »

L'habile Démon, qui connut bientôt de quelle manière il falloit flatter ces deux monstres, prit un air doux, et répondit d'une voix gracieuse: « O
» ma chère fille, puisque tu retrouves en moi ton
» père, et que tu me fais voir mon aimable fils, le

» cher gage de mon union avec toi dans le Ciel ;
» et de mes plaisirs doux alors, et dont le souve-
» nir est si amer depuis qu'un changement que
» nous ne pouvions prévoir, et auquel nous ne
» pouvions penser, les a fait évanouir, apprends
» que, loin de venir ici comme ennemi, je n'y
» viens au contraire que pour vous délivrer l'un
» et l'autre de ce séjour d'horreur, vous et toute
» l'armée des Esprits célestes, qui, combattant
» pour nos justes prétentions, est tombée avec nous
» dans cet abyme. Chargé de la pénible commis-
» sion qu'elle m'a donnée, je vais seul, exposant
» un seul pour tous, essayer mes pas hardis sur cet
» abyme sans fond, et errant dans l'immensité du
» vide, chercher un lieu prédit, conforme aux
» signes annoncés, un vaste globe qui doit être
» maintenant créé, un heureux séjour, voisin des
» limites du Ciel, où doit être placée une race de
» nouvelles créatures destinées peut-être à remplir
» nos places, et qui cependant en sont encore plus
» éloignées que nous, parce que peut-être on craint
» que dans le Ciel chargé d'une trop grande mul-
» titude, de nouveaux troubles ne s'élèvent. Est-ce
» cette raison, ou quelqu'autre plus mystérieuse ?
» C'est ce que je vais découvrir ; et bientôt je vous
» transporterai, vous et Ades, dans ce nouveau
» séjour, où vous serez tranquilles, et où, sans
» être vue, allant de tous côtés, vous jouirez des
» charmantes odeurs d'un air embaumé, et vous
» trouverez, pour vous nourrir et vous rassasier,

» une abondance qui ne s'épuisera jamais. »

A ces mots la joie des deux Spectres éclata. Ades fit un sourire, épouvantable sourire qu'excite l'heureuse nouvelle, que sa faim sera rassasiée. Il se félicite d'une faim dévorante que contentera un séjour si favorable; sa cruelle mère, non moins contente, répond à Satan :

« C'est moi qui tiens la clef de cet infernal abyme;
» j'en suis la maîtresse par mon droit, et par le
» commandement du roi du Ciel, qui me défend
» d'ouvrir ces portes que rien ne peut briser. Pour
» repousser toute violence, Adès est toujours de-
» bout prêt à opposer son dard, et il ne craint pas
» qu'aucune puissance soit capable de forcer ce
» passage. Mais qui m'oblige d'obéir aux ordres de
» celui qui me hait? De celui qui, me précipitant
» dans ce profond Tartare, m'y a reléguée pour
» y exercer un si odieux emploi, moi qui ai été
» habitante du Ciel, moi qui, née dans le Ciel, me
» vois ici dans une éternelle agonie, environnée
» de peines, de craintes, et de clameurs qu'élève
» ma propre géniture, dont mes entrailles sont les
» mets? C'est toi qui es mon père, c'est toi qui es
» mon auteur; tu m'as donné l'être, quel autre
» dois-je écouter? A quel autre dois-je obéir? Tu
» dois dans peu me transporter dans un séjour de
» lumière et de félicité, habité par des Dieux qui
» jouissent d'une vie tranquille. Là je régnerai
» voluptueusement assise à ta droite, et comme il
» convient à celle qui est ta fille, et ton bien le plus
» cher. Mon empire sera éternel. »

A ces mots, elle tire de son côté la clef fatale, instrument terrible de tous nos malheurs; et traînant sa bestiale moitié, sa tortueuse croupe vers la porte, elle lève tout-à-coup l'énorme herse qui ne pouvoit être levée que par elle, et que toutes les infernales puissances n'auroient jamais pu ébranler; elle fait tourner la clef dans les serrures profondes; elle écarte sans peine les obstacles des verrous, et des pesantes barres de fer et d'acier. Alors, reculant sur le Spectre avec impétuosité, et tournant sur leurs gonds avec un bruit discordant qui fait frémir le plus profond des Enfers, s'ouvrent leurs larges portes. Il fut facile à cette main de les ouvrir, mais il ne fut plus en son pouvoir de les fermer. Une armée entière avec tous ses chars et ses chevaux, eût pu, rangée en bataille, passer dans cette vaste ouverture, d'où, comme de la gueule d'une fournaise, sortit en tourbillon une noire fumée et une violente flamme.

A leurs yeux alors, parurent tout-à-coup les secrets de l'antique abyme, noir Océan, sans borne et sans dimension, sans étendue, sans profondeur; abyme où longueur, largeur, temps, et lieu, tout périt; où la nuit et le chaos, premiers ancêtres de la nature, dans le tumulte d'une guerre sans fin, possèdent une éternelle anarchie, que maintient le désordre. Le chaud, le froid, le sec et l'humide, quatre fiers combattans, se disputant entr'eux la supériorité, conduisent en bataille leurs embryons d'atomes, qui, roides ou mous, lents ou rapides,

légèrement ou pesamment armés, environnent les bannières en différentes bandes. Chacun suit celle de sa faction : armées aussi nombreuses que les sables de Barca et de Cyrenne, que les vents qui se font entr'eux la guerre, enlèvent pour leur servir de poids, lorsqu'avec leurs ailes légères, ils se soutiennent en équilibre. Celui des quatre corps combattans, qui rassemble un plus grand nombre de soldats, est pour un moment le souverain. Le chaos est assis pour juger, et par sa décision redouble la discorde, qui seule le fait régner. Près de lui est le hasard, suprême arbitre, par qui tout est réglé.

Dans ce profond abyme, berceau de la nature, qui sera peut-être son tombeau ; abyme où ne se trouve, ni terre, ni eau, ni air, ni feu, mais un assemblage confus des causes fécondes de tous les êtres qui resteront dans une éternelle guerre entre elles, à moins que le puissant Créateur n'ait destiné ces noirs matériaux à la formation de plusieurs autres mondes ; dans ce profond abyme, Satan, qui s'arrête sur les bords de l'Enfer, jette ses regards. Il le contemple un moment, en réfléchissant sur son voyage, et sur cet immense espace qu'il lui faut traverser. Son oreille est frappée de bruits non moins terribles, non moins violens, que (si les petites choses peuvent être comparées aux grandes) ceux des tempêtes de Bellone, quand elle tourne sa foudroyante artillerie contre une ville superbe, ou que ceux qu'on entendroit, si le Ciel s'écrouloit, ou si les élémens mutinés venoient à bout d'enlever

de son axe la terre inébranlable. A la fin il déploie ses ailes, aussi étendues que les voiles d'un grand vaisseau, il frappe du pied contre terre, il s'élance et s'élève sur des tourbillons de fumée.

Il monte d'abord fort haut, porté comme sur un trône de nuages; mais tout-à-coup cet appui lui manque, quand il arrive au vaste vide. En vain alors il agite ses ailes, il tombe comme un plomb, l'espace de dix mille brasses; et il tomberoit encore, si, par un funeste hasard, le violent contre-coup d'une nue pleine de nitre et de feu, ne l'eût repoussé mille fois aussi haut: tempête furieuse qui s'arrêta enfin, et s'éteignit sur une sirte marécageuse, qui n'étoit ni terre, ni eau. Satan s'y attache; et sondant ce terrain difficile, tantôt marchant, tantôt volant, emploie voiles et rames, pareil au griffon qui, courant et volant par les montagnes et les vallées, poursuit dans les déserts l'Arismaspien qui a dérobé l'or confié à sa garde vigilante. Ainsi, le prince de l'Enfer, poursuivant son voyage sur ce qui est marécageux, escarpé, étroit, hérissé, dense, rare, avec la tête, les bras, les ailes, les pieds, nage, plonge, guée, rampe, vole.

Enfin, dans l'horreur de ce vide, son oreille est frappée d'un tumulte de sons terribles et de voix confuses. Il avance de ce côté, et toujours intrépide, affronte tout, espérant trouver, dans cet abyme si profond, quelque puissance, quelqu'Esprit, citoyen de l'empire du trouble, qui lui apprendra la route la plus courte pour arriver à la lumière.

lumière. Il aperçoit le trône du Chaos, dont le noir et large pavillon est étendu sur ce fond désolé. Sur ce même trône, est assise la compagne de sa puissance, la plus ancienne de toutes les choses, la Nuit, que couvre un manteau de la zibeline la plus noire. Près de ce trône sont, tous pêle-mêle confondus, Orcus, Erèbe, Demogorgon, et la criminelle Discorde, qui a mille bouches toutes différentes.

Satan s'adressant à cette assemblée : « O vous, » dit-il, Esprits et puissances de cet abyme sans » fin, vous Chaos, et vous antique Nuit, je ne » viens point épier ce qui se passe ici, ni examiner » tous les lieux les plus reculés de votre empire. » Contraint d'errer dans ce désert obscur pour ar- » river à la lumière, seul, sans guide, et presque » égaré dans votre spacieux empire, je cherche le » chemin le plus court pour arriver à l'endroit où » vos ténébreuses frontières se joignent à celles du » Ciel. Si le roi du Ciel possède près d'ici quel- » qu'endroit qu'il ait conquis depuis peu sur votre » domaine, cet endroit sera le terme de mon » voyage. Dirigez ma course, vous n'en recevrez » pas une médiocre récompense. Si cette région, » retirée par moi des mains de l'usurpateur (et mon » voyage n'a point d'autre objet), est remise sous » votre obéissance, et réunie à ses premières ténè- » bres, si enfin l'étendard de l'antique Nuit y est » par mes mains arboré une seconde fois, tout ce » que j'aurai gagné par mes exploits, sera pour

» vous. Je ne veux pour moi que la vengeance. »

Avec une voix entrecoupée et un visage dont les traits sont dérangés, le vieux Anarque répond à Satan : « Etranger, tu ne m'es pas inconnu. Tu es » ce puissant chef qui a fait tête au roi des Cieux » dans une rebellion funeste pour toi. J'ai vu et j'ai » entendu ce grand trouble. Ce n'a pas été sans » bruit qu'est arrivée ruine sur ruine, déroute sur » déroute, confusion sur confusion, lorsqu'une » armée si nombreuse fuyant vers l'abyme épou- » vanté, les victorieuses légions, qui la poursui- » voient, sortoient par millions des portes du Ciel. » Je suis venu résider sur mes frontières pour » défendre les restes de mon domaine, autant que » je puis encore les défendre. A toute heure on » usurpe sur ce qui m'a été laissé, et voilà la suite » de vos divisions intestines. Depuis elles, ce sceptre » de l'antique Nuit est affoibli. L'Enfer, votre » prison, s'est d'abord étendu, en long et en large, » sous mes pieds. Ensuite, le globe de la terre, » monde nouveau, placé sur mon royaume, a été » suspendu par une chaîne d'or à ce côté du Ciel » d'où tombèrent tes légions. Si c'est là que tu veux » aller, tu n'en es plus éloigné. Te voilà près du » grand danger. Va et prospère. Les rapines, les » troubles, les ruines, sont mes avantages. »

Satan ne lui répond pas. Charmé d'apprendre qu'après avoir traversé tant de mers, il approche du rivage, plein d'alégresse et d'une vigueur nouvelle, il s'élève comme une pyramide de feu

sur la déserte étendue. Au travers des élémens, qui, en combattant entr'eux, se heurtent continuellement, il poursuit son voyage, et surmonte des périls plus grands que n'en eut à surmonter la navire Argo, quand elle passa au milieu de ces rochers qui s'entre-heurtent l'un l'autre, ou qu'Ulysse, quand pour éviter Charybde, il sut gouverner habilement son vaisseau plus près d'un autre gouffre.

Avec autant de peine, Satan continua sa difficile et fatigante route, difficile et fatigante pour lui une seule fois. Bientôt après l'homme tomba; et quel étrange changement après sa chute! Le Péché et la Mort construisirent, au même endroit, et suivant la trace de Satan (telle étoit la volonté du Ciel), un long et large chemin sur l'obscur abyme, qui, sur son gouffre bouillonnant, reçut, avec une douce patience, un pont d'une étonnante longueur, qui s'étendit depuis l'Enfer jusqu'aux extrémités de notre fragile globe. C'est ce pont, qu'en se croisant sans cesse, traversent les Esprits pervers, occupés à tenter ou à punir les mortels, non ceux que garde et protége la grâce particulière de Dieu et de ses saints Anges.

Voici enfin la sacrée influence de la lumière qui se fait sentir; voici une aurore tremblante qui paroît, et qui, du haut des murs du Ciel, pénètre jusque dans le sein de l'obscure nuit. Ici commence la juridiction la plus éloignée de la nature, et ses derniers ouvrages contraignent le Chaos, qui déjà

fait entendre moins de tumulte et de bruit, à se retirer comme un ennemi vaincu.

Les peines de Satan cessent, et sur une mer plus calme, trouvant son voyage facile, il s'avance en cotoyant une douteuse lumière. Tel un vaisseau, après avoir combattu contre les tempêtes, entre avec joie dans le port, quoique ses voiles soient déchirées, quoique ses mâts soient brisés. Dans un milieu plus léger et semblable à l'air, Satan se balance en étendant ses ailes, et de loin contemple à son aise le Ciel empyrée, dont l'étendue est si vaste, qu'il ne distingue pas si elle est ronde ou carrée. Il découvre les tours d'opale, et les crenaux de brillans saphirs, ornemens du séjour qui fut sa patrie. Il aperçoit ensuite l'univers suspendu par une chaîne d'or, qui lui paroît d'abord, comme paroît à nos yeux une étoile de la plus petite grandeur dans le voisinage de la lune.

Vers cet univers, tout rempli des noirs desseins que lui inspire l'ardeur de se venger, s'avança l'Esprit maudit dans une heure maudite.

NOTES

DU LIVRE SECOND.

Pag. 139, lig. 1. *Elevé sur un trône*, etc.

A l'ouverture de ce poëme, on a vu Satan, avec tous ses sujets, couché sur l'étang de feu. Voici la scène bien changée ! Il est au milieu de ses sujets, assis sur un trône superbe. Comment tant de magnificence dans le séjour de l'horreur, tant de lampes brillantes dans l'abyme des ténèbres, tant de majesté dans un Ange qui porte encore les cicatrices de la foudre, et tant de tranquillité dans ses auditeurs qui sont assis écoutant des harangues? Il ne faut pas faire tant de questions aux poètes : ils cherchent à nous amuser par le merveilleux. Les Démons ne sont point encore condamnés aux plus grands tourmens, et on va voir qu'ils ont des heures de récréation.

Même pag., lig. 4. *Ses puissans monarques*, etc.

Ce n'est point à ces monarques que Milton applique l'épithète *barbaric*, mais à l'or, imitant l'expression de Virgile, *Barbarico postes auro*.

Même pag., lig. 5. *Il doit sa grandeur*, etc.

Il va bientôt dire qu'il la doit *à un droit légitime*, *à des lois établies dans le Ciel ;* ce qu'il ne dira que par orgueil. Il avouera aussi que son droit a été confirmé par *un choix libre* de ses sujets, qui ne le laissent à leur tête, que parce qu'il mérite d'y être par son courage ; et il paroît bien, par ce

3

conseil, qu'il n'a pas une autorité despotique. Voilà le roi qu'établit Milton.

Pag. 139, lig. 13. *Puissances, etc.*

Nous allons voir, pour ainsi dire, un parlement d'Angleterre. Les orateurs parlent avec liberté et éloquence. Le discours de Satan est très-adroit : il fait voir que la première place, qui lui est due, ne peut lui être enviée, et il trouve dans leur malheur le sujet de leur union; ce qui les rend plus redoutables qu'auparavant.

Pag. 140, lig. 8. *Notre malheur si bien réparé, etc.*

Ce qu'il dit à cause de l'obéissance et du zèle avec lequel tous ses sujets sont accourus à sa voix : leur malheur est réparé par une si grande union.

Même pag., lig. 12. *Un état plus heureux dans le Ciel, etc.*

Quoiqu'il y ait différens degrés de dignité parmi les Anges, comme leur bonheur ne vient point de leur dignité, il n'y a point de jalousie parmi eux; mais Satan, le prince de l'orgueil, pense autrement. Il met le bonheur dans la dignité; et pour s'assurer de la sienne, il va faire entendre à ses sujets qu'aucun d'eux ne lui peut envier son rang. J'ai autrefois imité cet endroit. *Voyez les Réflexions sur la Poésie, tom. 2, pag.* 420.

Pag. 141, lig. 1. *La guerre ouverte, etc.*

Quand Satan a parlé, on a entendu parler l'orgueil; on va entendre parler la violence et le désespoir. On verra, dans le liv. VI, Moloch conserver ce caractère de fureur. Ici il commence son discours d'une manière brusque. Il est indigné de ce qu'on perd le temps à délibérer.

Pag. 142, lig. 7. *Que l'horreur de notre feu, etc.*

S'imaginer qu'ils mettront le Ciel en feu, en y portant le feu de l'Enfer, est l'idée d'un désespéré.

Pag. 142, lig. 23. *Vol difficile*, etc.

Il l'étoit, parce qu'ils tâchoient de s'opposer, par la force de leurs ailes, à la rapidité de leur chute; d'où il conclut qu'il leur est plus aisé de voler en haut qu'en bas. Cette raison n'est bonne à dire qu'à de pareils auditeurs.

Pag. 143, lig. 7. *Un fouet impitoyable*, etc.

Par qui est-il tenu? Apparemment par quelque Furie, comme dans le Tartare de Virgile, *Ultrix accincta flagello;* et parce que Virgile dit que les criminels enfermés dans le Tartare, *inclusi pœnam expectant*, Milton imagine dans les Enfers des heures de tourmens et de repos : imagination bizarre, mais favorable à ses fictions. Il n'auroit pu faire délibérer et agir des Esprits toujours dans les supplices. Cet endroit a été bien rendu par Dobson :

Quid verò graviùs, sævis quàm vincla tenebris
Dura pati, et pulsos Cœli felicibus arvis
Ducere perpetuos horrendo in gurgite luctus,
Quà strident flammæ æternùm, indomitisque rotantur
Vorticibus rapidæ, fuga nec datur ulla, tyranni
Cùm tristis jubet hora, et inexorabile flagrum
Evocat ad pœnas.

On pourroit demander à Milton comment Satan, qui est apparemment, comme les autres, condamné aux heures de tourmens, où il est *appelé à la torture par un fouet impitoyable*, aura la liberté d'être si long-temps absent de l'Enfer, dans le voyage qu'il va faire, et comment, soumis à ce fouet, peut-il être si fier de sa grandeur? J'ai déjà dit qu'il ne faut pas faire tant de questions aux poètes. Il est remarquable que ce Satan, si fièrement élevé sur son trône, et menaçant Dieu d'une guerre ouverte, va être tout d'un coup réduit à l'ambition d'aller seul, comme un fugitif, chercher l'homme; parce que, n'osant attaquer Dieu même, il sera trop heureux de pouvoir l'attaquer dans son ouvrage; en-

core n'osera-t-il attaquer cet ouvrage par la force, mais seulement par la ruse. Un pareil exploit n'est pas celui d'un puissant conquérant. Dryden a donc eu tort de dire que Satan étoit le héros du poëme.

Pag. 143, lig. 18. *Nous sommes sur le bord du néant, etc.*

Dans notre première traduction, on ne retrouve point cette image qui est très-poétique, et qui est ainsi rendue par Dobson :

Si lethi attingere fines
Non datur, extrema attigimus.

Le néant est représenté comme un abyme; les Démons ont été poussés jusque sur le bord; ils ne peuvent être poussés plus loin sans y tomber; mais ils n'y peuvent tomber, puisqu'ils ne peuvent être anéantis : ils n'ont donc plus rien à craindre.

Même pag., lig. 27. *A d'autres qu'à des Dieux, etc.*

Qu'à des Anges, qui n'ont rien à craindre de la part des Démons. Milton appelle souvent les Anges *Dieux*.

Même pag., lig. 28. *Bélial, etc.*

C'est l'Esprit de la luxure et de la débauche, comme on l'a vu dans le Livre précédent. Il va tenir un discours tout contraire à celui de Moloch. En lui, tout paroît douceur; en l'autre, tout étoit fureur; mais « en lui, dit Milton, tout » est faux, tout est vide, toutes ses pensées sont basses. » On va cependant trouver dans son discours plusieurs choses très-sensées, et il est le seul qui conseille un parti sage. Pourquoi donc Milton dit-il « qu'en lui tout est faux, et » qu'il jette le trouble dans les plus sages conseils? » Voilà le premier conseil où il ait encore assisté, et certainement ce n'est point un conseil du nombre des sages. Ce n'est point

de Bélial en particulier que le poète veut parler : il veut nous faire entendre en général qu'il faut se méfier des avis de tout voluptueux, parce que son caractère est faux, et qu'il a l'ame basse. Il peut dire des choses belles en apparence, mais dans le dessein de nous tromper. Bélial va conseiller la paix par des raisons qui paroîtront bonnes; mais ce n'est point par sa sagesse qu'il la conseille, c'est par lâcheté, timidité, paresse; et son raisonnement part d'un principe faux, puisqu'il soutient que les Démons doivent plus craindre le néant que leurs tourmens éternels.

Pag. 145, lig. 15. *Qui peut, par la pensée, etc.*

Voilà ce qui fait voir que Bélial dit de belles paroles, et souvent raisonne faux. Cet éloge de l'esprit est beau, mais un être condamné à des peines éternelles, songe-t-il à cet avantage? Il lui seroit plus avantageux d'être anéanti : grâce que ne lui accordera pas la vengeance divine, comme Bélial va le prouver. Quand Milton représente Bélial aimant mieux souffrir que d'être anéanti, il y a apparence qu'il a pris cette idée dans le mot fameux de Mécénas, qui étoit aussi un voluptueux. Le mot de Mécénas est fondé sur cette espérance qui ne quitte jamais l'homme sur la terre; mais dans l'Enfer, il n'y a plus d'espérance.

Pag. 146, lig. 3. *Et sommes-nous dans le pire des états, etc.*

Ici Bélial pense juste. Ils ont été dans un état bien plus cruel, et ils peuvent devenir encore bien plus malheureux. Ils doivent donc craindre de provoquer la colère de Dieu.

Même pag., lig. 8. *Nous demandions par grâce à l'abyme, etc.*

Idée sublime! Les Démons poursuivis par le Messie, furent, de leur aveu, si effrayés, qu'ils demandèrent par grâce à l'abyme de les recevoir, et que l'Enfer leur parut un asile.

Pag. 146, lig. 21. *Que renferment ses cataractes, etc.*

Fiction admirable! Les Démons, dans le séjour des flammes éternelles, et des lacs brûlans, voient encore sur leurs têtes des feux prêts à tomber sur eux. Les cataractes de notre firmament renferment des eaux qui tombèrent sur la terre, quand Dieu la punit par le déluge; les cataractes du firmament de l'Enfer renferment des feux qui tomberont sur les Démons quand Dieu l'ordonnera.

Pag. 147, lig. 6. *Que pouvons-nous? etc.*

Il va leur prouver par des raisons excellentes, qu'ils ne peuvent rien contre Dieu, ni par la force ni par la ruse, et que leur révolte contre lui a été imprudente. Il va jusqu'à leur dire que la loi qui les condamne à souffrir, n'est pas injuste. Il est étonnant que Satan et tous ses Pairs aient la patience d'entendre un pareil discours. Mais le poète a voulu représenter la liberté avec laquelle chacun doit parler dans un conseil d'Etat.

Même pag., lig. 20. *Pour souffrir comme pour agir, etc.*

Allusion à ces mots de Scévola dans Tite-Live : *et facere et pati fortia Romanum est.* Horace a dit aussi : *quid vis et facere et pati.*

Même pag., lig. 25. *Je ris, quand je vois ces braves, etc.*

Et comment Dieu ne rira-t-il pas de tous les projets des Démons, lorsqu'un d'eux est forcé d'en rire?

Pag. 148, lig. 2. *Cet arrêt est prononcé, etc.*

Puisqu'il est prononcé, les peines seront éternelles, mais elles peuvent devenir beaucoup plus grandes; il ne faut donc pas irriter davantage celui qui les impose. Jusque-là Bélial parle avec justesse; mais il s'égare quand il dit que

ces peines pourront finir, ou qu'ils se familiariseront avec elles. Son discours est un mélange de choses sensées et extravagantes.

Pag. 148, lig. 23. *Qu'un air de raison, etc.*

Mot à mot, *couvertes du manteau de la raison.*

Même pag., lig. 24. *Un repos honteux, etc.*

Le poëte devoit dire, *qui parut honteux aux Démons.*

Même pag., lig. 26. *Mammone, etc.*

Il va opiner pour la paix, comme Bélial; mais par un motif différent. Bélial, Dieu de la volupté, est timide, et craint un second combat. Mammone, Dieu des richesses, en trouve dans l'Enfer, et est content.

Page 149, lig. 23. *O ennuyeuse éternité! etc.*

Ce que Dobson a traduit :

Scilicèt is fuerit Cœlo labor, illa voluptas !
Heu quàm longa æterna dies, hos inter honores
Inviso oblatos Domino ?

Et ce que j'ai imité dans les vers suivans :

Quand même sa bonté daigneroit nous absoudre,
Vils esclaves, à quoi faudra-t-il nous résoudre ?
A répéter sans cesse, en présentant nos fleurs,
Des hymnes qui jamais ne sortant de nos cœurs,
Par nos lèvres seront prononcés avec peine.
Eh quoi, toujours chanter l'objet de notre haine,
Lâches adorateurs de sa divinité !
O concert ennuyeux ! O longue éternité !

Pag. 150, lig. 19. *Le Ciel paroît alors un Enfer, etc.*

Cet endroit mérite attention. Milton fait usage ici des expressions des Pseaumes; mais c'est depuis le péché de l'homme, que Dieu y est représenté au milieu des tonnerres.

Si, au commencement du livre VI, Dieu fait entendre son tonnerre, c'est pour annoncer sa colère, lorsque la révolte des Anges commence. Milton dépeint-il Dieu tonnant, lorsqu'il n'y avoit aucun coupable? Il n'a fait usage de son tonnerre pour frapper, que contre les Anges rebelles, puisque Satan dit : « Qui pouvoit connoître la force de ses » armes? » Il faut donc entendre, suivant la fiction de Milton, que Dieu, quoiqu'il n'y eût aucun coupable, s'enveloppoit quelquefois d'épaisses ténèbres, et faisoit entendre les mugissemens de son tonnerre, pour apprendre à des esprits libres et capables de tomber qu'il avoit des armes pour frapper les coupables.

Pag. 150, lig. 27. *Ces flammes peuvent devenir, etc.*

Mammone s'imagine, comme Bélial, qu'à force de brûler, ils y trouveront du plaisir. Le feu deviendra leur élément. Cette espérance est donc la seule qu'on puisse avoir en Enfer.

Page 151, ligne 7. *Un bruit sourd, etc.*

Cette comparaison paroît la même que celle qui est dans l'Enéide :

Cunctique fremebant
Cælicolæ assensu vario, ceu flamina prima
Cum deprensa fremunt sylvis, et cæca volutant
Murmura, venturos nautis prodentia ventos.

Ces deux comparaisons sont néanmoins différentes. Dans Virgile, le murmure des Dieux, que Junon a voulu remplir de colère, est comparé à ces premiers frémissemens qui annoncent la tempête; et le murmure des Démons, dont Moloch a voulu calmer la colère contre Dieu, est comparé, par Milton, aux derniers frémissemens, quand la tempête finit.

La voilà donc tout d'un coup éteinte, malgré les discours de Satan et de Moloch, toute cette fureur des Démons contre

Dieu. On les a vus, à la fin du livre précédent, ne respirer que la guerre, et lancer un défi contre le Ciel. Dès qu'ils ont eu le temps d'y faire réflexion, la crainte les a saisis, et dans tout ce que leurs orateurs ont dit, on reconnoît la terreur que la puissance de Dieu leur inspire. Prendre le parti du repos, parce qu'on trouve dans l'Enfer de l'or et des perles, parce qu'ils y établiront un vaste empire, et parce qu'ils s'y familiariseront avec le feu qui deviendra leur élément, c'est se repaître d'imaginations fort bizarres; mais ils aiment encore mieux se consoler ainsi, que se résoudre à attaquer Dieu; et le parti du repos alloit être pris, sans la proposition, qui va être faite, d'attaquer l'homme. Elle va ranimer en eux l'espoir de la vengeance.

Pag. 152, lig. 1. *De porter sur ses épaules, etc.*

Ce Démon, qui paroît capable de porter sur ses épaules le fardeau des plus puissantes monarchies, est celui dont le nom signifie *Dieu des mouches.* Milton le représente comme un grand ministre, « qui porte gravés sur son front les » soins publics, les profondes délibérations, un conseil » souverain. »

Même pag., lig. 5. *Un beau jour d'été, etc.*

Parce que, dans les pays chauds, tout le monde étant retiré chez soi à midi, le silence règne dans les villes. Milton avoit voyagé en Italie.

Même pag., lig. 10. *Princes de l'Enfer, etc.*

C'est comme s'il leur disoit : « Puisque vous voulez » établir ici un empire, je ne dois plus vous nommer que » Princes de l'Enfer. »

Même pag., lig. 12. *D'un nouvel empire, etc.*

En habile orateur, quand il voit l'assemblée séduite par

ceux qui ont conseillé la paix, il va, sans paroître proposer la guerre, conseiller un projet qui réunira tous les sentimens, et il commence par tourner en ridicule, celui de fonder dans l'Enfer un empire paisible.

Pag. 152, lig. 21. *Soit dans la hauteur des Cieux, etc.*

Il semble que tous les Démons ne soient assemblés dans ce conseil infernal, que pour vanter la puissance de Dieu. Voici leur lieutenant qui en parle comme l'auteur du Pseaume 138. *Si ascendero in Cœlum*, etc. Ce que M. le Franc a rendu si bien, en citant un passage de Platon conforme à cette vérité :

Si, des airs perçant les routes,
Je monte aux célestes voûtes,
Ce Dieu puissant s'offre à moi.
Des régions du tonnerre,
Si je descends sur la terre,
C'est encor lui que j'y voi.

Pag. 153, lig. 18. *Ni siége, ni embûche*, etc.

Par conséquent, guerre ouverte ou cachée, c'est folie d'y penser : nous ne pouvons l'attaquer que dans sa créature.

Même pag., lig. 20. *Si une prédiction*, etc.

La prédiction dont il parle, n'est pas celle de la création de l'homme, puisqu'il en parle d'une manière douteuse. Il est certain que l'homme sera créé, Dieu ayant déclaré sa volonté par un serment; mais il n'avoit pas dit en quel lieu il le placeroit; et il s'étoit peut-être répandu un bruit parmi les Anges, que, pour le placer, il créeroit un autre séjour que le Ciel. C'est de cette prédiction dont Béelzébuth parle d'une manière douteuse. Il croit que l'homme a été créé depuis leur chute du Ciel, parce que les Anges ont pu dire entr'eux autrefois, que si quelques-uns d'eux étoient infi-

dèles, de nouvelles créatures prendroient leur place. Ainsi les Anges savoient que l'homme seroit créé, mais non quand il seroit créé, ni où il seroit créé. L'homme étoit le sujet de leur entretien long-temps avant sa naissance, que Dieu avoit annoncée par un serment qui avoit fait trembler le Ciel; il n'avoit pas annoncé la création d'un soleil, d'une terre, etc. mais celle de l'homme, son grand ouvrage.

Pag. 154, lig. 10. *N'a d'autres défenseurs, etc.*

Ce qu'il dit pour leur faire espérer que peut-être les Anges, qu'ils ont à craindre, ne défendront pas l'homme.

Pag. 155, lig. 6. *A la honte, etc.*

Ils croiront travailler à sa honte, mais à la honte des Démons..... Cette réflexion est importante. Sans elle, le poète paroîtroit chanter la victoire du Démon; il chante au contraire ce qui deviendra sa honte.

Même pag., lig. 26. *Les cicatrices, etc.*

On verra, dans le Ve livre, les blessures que reçoivent les Anges dans le combat, se refermer aussitôt, parce que leur substance est comme l'air qui se réunit au moment qu'il est divisé. Pourquoi donc ces cicatrices leur sont-elles restées? Parce que c'est le Messie qui les a frappés de sa foudre. Ils en sont tous noircis.

Pag. 156, lig. 4. *Ces palpables ténèbres, etc.*

Expression dans l'Exode, c. 10.

Même pag., lig. 6. *L'île fortunée, etc.*

La terre suspendue dans l'Océan de l'air, peut poétiquement être appellée *Isle*.

Pag. 157, lig. 2. *Le chemin, qui, des Enfers, etc.*

Adroite éloquence! Il les voit tous effrayés de l'entreprise;

il en parle comme en étant lui-même effrayé, parce qu'il ne veut pas qu'on lui dispute la gloire d'affronter seul le danger.

Pag. 157, lig. 5. *Nous entourre neuf fois, etc.*

Mot à mot, *forme autour de nous neuf murailles.*

Même pag., lig. 6. *De brûlantes portes, etc.*

Comment le sait-il? Et si elles sont fortement barricadées, comment espère-t-il les ouvrir?

Même pag., lig. 9. *La vide profondeur, etc.*

Ce que Lucrèce appelle *inane profundum.* Milton appelle la nuit *unessential*, parce que, dans son empire, rien n'a forme.

Même pag., lig. 16. *Je serois indigne de ce trône, etc.*

Cette leçon, si utile aux rois, est tirée du 12e livre de l'Iliade, v. 310.

Pag. 158, lig. 8. *A ces mots, etc.*

Milton termine ce discours au milieu du vers, pour faire entendre que Satan se lève tout-à-coup, en s'interrompant.

Même pag., lig. 27. *Car toute idée de vertu, etc.*

On verra Satan tourmenté de remords, et ne se résoudre qu'à regret à perdre Adam et Eve. Dans ce poëme, les Diables ne sont, pour ainsi dire, que des Diables novices. Idée très-singulière, mais favorable aux fictions du poète. Ils reconnoissent ici qu'il est estimable de préférer le bien public à son bien particulier : ainsi toute idée de vertu n'est point éteinte en eux; mais l'action qu'ils louent dans leur général, n'a point pour principe l'amour du bien public; c'est au contraire pour son bien particulier qu'il agit; c'est pour s'affermir dans la première place. Ainsi les hommes se trompent

trompent souvent, dans les jugemens qu'ils portent, et louent des actions qui n'ont, pour principe, que l'orgueil. L'attention du poète, à donner d'utiles leçons de morale, est très-estimable, et celle qui va suivre est placée très-à-propos.

Pag. 159, lig. 22. *Ils cherchent à se détruire, etc.*

J'ai dit dans mon Epître sur l'Homme :

Que de guerres, hélas, que de sang, que de morts!
Quels perfides complots, quels barbares transports,
Quels crimes, qu'à regret on est forcé de croire,
Offre le genre humain, dans sa tragique histoire!

Dans quel temps la terre a-t-elle été sans guerre? Quand a-t-on cessé d'y voir des hommes égorgés par des hommes? Et pourquoi cette fureur de nous détruire, quand notre vie est si courte, et quand les esprits de la destruction travaillent jour et nuit à la nôtre, comme le dit si bien Milton? Pourquoi les sauvages même, qui n'ont point de conquêtes à faire, puisqu'ils ne possèdent rien, sont-ils en guerre entr'eux? Reconnoissons que Satan, homicide dès le commencement, est le prince du monde.

Pag. 160, lig. 3. *Un globe de Séraphins, etc.*

Milton peut avoir employé ce mot suivant la signification latine dans Virgile : *quà globus ille virûm.* Mais le même mot peut se prendre au sens propre, puisque des Esprits peuvent former un véritable globe.

Même pag., lig. 8. *Le métal sonore, etc.*

Milton ne dit point de quel métal sont ces trompettes; mais par le mot *Alchimie*, il donne à entendre qu'elles sont du métal le plus parfait que puisse produire la science de la chimie.

Pag. 160, lig. 19. *D'égayer ces heures ennuyeuses*, etc.

Lorsqu'au commencement de ce poëme, on a vu tous ces Anges étendus sur le lac de feu, on ne s'est point attendu à les voir, peu de temps après, sauter, gambader, escadronner, chanter. Ils ont (pardonnons cette fiction au poète) des heures où leurs tourmens redoublent, et des heures de relâche; et comme ces heures sont toujours *très-ennuyeuses pour eux*, et qu'ils portent partout leurs inquiétudes, ils cherchent à les dissiper. Dans la manière dont ils les dissipent, Addisson trouve, de la part du poète, une richesse d'invention surprenante, et d'autres trouvent une imagination extravagante. J'excuse le poète, parce qu'il a eu une morale en vue. Ce qui me le fait croire, c'est que du moins il ne met pas les Diables à table, et nous verrons, dans le Ciel, livre V, tous les Anges à table. Je crois donc qu'il a voulu ici montrer aux hommes la vanité des principales occupations dans lesquelles ils mettent leur gloire. Ces mêmes occupations sont celles des Démons; mais les hommes sont d'autant plus coupables de s'y livrer qu'au lieu de profiter d'un temps rapide pour apaiser un Dieu irrité, qu'ils peuvent apaiser, ils le perdent en jeux, en courses, en amusemens frivoles, et en questions inutiles.

Pag. 161, lig. 5. *Par de nombreux faits d'armes*, etc.

C'est-à-dire, par ces feux qui sont cause que le peuple croit voir, dans le Ciel, des armées et des combats imaginaires. *Voy*. 2. *Machabées*, *c*. 5.

Même pag., lig. 16. *D'autres plus tranquilles*, etc.

Quand même ils ne s'amuseroient pas à chanter *dans un vallon où règne le silence*, quand même ils seroient occupés à gémir, et à soupirer, à voler, ou à courir, ils seroient plus tranquilles que ces enragés, que la douleur force à

déraciner les rochers, comme la douleur força Hercule, brûlé par cette robe empoisonnée, à déraciner les pins. La comparaison est juste; mais pourquoi, entre des criminels condamnés aux mêmes supplices, cette grande différence dans leurs passe-temps? Ces musiciens, aussi bien que les philosophes qu'on va voir, étoient apparemment des Stoïciens, très-convaincus que la douleur n'est point un mal. Il est vrai que ces musiciens sont fort étonnans, lorsqu'ils prennent pour sujet de leurs concerts, à plusieurs parties, leurs exploits. Ils ont osé risquer un combat, et ils ont été précipités, du Ciel, au fond des Enfers, où ils sont condamnés à des peines éternelles. Beau sujet à chanter pour eux! J'excuse cette fiction, en disant que le poëte a voulu nous peindre les hommes, qui, dans l'état déplorable où ils sont, où tout leur annonce la colère du Ciel contre eux, chantent leur grandeur, et appellent leurs exploits des actions qui prouvent qu'ils sont abandonnés de Dieu.

Pag. 161, lig. 26. *Suspendoit les tourmens, etc.*

Les Démons qui dans leur rage lançoient des rochers, devoient donc venir entendre cette musique.

Même pag., lig. 28. *L'éloquence est le charme, etc.*

Milton, quoique musicien, donne, aux charmes de l'éloquence, la préférence sur ceux de la musique. Il a mis les musiciens, dans un vallon, il place sur une colline ceux qui parlent des choses élevées.

Pag. 162, lig. 10 et 11. *Vaine sagesse, fausse philosophie, etc.*

Et que pourront dire les hommes sur ces mêmes matières, lorsque des Anges, qui ont dû en être instruits dans le Ciel, d'où ils ne sont tombés que depuis dix jours, les ont déjà oubliées, et ne savent ce qu'ils disent, quand ils en veulent parler?

Pag. 162, lig. 17. *D'autres formant une grosse troupe, etc.*

Voilà les plus raisonnables; au lieu de s'amuser à chanter, ou à philosopher, ils vont reconnoître les lieux où ils se trouvent : ce qui engage le poète à faire la description des Enfers.

Même pag., lig 23. *Les quatre fleuves, etc.*

Le poète va nous donner la géographie de son Enfer. Il y met les quatre fleuves des Enfers de l'antiquité à cause de leurs noms : le *Stix*, de στυγεω, abhorrer; l'*Achéron*, d'ἄχος, douleur; le *Cocyte*, de κοκύω, lamenter; le *Phlégéton*, de φλεγω, brûler. Le Cocyte étoit, suivant Homère, un bras du Stix, et le Phlégéton sortoit de l'Achéron. Virgile a confondu ces fleuves. Les poètes en sont les maîtres. Milton use de la même autorité. Il met dans les Enfers un lac brûlant, à cause du lac de feu dont il est parlé dans l'Apocalypse, et il suppose que les quatre fleuves s'y viennent rendre. Il place loin d'eux le fleuve de l'Oubli, et ce fleuve n'est dans l'Enfer, que pour en augmenter les peines, en faisant naître un desir qui n'est jamais satisfait. Il suppose que ce fleuve sépare deux continens très-contraires, l'un tout de glace, et l'autre tout de feu; et les Démons sont forcés, à l'heure marquée, de passer de l'un à l'autre, afin que le passage rapide d'un genre de tourment à un autre tourment tout contraire, augmente le supplice. Il a pris cette idée dans ce passage de Job, c. 24 : *ad nimium calorem transeat ab aquis nivium, et usque ad Inferos peccatum illius;* et du 4e livre d'Esdras, dont l'auteur suppose les damnés tourmentés par le feu et par l'eau. Ainsi il réunit les idées qu'il prend dans les termes métaphoriques de l'Ecriture-Sainte, et celles que la Fable lui fournit. Son Enfer est un gouffre, une fosse, que couvre une voûte de feu, où peuvent encore s'ouvrir des cataractes pleines d'un nouveau feu. Il y a des monceaux de grêle, des campagnes de neige, sur lesquelles les Démons

sont poussés aux heures des tourmens ; des collines, des vallons, où ils vont sauter et chanter aux heures de récréation, et un palais magnifique où ils peuvent s'assembler. Quoique princes de l'Enfer, ils y sont soumis à la puissance de ces furies qui les traînent aux supplices. Satan a donc bien raison d'aller faire un voyage hors de son empire. Comment peut-il en sortir, et pourquoi y reviendra-t-il? J'ai déjà dit qu'il ne faut pas faire aux poètes tant de questions. Combien n'en pourroit-on pas faire au Tasse?

Pag. 163, lig. 13. *Le marais Serbonien, etc.*

Ce lac, dont il est parlé dans Hérodote et dans Lucain, est nommé ici fort inutilement.

Même pag., lig. 16. *La violence du froid, etc.*

Milton dit : *le froid brûle ;* comme Virgile a dit : *penetrabile frigus adurat.*

Pag. 164, lig. 5 et 6. *Méduse et Gorgone, etc.*

Puisque Milton vouloit mettre des furies dans son Enfer, il semble qu'il eût dû nommer plutôt Mégère et Alecto. Il est vrai que Virgile y a mis les Gorgones, et même Méduse, dans un de ces quatre vers qu'on croit de lui, et que rapporte Servius, liv. 6 :

Gorgonis in medio portentum immane Medusæ.

Sannazar a mis dans l'Enfer beaucoup d'autres monstres. On peut, en comparant ensemble la description qu'il en a faite, celle du Dante, et celle de Milton, remarquer jusqu'où les poètes étendent le privilége de la fiction.

Même pag., lig. 12. *Ces pâles malheureux, etc.*

Toute cette peinture terrible a été bien rendue par Dobson :

Trepido sic agmine, tristes
Erravere, vagæ sine lege, sine ordine, turmæ
Pallentes vultu immani, gelidoque rigentes
Membra metu, sors dira premit, nec meta laborum
Nec requies, palant obscurâ nocte per umbras,
Per mœstas latè valles, atque Alpium iniqua
Per juga, seu densata gelu, seu livida flammis,
Antra, lacus, scopulos, loca morte horrentia latè, etc.

Pag. 164, lig. 19. *Que Dieu créa dans sa malédiction, etc.*

Dieu créa, dans sa bénédiction, l'univers pour les hommes, après qu'il eut, suivant Milton, créé, dans sa malédiction, l'Enfer pour les Démons : *præparatus est Diabolo et Angelis ejus.* 1. *Mach.*

Pag. 165, lig. 4. *D'où il domine, etc.*

Nous ne pouvons rendre, dans notre langue, la force du mot que Milton emploie, et que le traducteur italien a rendu par *torreggiava.*

Même pag., lig. 7. *De Bengale, etc.*

Je ne m'arrêterai point à parler des îles de Ternate et de Tidore. Je ne m'occupe que de la poésie de Milton. Cette comparaison a été critiquée par Bentley. « Pourquoi, dit-il, » va-t-il chercher une flotte, quand un seul vaisseau suffi- » soit à sa comparaison? » Parce qu'il veut, comme Homère, qu'une comparaison serve d'ornement à son poëme; et c'est pour l'ornement qu'il suppose que cette flotte est partie de Bengale, et est chargée de parfums. Le lecteur se délasse dans ces comparaisons étendues. « Mais pourquoi, ajoute » Bentley, Milton dit-il que Satan paroît? etc. Il ne peut » être vu de personne dans son vol solitaire. » Milton veut dire, *si quelqu'un l'eût vu, il eût paru comme, etc.* D'ailleurs, la Muse qui chante, le voit.

Pag. 165, lig. 15. *Trois fois triples, etc.*

Ce ne sont point ces portes à deux battans, appelées par les Latins, *Bifores :*

Argenti bifores radiabant lumine valvæ,

Ovid.

mais les portes simples dont il est parlé dans Vitruve. Elles étoient souvent couvertes de fer, pour résister au feu :

Belli ferratos rupit Saturnia postes.

Virg.

Celles-ci sont composées de neuf plaques couchées les unes sur les autres, à la manière des boucliers, et comme on a dit de celui d'Ajax, *Clypei semptemplicis;* ces portes sont appelées, *trois fois triples.*

Même pag., lig. 21. *L'une, depuis la tête, etc.*

Cette figure monstrueuse est une imitation de celle que dépeint Hésiode. *Théog. v.* 297.

Même pag., lig. 26. *Les gueules de Cerbère, etc.*

Ovide a dit, *Cerbereos rictus.* Ce vers de Milton imite, dans la prononciation anglaise, le bruit d'un aboiement. On comprend, sans peine, pourquoi le poète a représenté le Péché sous la figure d'une belle femme, dont le corps se termine en serpent; on comprend aussi très-aisément que ces chiens sont l'image des remords. Jusqu'ici l'allégorie est juste et belle. Virgile, qui a mis aux portes des Enfers les maladies et la mort, y a mis aussi le péché, en disant, *mala mentis gaudia*, et les remords par ce vers :

Ultrices posuere cubilia curæ.

Pag. 166, lig. 6. *La nocturne magicienne, etc.*

Ces images de magiciennes et de sorcières de Laponie, ne

paroissoient pas extravagantes aux Anglais dans le temps que Milton écrivoit.

Pag. 166, lig. 11. *L'autre figure, etc.*

Milton a bien pu personnifier le Péché et la Mort. Le Péché est personnifié dans le style de l'Ecriture-Sainte : *in foribus Peccatum aderit, Gen. 4*, et dans Habacuc, la Mort précède la marche de Dieu : *ante faciem ejus ibit Mors.* Milton la met aux portes des Enfers, dont elle est la véritable portière; mais, par cette raison, elle ne devroit pas être assise au-dedans de cet Enfer rempli d'Esprits immortels. C'est sur des êtres périssables qu'elle doit régner; c'est dans le monde qu'elle *est entrée par le Péché.* Comme le monde est à peine créé, on peut dire qu'elle attend le moment favorable pour y entrer; et l'on peut approuver jusqu'ici ces deux personnages allégoriques, qui ont trouvé de grands admirateurs et de sévères censeurs. Je crois qu'on les peut concilier, en disant que la fiction est très-convenable au sujet, mais que le poète l'a trop étendue. Addisson appelle cette fiction un chef-d'œuvre, « pourvu, dit-il, qu'on ne la » considère pas comme une partie du poëme épique, parce » qu'elle n'a point assez de probabilité. » C'est ce que je n'entends point. Satan a enfanté le Péché, et le Péché a enfanté la Mort. Le poète devoit, à la vérité, épargner la peinture de ces générations incestueuses; mais ces deux personnages peuvent paroître et agir dans un pareil sujet. C'est pour cela qu'ils ont été si vantés par ce fameux évêque de Rochester, que nous avons possédé long-temps à Paris. Voici ce qu'il écrivoit à Pope : « Mon admiration pour Milton, » qui augmente tous les jours, est cause que, depuis que » je l'ai lu, je respecte moins le sublime d'Homère et la » majesté de Virgile. Pourriez-vous trouver, dans Homère, » quelque chose de comparable, pour la grandeur et la » justesse de l'invention, et pour la force et la beauté du

» coloris, à l'allégorie du Péché et de la Mort ? Je regardois » autrefois comme une plaisanterie la pensée de Barrows ; » mais maintenant je souscrirois presqu'à ses deux vers sur » Milton :

> Hæc quicunque leget, tantùm cecinisse putabit
> Mæonidem ranas, Virgilium culices.

Il n'auroit certainement pas souscrit à ces vers ; mais quand un homme comme lui, plein de la belle antiquité et d'un goût exquis, admire un morceau de poésie, il ne peut se tromper. Dans la fiction que j'examine, on trouve du grand et du sublime. La Mort et le Péché, qui, sortis l'un de l'autre, doivent tous deux leur origine à Satan, ne le connoissent pas et n'en sont point connus ; et tous trois se trouvent à la porte des Enfers, et sont prêts à se livrer un combat, qu'arrêtent les mots de *Fils* et de *Père* : c'est ce qui offre une scène surprenante, dont l'allégorie est belle, mais où il y a des détails condamnables.

Pag. 166, lig. 26. *Il n'a que du mépris pour tout être créé, etc.*

A la lettre, dans l'original, *Dieu et son Fils excepté, il n'estime ni ne craint aucune créature :* et Addisson avoue que l'ordre de la Syntaxe semble faire entendre que Milton met Dieu et son Fils au nombre des créatures. Mais c'est une négligence de style, qu'on doit, suivant Addisson, mettre au nombre de ces fautes pardonnables dont parle Horace. Dobson a traduit ainsi :

> Non ille creati
> Horreret quidam aut fugeret : timor unicus olli
> Magnus erat Pater, et magnum Patris incrementum.

Pag. 167, lig. 18. *Malheureux esclave de l'Enfer, etc.*

Ce fier monarque des Enfers ne s'attendoit pas à être ainsi humilié dans son royaume, et à s'entendre reprocher le péché de sa révolte par la Mort, en présence du péché.

Pag. 167, lig. 21. *Imposteur, etc.*

Il s'est appelé *Esprit du Ciel*, et il a appelé ce monstre, *Production de l'Enfer*. Il va apprendre que ce monstre est sa propre production.

Pag. 168, lig. 3. *Une des plus vastes constellations, etc.*

Milton la nomme l'Ophiuque ou la Serpentaire. Ces noms, dans un poëme, n'ont aucun agrément.

Même pag., lig. 4. *Secoue la peste, etc.*

On ne peut reprocher à un poète de faire usage d'une opinion populaire, quand il en tire une image si poétique.

Même pag., lig. 17. *Ne retrouvera plus qu'une seule fois un plus redoutable ennemi, etc.*

Jésus-Christ, qui, comme dit Saint-Paul, *a détruit le prince de la Mort*. C'est pour cela que le Péché va dire à Satan et à la Mort, que, s'ils combattoient l'un contre l'autre, ils serviroient la colère de celui qui doit les détruire tous deux. « Que signifie, dit M. de Voltaire, la Mort et Satan » prêts à se battre ? Je n'y vois aucune allégorie. » Il est naturel que Satan veuille écraser un monstre qui s'oppose à son passage. Il n'y a point en cela d'allégorie.

Même pag., lig. 24. *O père ! etc.*

Quelle surprise pour Satan d'entendre prononcer ces mots, *ô Père ! ô Fils !* Quelle affreuse reconnoissance !

Pag. 169, lig. 7. *Sans te dire, par son action, etc.*

La Mort lui a crié : « Que prétend ton bras? » Il répond : « Ce bras ne te le dira pas encore par son action, » c'est-à-dire, ne te frappera pas encore.

Même pag., lig. 13. *Jamais je ne vis objets, etc.*

Satan lui-même ne voit rien de si hideux que sa production, le Péché et la Mort.

Pag. 169, lig. 17. *Te parus si belle*, etc.

Le Péché paroît d'abord charmant; et quand la fureur de la passion est assouvie, il paroît affreux.

Même pag., lig. 24. *Je sortis brillante*, etc.

Le Péché, sortant de la tête de Satan, est une allégorie à la pensée de l'orgueil. Mais cette Déesse armée est une froide imitation de la naissance de Minerve, naissance dont l'allégorie est très-différente.

Même pag., lig. 27. *Reculèrent d'horreur*, etc.

Et pourquoi, puisqu'ils virent une Déesse brillante d'une beauté céleste? Ils ne commençoient encore qu'à écouter des pensées d'orgueil; ils n'avoient point annoncé leur révolte; ils étoient encore capables d'être effrayés à la vue de cette Déesse de Péché, quoique belle. L'allégorie est juste. Une âme long-temps innocente, prête à se livrer au crime, en a d'abord horreur.

Même pag., lig. 28. *Et m'appelèrent Até*, etc.

Pour conserver l'allégorie, il faut donner, dans notre langue, un nom féminin au Péché, et un nom masculin à la Mort. *Até*, Déesse du mal, et la Discorde, fut précipitée du Ciel, suivant Homère. *Ades* signifie mort, et le Dieu des morts.

Pag. 170, lig. 5. *Et tu t'abandonnas*, etc.

Jusqu'ici l'allégorie a mérité l'éloge de l'évêque de Rochester; mais il n'y a pas d'apparence qu'il ait approuvé la suite. L'idée de Milton est prise de l'épître de S. Jacques, c. 1. « Quand la concupiscence a conçu, elle enfante le » péché; et le péché étant accompli, engendre la mort. » Si donc le poète se fût contenté de faire répondre au

péché, « c'est toi qui m'as donné la naissance, et c'est de » moi que ce monstre est sorti, » tout étoit bien; mais le détail de ces naissances est odieux, et je souscris à la critique de M. de Voltaire. « Cette complication d'horreurs, » ce mélange d'incestes, cette foule de monstres, ces objets » dégoûtans et abominables, ne peuvent que révolter un » lecteur délicat.... S'il y a quelque allégorie cachée dans » le commerce du Péché avec la Mort, l'horreur de » l'image frappe plus que le dessein caché. »

Pag. 170, lig. 16. *Avec ordre de tenir fermées, etc.*

Comment peut-on donner un ordre au Péché? Connoît il l'obéissance?

Pag. 171, lig. 4. *Naquirent ces monstres, etc.*

Les Anges rebelles ne connurent ces tourmens des coupables, qu'après leur chute dans l'Enfer.

Même pag., lig. 18. *Je serai pour lui un amer morceau, etc.*

Il est certain que quand la Mort aura frappé l'Auteur de la vie, par ce péché et par cette mort l'empire du Péché sera détruit, ainsi que celui de la Mort. Mais comment la Mort peut-elle avoir déjà cette connoissance? Et quelle est cette allégorie de la Mort qui dans sa fureur voudroit dévorer jusqu'au Péché?

Même pag., lig. 24. *Nul n'est invulnérable, etc.*

Les Démons sont, à la vérité, immortels, mais Dieu peut les anéantir; il ne les laisse subsister que pour être éternellement punis. Ils sont dignes de mort. Par cette raison, le poète a peut-être supposé la naissance de la Mort, aussitôt après la chute des Anges, et avant la naissance des hommes.

Pag. 171, lig. 29. *O ma chère fille! etc.*

Satan, après avoir dit d'abord à ces deux spectres, qu'il n'avoit jamais vu d'*objets si détestables*, appelle l'un sa chère fille, et l'autre son aimable fils. Il se voit obligé de reconnoître ses productions.

Pag. 172, lig. 29. *D'un air embaumé, etc.*

Le Péché trouvera des coupables, la Mort des victimes: quel beaume pour tous deux!

Pag. 173, lig. 3. *Epouvantable sourire, etc.*

Dobson a traduit :

Informi distorquens ora cachinno
Horrendum risit.

Même pag., lig. 12. *Ades est toujours debout, etc.*

Ces portes si bien gardées et si bien barricadées; la première fois qu'on vient pour les faire ouvrir, vont aussitôt être ouvertes et ne se fermeront plus. Toute cette fiction a de grandes beautés et de grands défauts.

Même pag. lig. 15. *Qui m'oblige d'obéir? etc.*

Le Péché a raison. Ce n'est pas à Dieu, c'est au Diable qu'il doit obéir. Le Diable va le faire régner sur la terre; au lieu que s'il obéit à Dieu, il restera toujours assis aux portes de cet abyme.

Pag. 174, lig. 14. *Il ne fut plus en son pouvoir de les fermer, etc.*

« Je vois avec admiration, dit M. de Voltaire, le Péché » portier de l'Enfer, ouvrant les portes de l'abyme, mais » incapable de les fermer ensuite : ce qui est réellement » beau, parce que cela est vrai. » Il est bien vrai que c'est le Péché qui a ouvert les portes de l'Enfer, et que jamais

le Péché ne les fermera; il ne falloit donc pas lui en confier les clés ni la garde. Qu'est-ce qu'un portier qui ne peut fermer les portes qu'on lui donne à garder ? Il y a dans toute cette fiction, du beau, du vrai et du ridicule : ce qui montre combien il est difficile aux poëtes d'inventer, dans les sujets saints, des fictions toujours exactes. Milton devoit dire ici, que c'est Dieu qui permet au Péché d'ouvrir ces portes à Satan : c'est ce que Satan reconnoîtra, liv. IV, v. 897, quand il dira : « Si Dieu n'a pas voulu que je sorte » des Enfers, que n'a-t-il mis de plus fortes barres à ses » portes ? »

Pag. 174, lig. 21. *Les secrets de l'antique abyme, etc.*

Le lecteur va trouver autant de peine à pénétrer dans cet abyme que Satan. C'est l'empire du désordre. « Cette fiction, » dit M. de Voltaire, est plutôt une peinture qu'une allégorie ; » et je crois qu'elle mérite d'être approuvée, parce qu'elle » inspire du repect sans horreur. » Je ne vois pas qu'elle inspire aucun respect. Pour l'approuver, il faudroit l'entendre ; et il est encore plus difficile de l'entendre que celle du chaos dans Ovide, parce qu'on y trouve un mélange d'allusions trop recherchées aux principes de la physique ancienne. Ceux des anciens qui ne pouvoient comprendre que l'univers eût été créé de rien, crurent comprendre plus aisément un chaos éternel, c'est-à-dire une masse éternelle et informe de matière, où les semences de tous les corps étoient pêle-mêle confondues, où tous les élémens étoient en guerre jusqu'au moment où un Dieu y mit la paix, l'ordre et l'arrangement. Ce système plaît à Milton, qui ne dira jamais dans ce poëme, comme je le ferai remarquer, que Dieu ait créé l'univers de rien, parce qu'il suppose toujours une matière première : ainsi il a voulu embellir sa poésie d'une longue description de l'empire du

Chaos. Rousseau en a fait une plus belle dans une de ses allégories :

Avant que l'air, les eaux et la lumière,
Ensevelis dans la masse première,
Fussent éclos, par un ordre immortel,
Des vastes flancs de l'abyme éternel,
Tout n'étoit rien. La nature enchaînée,
Oisive, et morte avant que d'être née, etc.

Je n'en rapporte que ces vers, qui suffisent pour montrer que sa description, très-poétique, est aussi peu intelligible que celle d'Ovide et celle de Milton. Qu'est-ce qu'une Nature qui est *morte avant que d'être née*, ou qu'un abyme où, suivant Milton, *longueur, largeur, temps et lieu, tout périt?* Il vaut mieux s'en tenir à ce que dit fort bien Rousseau, qu'avant le jour de la création, *tout n'étoit rien*. Puisque tout n'étoit rien, tout a été créé de rien.

Pag. 175, lig. 6. *Pour servir de poids, etc.*

Milton est autorisé, dans ce qu'il dit ici, par un passage de Pline, liv. 11, c. 18; et par ce que Virgile a dit des abeilles :

Sæpe lapillos,
Ut cymbæ instabile fluctu jactante saburram
Tollunt.

Même pag., lig. 9. *Le Chaos est assis, etc.*

Ce tribunal où le Chaos juge et le Hasard décide, ressemble à plusieurs de nos tribunaux, dont *les décisions redoublent la discorde.*

Même pag., lig. 13. *Dans ce profond abyme, etc.*

Ces mêmes mots, dans l'original, ont commencé une période qui dure dix vers; et Richardson observe que, dans cette période, les mots sont placés dans un désordre pareil à celui du chaos.

Pag. 175, lig. 14. *Qui peut-être sera son tombeau, etc.*

Imité de ce vers de Lucrèce :

Omniparens, eadem rerum commune sepulcrum.

Pag. 176, lig. 9. *Et il tomberoit encore, etc.*

L'élévation de Satan, sa chute aussi rapide que celle d'un plomb, ce nuage de nitre, qui, en se dilatant, le repousse en haut, sont des peintures qui surprennent. Milton imite ici Homère, quand il dépeint Ulysse à la nage, luttant contre la mer.

Même pag., lig. 18. *L'Arismaspien, etc.*

Il en est parlé dans Pline, liv. 7, dans Lucain, liv. 3, et dans Hérodote. Je ne m'arrêterai point à expliquer ces antiques erreurs, qui ne devroient pas se trouver dans ce poëme.

Même pag., lig. 23. *Etoit hérissé, etc.*

Ce vers de Milton exprime, par son harmonie, la peine de Satan. On ne peut le prononcer sans s'arrêter à chaque monosyllabe. Il est pareil, dans sa rudesse, à celui d'Homère, Iliad. 23, v. 116.

Πολλὰ δ' ἄναντα, κάταντα, πάραντά τε, δόχμιά τ' ἦλθον.

Même pag., lig. 28. *Dans cet abyme si profond, etc.*

Bentley accuse Milton de se contredire, lorsqu'il représente Satan comme dans un abyme profond, puisqu'il vient d'y être élevé en sortant de l'Enfer. Il est donc, dit Bentley, dans un lieu bien plus haut que l'Enfer. Le trône du Chaos est en effet très-élevé au-dessus de l'Enfer, mais l'abyme entier du Chaos s'étend en partie au-dessous de l'Enfer. Satan, lorsqu'il sortit de l'Enfer, tomba de dix mille brasses; et le poète a ajouté qu'il tomberoit encore, sans

ce

nuage de nitre qui, en se dilatant, le repoussa en haut; ainsi maintenant il se trouve fort au-dessus de l'Enfer. La profondeur de cet abyme est donc immense.

Pag. 177, lig. 4. *La plus ancienne de toutes les choses, etc.*

parce que les ténèbres ont précédé la lumière. La Nuit est appelée, par les anciens, mère des Dieux et des hommes. Hésiode la faisoit fille du Chaos; Milton l'a ci-devant appelée, *incréée;* et en effet la Nuit doit être, chez les poètes, une divinité éternelle. Les anciens lui ont donné un char et des aîles; Milton la représente assise sur le trône du Chaos.

Même pag., lig. 7. *Erèbe, etc.*

Milton dit, *Ades;* mais j'ai été obligé de donner ce nom à la mort.

Même pag., lig. 7. *Démogorgon, etc.*

Ce mot signifie, génie de la terre. Il étoit, dit-on, principe de tout, n'avoit aucun principe, et habitoit dans les entrailles de la terre. C'est ce que nous apprend le passage d'un auteur grec, que nous n'avons plus, et qu'a cité Bocace dans sa généalogie des Dieux. Milton a raison de placer, dans l'Empire du Chaos, un Dieu si ténébreux.

Même pag., lig. 14. *Les lieux les plus reculés, etc.*

Le mot dont se sert Milton, *secrets*, signifie, comme dans ce vers de Virgile, *in secreta senis ducam*, les endroits reculés, et non pas les secrets du gouvernement. Dans l'Empire du Trouble, il n'y a point de secrets.

Même pag., lig. 20. *Possède près d'ici, etc.*

Le roi du Ciel possède tout; il est aussi le roi du Chaos et des Enfers, mais Satan le regarde comme un usurpateur.

Même pag., lig. 23. *Vous n'en recevrez pas, etc.*

Satan a assuré à ses sujets, en partant, qu'il alloit tra-

vailler pour eux ; il a dit la même chose au péché et à la mort ; il donne la même assurance aux puissances du Chaos. Il ne paroît travailler que pour le bien des autres.

Pag. 178, lig. 2. *Un visage, dont tous les traits, etc.*

Rien ne doit être en ordre dans la figure ni dans les discours du roi du Désordre ; il va pourtant tenir un discours suivi, et assez long.

Même pag., lig. 3. *Anarque, etc.*

Ce mot n'a jamais été de notre langue ; et s'il a été latin (non pas dans le bon siècle), il a voulu dire, un roi sans royaume. Dans la fiction de Milton, il faut s'en servir nécessairement pour dire le roi d'un royaume où il n'y a point de royaume ; parce que, dans le Chaos, tout se perd, *tout n'est rien.*

Même pag., lig. 12. *Sortoient par millions, etc.*

Les Anges ne poursuivirent pas leurs ennemis, qui furent précipités par le Messie seul. Ainsi, comme je l'ai observé sur le livre précédent, le Chaos ne dit pas la vérité, quoiqu'il dise, *j'ai vu.* Le Chaos croit voir ce qui n'est pas.

Même pag., lig. 13. *Je suis venu résider, etc.*

Ce pauvre roi, cet Anarque, qui a tant perdu, depuis la création des Enfers, et depuis celle de l'univers, vient résider sur ses frontières pour défendre son Empire.

Même pag., lig. 17. *De vos divisions, etc.*

Il faut lire, *your*, et non pas *our*, comme dans plusieurs éditions. Le Chaos, qui parle à Satan, lui dit : « Depuis cette » guerre entre vous et le Ciel, j'ai beaucoup perdu de mon » domaine » parce que toute création est à ses dépens. Il apprend une agréable nouvelle à Satan, en lui apprenant que l'univers a été créé.

Pag. 178, lig. 22. *Une chaîne d'or, etc.*

Cette chaîne soutient l'univers à ce côté du séjour de Dieu, d'où sont tombés les Anges. A tous les autres côtés, Dieu pourroit donc, par d'autres chaînes, suspendre d'autres univers. Quelle image de sa puissance!

Même pag., lig. 25. *Du grand danger, etc.*

Le Chaos ne regarde pas comme difficile et dangereux, le passage dans son Empire; le grand danger, selon lui, est dans l'Empire de la lumière.

Même pag., lig. 25 et 26. *Les rapines, les troubles, etc.*

Tel est le caractère du Chaos, comme dit Lucain;

Et Chaos, innumeros avidum confundere mundos.

Pag. 179, lig. 5. *La navire Argo, etc.*

Ces deux comparaisons étoient inutiles, et même elles ne sont pas justes.

Même pag., lig. 12. *L'homme tombé, etc.*

Un poète épique ne doit pas ordinairement annoncer ce qui doit arriver; mais dans ce sujet l'action principale ne peut être ignorée.

Même pag. lig. 20. *Qui, en se croisant, etc.*

Ce pont est rempli de Démons qui se croisent; parce que les uns, pour tenter les hommes, vont sur la terre; et les autres, qui en reviennent, amènent dans l'Enfer ceux qu'ils ont séduits.

Même pag., lig. 25. *Voici enfin, etc.*

Il semble que le poète soit aussi fatigué que Satan, dont

il a décrit le voyage, et aussi charmé que lui de sortir des ténèbres, et d'apercevoir une aurore tremblante.

Pag. 179, lig 28. *Ici commence, etc.*

Elle commence, par rapport à Satan qui arrive des Enfers. Elle est la plus éloignée du Ciel, et près de ses derniers ouvrages. Le Chaos y expire, ainsi que la jurisdiction de la nature.

Pag. 180, lig. 16. *L'univers suspendu, etc.*

Ce vers a trompé Addisson, Bentley, et notre premier traducteur. Ils ont cru que Satan voyoit la terre; mais il ne la découvrira qu'après être sorti du soleil, où il n'ira qu'après avoir erré long-temps sur la surface de l'univers. C'est à quoi il faut faire ici attention; parce que Milton, sans paroître vouloir nous donner une idée magnifique de la grandeur de l'univers, la donne, par sa fiction, à tout lecteur attentif.

Satan aperçoit dans ce moment le globe entier de l'univers nouvellement créé; mais ce globe comparé au Ciel empyrée, son ancien séjour, Ciel qui n'a point été créé, et qui n'est point matière, ne lui paroît d'abord que comme paroît aujourd'hui à nos yeux la plus petite étoile, que le voisinage de la lune nous fait paroître encore plus petite. Satan n'a encore vu ni étoile ni lune; le spectacle va se dévoiler à ses yeux par degrés. Cet univers, qui lui a paru d'abord si petit, lui paroîtra immense quand il y sera parvenu. Dans le livre suivant, il se promenera long-temps sur sa surface, jusqu'à ce qu'il trouve un passage qui le conduise dans l'intérieur de cette vaste enceinte. Il se précipitera au milieu des globes des étoiles, et parviendra à celui du soleil. Jusque-là, il n'aura point encore vu la terre, il s'informera de l'endroit où elle est, à l'Ange du soleil; instruit par lui, il en prendra la route, il y arrivera; et s'arrêtant sur le mont Niphate, il découvrira le Paradis terrestre, où est l'homme, qui occupe

une si petite place. Voilà le voyage de Satan : et Milton est admirable d'avoir su, par cette gradation, donner une telle idée de l'immensité de l'univers, et de la petitesse de l'atome sur lequel le genre humain étale son orgueil. Ce que Cicéron dit si bien dans le Songe de Scipion, quand il veut nous faire concevoir combien est petit cet espace dans lequel notre ambition veut s'étendre : *quantis in angustiis nostra gloria se dilatari velit*, la fiction de Milton le dit encore mieux.

SOMMAIRE

DU LIVRE TROISIÈME.

L'Eternel, environné des Anges, voit, du haut de son trône, Satan qui s'avance vers le monde nouvellement créé. Il prédit son dessein et son succès à son Fils qui est assis à sa droite, et il déclare qu'il fera grâce à l'homme séduit par la malice de Satan; que cependant cette grâce ne peut s'étendre sur toute la race humaine, si la justice divine n'est satisfaite par une victime capable de la satisfaire. Le Fils s'offre à être cette victime. Le Père l'accepte, et ordonne aux Anges d'adorer ce Fils qui doit s'incarner. Ils célèbrent, par un concert unanime, le Père et le Fils. Satan, descendu sur la surface extérieure du monde, après y avoir trouvé le limbe de vanité, passe à l'orbe du soleil, dont le conducteur Uriel, qu'il trompe, transformé en Ange de lumière, lui enseigne le lieu où l'homme a été placé. Satan y vole.

LE

PARADIS PERDU.

LIVRE TROISIÈME.

Je te salue, ô sainte lumière, fille aînée du Ciel, ou plutôt rayon co-éternel de l'Eternel! Ne puis-je pas t'appeler ainsi sans me tromper, puisque Dieu, qui est lumière, ne peut, de toute éternité, résider que dans une lumière inaccessible? C'est donc en toi qu'il réside, brillante effusion d'une brillante essence incréée. Aimes-tu mieux que je t'appelle ruisseau pur et céleste? Qui pourra en nommer la source? Tu étois avant le soleil, avant les Cieux; et lorsqu'à la voix de Dieu, le monde, conquête faite sur un vide informe et infini, sortit du noir sein des profondes eaux, tu le couvrois comme un vêtement.

Enfin, échappé de l'infernal étang, je remonte vers toi, avec des ailes qu'anime une force nouvelle, quoique j'aie été long-temps retenu dans ce ténébreux séjour; tandis que, volant tantôt dans l'obscurité la plus profonde, tantôt dans celle qui sépare le monde et les Enfers, j'ai chanté, sur un

ton différent de celui d'Orphée, le Chaos et l'éternelle Nuit. Une Muse divine m'a appris à descendre jusque dans ces noirs abymes, et à en remonter: voyage pénible et rare. Heureusement sauvé, je reviens à toi, et je sens déjà ta souveraine et vivifiante influence; mais tu ne reviens pas éclairer ces yeux, qui se tournent en vain de tous côtés, cherchant tes éclatans rayons, sans en pouvoir découvrir l'aurore, soit qu'un mal sans remède ait entièrement éteint ces yeux, soit que de sombres voiles me privent de leur usage. Je ne cesse pas cependant, emporté par l'amour d'un chant sacré, de parcourir ces lieux, que fréquentent les Muses, claires fontaines, sombres bocages, collines que dore le soleil.

Mais c'est toi surtout, ô montagne de Sion, ce sont les ruisseaux qui arrosent tes pieds saints, en coulant avec un doux murmure, que je visite toutes les nuits, ne perdant jamais le souvenir de ces deux fameux mortels semblables à moi dans le malheur (puissé-je leur être semblable dans la gloire!), l'aveugle Thamyris, l'aveugle Homère; et ces deux devins antiques, Tirésias et Phinée! Ainsi, me nourrissant de pensées que suivent rapidement d'harmonieux accords, je suis semblable à l'oiseau qui veille et chante dans l'obscurité, et qui, dans l'épaisseur des ombres, fait retentir les bois de ses chants nocturnes.

Hélas, les années et les saisons reviennent, et jamais le jour ne revient pour moi! Ce n'est plus

pour moi que les douces approches du soir et du matin varient les couleurs des fleurs du printemps et des roses de l'été. Ce n'est plus pour moi que les brebis et les genisses errantes bondissent dans les campagnes. Ce n'est plus pour moi que sur le front des hommes brille l'image divine. Un sombre nuage me couvre ; une éternelle obscurité m'ensevelit, et me prive de l'aimable société des humains, et de ce livre dont l'étude est si belle, et qui, inutilement présenté devant moi, n'est plus qu'un tableau informe, où tous les ouvrages de la nature sont entièrement effacés. Hélas, mon malheur ferme en moi l'entrée à toutes les connoissances !

Redouble donc tes clartés en mon âme, ô céleste lumière ; répands tous tes rayons en elle ; daigne y placer des yeux ; dissipe et écarte loin d'elle ces épais brouillards, afin que je puisse voir et raconter des choses invisibles aux yeux mortels !

Le Père tout-puissant, du haut du pur Empyrée, où il est assis sur un trône élevé au-dessus de toute hauteur, baissa ses regards, et d'un coup-d'œil contempla ses ouvrages, et les ouvrages de ses ouvrages. Toutes les Saintetés du Ciel, en aussi grand nombre que les étoiles, l'environnent debout en sa présence, et goûtent en le voyant cette béatitude qui surpasse toute expression. A sa droite, est assis son Fils unique, brillante image de sa gloire. Il voit d'abord, sur la terre, nos premiers parens, et toute la race humaine que nos deux parens représentent. Placés dans un jardin délicieux, ils y

goûtoient, dans une heureuse solitude, des fruits immortels de joie et d'amour : joie que rien n'interrompt, amour qu'aucun autre n'affoiblit ! Observant ensuite l'Enfer et l'abyme qui est entre l'Enfer et la terre, il aperçoit Satan, qui, du côté de la Nuit, cotoie les murs du Ciel, et, élevé dans un air ténébreux, s'apprête à abattre ses ailes fatiguées, et à poser ses pieds impatiens sur l'aride surface de ce monde, qui lui paroît une terre ferme en forme de globe sans firmament. Il ignore si ce qu'il voit est l'océan ou l'air. Dieu, l'observant de ce regard dont il découvre le passé, le présent et l'avenir, annonça ainsi à son Fils cet avenir à ses yeux présent :

« Toi, que j'ai engendré, ô mon Fils unique, » vois-tu quelle rage transporte notre adversaire? » Ni ces bornes qui lui sont prescrites, les barrières » de l'Enfer, ni toutes les chaînes dont il y a été » entouré, ni le vide de l'immense abyme, rien » n'a pu le retenir : tant est violent le désespoir qui » l'anime à une vengeance qui retombera sur sa » tête rebelle ! Maintenant, après avoir rompu tous » ses liens, il vole non loin du Ciel, sur les limites » de la région lumineuse, cherchant le monde nou- » vellement créé, et l'homme qui y est placé, dans » le dessein de tenter s'il pourra le détruire par la » force, ou s'il pourra, pour lui être encore plus » fatal, le pervertir par quelque trompeur artifice. » Il le pervertira. L'homme, prêtant l'oreille à ses » mensonges flatteurs, n'hésitera point à trans-

» gresser le seul commandement que je lui ai im-
» posé, ne voulant de lui que ce seul gage de son
» obéissance. Il tombera, et avec lui tombera sa
» race infidelle. A qui en imputer la faute? A quel
» autre qu'à lui-même? L'ingrat! Il a reçu de moi
» tout ce qu'il en pouvoit recevoir. Je l'ai fait juste
» et droit; il a la force de se soutenir, quoique
» libre de tomber; et j'ai créé, dans le même état,
» toutes les puissances célestes et tous les Esprits,
» ceux qui se sont soutenus et ceux qui sont tom-
» bés; et c'est librement que se sont soutenus ceux
» qui se sont soutenus, et que sont tombés ceux
» qui sont tombés. S'ils n'eussent point été libres,
» quelle preuve sincère auroient-ils pu me donner
» d'une entière fidélité, d'une foi constante, d'un
» véritable amour? Lorsqu'on ne fait que ce qu'on
» est contraint de faire, et non ce qu'on veut, qu'y
» a-t-il en cela de louable? Et quel plaisir aurois-je
» pu trouver dans une obéissance ainsi rendue, si
» la volonté et la raison (la raison veut aussi faire
» un choix), toutes deux vaines et oisives, dé-
» pouillées de toute liberté, eussent toutes deux
» servi la nécessité, et non pas moi? Ainsi donc,
» créés dans l'état où il étoit juste de les mettre,
» ils ne peuvent justement accuser, ni leur créa-
» teur, ni leur nature, ni leur destinée, comme si
» leurs volontés étoient réglées par la prédesti-
» nation, et disposées par des décrets absolus, ou
» par une prescience suprême. Le décret de leur
» révolte est leur propre ouvrage, et non pas le

» mien. Quand je la prévois, ma prescience n'a » aucune influence sur leur faute, qui, n'étant point » prévue, n'arriveroit pas moins. Ainsi, sans la » moindre impulsion, sans la moindre ombre de » destinée, sans que la prescience d'un maître » immuable en soit cause, quand les hommes pé- » chent, ils sont eux seuls auteurs de ce qu'ils font, » soit qu'ils jugent, soit qu'ils choisissent. Je les ai » fait libres, et ils resteront toujours libres, jusqu'à » ce qu'ils s'enchaînent eux-mêmes; autrement il » me faudroit changer leur nature, et révoquer le » décret puissant, immuable, éternel, qui a ordonné » leur liberté; et c'est par eux-mêmes que leur » chute a été ordonnée. Les premiers coupables, » les Anges infidèles, sont tombés par leur propre » séduction. Ils se sont trompés et dépravés eux- » mêmes. L'homme est tombé, séduit par ces pre- » miers coupables. Ainsi, l'homme trouvera grâce, » et il n'en est point pour les autres. Ma gloire écla- » tera, dans le Ciel et sur la terre, par la justice » et la miséricorde; mais la miséricorde, dès le » commencement et jusqu'à la fin, brillera davan- » tage. »

Tandis que Dieu parloit, le Ciel étoit rempli d'une odeur d'ambroisie, qui, dans les bienheureux Esprits élus, répandoit une joie nouvelle et ineffable. Son Fils parut éclatant d'une incomparable gloire. En lui brilla tout son Père substantiellement exprimé, et sur son visage éclatèrent la miséricorde divine, l'amour sans fin, la grâce sans mesure: ce

que firent connoître ces mots qu'il adressa à son Père :

« O mon Père, quelle douce parole a terminé » votre arrêt suprême : *l'homme trouvera grâce !* Le » Ciel et la terre éleveront toujours leur voix pour » célébrer vos louanges; et près de votre trône, » retentira l'harmonie des hymnes sans nombre, et » des sacrés cantiques qui vous béniront sans cesse. » Eh quoi! En effet, l'homme périroit-il? L'homme, » votre dernier ouvrage, et ouvrage tant aimé? » L'homme, votre fils le plus jeune? Tomberoit-il, » pour s'être laissé surprendre à une tromperie, à » laquelle, à la vérité, il a joint sa propre folie? » Ah, loin de vous cette pensée! Qu'elle soit loin » de vous, ô mon Père, juge souverain, et juge » équitable de toutes vos créatures! Se pourroit-il » que l'ennemi réussît dans ses projets, et renversât » les vôtres? Rempliroit-il toute sa malice? Ren- » droit-il votre bonté inutile? Et retourneroit-il, » quoique chargé d'une plus terrible condamnation, » tout fier d'avoir satisfait sa vengeance, et d'avoir » entraîné avec lui, dans l'Enfer, toute l'humaine » race par lui corrompue? Voudriez-vous détruire » vous-même votre créature; et à cause de lui, dé- » faire ce que vous avez fait pour votre gloire, et » donner lieu aux blasphémateurs de faire, sur » votre bonté et sur votre grandeur, des questions » impies, dans lesquelles ils ne seroient point con- » fondus? »

Le souverain Créateur lui répondit : « O Fils, en

» qui mon âme a mis ses plus chères délices, Fils
» né de mon sein ; Fils, qui seul êtes mon verbe,
» ma sagesse et ma puissance agissante, vous venez
» de dire tout ce qui est conforme à mes pensées,
» tout ce qu'ont arrêté mes décrets éternels. L'hu-
» maine race ne sera pas entièrement perdue. Qui
» sera sauvé ? Celui qui voudra l'être ; et il le vou-
» dra, non par la volonté qui sera en lui, mais par
» la grâce qui est en moi, et qui sera librement
» accordée. Je voudrai bien renouveler en lui son
» pouvoir affoibli, son pouvoir qui, depuis le péché,
» est devenu l'esclave d'impurs et de violens desirs.
» Par moi il pourra combattre encore, à armes
» égales, contre son mortel ennemi ; par moi sou-
» tenu, afin qu'il connoisse combien, depuis sa
» chute, son état est foible, et qu'il rapporte toute
» sa délivrance à moi, et à nul autre qu'à moi. J'en
» ai déjà choisi quelques-uns entre tous les autres.
» Par une grâce particulière ils sont élus. Telle est
» ma volonté. Les autres entendront ma voix qui
» les rappellera ; ils seront souvent avertis, dans
» leur état criminel, d'apaiser au plutôt la Divi-
» nité irritée, tandis que la grâce offerte les y invite.
» Ainsi, j'éclairerai leurs sens ténébreux d'une ma-
» nière suffisante ; j'amollirai leurs cœurs de pierre,
» afin qu'ils puissent prier, se repentir, et me ren-
» dre l'obéissance qu'ils me doivent. A cette obéis-
» sance, aux hommages, quoique dus, qu'ils me
» rendront avec sincérité, à leur repentir, à leurs
» prières, mon oreille ne sera point sourde, mes

» yeux ne seront point fermés, et je mettrai en eux,
» pour être leur guide, la conscience, arbitre en-
» tr'eux et moi. Ceux qui l'écouteront, parvenant
» d'une lumière bien employée à une autre lumière,
» et persévérant jusqu'à la fin, arriveront au salut.
» Ma longue tolérance, mon jour de grâce ne sera
» point goûté de ceux qui le négligeront et le mé-
» priseront; mais durs et aveugles, ils seront encore
» endurcis et aveuglés, afin qu'ils trébuchent, et
» que leur chute soit plus grande. Voilà les seuls
» que j'exclus de la miséricorde.

» Cependant tout n'est pas encore réglé. L'homme,
» par sa désobéissance, ayant rompu le lien de la
» fidélité, ayant péché contre la suprême majesté
» du Ciel, en aspirant à la Divinité, a tout perdu,
» et il ne lui reste rien qui soit capable d'expier sa
» trahison. Victime de la destruction, il y est dé-
» voué. Il faut qu'il meure avec toute sa postérité.
» Il faut, ou que la justice périsse, ou qu'il meure,
» à moins que quelqu'autre, capable de satisfaire
» à cette sévère justice, ne s'offre volontairement.
» Il faut mort pour mort. Parlez, célestes Puissances:
» où trouverons-nous un pareil amour? Qui de vous
» veut se rendre mortel, pour racheter l'homme
» devenu mortel par son crime? Quel juste sauvera
» l'injuste? Une charité si grande se trouvera-t-elle
» dans toute l'étendue des Cieux? »

A cette demande, les Chœurs célestes restent muets, et tout le Ciel est en silence. Il ne paroît, en faveur de l'homme, ni patron, ni intercesseur,

ni moins encore qui ose mettre sur sa propre tête le poids terrible d'un tel crime, et se charger d'en payer la rançon. Toute la race humaine, non rachetée, étoit donc perdue, et, par un sévère arrêt, adjugée à la Mort et à l'Enfer, si le Fils de Dieu, en qui réside la plénitude de l'Amour divin, n'eût renouvelé sa tendre médiation.

« Mon Père, votre parole a été prononcée : » *l'homme trouvera grâce*. Manqueroit-elle de » moyens pour aller à lui, cette grâce, qui, plus » prompte que vos messagers ailés, sait trouver » tant de chemins pour aller visiter toutes vos créa- » tures, sans attendre qu'on la prévienne, qu'on » l'implore, et qu'on la cherche ? Quel bonheur » pour l'homme, si elle le prévient! Il ne la pourra » jamais chercher, s'il est une fois perdu, et mort » dans le péché. Débiteur ruiné, il ne peut fournir » pour lui expiation ni offrande. Me voici donc. » C'est moi pour lui, c'est vie pour vie que j'offre. » Que sur moi tombe toute votre colère. Que ce » soit moi qui vous représente l'homme. Pour » l'amour de lui, je quitterai votre sein; je me dé- » pouillerai librement de cette gloire que je partage » librement avec vous, et je mourrai pour lui, » victime volontaire. Que sur moi la mort déploie » toute sa rage : je ne resterai pas long-temps vaincu » sous son ténébreux empire. C'est par vous que » je possède pour toujours la vie en moi-même, et » c'est pour vous que je vis. En me laissant vaincre » par la mort, en lui accordant ce qui peut mourir

» en

» en moi, je paierai la dette; mais vous ne per-
» mettrez pas que je sois sa proie dans l'horreur
» du tombeau. Vous ne souffrirez pas que mon
» âme sans tache reste pour toujours avec la
» corruption. Je me leverai victorieux; et terras-
» sant, à mon tour, mon vainqueur, je m'ornerai
» des dépouilles qui faisoient son orgueil. La mort,
» frappée d'une nouvelle blessure, et désarmée de
» son homicide dard, sera honteusement renversée.
» Dans un éclatant triomphe, j'enleverai, malgré
» l'Enfer, l'Enfer captif au milieu des airs, et les
» puissances des ténèbres enchaînées à mon char. Le
» spectacle vous charmera, et vous sourirez du haut
» des Cieux; tandis que, relevé par vous, je mettrai
» sous mes pieds, tous mes ennemis, et la mort elle-
» même, qui, à la fin, de son propre cadavre,
» rassasiera le tombeau. Alors, environné de la
» multitude que j'aurai rachetée, je retournerai au
» Ciel après une longue absence, et j'y rentrerai,
» ô mon Père, pour revoir votre face, où, tous les
» tristes nuages ayant été dissipés, brillera la récon-
» ciliation et la paix. Toute colère cessera, et une
» joie entière régnera dans votre demeure. »

Il cesse de parler; mais par la douceur de ses regards, en gardant le silence, il parle encore. Un immortel amour pour la race mortelle, y brille; et, encore plus que cet amour, y brille l'obéissance filiale. Victime contente de s'être offerte, il attend la décision de son auguste Père. Les Esprits bienheureux, saisis d'étonnement, attendent quel sera

l'effet de ce discours, et le Tout-Puissant parla ainsi :

« O vous, dans le Ciel et sur la terre, seule paix » pour le genre humain objet de la colère ; ô vous » ma seule complaisance, vous savez combien tous » mes ouvrages me sont chers; et l'homme, quoique » créé le dernier, ne m'est pas le moins cher de » tous, puisque je consens pour lui d'être séparé » de vous pour quelque temps. Je consens que, » quittant ma droite, et loin de mon sein, vous » alliez sauver toute cette race perdue. A votre » nature, joignez donc la leur, avec laquelle vous » pouvez seul les racheter. Soyez vous-même, sur » la terre, homme avec les hommes. Devenu chair, » quand les temps seront accomplis, et sortant du » sein d'une vierge par une naissance miraculeuse, » soyez, au lieu d'Adam, quoiqu'enfant d'Adam, » le chef de l'humaine race. De même qu'en lui tout » est péri; en vous, comme seconde racine, tout » revivra, et nul ne revivra qu'en vous. Son crime » a rendu coupables tous ses enfans; et par vos » mérites imputés, seront absous ceux qui, renon- » çant à leurs propres mérites, de quelque nature » que soient leurs actions, vivront transplantés en » vous, et de vous recevront une nouvelle vie. » Ainsi, comme la justice le demande, l'homme » satisfaisant pour l'homme, sera jugé et condamné » à mort. Couché dans les bras de la mort, il » se relevera, et relevera avec lui ses frères ra- » chetés par son précieux sang. Ainsi, la haine

» infernale sera surpassée par l'amour céleste. Je
» vous aurai abandonné à la mort, et vous l'aurez
» acceptée pour faire l'office de rédempteur, ra-
» chetant d'un prix si cher ce que la haine infer-
» nale a si aisément détruit dans ceux qui, pouvant
» avoir leur grâce, ne la reçoivent pas. Quoique,
» descendant à la condition humaine vous en
» preniez la nature, vous ne perdrez rien de celle
» qui est la vôtre; lorsque, sorti d'un trône sur
» lequel, élevé aussi haut que Dieu, dans l'éter-
» nelle félicité vous jouissez comme lui de la divi-
» nité, vous voulez bien tout quitter pour sauver
» un monde entièrement perdu, vous vous mon-
» trez, par le mérite encore plus que par le droit
» de naissance, Fils de Dieu, plus admirable encore
» par la bonté, que par la dignité et la grandeur,
» puisque, quelque gloire qui abonde en vous,
» l'amour y abonde davantage. C'est pourquoi,
» par votre humiliation, vous éleverez avec vous
» votre humanité jusqu'à votre trône. Ici vous serez
» assis incarné; ici vous régnerez Dieu et homme
» à la fois, Fils de Dieu, et Fils de l'homme, établi,
» par une onction sacrée, roi universel. Régnez
» éternellement, jouissez de vos mérites; je soumets
» à vous, comme au Chef suprême, Trônes,
» Principautés, Puissances, Dominations. Tout
» genou fléchira devant vous dans le Ciel, sur la
» terre, et jusque dans l'Enfer le plus profond.
» Lorsqu'environné d'un glorieux cortége, vous
» paroîtrez au haut du Firmament, et qu'envoyés

» par vous, les Archanges, vos Hérauts, citeront » les nations à votre terrible tribunal, aussitôt les » vivans et les morts des siècles passés, tous en- » semble appelés, se hâteront de se rendre à cet » universel jugement : tant aura été violent le bruit » qui aura rompu leur sommeil. Alors, dans l'as- » semblée de vos Saints, vous jugerez tous les » coupables, hommes ou Anges, qui seront acca- » blés de leur arrêt; et l'Enfer, rempli du nombre » d'habitans qu'il doit avoir, sera fermé pour jamais. » Les flammes cependant consumeront le monde; » et de ses cendres, sortira un Ciel nouveau, une » terre nouvelle, séjour des justes, où, après toutes » leurs longues tribulations, trouvant des siècles » d'or, féconds en saintes vertus, ils verront briller » la joie, l'amour, et les charmes de la vérité. Vous » pourrez enfin quitter votre sceptre royal. Les » marques de puissance seront devenues inutiles. » Dieu sera tout en tous. O vous, célestes Divinités, » adorez celui qui meurt, pour que toutes choses » s'accomplissent ! Que le Fils soit honoré et adoré » comme le Père. »

Le Tout-Puissant avoit à peine cessé de parler : tous les Anges faisant éclater leur joie par une acclamation aussi retentissante que celle d'une multitude innombrable, et aussi mélodieuse que celle que forme un concert de Bienheureux, le Ciel fut rempli de cris de réjouissance, et un long *Hosanna* se fit entendre dans les régions éternelles. Humblement inclinés devant le trône du Père et devant

le trône du Fils, ils déposent à leurs pieds, dans une solennelle adoration, leurs couronnes, où brillent l'or et l'amaranthe; immortelle amaranthe qui, d'abord commençant à se lever près de l'arbre de vie dans le Paradis terrestre, fut bientôt (l'homme étant devenu coupable) rapportée dans le Ciel, lieu de son origine. C'est là qu'elle fleurit heureusement, et que s'élevant avec gloire, elle couvre de son ombrage la fontaine de vie; et ce fleuve de félicité, qui, traversant le Ciel, roule son onde plus pure que l'ambre, sur des fleurs telles qu'en produit le séjour du bonheur: c'est de ces fleurs dont les Anges ornent leur rayonnante chevelure; et dans cet instant, l'endroit du Ciel où ils étoient, jonché de leurs guirlandes, dont la pourpre se mêloit aux couleurs des célestes roses, brilloit comme une mer de jaspe. Ils remettent leurs couronnes sur leurs têtes, et prennent leurs harpes d'or: harpes brillantes et toujours d'accord, qui sont suspendues à leurs côtés comme des carquois. Après la charmante symphonie d'un prélude d'une douceur ravissante, commence leur sacré concert, où ne manque aucune voix, et où toutes n'en font qu'une mélodieuse: tant est parfait l'accord de la céleste musique!

C'est vous qu'ils chantent le premier, Père tout-puissant, immuable, immortel, infini, monarque éternel, auteur de tout être, source de toute lumière. Toujours invisible au milieu de cette glorieuse clarté, vous êtes assis sur un trône inaccessible; et

même, lorsque voilant l'amas entier de vos rayons, vous n'en laissez sortir, au travers de la nuée, dont vous vous faites un temple, qu'une extrémité que son excessive lumière ne permet pas de contempler, le Ciel est encore ébloui; et le plus brillant Séraphin, n'osant approcher, couvre ses yeux de ses deux ailes.

Ils vous chantent ensuite, vous qui précédez toute création, vous, Fils, la génération du Père, vous, sa divine ressemblance, en qui devient visible, et brille, sans nuage, ce Père tout-puissant, qui ne peut autrement être visible à la créature. C'est en vous qu'imprimée, réside la splendeur de sa gloire; c'est en vous que transmise, repose la plénitude de son esprit. Par vous il créa les Cieux des Cieux, et toutes les Puissances qu'ils renferment. Par vous, il précipita les ambitieuses Dominations, le jour que vous n'épargnâtes pas son terrible tonnerre, et que vous n'arrêtâtes point les roues de votre char enflammé, sous lequel l'éternel édifice des Cieux trembla, tandis que vous les faisiez passer sur les têtes des rebelles renversés. Quand vous revîntes de leur poursuite, vos sujets ne chantèrent que vous, ils n'exaltèrent que le Fils, héritier de la puissance du Père, et exécuteur de sa redoutable vengeance sur ses ennemis, non sur l'homme. Leur malice l'a fait tomber; et vous Père des miséricordes et des grâces, loin de le condamner aussi sévèrement, vous avez paru incliner à la pitié. Votre cher et unique Fils, sitôt qu'il a aperçu que vous

n'aviez pas dessein de condamner aussi sévèrement l'homme fragile, et que même vous incliniez à la pitié, prompt à apaiser votre colère, et à terminer le combat qui paroissoit sur votre face entre la justice et la bonté, sans être retenu dans cette gloire heureuse, dans laquelle il est assis à votre droite, s'est offert lui-même à la mort pour l'offense de l'homme. O amour sans exemple, amour le seul qui soit amour divin! Je te salue, Fils de Dieu, Sauveur de l'homme; ton nom sera à jamais une ample matière à mes chants; ma harpe n'oubliera jamais tes louanges, et n'en séparera pas celles de ton Père.

C'est ainsi que dans les Cieux, au-dessus de la sphère étoilée, les heures s'écouloient dans la joie et dans les chants, tandis que Satan, descendu sur la surface ferme et opaque de la machine ronde, marchoit sur cette première convexité, qui, enveloppant tous les globes lumineux, les sépare du Chaos, et les met à l'abri des incursions de l'antique Nuit. Ce qui lui avoit paru de loin un globe, lui paroît maintenant une étendue immense, obscure, vide et déserte, exposée aux tristesses d'une nuit privée d'étoiles, et aux menaçantes tempêtes du Chaos toujours en fureur. Le seul côté qui regarde les remparts du Ciel, et qui en reçoit, quoique très-éloigné, la foible réflexion d'une douce lumière, est moins tourmenté des impétueux orages. Sur ce champ spacieux, marche à grands pas notre ennemi, semblable au vautour né sur le mont Imaus,

dont la cime, couverte de neige, borne le vagabond Tartare, lorsque, quittant une région qui n'offre rien à sa faim, et cherchant avec avidité à se rassasier de la chair des agneaux et des tendres chevreaux sur des montagnes où paissent les troupeaux, il vole vers les côtes du Gange ou de l'Hydaspe, fleuves de l'Inde, et se repose en chemin sur les arides plaines de Séricane, où le Chinois, avec des voiles qu'enfle le vent, conduit ses légers chariots de canne. Ainsi, sur ce terrain qui est comme une mer battue des vents, notre ennemi, tout occupé de la proie qu'il cherche, marche seul de côté et d'autre.

Il y marche seul, parce qu'aucune créature vivante ou non vivante ne s'y trouve encore; mais depuis, s'élevant de la terre comme de subtiles vapeurs, y volèrent en foule toutes les choses passagères et vaines, lorsque le Péché eut rempli de vanité les œuvres des hommes. Là volèrent, avec les choses vaines, ceux qui, sur elles, fondent le fragile édifice de leurs espérances, et en attendent leur gloire, leur renommée, et leur bonheur dans l'une et l'autre vie. Comme sur la terre, où ils ne recherchoient que l'estime des hommes, ils ont recueilli, pour leur récompense, les fruits d'un zèle aveugle et d'une pénible superstition, ils trouvent encore ici une récompense due à leurs mérites, et aussi vide que leurs œuvres. Là, sont toutes les productions horribles, monstrueuses et imparfaites de la nature. Après leur dissolution arrivée sur la

terre, elles volent ici, où elles continueront d'errer dans le vide, jusqu'à la dissolution entière du monde; et ce n'est point dans la lune qu'elles vont, comme l'a raconté un rêveur. La lune, dans ses champs argentins, doit posséder de plus vraisemblables habitans, des Saints qui y sont transportés, ou des Esprits qui tiennent le milieu entre l'angélique et l'humaine nature.

Ici vinrent ces fruits d'unions mal assorties, ces géans des premiers temps, avec leurs exploits si vains et si renommés; les architectes de Babel, qui, après avoir bâti sur la plaine de Sennaar, toujours pleins de leurs projets frivoles, bâtiroient encore ici, s'ils en avoient la force, de nouvelles tours de Babel. D'autres sont venus les uns après les autres, comme Empédocle, qui, voulant passer pour un Dieu, se jeta au fond du gouffre enflammé de l'Etna, et Cléombrote, qui se jeta au fond de la mer, pour aller jouir des douceurs de l'Elysée décrit par Platon.

Il seroit trop long de nommer tous les autres: les imbécilles, les idiots, les hypocrites, ceux qui, pour se faire respecter, endossent des robes de certaines couleurs; ceux qui, allant chercher dans un tombeau celui qui vit dans le Ciel, attendent leur salut d'un long pélerinage; ou ceux qui, au lit de la mort, se faisant revêtir de l'habit d'un Saint, meurent assurés du Paradis, s'imaginant qu'ainsi déguisés, on les y laissera entrer. Ils passent les sept planètes, la sphère des étoiles, celle de

cristal, qui pèse sur elles par ce balancement appelé trépidation. Ils passent enfin le premier mobile. Déjà ils croient voir, au guichet du Ciel, Saint Pierre préparant ses clefs; déjà ils lèvent le pied pour monter le premier degré. Tout-à-coup un tourbillon violent, qui souffle de l'un et de l'autre côté, les jette dix mille lieues à la renverse; ils pirouettent dans l'air; et vous verriez alors et les habits et ceux qui les ont portés, papiers, disciplines, bourdons, coquilles, et ceux qui dans ces choses ont mis toute leur vertu, devenus le jouet des vents, et emportés bien loin par les tourbillons, sur un des côtés du monde, dans un limbe vaste et large, appelé le Paradis des Fous, lieu qui, dans la suite des temps, a été inconnu à peu de personnes, et qui alors n'étoit ni habité ni frayé.

Satan, après avoir long-temps erré sur ce globe ténébreux, aperçut enfin un foible rayon de lumière, et aussitôt tourna de ce côté ses pas fatigués. Il découvrit de loin un grand bâtiment qui s'élevoit par de magnifiques degrés jusqu'aux remparts du Ciel, au haut duquel étoit un ouvrage semblable, quoique beaucoup plus superbe, à la porte d'un palais dont le frontispice est orné d'or et de diamans. Aucun art sur la terre, aucun pinceau ne peut imiter celle-ci, que couvre un amas de pierres précieuses plus éclatantes que celles que produit l'Orient. Les degrés qui y conduisoient, étoient pareils à ceux sur lesquels Jacob vit monter et descendre les célestes Gardiens des hommes, lors-

que, pour fuir Esaü, allant à Haram au milieu de la nuit, il s'endormit en plein air dans la campagne de Luza, et s'écria en s'éveillant : « C'est ici la » porte du Ciel. » Cette échelle, dont tous les degrés sont mystérieux, ne fut pas toujours ainsi placée. Elle fut quelquefois retirée dans le Ciel, et devint invisible. Sous elle couloit une brillante mer de jaspe ou de liquides perles, sur laquelle firent voile, conduits par des Anges, ceux qui arrivèrent de la terre, où ils volèrent sur sa surface rapidement tirés par des coursiers de feu. L'échelle étoit alors suspendue aux portes du Ciel, soit pour braver l'ennemi, soit pour le tenter, en lui faisant voir combien il étoit facile de monter, soit pour redoubler en lui la douleur de ne pouvoir approcher des portes de la Béatitude.

Vis-à-vis ces portes, étoit en bas une grande ouverture, où commençoit une route qui, conduisant à la terre, descendoit directement au séjour du Paradis d'Eden : route beaucoup plus large encore que ne le fut cette large route sur le mont Sinaï, et sur la terre promise, cette terre si chère à Dieu; route souvent fréquentée par les Anges, qui, chargés de ses ordres sacrés, alloient visiter les tribus fortunées; route que le Très-Haut lui-même parcouroit de ses regards, lorsqu'il les étendoit depuis Panéas, bâti près de la source du Jourdain, jusqu'à Bersabée, où la Terre-Sainte borde l'Egypte et l'Arabie. Telle étoit, dans sa grandeur, l'ouverture qu'aperçut Satan; et c'est à cette ouverture que

l'empire des ténèbres, qui cherche toujours à s'étendre, se trouve repoussé par des bornes pareilles à celles qui repoussent les flots de l'Océan.

Ce fut de là, près du dernier des degrés d'or qui conduisent aux portes du Ciel, que Satan, baissant ses regards et découvrant tout-à-coup l'univers entier, fut frappé d'un étonnement pareil à celui d'un espion envoyé pour découvrir des pays inconnus; lorsqu'après avoir traversé, pendant la nuit, des chemins déserts et pénibles, et être enfin arrivé au sommet d'une haute montagne, tout-à-coup, à une clarté de l'aurore, très-foible, mais très-desirée, se découvre à ses yeux la plus riante plaine qu'il ait jamais vue, ou quelque ville superbe, ornée de pyramides et de tours que le soleil levant vient dorer de ses rayons. Telle fut la surprise qui saisit l'Esprit méchant, à qui cependant le Ciel n'étoit pas inconnu; mais il fut encore moins saisi de surprise que d'envie à la vue d'un monde si beau.

Il en contemple toute la circonférence intérieure: ce qui lui est facile, étant élevé au-dessus de tout ce que la nuit enveloppe de son noir pavillon. Il porte ses regards, du point oriental de la Balance, jusqu'au lieu occupé par le Bélier, qui, loin des mers Atlantiques, porta Andromède au-delà de l'horizon. Il les porte encore d'un pole jusqu'à l'autre; et enfin, sans plus s'arrêter, il prend son vol et se précipite sur les premières régions du monde. Comme il ne trouve aucun obstacle dans un air pur

et clair, il s'avance par des routes obliques, parmi des étoiles innombrables que leur éclat nous fait paroître de loin des étoiles, et qui sont d'autres mondes, ou des îles fortunées, semblables aux fameux jardins des Hespérides : délicieuses campagnes, bocages charmans, vallées fleuries, îles trois fois plus fortunées ! Mais Satan ne s'arrête pas pour apprendre quels en sont les fortunés habitans; l'astre éclatant, dont la splendeur égale celle de l'Empyrée, attire ses regards.

Il dirige sa course dans un calme firmament. Si ce fut en tenant le haut ou le bas, le centre, l'excentrique, ou la longitude, c'est ce qu'on ignore. Il s'avance vers le lieu d'où le grand flambeau dispense au loin sa lumière sur la foule des vulgaires constellations, qui se tiennent dans une distance convenable de la vue de leur maître. C'est en tournant rapidement autour de ce grand luminaire qui donne à tout la vie, que ces constellations font une danse céleste, s'entre-mêlant de plusieurs façons, et formant par des figures variées les combinaisons qui mesurent les jours, les mois et les années, soit qu'elles tournent par leur propre mouvement, ou par celui qu'elles reçoivent de la force magnétique de ces rayons, qui répandent une agréable chaleur dans tout l'univers, et insinuent, dans l'intérieur de toute partie, en la pénétrant d'une manière douce et invisible, une vertu également invisible, dont la nature est rem-

plie jusqu'au fond de son sein: si merveilleuse est la place qu'occupe l'astre de la lumière! Satan y entre, et jamais peut-être le célèbre astronome, à l'aide de son verre, n'aperçut dans ce globe éclatant une pareille tache.

Il trouve une matière qui brille d'une manière qui ne peut s'exprimer, et qu'on ne peut comparer à rien de ce qu'on voit sur la terre, soit métal, soit pierre précieuse. Toutes les parties ne se ressemblent pas; mais toute partie est également pénétrée de la lumière, comme un fer l'est d'un feu ardent. Si on la compare à un métal, elle est en partie or, et en partie argent très-fin; si on la compare à une pierre précieuse, elle est crysolite, escarboucle, rubis, topase, ou quelqu'autre de ces douze pierres qui brilloient sur la poitrine d'Aaron; ou elle est cette fameuse pierre imaginée plutôt que trouvée, cette pierre cherchée par les philosophes, toujours inutilement et très-inutilement, quoique, par la puissance de leur art, ils sachent enchaîner le volatile mercure, et quoique, forçant à sortir de la mer le vieux Protée, qui tant de fois change de formes, ils sachent, en le renfermant dans leurs instrumens, le réduire à sa forme ordinaire. Faut-il donc s'étonner que, dans ces régions fortunées, un élixir pur soit abondant, et que des sources claires y roulent leurs eaux avec l'or potable, lorsque le grand alchimiste, ce soleil si éloigné de nous, par une vertu vivifiante, produit, dans ce monde ténébreux, d'un mélange de

terrestres humeurs, tant de choses précieuses dont les couleurs sont charmantes, et les effets admirables?

Le Démon, qui, dans le soleil, n'est pas ébloui, y trouve partout de nouveaux sujets d'admiration. A son œil, qui commande au loin, ne s'oppose ni ombre, ni aucun obstacle. Là, tout est soleil. Là, ses rayons directement lancés, comme lorsqu'à midi ils tombent sur la ligne, ne sont pas interrompus par aucun corps opaque qui puisse faire une ombre; et dans un air plus pur que tout autre air, la vue perçant rapidement jusqu'aux objets les plus éloignés, celle de Satan découvrit bientôt un Ange glorieux, le même que l'Apôtre chéri du Seigneur vit aussi dans le soleil. Quoique cet Ange eût le dos tourné, sa gloire n'étoit pas moins reconnoissable. Une tiare d'or, toute brillante des rayons du soleil, ceignoit sa tête, et la beauté de sa chevelure flottante en longs anneaux sur ses épaules ailées, n'en éclatoit pas moins. Il paroît comme occupé de quelque grande affaire, et plongé dans une méditation profonde. Cette vue remplit de joie l'Esprit impur, qui maintenant espère trouver un guide à son vol incertain, vers l'heureux séjour de l'homme, terme où finira son voyage, et commencera notre infortune. Considérant que sa figure, s'il la conserve, lui attirera quelque danger, et causera quelque retardement, il la change et devient tout-à-coup un jeune Chérubin, non un de ceux du premier ordre, mais de ceux qui font éclater sur leurs

traits une céleste jeunesse. Il répand sur tous ses membres une grâce convenable, tant il sait bien se déguiser. Les boucles de ses cheveux, flottantes sous sa couronne, ombragent ses deux joues; ses ailes sont garnies de plumes de différentes couleurs où l'or est semé; son vêtement retroussé est celui d'un voyageur. Pour soutenir sa marche pleine de grâce, il porte une baguette d'argent. Il ne peut avancer sans être entendu. A peine eut-il marché, qu'il vit l'Ange de lumière se retourner, et il le reconnut pour l'Archange Uriel, l'un des sept toujours en la présence de Dieu, et qui, debout devant son trône, sont toujours prêts à exécuter ses ordres. Ces sept Archanges, ses yeux, parcourent toute l'étendue des Cieux et de l'univers, et portent ses messages sur la terre et sur les mers. Satan l'aborde, et lui dit:

« Uriel, puisque tu es l'un des sept qui, près du » trône de ce maître, toujours dans la gloire et la » lumière, se tiennent debout en sa présence, et » puisque chargé le premier d'annoncer ses grandes » volontés, tu les portes dans toute l'étendue des » Cieux, où ses enfans attendent ton ambassade, il » t'a aussi sans doute, par un suprême décret, » accordé dans ce lieu le même honneur, et tu es » chargé de faire de fréquentes visites dans toute » l'étendue de cette nouvelle création, comme » étant son œil. Je ne te puis exprimer le desir que » j'ai de voir et de connoître tous ses admirables » ouvrages, mais surtout l'homme, le principal

» objet

» objet de ses délices et de ses faveurs, l'homme » pour qui il a fait tous ces ouvrages merveilleux. » C'est pour satisfaire ce desir, que, quittant le » chœur des Chérubins, j'ai entrepris ce voyage. » Apprends-moi, brillant Séraphin, quel est, de » tous les globes lumineux, celui où la demeure de » l'homme est fixée, et s'il peut, à son gré, choisir » celui de tous ces orbes qui lui plaît; procure-moi » le bonheur de le trouver, afin que, dans un se- » cret étonnement, ou dans une admiration qui » éclatera en liberté, je puisse contempler celui à » qui le grand Créateur a fait présent de tous ces » mondes, et qu'il comble de tant de faveurs; et » qu'en cette créature, comme dans toutes les au- » tres, nous puissions, ainsi que nous le devons, » célébrer celui qui a tout fait, et qui, ayant jus- » tement précipité, au plus profond des Enfers, ses » rebelles ennemis, vient de créer, pour réparer » leur perte, l'heureuse race des hommes, dont il » sera mieux servi. Toutes ses voies sont sages. »

Ainsi parla le Démon enchérubiné, que l'Archange ne reconnut pas : car les Anges ni les hommes ne peuvent reconnoître l'hypocrisie, qui, seule de tous les vices, toujours invisible, si ce n'est à Dieu, parcourt par sa permission le Ciel et la Terre. La sagesse veille, mais le soupçon s'endort souvent à la porte de la sagesse, et confie la garde de cette porte à la simplicité, et la bonté ne pense jamais au mal quand elle ne le voit pas paroître. L'hypocrisie trompa cette fois Uriel, qui, quoique celui

qui préside à l'astre de la lumière, quoique celui des célestes Esprits dont la vue est la plus perçante, fit à l'indigne et perfide imposteur cette réponse pleine de bonne foi :

« Bel Ange, l'excès du desir qui t'anime à con- » noître ces ouvrages pour glorifier le grand ouvrier, » loin d'être blâmable, est en toi un mérite, puisque » tu quittes ainsi la demeure Empyrée, pour aller » seul t'assurer, par le témoignage de tes yeux, de » ce que d'autres peut-être ne se contentent de » connoître que par ce qu'on en raconte dans le » Ciel. En effet, tous ces merveilleux ouvrages » méritent bien qu'on les connoisse, et qu'on en » conserve toujours un agréable souvenir. Cepen- » dant quel Esprit créé peut en connoître le nom- » bre, et comprendre cette infinie sagesse qui les a » produits, mais qui en tient secrètes les causes » profondes? J'étois présent, lorsqu'à sa parole la » masse informe, première matière de ce monde, » s'amoncela. Le chaos entendit sa voix. Le fa- » rouche tumulte obéit à l'ordre qu'il reçut, et » s'arrêta. Le vaste infini reçut des limites. A la » seconde parole l'obscurité s'enfuit. La lumière » brilla, et l'ordre sortit du sein du désordre. Les » élémens lourds et pesans, la terre, l'eau, l'air, le » feu, coururent rapidement à leurs places mar- » quées; et cette subtile quintessence des Cieux, » animée de diverses formes, et agitée en tour- » billons, se convertit en ces étoiles innombrables » que tu as vues. Comme elles étoient destinées à

» être en mouvement, chacune eut sa place déter- » minée et sa course réglée. Tout le reste est comme » un mur, dont l'enceinte environne l'univers. Jette » en bas les yeux vers ce globe, qui renvoie vers » nous un éclat qui est la réflexion de la lumière » qu'il reçoit du globe où nous sommes. C'est là » terre, séjour de l'homme. La lumière qui part » d'ici fait son jour : sans elle la nuit la couvriroit » de ses voiles, comme elle en couvre l'autre hé- » misphère. Mais dans son voisinage, la lune (c'est » ainsi que s'appelle le bel astre que tu vois vis-à- » vis) est prête à la secourir quand il le faut. » Commençant et finissant tous les mois son tour » périodique, elle se vide et se remplit, dans le » milieu du Ciel, d'une lumière empruntée. Par » son aspect triforme, elle éclaire ainsi la terre, en » dominant la nuit soumise à son pâle empire. Cette » tache que je te montre, est un Paradis, la de- » meure d'Adam. Ces ombrages élevés lui servent » de berceau. Tu ne peux t'égarer dans ta route, » je vais poursuivre la mienne. »

Il dit, et le quitte. Satan s'incline profondément, comme devant un des principaux de la Cour céleste, où les honneurs et les respects, qui sont dûs, sont exactement rendus. Ayant pris congé de lui, il part de l'écliptique pour descendre vers la terre: l'espérance du succès le rend agile. En tombant perpendiculairement, il tourne en l'air comme une roue, et il ne s'arrête que quand il arrive sur le sommet du Niphate.

NOTES

DU LIVRE TROISIÈME.

Pag. 215, lig. 1. *Je te salue, etc.*

Le poète, qui sort de la région des ténèbres et arrive à celle de la lumière, salue, non la lumière que Dieu a créée quand il créa le monde, mais celle dans laquelle il habite de toute éternité; c'est pourquoi il ignore quel nom il doit donner à cette éternelle effusion. « La sagesse, dit Salomon, » est l'effusion toute pure de la clarté du Tout-Puissant. » Milton est rempli d'idées sublimes, parce qu'il est rempli de toutes les images de l'Ecriture-Sainte.

Même pag., lig. 11. *Sur un vide informe, etc.*

sur l'empire du Chaos. Milton ne dira jamais que l'univers est sorti du néant.

Même pag., lig. 18. *Dans l'obscurité la plus profonde, etc.*

celle des Enfers, plus profonde que celle de l'empire du Chaos, dans laquelle entra Satan en sortant des Enfers.

Pag. 216, lig. 1. *De celui d'Orphée, etc.*

parce qu'Orphée chanta la nuit. Parmi les Hymnes qu'on lui attribue, nous en trouvons un adressé à la Nuit. Il avoit aussi écrit sur la création : ce que nous savons par Appollonius de Rhodes.

Même pag., lig. 6. *Tu ne reviens pas, etc.*

Après avoir salué la lumière éternelle, par une transition,

toute naturelle il s'adresse à la lumière créée, dont il sent l'influence, mais qu'il ne peut plus voir. Quitter son sujet dans un poëme épique, c'est s'égarer; le quitter pour parler de soi, est encore une faute plus grande. Milton commet donc deux fautes, quand il se plaint ici de ce qu'il est aveugle; mais sa plainte est si touchante, et si naturellement placée, que tout le monde le justifie. Quoi de plus naturel, en sortant de l'empire des ténèbres, de saluer la lumière, et de gémir de ce qu'on ne la peut voir? La privation de la vue, si sensible à tous les hommes, l'est sur-tout à un poète, qui chante les ouvrages de Dieu. Ce livre de la nature, où l'on puise tant de connoissances, est fermé pour lui. Il faut donc lui pardonner sa plainte. « En général, dit M. de Voltaire, » un auteur est coupable d'un amour propre ridicule, quand » il abandonne son sujet pour parler de lui-même; mais » cette fragilité humaine est pardonnable dans Milton, elle » satisfait la curiosité que j'ai sur sa personne. » Elle fait plus, elle m'attendrit et m'intéresse au poète, elle fait que je l'aime davantage. Que nous pardonnerions aisément à Homère, si, par quelque écart pareil, il avoit satisfait la *curiosité que nous avons sur sa personne!* Pourquoi ne l'a-t-il point fait? Parce que le plus grand des poètes n'a jamais cru qu'il lui fût permis de s'arrêter en chemin : *semper ad eventum festinat.*

Pag. 216, lig. 9. *Soit qu'un mal sans remède, etc.*

Lorsqu'il fit ces vers, il ignoroit encore si son mal n'étoit qu'une cataracte, ou étoit une goutte sereine, mal sans remède.

Même pag., lig. 16. *O montagne de Sion, etc.*

Il visite les bocages des Muses, et surtout Sion, parce qu'il s'occupoit des écrits des grands poètes de l'antiquité, et surtout de l'Ecriture-Sainte.

Pag. 216, lig. 23. *Tirésias et Phinée, etc.*

Après avoir nommé les deux fameux poètes, qu'on croit avoir été aveugles, pourquoi va-t-il nommer deux Devins qui n'ont rien fait qui doive exciter l'ambition, et qui perdirent la vue par une punition divine? Ce fut même par les Muses que Thamiris fut puni. Bentley soutient que ce vers est de l'éditeur de Milton, qui a voulu rendre ce qu'un poète latin, nommé Mazenius, a dit :

Vatibus antiquis numerantur lumine cassis
Tiresias, Phineus, Thamirisque et magnus Homerus.

Je suis, pour cette fois seulement, de l'avis de Bentley.

Même pag., lig. 24. *Que suivent rapidement, etc.*

Il dira autre part, que ses vers coulent sans peine. Il veut faire entendre qu'ils lui sont inspirés; et comme il avoit coutume de les composer pendant la nuit, il se compare au rossignol.

Même pag., lig. 29. *Les saisons reviennent, etc.*

Ce que Catulle a dit pour tous les hommes : *soles occidere et redire possunt;* et ce qu'a répété l'auteur du Pastor Fido :

Tu torne ben, ma teco
Non torniamo. . . . . . .
Tu torni ben, tu torni
Ma teco altro non torna.

Milton dit ici comme le vieux Tobie : « Quelle joie peut » avoir un homme qui vit dans les ténèbres, et qui ne voit » point la lumière du Ciel ? »

Pag. 217, lig. 6. *Sur le front des hommes, etc.*

L'énumération des objets qu'il ne voit plus, finit admirablement par le front de l'homme, le plus beau des objets qui soit dans la nature, puisque l'image de Dieu y brille.

Pag. 217, lig. 14. *Redouble tes clartés*, etc.

On retrouve ces mêmes sentimens dans une des lettres latines de Milton; il y souhaite que la privation de sa vue soit utile, *ad acuendam mentis aciem*, et que sa lumière soit rappelée dans son intérieur : *lumen amissum non tàm, quam revocatum intus;* et il ajoute, *possim in hac obscuritate sic ego radiari*. Par cette raison, il appelle la perte de ses yeux une faveur de Dieu : *haud ultimâ Dei curâ cœci sumus*. Ses ennemis en pensoient bien différemment. Ils la regardèrent comme une punition divine, de ce qu'il avoit écrit contre les rois.

J'essayai autrefois de mettre en vers cette plainte si touchante, mais je ne suivis pas littéralement l'original que je ne connoissois pas. *Voyez les Réflexions sur la Poésie, tom.* 2, *pag.* 413.

Même pag., lig. 22. *Et les ouvrages de ses ouvrages*, etc.

Lorsque, si peu de temps après la création, Dieu contemple les ouvrages de ses ouvrages, c'étoient apparemment les embellissemens qu'Adam et Eve faisoient dans le Paradis terrestre, où Dieu les avoit mis pour le cultiver.

Même pag., lig. 23. *Toutes les Saintetés du Ciel*, etc.

C'est-à-dire, tous les Anges qui étoient alors dans le Ciel. Ainsi Uriel, qui étoit dans le Soleil, et les Anges, chargés de faire la garde dans le Paradis terrestre, ne furent pas présens à cette assemblée, ni par conséquent instruits des desseins de Satan.

Nous avons vu, dans le livre précédent, un conseil de tous les Anges rebelles auquel préside Satan, élevé sur un trône superbe; à ce spectacle odieux succède un respectable spectacle : le Père Eternel sur son trône, au milieu de *toutes les Saintetés du Ciel*. Cependant plusieurs lecteurs regret-

teront le premier spectacle, parce que Milton est bien plus poète dans l'Enfer que dans le Ciel.

Pag. 217, lig. 25. *Et goûtent, en le voyant, une béatitude, etc.*

Voilà donc ce qui fait la béatitude dans le Ciel, *la vue de Dieu.* Elle fait le bonheur de Dieu même, qui la communique à ses Saints; ce que Santeuil a dit dans ces vers admirables :

Se rex ipse suo contuitu beat,
Illabensque, sui prodigus, intimis
Sese mentibus inserit.

Parler ainsi de la béatitude des Saints, c'est être poète; et Sannazar ne l'est pas, quand il dépeint *la Joie* qui court dans tous les appartemens des Cieux :

Lætitiam, quæ Cœlicolum per limina semper
Discursat, etc.

Même pag., lig. 28. *Il voit d'abord nos premiers parens, etc.*

Le premier objet qui arrête les regards de l'Eternel, baissant les yeux sur ses ouvrages, est l'homme. Le second objet qui les occupe, est Satan, qui va séduire l'homme.

Pag. 218, lig. 17. *Ni ces bornes qui lui sont prescrites, etc.*

Si Satan a franchi ces bornes, c'est ce qu'il n'a pu faire que parce que Dieu l'a permis; mais comme les Anges savent bien que sans cette permission Satan ne peut rien, Dieu qui parle au milieu d'eux, n'a pas besoin de dire qu'il a donné cette permission.

Même pag., lig. 18. *Ni les chaînes, etc.*

Cet endroit a été bien traduit par Dobson :

Cœli immanissimus hostis
Quem nec claustra Erebi, nec pondera vasta catenarum,
Ingentum, nec lati abruptum immane profundi
Gurgitibus cohibere valet.

Pag. 218, lig. 29. *Il le pervertira, etc.*

Quand Milton représente Dieu annonçant le succès de Satan, il est autorisé dans sa fiction par la vision du prophète Michée, dans laquelle Dieu dit à l'Esprit qui va pour séduire Achab : « Fais ce que tu dis, tu le séduiras, et tu » en viendras à bout. » Mais dans le prophète, Dieu ne cherche point à se justifier comme nous allons voir qu'il se justifie dans Milton.

Pag. 219, lig. 5. *A quel autre qu'à lui-même? etc.*

Il semble que le Père Eternel craigne que les Anges ne lui disent, *c'est votre faute*, et qu'il veuille prévenir ce reproche; il se justifie, comme si l'on pouvoit l'accuser. Milton est très-louable, lorsqu'il a pour objet, dans ce poëme, de justifier les voies de Dieu aux yeux des hommes : ils ont besoin d'être instruits, parce qu'ils sont aveugles; mais il ne doit pas représenter Dieu, rendant raison de sa conduite, même aux Anges. On n'aime point à lui entendre dire, plus d'une fois, (et dans la suite il le dira encore) qu'il a créé l'homme libre. Qui peut en douter?

Je suis donc bien éloigné de dire, avec Addisson, que tous les mystères du christianisme sont exactement exposés dans ce discours, que le système de la Providence y est bien développé, et que les dogmes abstraits de la prédestination et de la grâce y sont clairement expliqués. L'économie des desseins de Dieu dans la rédemption du genre humain, est très-exactement exposée dans ce poëme; il est inutile de chercher quel est le système du poète sur les dogmes de la prédestination et de la grâce. Il a eu tort d'en parler, et sur-tout d'en faire parler au Père Eternel.

Même pag., lig. 9. *Et tous les Esprits, etc.*

Tout ce que le Père Eternel va dire sur la liberté, est

très-vrai, mais très-inutile à dire au milieu des Anges, qui ne doutent point qu'ils n'aient été créés libres. Il devoit plutôt leur expliquer ce qu'il vient de dire, qu'avec Adam *tomberoit toute sa race infidèle.*

Pag. 219, lig. 11. *C'est librement que se sont soutenus, etc.*

Les Anges qui sont restés fidèles, ont eu, comme les infidèles, le pouvoir de tomber; mais depuis cet événement, ils ne peuvent plus pécher, et les Saints dans le Ciel ne peuvent plus pécher. Ne sont-ils plus libres, et les Anges ne le sont-ils plus? Ils le sont plus qu'auparavant, parce que, comme dit saint Augustin, de Civit. liv. 22 : « le libre ar» bitre est d'autant plus libre, qu'il est délivré du plaisir par » lequel le péché attire. Les Saints ne pourront plus pécher, » par le don que Dieu leur en fera, et non par leur nature. » Dieu, par sa nature, ne peut pécher, et ses Saints rece» vront de lui l'avantage de ne pouvoir plus pécher. » Dieu, quand il a créé des êtres raisonnables, les a créés libres, afin qu'ils pussent mériter; et quand ils ont mérité, les a récompensés, en leur ôtant le pouvoir de pécher. Les Anges, auquel Milton fait ici parler le Père Eternel, ont perdu ce malheureux pouvoir depuis leur combat contre Satan; de même que les hommes qui auront saintement vécu, le perdront après leur mort. Mais Dieu pouvoit-il créer l'homme, tel qu'il ne pût pécher? « Sans doute, dit saint Augustin, » (*de Contin. c.* 8.) mais il a préféré de le faire tel qu'il pût » pécher, s'il le vouloit, et ne point pécher, s'il ne le vou» loit pas, afin que le mérite de ne point pécher, lui valût » la juste récompense de ne pouvoir plus pécher. » Cette explication de saint Augustin, sur la liberté, est plus claire que tout ce que Milton fait dire au Père Eternel, au milieu d'Esprits célestes, qui lui doivent rendre grâces d'avoir perdu le pouvoir de pécher.

Pag. 219, lig. 23. *La nécessité, etc.*

Le poète ne devoit pas faire prononcer au Père Eternel ces mots, *nécessité, destinée*.

Pag. 220, lig. 24. *Le Ciel étoit rempli, etc.*

Quand Dieu parle, la félicité du Ciel augmente. Milton dit qu'il étoit rempli d'une odeur ambroisienne; parce que, suivant les poètes, l'ambroisie répandoit une admirable odeur.

Même pag., lig. 29. *Sur son visage, etc.*

Ce Fils, si terrible contre les Anges rebelles, qu'il a foudroyés lui seul, a voulu être contr'eux l'exécuteur des vengeances de son Père; mais il ne sera qu'amour et bonté pour l'homme, quoique coupable. Il semble craindre que son Père ne se rétracte, après avoir dit : *l'homme trouvera grâce.* Il lui répète ce qu'il a prononcé pour rendre cette parole irrévocable. Il est dans ce poëme la terreur des Démons, le créateur de l'univers, l'intercesseur pour l'homme, sa victime, son juge, son consolateur.

Pag. 221, lig. 7. *Des hymnes sans nombre, etc.*

Milton dit, *un son innombrable d'Hymnes* : expression hardie que Bentley critique mal-à-propos.

Même pag., lig. 11. *L'homme, votre fils le plus jeune, etc.*

Quelle tendresse ! Il regarde déjà l'homme comme son frère. Le Fils de Dieu ne se regarde que comme l'aîné, les hommes sont les autres fils.

Même pag., lig. 14. *Loin de vous cette pensée, etc.*

Paroles imitées de celles d'Abraham, Gen. 18 : *absit à te.*

Même pag., lig. 28. *Ils ne seroient point confondus, etc.*

Ils seroient confondus. Dieu pouvoit, sans être injuste, ne point pardonner à l'homme.

Pag. 221, lig. 30. *O Fils, en qui mon âme, etc.*

Il n'est pas nécessaire de faire remarquer que toutes les expressions sur le Fils de Dieu, qu'emploie Milton, sont tirées de l'Ecriture; mais il est nécessaire d'observer que le discours que va tenir le Père Eternel, est un mélange de vérités et d'erreurs. Il n'est pas aisé de comprendre quel système théologique le poète s'étoit fait. Comme ses sentimens théologiques nous sont fort indifférens, je ne perdrai point le temps à les expliquer, ni à les réfuter. Il me suffit de le traduire fidèlement, et de ne lui faire dire que ce qu'il a dit. Ses erreurs ne séduiront personne. Quand même il ne diroit rien ici que d'exact, il seroit répréhensible d'avoir fait tenir un long et théologique discours au Père Eternel.

Pag. 222, lig. 19. *Par une grâce particulière, etc.*

Après le premier discours du Père Eternel, on est surpris de lui entendre annoncer une terrible réprobation, sans que le Fils parle pour ceux qui *seront exclus de la miséricorde*.

Pag. 223, lig. 2. *La conscience, etc.*

Milton dit, *umpire*. Elle est comme un tiers qui sert d'arbitre entre Dieu et l'homme.

Même pag., lig. 5. *Ils arriveront au salut, etc.*

Voilà donc des hommes qui seront sauvés, et voilà pourquoi le Père Eternel a dit, en général, que l'homme trouveroit grâce; c'est ce qui est cause que dans le Morgante du Pulci, un Démon nommé Astarot, s'écrie : « O chrétiens, » que vous êtes heureux ! Avec une larme, un coup de » poing dans la poitrine, un *Peccavi* bien prononcé, vous » obtenez miséricorde; et nous qui n'avons péché qu'une » fois, nous sommes, pour jamais, relégués dans l'Enfer. »

O felici Cristian, voi par che lavi
Una lacrima sol col pugno al petto.

È dir : Signor, tibi soli peccavi !
Noi peccammo una volta, e in sempiterno
Religati siam tutti nello Inferno.

Et c'est ce qu'Astarot lui-même trouve très-juste, parce que, dit-il, Adam fut séduit, et pécha par ignorance; mais la nature des Anges étoit très-éclairée. « Mais, lui dit le » paladin qui s'entretient avec lui, puisque Dieu avoit prévu » la chute des Anges, il les a donc créés pour les damner. » A cette objection, Astarot se tourmente comme un diable :

Crucciosi com' un diavolo Astarotte.

Et il répond : « Ce grand Sabaoth, toujours juste, n'a » point plus aimé Michel que Lucifer, ni Abel que Caïn. » Ceux qui sont tombés, c'est par leur libre arbitre qu'ils » sont tombés. Adam s'est repenti. Nous ne nous sommes » pas repentis. Ainsi notre arrêt est juste. Les clefs du Ciel » sont perdues pour nous, et nous nous amusons, dans » l'Enfer, à tenter les hommes par des mensonges, par plu- » sieurs gentillesses : car il y a des gentillesses dans l'Enfer : »

Che gentilezza e benche anche in inferno.

Crescembeni rejette les fautes du Pulci sur le siècle où il vivoit; ayons la même indulgence pour Milton, qui du moins ne fait pas débiter sa doctrine théologique par les Démons : il a dit, au contraire, liv. II, que, quand ils vouloient parler de la prescience et du libre arbitre, ils se perdoient dans ces questions.

Pag. 228, lig. 8. *Ils seront endurcis, etc.*

Un commentateur anglais condamnant cette doctrine, qu'il trouve affreuse, excuse le poète, « qui vivoit, disoit-il, » dans un temps où régnoit le fanatisme. »

Même pag., lig. 12. *Tout n'est pas encore réglé, etc.*

On ne s'attend pas à ce qui suit, après ce qu'a dit jus-

qu'ici le Père Eternel; et cette seconde partie de son discours prouve qu'il eût dû abréger beaucoup la première.

Pag. 223, lig. 22. *Il faut mort pour mort, etc.*

Expression qui n'est pas exacte, et qui confond la mort de l'âme avec la mort naturelle. La mort de Jésus-Christ ne sauve personne de la mort naturelle.

Même pag., lig. 28. *Restes muets, etc.*

Lorsque, dans le livre précédent, v. 420, après le discours de Satan, tous les Démons restent muets, le poète a dit, *sat mute*, parce qu'ils étoient assis; il dit ici, *stood mute*, parce que les Anges sont debout. Il ne faut point les soupçonner de ne nous point aimer, ou de craindre la mort, quand ils restent muets; ils ne doivent pas se croire capables de payer une pareille dette à une justice infinie. Ils ne sont que des créatures, et l'homme ne peut être racheté que par celui qui l'a créé. Dieu seul peut réparer son ouvrage. Addisson a donc raison d'admirer leur silence; mais convenoit-il au Père Eternel de leur faire une proposition qu'aucun d'eux ne pouvoit accepter?

Pag. 224, lig. 8. *Votre parole a été prononcée, etc.*

Après que le Père Eternel a dit que l'homme trouveroit grâce, et qu'il auroit ses élus, voilà cependant l'homme perdu et dévoué à l'Enfer. Le Fils s'écrie : *vous l'avez dit.* Il semble vouloir lui faire entendre qu'il ne peut plus s'en dédire : ce qui n'est pas assez majestueux.

Même pag., lig. 10. *Cette grâce, etc.*

Je ne sais pourquoi notre premier traducteur a oublié cette image si belle du vol de la Grâce, plus prompt que celui des Anges, pour venir à notre secours. Le Fils, quoique si plein d'amour pour tous les hommes, ne paroît point

ici avoit fait attention à ce qu'a dit le Père, de ceux qui *seroient exclus de la miséricorde.*

Pag. 225, lig. 26. *Un immortel amour, etc.*

Ceci est très-beau; mais pourquoi n'est-il point ici parlé du lien de l'amour entre le Père et le Fils, du Saint-Esprit? Il n'en sera point parlé dans l'hymne que vont chanter les Anges, et l'on va voir que le poète ne met que deux trônes.

Pag. 227, lig. 5. *A si aisément détruit, etc.*

Rien n'est encore détruit; mais le poète met au présent ce qui devroit être au futur, parce qu'il fait parler Dieu, à qui le futur est comme le présent.

Même pag., lig. 6. *Qui, pouvant avoir leur grâce, etc.*

Je n'examine point si tout ceci est exact, parce que je laisse Milton théologien, et que je ne considère en lui que le poète. Je trouve qu'il pèche contre son art, lorsque, dès le commencement de son poëme, il en fait prédire le dénouement. Il est vrai que, dans le livre I de l'Enéide, Jupiter annonce l'avenir, et révèle à Vénus les secrets des destinées : *longiùs et volvens fatorum arcana movebo.* Mais Virgile, impatient de faire sa cour à Auguste, suppose que Jupiter, pour consoler Vénus, qui voit son fils souffrir tant de maux, lui révèle cet heureux avenir. Ici l'homme est toujours dans le bonheur. Voilà sa ruine annoncée, et la réparation de sa ruine. C'est le détail de cette réparation que, selon moi, le poète ne devoit pas développer. Il a heureusement imaginé, dans le temps que Satan cherche l'homme pour l'attaquer, cette assemblée dans le Ciel, qui nous fait voir qu'on s'y intéresse à l'homme, et que si nous avons dans Satan un ennemi plein de fureur, nous avons, dans le Fils de Dieu, un protecteur plein d'amour. Milton a eu très-grande raison de faire annoncer que le triomphe de Satan tourneroit à sa honte, et

que l'homme trouveroit grâce; mais comment? C'est ce qu'il devoit laisser obscur. Ce n'étoit qu'après sa chute qu'il falloit développer l'économie des desseins de Dieu dans le mystère de l'Incarnation, parler de l'embrasement du monde, et du jugement dernier.

Pag. 228, lig. 12. *Un Ciel nouveau, etc.*

Le passage de l'Apocalypse, où il en est parlé, fournit à Milton une image qu'il emploie souvent dans ce poëme.

Même pag., lig. 30. *Le trône du Père, etc.*

Il n'y a donc que deux trônes, parce que Milton paroît ne pas connoître le Saint-Esprit. Le Tasse dit, chant 9, que Dieu est assis dans le trône auguste de l'éternité, où il brille d'une triple lumière qui n'en fait qu'une :

E de l'Eternità nel trono augusto
Risplendea con tre lumi in una luce.

Dans le Paradis du Dante, les Saints chantent celui qui est un, deux et trois; celui qui régnera éternellement en trois, deux et un, par qui tout est circonscrit, et qui seul ne l'est pas:

Quell' uno e due e tre, che sempre vive
E regna sempre in tre, e duo, e uno,
Non circonscrito, e tutto circonscrive.

Pag. 229, lig. 3. *Amaranthe, etc.*

C'est-à-dire, qui ne se flétrit point : *natura est in nomine*, dit Pline. Cette fiction est ingénieuse. L'amaranthe, née dans le Ciel, avoit été transplantée sur la terre; et après le péché, elle fut rapportée dans le Ciel.

Même pag., lig. 9. *Le fleuve de vie, etc.*

Ces images, *Fleuve de vie*, *Fontaine de vie*, sont tirées de

de l'Ecriture - Sainte, aussi bien que celle des Anges qui jettent leurs couronnes au pied du trône.

Pag. 229, lig. 10. ***Roule son onde plus pure, etc.***

Comme dit Virgile : *purior electro campum petit amnis.* Milton nomme ces fleurs *Elysiennes*, c'est-à-dire, dignes du séjour du bonheur. « Mais les fleurs, dit Bentley, naissent-» elles au fond des rivières ? » Les poètes lui peuvent répondre que le fond des rivières du Ciel en est rempli.

Même pag., lig. 15. ***Jonché de leurs guirlandes, etc.***

Parce que les Anges ont jeté leurs couronnes au pied du trône. Ils les reprennent, et les mettent sur leurs têtes, pour chanter l'hymne sublime qui va suivre.

Pag. 230, lig. 4. ***Son excessive lumière, etc.***

Milton dit encore, liv. V, v. 599 : « L'éclat de la lumière » le rend invisible ; » ainsi la lumière produit l'effet de l'obscurité ; ce qui lui fait dire ici, « qu'elle est obscure par » son excessive clarté : » expression trop recherchée ; mais quel sublime dans cet endroit ! J'ai dit dans le poëme de la Grâce :

> Prosterné près du trône où sa gloire étincelle,
> Le Chérubin tremblant se couvre de son aile.

Image prise de l'Ecriture-Sainte. Milton enchérit, par une peinture qu'il n'a prise nulle part. Dieu, dans toute sa lumière, est invisible ; et quand, pour se rendre visible, il se couvre d'une nuée d'où il ne laisse sortir que l'extrémité de ses rayons, tout le Ciel est encore ébloui, et les Séraphins sont obligés d'étendre sur leurs yeux leurs deux ailes. Quelle est donc la lumière entière de ces rayons, *the full blaze ?* Il n'est point vrai que Dieu cache sa gloire aux Anges, puisque Jésus-Christ dit, dans saint Mathieu : « Ils voient

» toujours dans le Ciel la face de mon Père; » et nous la verrons, si nous sommes du nombre de ses Saints; ce qu'a dit si bien Santeuil :

Cùm stantes propius luminis ad jubar,
Nos verum sine nube
Ipso in fonte videbimus.

Il n'y aura point de nuée; mais Milton a pu faire poétiquement cette peinture d'une gloire invisible, et il y est autorisé par le passage de saint Paul, où Jésus-Christ est appelé *imago Dei invisibilis.*

Pag. 230, lig. 9. *Vous, Fils, la génération, etc.*

Après avoir fait allusion au passage de saint Paul : *le premier né de toutes les créatures*, Milton devoit ajouter : *éternelle génération du Père.* Mais il ne l'appelle point éternelle, et ne s'exprime jamais sur le Fils que comme s'exprimoient autrefois les semi-Ariens.

Même pag., lig. 16. *Et toutes les Puissances, etc.*

Les saints Anges reconnoissent que le Fils a été leur créateur; c'est ce que dit saint Paul aux Colossiens, ch. 1, v. 16. On verra, dans la suite, les Anges qui se révoltèrent, ne point reconnoître de Créateur.

Même pag., lig. 23. *Ils ne chantent que vous, etc.*

parce que le Fils avoit lui seul, sans être accompagné des Anges, mis en fuite les rebelles, comme on le verra, liv. VI.

Même pag., lig. 27. *Et vous, Père, etc.*

Ils reviennent au Père : on ne trouve pas dans cet hymne un troisième hommage.

Pag. 231, lig. 11. *Mes chants, etc.*

Bentley veut qu'on lise, *nos chants.* Les Anges chantent en

chœur, et souvent le chœur parle au singulier. D'ailleurs ce singulier fait une beauté. Il semble que ce soit le poète lui-même qui termine cet hymne. C'est pourquoi, au lieu de *vous*, j'ai mis *toi*. *Je te salue*, expression fréquente dans les hymnes de l'antiquité. Par celui-ci, par l'hymne du soir, et celui du matin que Milton fera chanter à nos premiers pères, il nous apprend que la plus douce occupation des Anges et des hommes est celle de célébrer leur auteur. C'est ce que pensoit Cléante, fameux philosophe païen, dans un si bel hymne, que je ne puis m'empêcher de faire connoître ici ce précieux fragment de l'antiquité que nous a conservé Stobée :

« Immortel, adoré sous tant de noms divers,
» Père de la nature, et roi de l'univers,
» C'est toi que je salue; Etre par qui nous sommes,
» Qui vois en nous ta race, et qui permets aux hommes,
» A ces foibles mortels rampans dans ces bas lieux,
» De t'adresser leur hymne, et de lever leurs yeux
» Vers toi, qui fais briller, dans tes mains invincibles,
» Tes ministres vengeurs, les tonnerres terribles.
» L'Esprit qui tout anime, Esprit dont tout dépend,
» Qui se mêlant partout, en tous lieux se répand,
» Est dirigé par toi, grand Dieu; c'est donc toi-même,
» De la terre et du Ciel modérateur suprême,
» Donateur de tous biens, digne objet de nos chants;
» Qui fais tout, excepté ce que font les méchants.
» Mais tu sais bien remettre, ô puissance efficace,
» L'ordre dans le désordre, et tout rentre à sa place.
» Eux seuls sont écartés de celle où tu nous veux.
» Malheureux ! Cependant ils veulent être heureux.
» Comment le seront-ils, lorsque, loin de t'entendre,
» Par tant de passions ils se laissent surprendre;
» Ou par la volupté mollement enchaînés,
» Ou par l'ambition follement entraînés ?
» Bienfaisant Jupiter, fais tomber leurs nuages:
» Daigne éclairer leur âme, afin qu'en tes ouvrages
» Ils puissent avec nous admirer ta grandeur.
» Et que te consacrant et leur voix et leur cœur,
» Ils puissent célébrer la divine sagesse,
» Autant qu'il est possible à l'humaine foiblesse.

» Pour l'homme et pour les Dieux, quel plus aimable emploi,
» Que celui de chanter l'universelle loi ! »

Cléante ayant été stoïcien, on peut le soupçonner d'avoir entendu, par cet *Immortel adoré sous tant de noms divers*, πολυώνυμος cette *Loi universelle*, cet Esprit qui se mêle partout :

Mens agitat molem et magno se corpore miscet.

Quoi qu'il en soit, ses sentimens sont admirables; et cet hymne est digne d'accompagner celui de Milton, qu'on ne peut trop louer, et qui suffit pour lui faire pardonner plusieurs endroits foibles de son poëme, non pas cependant *le limbe de vanité* qui va suivre. Quelle chute, après quelle élévation !

Pag. 231, lig. 19. *Enveloppant tous les globes*, *etc.*

Ce n'est donc point la terre qu'il voit encore, comme je l'ai expliqué à la fin du livre précédent. Il voit la convexité qui enveloppe l'univers ; il se promène sur cette immense surface, voisine du chaos. S'il voit quelque lumière, ce n'est pas celle du soleil, mais celle qui vient d'un des côtés de l'Empyrée.

Même pag., lig. 30. *Au vautour*, *etc.*

Comparaison très-juste. Satan se repose sur une plaine aride, avant que d'arriver où il trouvera de quoi se rassasier.

Pag. 232, lig. 7. *Aucune créature ne s'y trouve*, *etc.*

Pourquoi donc parler d'objets qui n'y sont pas, et qui n'y seront que dans plusieurs siècles? Parce que Satan se promène dans le voisinage du chaos, où tout est sans ordre, Milton imagine un lieu, où, dans la suite des temps, viendront tous les fous de la terre : fiction qui paroît, à Richardson, ingénieusement imaginée, et qu'Addisson, à qui ordinairement tout est merveille dans Milton, n'ose lui-même jus-

tifier. En effet, après cet hymne admirable que les Anges viennent de chanter, s'attend-on à voir pirouetter des capuchons, des sandales, des bulles, des chapelets? Comment cette Muse si sublime devient-elle tout-à-coup si froidement burlesque, sans avoir même l'honneur de l'invention? La fiction de l'Arioste, qui fait retrouver dans la Lune tout ce qui est perdu sur la terre, comme la donation de Constantin, les aumônes après la mort, est amusante, ingénieuse, et s'accorde au goût général de son poëme; mais celle-ci, qui n'en est qu'une ridicule imitation, pouvoit-elle trouver place dans un poëme aussi sérieux? Bentley est celui qui a le mieux justifié Milton, en soutenant que ce morceau n'étoit pas de lui, mais de son éditeur : car Bentley rejette sur l'éditeur tout ce qui lui déplaît, en disant que Milton, qui étoit aveugle, a été trompé. Il seroit à souhaiter pour lui qu'il ne fût pas l'auteur de ce morceau, qu'il eût du moins rendu plus supportable, s'il eût, ayant la morale en vue, rassemblé dans ce limbe de vanité des conquérans, des princes, plutôt que des moines. Il y a apparence que s'étant imaginé que son poëme ne seroit pas bien reçu du peuple anglais, s'il ne s'y trouvoit pas quelque trait de satire contre les catholiques, il a voulu placer ici ce morceau pour égayer le peuple sans goût.

Pag. 233, lig. 18. *Cléombrote, etc.*

Fameux pour s'être tué après avoir lu le traité de Platon sur l'immortalité de l'âme. Une dame anglaise en fit autant, après avoir lu le Traité de Sherlock sur la même matière. Elle écrivit sur sa cheminée: « Sherlock, je vais voir si tu » dis vrai, » et se tua.

Même pag., lig. 27. *De l'habit d'un Saint, etc.*

Cet usage de mourir dans un habit de religieux, fut autrefois très-commun. On doit condamner ceux qui mettent

l'assurance de leur salut dans de pareils usages, et dans un pélerinage ; mais ce n'est pas dans un poëme tel que celui-ci qu'on en doit parler.

Pag. 234, lig. 8. *Et vous verriez alors, etc.*

Une plaisanterie si froide ne peut faire aucun tort à la religion catholique. Ainsi, ce n'est que pour ménager l'auteur du poëme, que je ne rends pas exactement ces vers, comme a fait Dobson :

Fratrum salientum membra, cucullos,
Reliquias, funesque, errorum insignia multa,
Convolvi aspiceres, rapido ludibria vento.

Même pag., lig. 15. *A été inconnu à peu de personnes, etc.*

Le poète qui en a fait une telle description, a dû le connoître.

Même pag., lig. 18. *Un foible rayon de lumière, etc.*

Satan, après avoir erré long-temps sur la surface ténébreuse de l'univers, aperçoit un rayon de lumière du côté où est la porte de l'Empyrée. A cette porte est une échelle pour aller de l'Empyrée à l'univers.

Même pag., lig. 26 et 27. *Un amas de pierres précieuses, etc.*

Les portes de la Jérusalem prédite par Tobie, « seront » bâties de saphirs et d'émeraudes ; et toute l'enceinte de » ses murailles sera de pierres précieuses. »

Pag. 235, lig. 1. *Haram* ou *Charam, etc.*

Ville de la Mésopotamie. *Luza*, ancien nom de Bethel. Le premier traducteur, trompé par la ponctuation de cet endroit, qui est fautive en plusieurs éditions, a mis Haram dans les champs de Luza.

Pag. 235, lig. 7. *Une brillante mer, etc.*

Il suppose cette mer, à cause des eaux du Firmament. Il fait ensuite allusion à Elie enlevé dans un char de feu, et à Lazare emporté par les Anges dans le sein d'Abraham ; mais à quel propos ces allusions?

Même pag., lig. 27. *Depuis Panéas, etc.*

Quand l'Ecriture-Sainte parle des deux extrémités de la terre promise, elle dit, « depuis Dan jusqu'à Bersabée ; » et Dan étoit près de Panéas.

Cette fiction, qui paroît d'abord indifférente, a un objet auquel il faut faire attention. Satan trouve une échelle qui est suspendue aux portes du Ciel, et qui pose près d'une grande ouverture par laquelle on entre dans le globe de l'univers ; à cette ouverture commence une route bien plus large que celle que Dieu parcourut de ses regards, quand il jetoit les yeux sur la terre promise, parce qu'alors il ne vouloit plus voir sur la terre que son peuple ; mais avant le péché, il vouloit voir tout le séjour des hommes, et surtout le Paradis terrestre. A cette ouverture, le Chaos est repoussé, parce qu'à cet endroit est la communication de l'Empyrée avec l'univers. Par conséquent Dieu, qui a créé l'univers pour l'homme, a voulu avoir, pour point de vue dans cet univers la terre ; mais Satan, lorsqu'il est à cette ouverture, ne fait aucune attention à la terre, qui est un globe si petit, au milieu de tant de globes immenses, qu'il ne l'aperçoit pas. Il contemple l'amas de tous ces globes, et se précipite au milieu pour aller à celui qui est le plus brillant.

Pag. 236, lig. 8. *A celui d'un espion, etc.*

Si Milton eût dit, en général, un voyageur, la comparaison eût toujours été juste ; mais elle l'est bien davantage,

quand il dit un espion. Cet espion admire la beauté d'un pays, qui va être ravagé par l'armée qui l'a envoyé à la découverte.

Pag. 236, lig. 21. *Il en contemple, etc.*

C'est relever en peu de mots la beauté de l'univers, que de peindre ainsi, à sa vue, la surprise de Satan accoutumé à la vue du Ciel. Il ne le contemple qu'un moment : il ne veut pas perdre son temps à admirer.

Même pag., lig. 24. *Du point oriental, etc.*

C'est-à-dire simplement, depuis l'Orient jusqu'au Couchant; depuis le Midi jusqu'au Nord. Mais Milton aime souvent à dire les choses d'une manière extraordinaire.

Même pag., lig. 30. *Dans un air pur, etc.*

Milton l'appelle *de marbre*, comme Virgile appelle la mer :

Et quæ marmoreo fert monstra sub æquore Titan.

Satan, après avoir volé dans le Chaos, trouve bien doux de voler dans l'air de l'univers.

Pag. 237, lig. 8. *Les fortunés habitans, etc.*

Le poète, en donnant à entendre que tous les globes célestes sont habités, relève la grandeur de l'homme. De tous ces globes, celui de la terre est le point de vue de Dieu; il y a mis sa créature la plus chère, et c'est la seule que, par cette raison, cherche Satan.

Même pag., lig. 14. *Où le grand flambeau, etc.*

Satan va d'abord au plus brillant de tous les globes.

Pag. 238, lig. 1. *Si merveilleuse est la place, etc.*

Milton aime mieux dire que le Soleil est placé merveilleusement, que de dire (ce qu'il ne sait pas) où il est placé.

Pag. 238, lig, 5. *Une pareille tache, etc.*

Cette tache n'y resta pas, comme le premier traducteur paroît l'avoir entendu. Dans le moment où l'Ange ténébreux entre dans l'astre de la lumière, il y fait une tache, et jamais Galilée n'en vit une pareille : c'est tout ce que veut dire le poète.

Même pag., lig. 22. *Le vieux Protée, etc.*

Le mercure, en terme de philosophie hermétique. Les alchimistes travaillent dans l'espérance de le fixer. Milton pouvoit se dispenser de parler d'eux et de se servir de leurs termes.

Pag. 239, lig. 15. *Vit aussi, etc.*

Apocalypse, 19, v. 17.

Même pag., lig. 29. *Un jeune Chérubin, etc.*

Le poète est autorisé, dans cette fiction, par saint Paul, qui dit que Satan se transforme quelquefois en Ange de lumière. Il prend ici la forme d'un jeune Ange, parce qu'il n'eût pas été vraisemblable qu'un Ange du premier ordre n'eût pas encore vu l'univers. Mais y a-t-il différens âges parmi les Anges, qui ont été créés tous à la fois, comme Milton le dira dans la suite ? Les peintres nous représentent, pour l'ornement de leurs tableaux, des Anges enfans, et les poètes ont coutume d'imiter les peintres. Ils ne présentent pas des Anges vieux, mais ils croient pouvoir leur donner différens degrés de jeunesse. Le Tasse représente Gabriel entre l'enfance et la jeunesse :

Tra giovane è fanciullo eta confine
Prese, ed ornè di raggi il biondo crine.

Quand ils prennent la figure humaine, ils peuvent la prendre de tout âge ; mais ici Milton suppose, dans le Ciel, de jeunes Chérubins, qui, pour ainsi dire, n'ont encore rien vu, puisqu'ils n'ont pas vu l'univers.

Pag. 240, lig. 6. *Son vêtement retroussé, etc.*

Il retrousse sa robe longue, suivant l'usage des Romains. Mais pourquoi, dira-t-on, donner de longues robes aux Anges, dans un poëme où les deux créatures qui sont sur la terre paroîtront nues, parce qu'elles sont innocentes, et que la honte de la nudité a été la suite du péché? Milton se conforme à l'usage des peintres, qui est singulier. Quand ils représentent les Anges apparoissant aux hommes depuis le péché, ils ont raison de les habiller, parce que, prenant la forme humaine, ils prennent nos vêtemens. L'Ange, qui apparut à Daniel, étoit vêtu de lin et avoit une ceinture d'or. L'ancien des jours avoit un vêtement blanc comme la neige. Mais quand les peintres représentent les Anges accompagnant Dieu qui crée le monde, ou qui vient juger Adam, pourquoi leur donnent-ils de longues robes, et en donnent-ils une à Dieu, lorsqu'il présente Eve nue à Adam nu? Il n'y a eu de vêtemens que depuis le péché. Ils devroient représenter Dieu entouré d'un nuage, et les Anges en cuirasse, parce qu'étant appelés *la Milice céleste*, ils peuvent toujours paroître en guerriers. Suivant le Dante, par. 31, leur visage brille d'une vive flamme, leurs ailes sont d'or, et dans tout le reste ils sont plus blancs que la neige:

Le facce tutte aven di fiamma viva,
E l'ale d'oro, é l'altro tanto bianco
Che nulla neve a quel termine arriva.

Même pag., lig. 11. *L'un des sept, etc.*

Quelques anciens ont cru que chaque astre avoit un Ange pour conducteur. Milton met, dans le soleil Uriel parce que son nom signifie : *Dieu est ma lumière*. Il dit encore qu'il est un de ces sept yeux dont il est parlé dans Zacharie, 4.: *septem isti sunt oculi Domini*. Métaphore prise de ces sept officiers, qui, à la cour du roi de Perse, étoient appelés ses yeux. Ces sept Anges, toujours prêts à porter les messages

de Dieu, n'étoient donc pas toujours en sa présence; et si Uriel eût été dans la céleste assemblée décrite au commencement de ce livre, il ne se seroit point laissé tromper par Satan. Les Esprits célestes ont été nommés *Anges*, c'est-à-dire, *envoyés;* mais les Juifs ne leur ont donné des noms que depuis la captivité. Raphaël est connu par Tobie; Michel et Gabriel, par Daniel; Uriel, par le 4e. liv. d'Esdras.

Pag. 241, lig. 20. *Toutes ses voies sont sages, etc.*

Le père du mensonge débite ici de grandes vérités, mais pour tromper celui à qui il parle.

Même pag., lig. 21. *Enchérubiné, etc.*

Mot qui ne peut, en écrivant, être hasardé que dans le récit de ce déguisement.

Même pag., lig. 25. *Parcourt, par sa permission, etc.*

Ceci n'est point une digression, mais une réflexion naturelle. Comme il est étonnant qu'un Archange se laisse tromper, le poète fait observer que celui seul qui a fait l'homme peut lire dans son cœur. Ses Anges, pour y lire, n'ont que la lumière que Dieu leur donne. Plus on est vertueux, moins on sait soupçonner le vice, et par conséquent l'hypocrite peut tromper les Anges. *La porte de la sagesse est gardée par la simplicité;* et comme a dit Rousseau:

Le crime veille, et la vertu s'endort.

Pag. 242, lig. 10 et 11. *Se contentent de connoître, etc.*

Uriel désapprouve ces Anges si peu curieux, qui ne se sont point encore donné la peine d'aller voir la nouvelle création.

Pag. 242, lig. 19. *Première matière de ce monde, etc.*

Par ce vers et par le 472 du liv. V, on voit que Milton admettoit, avant la création, une matière première. Il ne dit jamais que Dieu ait créé de rien. Du reste, il parle en termes magnifiques de la création. Voici un Ange qui y étoit présent. Il a tout vu; et cependant il avoue que les causes des ouvrages de Dieu sont incompréhensibles. Nos philosophes veulent les comprendre, et parlent de la création comme s'ils étoient plus savans qu'Uriel.

Même pag., lig. 25. *Les élémens lourds, etc.*

En comparaison de la quintessence éthérée, qui est un feu céleste, l'air même et le feu matériel sont des élémens pesans qui cependant courent rapidement. Ce que dit Milton de cette quintessence éthérée, est pris d'Aristote, qui, aux quatre élémens, ajoutoit un cinquième dont les Cieux avoient été formés.

Pag. 243, lig. 3. *Un mur, etc.*

Ceci est pris de Lucrèce, qui parle des murs du monde, composés, comme les astres, d'élémens plus légers que la terre, liv. V :

Sidera, solem,
Lunamque effic erent, et magni mænia mundi :
Omnia enim magis hæc è lævibus atque rotundis
Seminibus, multoque minoribus sunt elementis
Quàm Tellus.

Même pag., lig. 17. *En dominant la Nuit, etc.*

Racan dit à la lune qu'elle domine la mer et le silence :

Béni Dieu qui te fait, en ton empire sombre,
Dominer à la fois l'inconstance des eaux,
Et la tranquillité du silence et de l'ombre.

Pag. 243, lig. 18. *Cette tache, etc.*

Le Paradis terrestre, à qui en est si loin, et qui est dans le soleil, ne paroît qu'une tache sur la terre.

Même pag., lig. 28. *Il tourne en l'air, etc.*

Milton dépeint Satan pirouettant en l'air, pour marquer avec quelle joie il va à la terre. Il s'arrête sur la montagne de Niphate, près de la Mésopotamie, parce que le Paradis terrestre, suivant l'opinion de quelques savans, a été dans la Mésopotamie.

SOMMAIRE

DU LIVRE QUATRIÈME

Satan, que troublent ses remords, les exhale dans un discours qu'il adresse au soleil, et, se confirmant dans le mal, s'avance vers le Paradis terrestre. Description de la montagne sur laquelle il est situé. Satan la franchit d'un saut, entre dans le Paradis, et se perche sur l'arbre de vie, d'où il découvre tout. Peinture des délices de ce jardin, de la figure et du bonheur d'Adam et d'Eve. Satan, qui, caché sous la forme d'un animal, écoute leur entretien, apprend que Dieu leur a défendu de toucher à un arbre, et en conclut la manière dont il doit les attaquer. Uriel descend du Soleil, pour avertir Gabriel, chargé de la garde du Paradis, qu'un Esprit infernal y est entré. Adam et Eve vont au berceau nuptial. Description de ce berceau. Leur prière du soir. Deux Anges, qui viennent à ce berceau pendant la nuit, y trouvent Satan, qui, déguisé en crapaud, étoit près de l'oreille d'Eve. Il reprend sa figure, et conduit par eux vers Gabriel, lorsqu'il se prépare à combattre contre lui, il voit dans le Ciel un signe qui l'effraie. Il s'enfuit du Paradis terrestre.

LE
PARADIS PERDU.

LIVRE QUATRIÈME.

Hélas, que ne se fit-elle entendre alors cette voix charitable, dont l'Apôtre, favorisé de tant de merveilleuses visions, fut frappé, lorsque le dragon une seconde fois terrassé, et courant en fureur pour s'en venger sur les hommes, le Ciel retentit de ce cri : « Malheur aux habitans de la terre! » Si nos premiers parens, lorsqu'il en étoit temps encore, eussent reçu le même avis de l'arrivée de leur secret ennemi, ils eussent eu de même le bonheur d'échapper à son piége funeste. Car c'est maintenant, qu'emporté par son premier accès de rage, Satan, tentateur de l'homme, avant que de devenir son accusateur, fait sa première descente sur la terre, pour faire porter la peine de sa première bataille, et de sa chute dans l'Enfer, à une créature innocente et fragile. Quoiqu'il se soit armé, avant que de partir, de courage et d'intrépidité, et quoiqu'il soit arrivé avec tant de promptitude, il ne sent en lui, ni sujet de se réjouir, ni

sujet de se glorifier. Dans l'instant où son cruel projet est près d'éclore, il sent s'élever en son sein le violent tumulte que sa méchanceté y allume, et pareil à l'homicide bronze qui vomit la mort, il recule sur lui-même.

L'horreur et l'incertitude jettent le trouble et le désordre dans ses pensées, et mettent, au fond de son sein, tout l'Enfer en mouvement. Car l'Enfer est toujours au dedans de lui : il le porte partout; il a beau changer de place, il ne peut s'éloigner d'un seul pas de l'Enfer, non plus que de soi-même. La vue du crime qu'il va commettre réveillant un désespoir presqu'assoupi, réveille aussi en lui le souvenir amer de ce qu'il a été, de ce qu'il est, de ce qu'il sera, quand de plus grands forfaits seront punis par de plus grands supplices. Tantôt il fixe un triste regard sur ce jardin, qui ne présente à ses yeux que des objets rians; tantôt il lève ses yeux vers le Ciel, et vers l'astre étincelant de la lumière. Il le voit étalant, dans le point de son midi, sa splendeur tout entière; il rêve un moment, soupire et s'écrie :

« O toi que couronne une gloire supérieure à » tout; toi qui, régnant seul dans ton empire, » parois le Dieu de ce nouveau monde; toi qui » contrains les étoiles de disparoître à ton aspect, » c'est toi que j'appelle. Mais ce n'est point une voix » amie qui t'appelle; et quand je prononce ton » nom, ô soleil, c'est pour te déclarer combien » me sont odieux tes rayons. Ils rappellent à ma

» mémoire

» mémoire l'état d'où je suis tombé. Etat brillant » dont la gloire surpassa celle de ton globe, jus» qu'au moment où l'orgueil et l'ambition, plus » fatale encore que l'orgueil, m'eurent armé, dans » le Ciel, contre le monarque qui n'a point de » rival à craindre. Et pourquoi l'ai-je bravé? Etoit» ce là le retour qu'il devoit attendre de moi, lui » qui m'avoit créé dans ce rang éminent que j'oc» cupois, lui qui m'avoit fait des biens qu'il ne » me reprochoit pas, lui dont le service n'avoit » rien de rude? Et pouvoit-il exiger de moi, moins » que des louanges (elles sont si aisées à donner), » moins que des actions de grâces (elles lui étoient » si dues)? Hélas, toutes ses faveurs n'ont opéré » en moi que le mal! Sa bonté a produit ma malice. » Elevé si haut, j'ai rougi d'être subalterne. J'ai » cru qu'en m'élevant un degré plus haut, je de» viendrois le Très-Haut, et que je serois tout-à» coup délivré de l'immense dette d'une reconnois» sance infinie: dette pesante, lorsque, s'acquittant » toujours, on doit encore toujours. Misérable! Je » n'ai pas fait réflexion que je recevois aussi tou» jours de lui, et je n'ai pu comprendre qu'un » cœur pénétré de reconnoissance, en devant ne » doit plus, puisqu'il paie sans cesse, et que tout » à-la-fois il contracte la dette et l'acquitte. Etoit» ce donc là un fardeau! Hélas, si sa puissante » volonté ne m'eût placé que dans l'ordre des Anges » inférieurs, je serois encore dans le bonheur: une » folle espérance ne m'eût point livré à l'ambition!

» Pourquoi m'en flatter? Je me serois laissé sé-
» duire par quelqu'autre, qui, quoique moins
» grand en dignité que moi, eût formé le même
» dessein que j'ai formé, et m'eût entraîné dans son
» parti. Mais quoi, les autres, qui m'étoient égaux
» en puissance, n'ont point fait la même chute! Ils
» sont encore debout. Aucune tentation, ni inté-
» rieure, ni étrangère, ne les a ébranlés. Bien
» armés contre les tentations, ils ont eu la force de
» les repousser toutes. Et pour rester debout comme
» eux, as-tu eu une volonté également libre, un
» pouvoir également suffisant? Oui, sans doute.
» De quoi donc peux-tu te plaindre? Qui peux-tu
» accuser? Ce libre amour, présent du Ciel, n'avoit-
» il pas été également allumé dans tous les cœurs?
» Eh bien donc, qu'il soit maudit cet amour, puis-
» que, soit amour, soit haine, tout produit égale-
» ment pour moi un éternel malheur! Mais sois
» plutôt maudit toi-même, puisque ta volonté,
» contraire à la sienne, a choisi librement ce qui
» cause maintenant ta juste punition. Malheureux
» que je suis! Où me dérober à une colère infinie?
» Poursuivi par un infini désespoir, où fuirai-je?
» Dans l'Enfer? Eh, je suis moi-même un Enfer!
» Quelque profond que soit le gouffre des Enfers,
» je vois, prêt à me dévorer, s'ouvrir en mon
» cœur un gouffre encore plus profond, dont
» l'horreur me fait paroître comme un Ciel cet
» Enfer, lieu des tourmens que je dois souffrir. Eh
» bien, répens-toi donc à la fin! N'est-il pas encore

» temps de se repentir? N'est-il plus de pardon à » espérer ? Non, si ce n'est par la soumission. » Soumission ! Ah, la fierté me défend de prononcer ce mot ! Quelle seroit ma honte, quand j'irois » trouver là-bas ces Esprits que j'ai séduits avec » d'autres promesses, avec d'autres assurances que » des assurances de soumission, moi qui me suis » vanté au contraire de soumettre à moi le Tout-» Puissant? Hélas, ces Esprits ne savent pas com» bien chèrement je paie ma folle arrogance! Ils ne » se doutent pas des tourmens intérieurs dans les» quels je gémis, tandis que, placé sur le trône » des Enfers, je reçois leurs adorations. Je ne suis » élevé si haut, que pour être précipité plus bas » avec mon sceptre et mon diadême. Je ne suis le » premier que dans la misère, et voilà l'avantage » que procure l'ambition. Mais je suppose qu'il soit » possible que je me repente, que j'obtienne ma » grâce, et que je rentre dans mon premier état. » Ah, que l'ambition me rappelleroit bientôt aux » grands projets, et me feroit rétracter prompte» ment ce que j'aurois juré dans une soumission » simulée ! On n'a point de peine à rétracter des » sermens faits dans la douleur : arrachés par la » violence, ils sont nuls. Non, non, jamais un sin» cère desir de réconciliation ne peut naître dans » un cœur si profondément percé des plus terribles » traits de la haine. Je retournerois à une infidélité » plus grande, je retomberois d'une chute plus » affreuse; et condamné à des peines deux fois plus

» terribles, j'aurois chèrement acheté une courte
» intermission de mes peines présentes. C'est ce que
» n'ignore pas celui qui me punit. Hélas, il est
» aussi éloigné de m'accorder la paix, que je suis
» éloigné de la lui demander! Tout espoir nous est
» interdit. Voici le nouvel objet de complaisance,
» que met à notre place celui qui nous a chassés
» et exilés. Voici l'homme qu'il a créé; c'est pour
» lui qu'il a fait ce monde. Adieu donc espérance;
» et ainsi qu'à toi, espérance, soit dit à vous,
» craintes et remords, un éternel adieu. Puisque
» tout bien est perdu pour moi, ô mal, sois donc
» mon bien! Par toi, l'empire est divisé. Déjà je
» t'ai l'obligation de régner du moins sur la moitié,
» et peut-être régnerai-je par toi sur plus de la
» moitié: c'est ce que ce nouveau monde, c'est ce
» que l'homme saura bientôt. »

Tandis qu'il parle ainsi, la colère, l'envie, le désespoir obscurcissent tour-à-tour son visage; et quoique la pâleur y réside toujours, ces trois passions, qui le changent trois fois, et défigurent ses traits empruntés, l'eussent trahi, malgré son déguisement, si quelques yeux l'eussent aperçu: car les fronts des Bienheureux ne sont jamais troublés par un si honteux désordre. Il s'en ressouvint; et aussitôt, renfermant chacune de ces passions en lui-même, il rappelle le calme sur son visage. Habile artisan de fraude, ce fut lui qui le premier, pour cacher une noire perfidie et le desir de la vengeance, se déguisa sous le voile de la sainteté. Mais

il n'étoit pas encore assez habile pour pouvoir tromper plus long-temps Uriel, qui, après lui avoir montré son chemin, l'avoit suivi des yeux jusqu'à la montagne Assyrienne; et, ayant vu son visage changer d'une manière que n'éprouvent point les habitans du Ciel, avoit remarqué les gestes furieux et les mouvemens violens qui lui étoient échappés, lorsqu'il s'étoit cru seul et sans témoins.

Satan poursuit sa route, et approche enfin du lieu où est placé le délicieux Paradis. Une vaste plaine, couverte de verdure, s'étend sur le sommet d'une haute montagne, et forme, en la couronnant, un rempart inaccessible. Tous les côtés de la montagne, escarpés et déserts, sont hérissés de buissons épais et sauvages, qui défendent tout abord. Au milieu d'eux s'élèvent majestueusement, à une prodigieuse hauteur, des cèdres, des pins, des sapins, des palmiers, qui étendent leurs branches, et en s'embrassant, offrent la décoration d'une scène champêtre; et qui, élevant par degrés, cimes sur cimes, ombrages sur ombrages, forment un amphithéâtre dont les yeux sont enchantés. Les arbres qui sont au degré le plus haut, portent leurs têtes jusqu'à la verte palissade, qui, comme un mur, environne le Paradis, ne s'élevant point assez pour borner la vue de notre premier père, qui peut la jeter sur son inférieur empire, et en considérer les contrées voisines. Au-dessus de cette palissade, dans l'enceinte du Paradis, règnent tout à l'entour les arbres les plus beaux, chargés des plus beaux

fruits. Ils portent à la fois les fruits et les fleurs. Sur leur or émaillé des plus brillantes couleurs, le soleil imprimoit ses rayons, avec plus de plaisir qu'il n'en a maintenant à se peindre dans les nuages d'une belle soirée, ou dans l'arc humide, quand Dieu permet aux eaux du Ciel d'arroser la terre.

Tel est le charmant paysage qu'aperçoit Satan. Il avance, d'un air pur dans un air encore plus pur, qui répand dans les cœurs cette joie que le printemps répand sur la terre, et qui, n'inspirant que plaisir et contentement, chasse toute tristesse, excepté d'un cœur où règne le désespoir. De doux Zéphirs, agitant leurs ailes odoriférantes, répandent leurs parfums naturels, et, par leurs murmures, apprennent où ils ont dérobé leurs dépouilles embaumées. Ainsi, lorsque ceux qui faisant voile au-delà du Cap de Bonne-Espérance, ayant passé Mozambique, sentent ces vents si doux, qui, de la côte aromatique ou de l'heureuse Arabie, leur portent les parfums de Saba, charmés du long détour qu'ils ont fait, ils ralentissent encore leur course, pour respirer ces odeurs que respire aussi, avec un doux sourire, le vieux Océan. Non moins gracieuses sont les odeurs que respire le cruel ennemi, qui vient cependant pour les empoisonner, quoiqu'il en soit plus satisfait que ne le fut Asmodée de cette fumée qui, le chassant, malgré sa passion, loin de la femme du fils de Tobie, le força de s'enfuir, avec promptitude et fureur, de la

Médie jusqu'en Egypte, où il fut enfin chargé de chaînes.

Satan, plongé dans ses réflexions, montoit à pas lents la montagne escarpée et sauvage; mais bientôt il ne trouva aucun sentier. Les arbustes et les épines entrelassées que produit ce terrain, forment une épaisseur qui ferme tout passage à l'homme et aux animaux. Ce Paradis n'a qu'une seule porte, qui est au côté opposé, vers l'orient. Mais l'archi-criminel dédaigne une entrée ordinaire : d'un saut léger, il franchit, par mépris, toute limite, tout obstacle, soit de montagne, soit de palissade, et il tombe, sur ses pieds, dans l'enceinte. Un loup dévorant, à qui sa faim fait chercher de quoi la satisfaire, ayant observé des parcs fermés de claies où des brebis sont renfermées dans un champ que les bergers croient sûr, franchit aussi légèrement les claies, et saute au milieu du parc. C'est encore ainsi qu'avide du trésor renfermé dans une maison, dont les portes, par leur épaisseur, leurs barres et leurs verroux, tranquillisent le maître, un voleur sait monter légèrement sur le toit, ou s'attacher aux fenêtres. Telle fut l'entrée que le premier et le plus grand des brigands fit dans la vigne du Seigneur; et c'est de la même manière que l'impie mercenaire est entré depuis dans son Eglise.

Satan prend son vol; et s'arrêtant à l'arbre le plus haut de tous, à l'arbre de vie, qui est au milieu du jardin, il s'y posa sous la figure d'un cormoran. Il n'y retrouva pas la véritable vie;

mais il s'y reposa, méditant la mort de ceux qui jouissoient de la vie. Peu curieux de la vertu d'un arbre si salutaire, dont un bon usage eût été à l'homme un gage de l'immortalité, il ne l'avoit choisi qu'à cause que sa hauteur le mettoit en état de tout découvrir. Dieu seul connoît le prix de tous ses ouvrages; et souvent les hommes pervertissent par un usage criminel les biens qu'ils ont devant eux, ou du moins les avilissent, faute d'en savoir user. Satan jetant ses regards en bas, aperçoit, avec une nouvelle surprise, toutes les délices de l'homme, et toutes les richesses de la nature, renfermées dans un espace étroit; ou plutôt il retrouve le Ciel sur la terre; car cet heureux Paradis étoit le jardin du Seigneur: lui-même l'avoit planté dans la partie orientale d'Eden, contrée qui s'étendoit depuis Auran jusqu'aux lieux où depuis les superbes tours de la grande Séleucie furent élevées par des rois grecs, et jusqu'à Thalassar, où longtemps avant ces rois, demeurèrent les enfans d'Eden. Dans ce pays délicieux, un jardin encore plus délicieux avoit eu Dieu lui-même pour ordonnateur. Il avoit fait sortir de ce fertile sein tous les arbres les plus propres à charmer les yeux, et les plus agréables à l'odorat et au goût. Au milieu d'eux, s'élevoit l'arbre de vie : arbre qui porte son front jusqu'aux nues, et qui produit à la fois des fleurs d'ambroisie et des fruits dont le suc est un or potable, qui renouvelle les forces du corps! Près de notre vie étoit notre mort. C'étoit là qu'avoit

pris naissance l'arbre de la connoissance : connoissance du bien chèrement achetée, et qui fut pour nous la connoissance du mal !

Dans la campagne d'Eden, coule, vers le midi, un large fleuve dont le cours ne change point, mais qui disparoît sous la montagne du Paradis, dont la masse le couvre entièrement; le Seigneur ayant posé cette montagne, qui sert de fondement à son jardin, sur cette onde rapide, qui doucement attirée par la terre altérée et poreuse, monte dans ses veines jusqu'au sommet, d'où elle sort en claire fontaine, formant plusieurs ruisseaux, lesquels, après avoir arrosé tout le jardin, se réunissent pour se précipiter du haut de cette montagne escarpée, et retrouvent aux pieds le fleuve souterrain qui sort de son lit ténébreux, et, en reparoissant, se partage en quatre principaux fleuves, qui prennent des routes diverses, et vont parcourir de fameux empires et de vastes contrées, dont il est inutile de rappeler les noms.

Il est plus nécessaire de décrire, si notre art peut la décrire, cette fontaine de saphir, dont les ruisseaux tortueux, roulant sur des perles orientales et sur des sables d'or, forment des labyrinthes infinis sous les ombrages qui les couvrent, versent le nectar sur toutes les plantes qu'ils visitent, et nourrissent des fleurs dignes de paroître dans un Paradis. Elles ne sont point rangées en compartimens curieux, ni en bouquets façonnés par l'art; la nature bienfaisante en a enrichi toute la campagne, les a

prodiguées sur les collines et dans les vallons, sur la plaine découverte qu'échauffent doucement les rayons du soleil, sitôt qu'il se lève, et dans ces berceaux où des ombrages impénétrables conservent, pendant l'ardeur du jour, une agréable fraîcheur.

Tel est ce charmant séjour, champêtre habitation, où la variété des objets charme les yeux; riches bocages remplis d'arbres admirables. Des uns coulent les baumes et les gommes odoriférantes, larmes précieuses; aux autres sont suspendus des fruits, dont l'écorce dorée brille d'un aimable éclat; fruits qui furent imaginaires dans le jardin des Hespérides, où la fable les plaça, et ne furent jamais véritables que dans celui-ci: leur goût délicieux le faisoit bien connoître. Entre ces arbres paroissoient de rians vallons, de petites montagnes, et des troupeaux qui paissoient l'herbe tendre. Ici, les palmiers couvroient une colline. Là, serpentoient les ruisseaux dans le sein d'un vallon couvert de fleurs, qui présentoit ses richesses de toutes couleurs, parmi lesquelles brilloit la rose que n'accompagnoient pas les épines. D'un autre côté, paroissoient des grottes où n'entroient point les rayons du soleil, et des antres où régnoit une agréable fraîcheur. Ils étoient couverts de vignes, qui, étendant de tous côtés leurs branches souples, offroient en abondance des grappes plus éclatantes que la pourpre. Des fontaines, coulant avec un doux murmure, se dispersoient, et tomboient en cascades le long des collines, ou se réu-

nissoient dans un clair canal, qui présentoit son miroir de cristal à ses rivages couverts de fleurs et couronnés de myrtes. Les oiseaux formoient un chœur mélodieux, et les Zéphirs, respirant les douces odeurs des vallons et des bosquets, accordoient à cette mélodie le murmure des feuilles qu'ils agitoient; tandis que Pan, dansant avec les Grâces et les Heures, son cortége ordinaire, menoit à sa suite un printemps qui ne devoit pas finir. Moins charmante fut la plaine d'Enna, où la fille de Cérès, fleur plus belle que les fleurs qu'elle cueilloit, fut ravie par le ténébreux monarque: enlèvement qui causa tant de peine à sa mère, qui la chercha par toute la terre. Moins agréable fut le bocage de Daphné, près l'Oronte, et le bois arrosé par cette fontaine dont les eaux inspiroient la poésie. Rien ne peut être comparé au Paradis d'Eden: ni cette île environnée du fleuve Triton, Niséé, où le vieux Cham, appelé Ammon par les Gentils, et le Jupiter Lydien, cacha Amalthée et son aimable fils le jeune Bacchus, pour le dérober aux yeux de sa marâtre Rhéa; ni le mont Amara, où les rois d'Abyssinie font garder leurs enfans sur la ligne éthiopique, près des sources du Nil. Cette montagne, environnée de rochers d'albâtre, et si élevée qu'on n'arrive à son sommet qu'après la marche d'un jour, parut à quelques-uns un véritable Paradis terrestre; mais elle est bien éloignée de ce jardin d'Assyrie, où l'Esprit des ténèbres vit, sans plaisir, tous les plaisirs. Il y vit rassemblées toutes

espèces de créatures vivantes, qui sont nouvelles pour lui et dignes de son admiration.

Deux objets, plus nobles que tous les autres, frappent sa vue : leur taille est avantageuse; leur front est élevé vers le Ciel, et ils ressemblent aux habitans du Ciel. Nus et majestueux, la dignité de la nature qui est leur vêtement, les fait paroître les maîtres de tout, et dignes de commander. Dans leurs divins regards, brille l'image de leur glorieux Créateur, la vérité, la sagesse, la sainteté pure et sévère; mais de cette sévérité qui s'accorde avec la liberté filiale, la véritable liberté, et donne aux hommes la véritable autorité. Entr'eux, l'égalité n'est pas entière, et leurs traits ne sont pas les mêmes. L'un paroît formé pour la contemplation et le courage, l'autre pour la douceur et pour cette grâce dont les charmes sont si attirans; celui-ci pour Dieu seul, celle-ci pour Dieu et pour l'homme.

La majesté du front et le sublime des yeux, annonçoient que l'homme étoit fait pour la suprême autorité. Ses cheveux, de couleur d'hyacinte, bouclés et partagés sur le front, semblables à d'épaisses grappes de raisin, tomboient sur ses vigoureuses épaules, et ne descendoient pas plus bas. La chevelure de l'autre, longue, dorée, éparse, est un voile qui la couvre jusqu'au bas de sa taille fine et déliée; et là, se recourbant en boucles, et se repliant comme les tendres surgeons d'une vigne, elle ondoie avec grâce. Ce voile annonce la dépendance, mais une dépendance d'un doux empire : dépen-

dance accordée par elle avec plaisir, et reçue par lui avec plus de plaisir; empire auquel elle obéit avec une soumission décente, une fierté modeste, une manière de repousser qui attire davantage, et qui n'est qu'un tendre délai. Ils ne voyoient rien en eux qu'ils dussent couvrir; rien ne les faisoit rougir. Ils ne connoissoient point cette pudeur qui nous déclare coupables, ni cet honneur qu'à notre honte, nous rendons à ce qui est l'ouvrage de la nature. O honte, enfant du péché, honneur qui nous déshonore, quel trouble tu causes à tout tant que nous sommes, avec les dehors d'une pureté qui n'a que l'apparence de la pureté! C'est toi qui as banni de notre vie la félicité de la vie, la simplicité et la chaste innocence. Dans l'ignorance où ils étoient du mal, n'évitant ni les regards de Dieu ni ceux des Anges, tous deux marchoient nus, et se tenoient par la main. Couple heureux! Jamais si doux et si sincères embrassemens n'en unirent un autre si mutuellement épris; Adam, le plus beau de tous les hommes qui ait paru dans sa postérité; Eve, la plus belle de toutes les filles que depuis ait vue la terre.

Sur un vert gazon qu'embaume une douce odeur, et que couvre une ombre épaisse, au bord d'une fontaine qui y répand sa fraîcheur, tous deux s'assirent, après s'être occupés à la culture de leur charmant jardin, autant que ce travail avoit pu contribuer à leur faire mieux sentir la fraîcheur des Zéphirs, à leur rendre plus douce la douceur du repos, et à

leur procurer plus de plaisir en contentant leur soif et leur appétit. Des fruits étoient tout leur repas; mais des fruits pleins du nectar, que les arbres qui les environnoient leur présentoient, en abaissant leurs branches jusque sur le tendre gazon émaillé de fleurs qui leur servoit de siége. L'écorce du fruit dont ils ont savouré la chair, fournit à leur soif un vase pour la désaltérer.

Leur repas est égayé par les agréables discours, les tendres souris, et ce jeune badinage, innocent entre deux époux qu'unit un heureux lien, qui s'aiment et qui sont seuls. Autour d'eux, se réjouissoient en bondissant, tous ces animaux devenus depuis sauvages et féroces, et qu'il faut aller chercher dans les bois, dans leurs déserts, dans leurs forêts et dans leurs tanières. Le lion, folâtrant et dansant, tenoit dans ses pattes l'agneau qu'il berçoit. Les ours, les tigres, les panthères, les léopards sautoient en leur présence; le pesant éléphant employoit toute son adresse pour les amuser, et faisoit faire plusieurs tours à sa trompe flexible. Le rusé serpent, s'insinuant auprès d'eux, entrelaçoit sa queue en nœuds gordiens, et, revenant sur soi-même en plusieurs replis, donnoit de sa funeste malice une preuve qu'ils n'entendirent pas. Plusieurs animaux étoient couchés sur l'herbe tendre; les uns qui en étoient rassasiés, restoient immobiles et les yeux ouverts; les autres, en ruminant, se disposoient au sommeil; car le soleil déclinoit, et se hâtoit de descendre près des îles de l'Océan,

terme de sa course; et dans le côté de la Balance qui montoit au Ciel, montoient aussi les étoiles, introductrices de la nuit.

Enfin, Satan, que l'admiration de tout ce qu'il voit a toujours tenu immobile, retrouve avec peine sa voix que la tristesse étouffoit, et s'écrie avec douleur : « O Enfer ! Quel objet frappe ici mes » tristes yeux ! Quoi, déjà à notre place, et si haut » dans le bonheur, sont élevées des créatures dif- » férentes de nous, nées peut-être de la terre, non » purs Esprits, mais peu inférieures aux purs Esprits » qui habitent les Cieux ! Toutes mes pensées les » suivent avec étonnement, et je sens que je les » pourrois aimer. Avec quelle vivacité la divine » ressemblance brille sur leurs fronts; et quelle » grâce la main qui les a formées a répandue » sur son ouvrage ! Ah, couple charmant, vous » songez peu au changement qui va vous arriver, » lorsque toutes ces félicités s'évanouiront, et que » vous tomberez dans des malheurs que le con- » tentement dont vous jouisssez maintenant vous » rendra encore plus sensible ! Couple heureux, » mais mal gardé pour pouvoir conserver un tel » bonheur. Ce séjour, votre Ciel, est un Ciel mal » fortifié, puisqu'un ennemi tel que moi y entre. » Hélas, si je suis votre ennemi, ce n'est point que » je vous haïsse, puisque même, vous voyant ainsi » abandonnés, j'ai pitié de vous, moi dont on n'a » point eu de pitié ! Je voudrois m'unir à vous; je » voudrois lier avec vous une amitié si étroite, si

» mutuelle, que nous puissions vivre ensemble dans
» un même séjour, ou moi dans le vôtre, ou vous
» dans le mien. Le mien ne vous paroîtra pas peut-
» être si agréable que ce beau Paradis. Vous le
» pouvez accepter cependant, puisqu'il est l'ouvrage
» de votre Créateur. Il me l'a donné. Egalement
» libéral, je vous le donne. L'Enfer, pour vous
» recevoir tous deux, ouvrira avec joie ses plus
» larges portes, et députera ses princes au-devant
» de vous. Là, vous trouverez, non un étroit espace
» comme celui-ci, mais une vaste demeure capable
» de contenir votre nombreuse postérité. Si vous
» n'en êtes pas contens, rendez-en grâce à celui qui
» me force à exercer sur vous, malgré moi, ma
» vengeance; oui, à me venger de celui qui m'a
» tant outragé, sur vous qui ne m'avez fait aucun
» tort. Il le faut; et quand votre aimable innocence
» m'attendriroit, comme en effet elle m'attendrit,
» une juste raison, le bien public et la gloire d'un
» empire que ma vengeance agrandira par la con-
» quête d'un nouveau monde, tout m'oblige né-
» cessairement à exécuter un projet dont moi-
» même, quoique le prince du mal, j'ai horreur. »

Ainsi parla Satan, alléguant la nécessité, excuse des tyrans, pour justifier des desseins dont lui seul étoit capable. Il descend du sommet de l'arbre élevé sur lequel il étoit placé; il va se mêler parmi les animaux qui s'égaient, et prend, tantôt la forme de l'un, tantôt la forme de l'autre, choisissant celle qui peut lui être la plus utile pour observer sa proie,

proie, et pour pouvoir, sans être vu, découvrir, par les paroles et les actions de ces créatures, tout ce qui le doit mieux instruire de leur état.

D'abord, sous la figure d'un lion, il tourne fièrement autour d'elles, avec des yeux étincelans; ensuite, sous la figure d'un tigre, il en imite les mouvemens, lorsqu'ayant entrevu par hasard, dans une forêt, deux tendres faons qui badinent, il se couche à terre, se tapit, et soudain se relève, changeant souvent de poste, et choisissant un terrain plus favorable, pour pouvoir s'élancer sur ces deux jeunes animaux, et les saisir entre ses griffes.

Le premier de tous les hommes adressa enfin la parole à la première de toutes les femmes. Aussitôt, ardent à l'écouter, le tigre devint tout oreille:

« O toi, avec qui seule je partage tant de biens
» qui m'environnent, et qui toute seule es, de tant
» de biens, la partie la plus chère pour moi, il
» faut sans doute que l'être puissant qui nous a
» faits, et qui pour nous a fait ce vaste monde,
» soit infiniment bon; qu'autant qu'il est bon, il
» soit libéral, et qu'autant qu'il est infini dans ses
» biens, il soit libre de les donner. Après nous avoir
» tirés de la poussière, et nous avoir ici placés
» dans une suprême félicité, nous qui n'avons
» rien mérité de sa main, nous qui ne pou-
» vons lui rien offrir dont il ait besoin, il n'exige
» de nous qu'une seule preuve de notre dépen-
» dance : preuve qu'il nous est facile de lui donner.
» De tous ces arbres qui, dans ce Paradis,

» portent tant d'espèces de fruits délicieux, il ne » nous interdit que celui de la science, planté » près de l'arbre de vie : car c'est si près de la vie » que croît la mort ! Et qu'est-ce que cette mort ? » Il faut que ce soit une chose terrible, puisque le » Seigneur (tu ne l'ignores pas) nous a prononcé » cette menace de mort, si nous touchions à cet » arbre. Voilà tout ce qu'il exige de notre obéis- » sance ; et c'est bien peu de chose, après nous » avoir comblés de tant de biens, et nous avoir » donné cette puissance et cet empire sur toutes les » créatures que possèdent la terre, la mer et les » airs. Qu'elle ne nous paroisse donc pas pénible, » cette défense qui se borne à si peu de chose, » tandis que nous pouvons jouir de tout le reste » avec une entière liberté, et que nous pouvons, » de tant de plaisirs différens et infinis, choisir ceux » que nous voulons. Ne cessons point de louer notre » auteur, célébrons sa bonté, et, continuant nos » agréables occupations, allons élaguer ces arbres, » ou cultiver ces fleurs. Quand cette occupation » seroit un travail, avec toi le travail est un » plaisir. »

Eve lui répliqua : « O vous, pour qui et de qui » j'ai été formée, puisque je suis la chair de votre » chair, vous, sans qui je serois comme n'étant » point, vous, mon guide et mon chef, tout ce » que vous avez dit est juste et raisonnable. Nous » le devons sans doute louer sans cesse ; à toute » heure, nous lui devons tous deux nos actions de

» grâces; moi surtout qui jouis de la plus grande
» part du bonheur, puisque je vous possède, vous
» qui excellez si fort au-dessus des autres biens,
» que vous ne pouvez rien trouver d'égal à vous
» que vous-même. Sans cesse je me rappelle ce
» jour où, me réveillant pour la première fois, je
» me trouvai mollement étendue à l'ombre, sur
» les fleurs, sans pouvoir comprendre d'où et com-
» ment j'y avois été apportée, où j'étois, qui j'étois.
» Non loin de moi sortoit d'un antre, avec un doux
» murmure, une fontaine qui s'étendoit en plaine
» liquide, et dont la surface étoit aussi tranquille
» et aussi pure que celle des Cieux. J'y porte mes
» premiers pas, et, n'ayant fait encore aucun usage
» de la pensée, je m'arrête sur ses bords couverts
» de verdure, pour considérer cette surface claire
» et unie qui me paroissoit un autre firmament.
» Je me baisse pour la considérer: aussitôt, dans le
» sein de cette humide clarté, paroît vis-à-vis moi
» une figure qui se baisse aussi pour me considérer.
» Je recule en tressaillant, elle recule en tressail-
» lant. Le plaisir me ramène, le plaisir la ramène;
» et nous nous contemplons avec les mêmes regards
» de sympathie et d'amour. J'y serois encore fixe-
» ment attentive, et languissante d'un vain desir,
» si je n'avois été tirée de mon ravissement par
» cette voix : « Ce que tu admires, ce que tu vois
» ici, ô belle créature, c'est toi-même; cette image
» paroît et disparoît avec toi. Mais suis-moi, et je
» te menerai où ce n'est point une ombre qui

» attend ton arrivée et tes doux embrassemens. Là,
» tu trouveras celui dont tu es l'image, celui dont
» tu seras la compagne inséparable, et à qui tu
» donneras un nombre infini de créatures semblables
» à vous deux; ce qui te méritera le titre de mère
» de la race humaine. » Que pouvois-je faire autre
» chose, que m'abandonner à ce guide invisible?
» Alors, je t'aperçois sous un plane. Je remarque
» ta taille avantageuse, et cette figure si belle,
» quoique pourtant moins belle (à ce que je m'i-
» maginai), moins douce, moins gracieuse, moins
» attirante que celle de l'image fugitive que j'avois
» vue dans l'onde. Je me retourne pour m'en aller;
» tu me suis, et tu cries à haute voix: « Reviens à
» moi, belle Eve. Qu'est-ce que tu fuis? Ce que
» tu fuis, c'est celui dont tu es formée. Tu es sa
» chair et ses os. Pour te donner l'être, j'ai tiré
» de mon côté, du plus près de mon cœur, ta
» substance et ta vie : ainsi tu dois être à jamais à
» mon côté, ma chère et inséparable consolation;
» c'est toi que je cherche, tendre moitié de mon
» âme: c'est vers toi que je soupire, toi qui es un
» autre moi-même. » Ta main saisit tendrement la
» mienne. Je me rendis; et depuis ce moment,
» je reconnois combien la grâce majestueuse de
» l'homme, combien la sagesse, qui seule est véri-
» tablement belle, est supérieure à la beauté. »

Ainsi parla notre commune mère, et avec des regards attirans où brille le feu pur d'un légitime amour, avec une tendre résignation, elle se laisse

tomber dans les embrassemens de notre premier père, dont elle presse le sein contre son sein élevé et nu, qui n'est couvert que de l'or ondoyant de ses tresses négligées. Adam, que charment à la fois ses attraits et ses caresses soumises, la regarde avec amour et dignité, et sourit comme Jupiter sourit à Junon, quand il donne aux nuages une fécondité qui couvre la terre des fleurs du Printemps. Enfin, avec de chastes baisers, il pressa des lèvres si pures. Satan dévoré d'envie détourna la vue. Un moment après, il jette de travers sur eux un œil malin et jaloux, et dans sa douleur se dit à soi-même :

« O spectacle odieux, spectacle désespérant ! » Quoi, dans les bras l'un de l'autre, ils sont encore » l'un pour l'autre un Paradis, où ils trouvent plus » de délices que dans Eden ! Quoi, ils se procurent » l'un à l'autre félicité sur félicité ; et moi je resterai » confiné dans l'Enfer, où il ne se trouve ni joie ni » amour, mais un immense desir, et (de nos tour- » mens cruels, tourment qui n'est pas le moins » cruel !) un desir qui ne peut jamais être contenté » et qui nous fait languir dans une éternelle défail- » lance ! Mais que je n'oublie jamais ce que j'ai » heureusement entendu de leur propre bouche. » Tout n'est pas encore à eux, comme tout y paroît » être. Là, s'élève un arbre fatal, appelé celui de » la connoissance, et il leur est défendu d'y tou- » cher. Quoi, la connoissance leur est interdite ! » Un commandement si peu conforme à la raison » m'est suspect. Et pourquoi leur maître leur envie-

» t-il la science? Connoître, est-ce un crime?
» Est-ce une mort? Ne se soutiendront-ils dans
» leur état que par l'ignorance? Toute leur félicité
» viendra-t-elle de cette preuve d'obéissance et de
» fidélité? O heureux fondement que je trouve pour
» élever l'édifice de leur ruine! J'exciterai donc
» dans leur esprit un violent desir de connoître et de
» rejeter ce commandement envieux, qui n'a été
» inventé que pour tenir toujours abaissés ceux
» que la connoissance auroit pu élever jusqu'à les
» rendre égaux aux Dieux. Ils auront cette ambi-
» tion, ils goûteront du fruit, et mourront. Quoi
» de plus vraisemblable! Mais il faut qu'auparavant
» je fasse une recherche dans tout ce jardin, et que
» je ne laisse aucun recoin sans l'avoir examiné.
» Le hasard me fera peut-être trouver, près de
» quelque fontaine ou sous des ombrages solitaires,
» quelqu'un des Esprits descendus du Ciel, dont je
» tirerai les lumières dont j'ai besoin. Couple heu-
» reux, vis encore, tandis que tu peux jouir de la
» vie. Goûte, jusqu'à mon retour, ces rapides plai-
» sirs que suivront de longs malheurs. »

Après avoir ainsi parlé avec un air de mépris, mais avec prudence et circonspection, il tourne d'un autre côté sa marche orgueilleuse, et va parcourir forêts, campagnes, collines et vallons. Le soleil alors, vers ce point le plus éloigné de l'horizon où la terre et les mers s'unissent aux Cieux, descendoit lentement, et dardoit ses rayons, prêts à s'éteindre, et paralelles à la surface de la terre,

directement vers la porte orientale du Paradis. Cette porte est pratiquée dans un roc d'albâtre, qui s'élève jusqu'aux nues et domine au loin. Un seul sentier tortueux conduit de la terre jusqu'à elle; tout le reste s'élevant jusqu'à la cime en pointes escarpées, est inaccessible. Au milieu de ces deux piliers de rocher, étoit assis en haut Gabriel, le chef des gardes angéliques, en attendant la nuit. La jeunesse des Cieux s'occupoit autour de lui à de nobles exercices. Elle étoit désarmée; mais leurs armes divines, casques, boucliers, lances, suspendus près d'elle, répandoient l'éclat de l'or et des diamans qui les ornoient. Là arriva Uriel, traversant la sombre clarté du soir sur un rayon du soleil, aussi rapidement qu'en automne, lorsque l'air est rempli d'exhalaisons enflammées, une étoile traverse l'obscurité de la nuit, faisant voir aux navigateurs le point de la boussole qui leur doit servir pour se mettre en garde contre l'impétuosité des vents. Uriel se hâta de donner cet avis :

« Gabriel, qui avez reçu pour votre part le soin » de veiller exactement sur cet heureux séjour, afin » que rien de nuisible n'y puisse entrer, ni en ap- » procher; aujourd'hui, sur le haut du midi, a » passé dans une sphère un Esprit, plein de zèle » en apparence pour aller connoître tous les ou- » vrages du Tout-Puissant, l'homme surtout sa » dernière image. Je lui ai montré son chemin, » qu'il a pris avec précipitation. J'ai observé la » manière dont il a fendu l'air; et lorsqu'il s'est

» arrêté, pour la première fois, sur la montagne
» qui est au nord d'Eden, je lui ai remarqué des
» regards, qui, bien différens de ceux des habitans
» du Ciel, étoient obscurcis par de honteuses pas-
» sions. Je l'ai suivi des yeux, jusqu'à ce qu'enfin
» les ombres de ces arbres l'ont dérobé à ma vue. Je
» crains que quelqu'un de la troupe bannie n'ait risqué
» de sortir de l'abyme pour apporter ici de nouveaux
» troubles. Le soin de le trouver vous regarde. »

Le guerrier ailé lui répondit : « Uriel, il n'est
» pas étonnant que, faisant votre résidence au
» milieu du brillant cercle du soleil, votre vue
» parfaite s'étende de tous côtés. Rien ne peut entrer
» par cette porte, en trompant la garde vigilante
» qui y est placée. Tout ce qui peut y venir du
» Ciel, nous est bien connu ; et depuis l'heure du
» midi, nul Esprit n'est venu du Ciel ici. Si un
» Esprit d'une autre nature, dans l'intention que
» vous dites, a franchi ces limites terrestres (et il
» est difficile, comme vous le savez, que des
» obstacles matériels arrêtent une substance spi-
» rituelle), sous quelque forme qu'il se soit caché
» dans l'enceinte de ces remparts, je l'aurai reconnu
» avant que l'aurore paroisse. »

Uriel, que cette promesse tranquillise, retourne à son office ordinaire sur le même rayon lumineux dont la pointe, qui étoit alors élevée, lui facilita sa descente dans le soleil tombé en ce moment dans les Açores; soit que le premier orbe, par une rapidité incroyable, eût achevé son tour journalier,

soit que la terre, en tournant sur son centre moins rapidement, et allant par une route plus courte à l'orient, eût laissé le soleil à sa même place, colorant avec l'or et le pourpre diversement réfléchi, les nuages dont le cortége environne le côté oriental de son trône...

Le sombre crépuscule arriva et couvrit toute la nature de ses modestes livrées. Le silence marchoit à sa suite. Les animaux et les oiseaux s'étoient retirés dans leurs lieux de repos, les uns sur leurs gazons, les autres sous leurs feuillages. Le seul rossignol qui se plaît à veiller, chanta toute cette nuit son amoureuse plainte, dont l'harmonie charma le silence. Tout le firmament étinceloit de vifs saphirs. L'éclatant Hespérus, qui conduit l'armée entière des étoiles, fut le plus brillant de tous, jusqu'à ce que la lune, se levant dans une majesté nébuleuse, et paroissant enfin comme une reine, étala sa lumière que nulle autre n'égala, et étendit sur l'obscurité son voile argenté.

Adam dit à son épouse: « Charmante compagne, » le temps de la nuit, et le repos où la nature est » plongée, tout nous invite à goûter la même tran- » quillité. C'est pour l'homme que Dieu a voulu » faire succéder le repos au travail, ainsi que la » nuit au jour. C'est maintenant que le sommeil » verse sa douce rosée, qui, s'appesantissant sur » nos paupières, les force agréablement à tomber. » Les animaux, pendant tout le jour, errent à » l'aventure, sans être occupés. Le repos leur est

» moins nécessaire qu'à l'homme, qui l'a mérité
» à la fin du jour, par l'emploi qu'il a fait de son
» corps et de son esprit : ce qui lui annonce sa di-
» gnité et l'attention du Ciel sur lui. Dieu laisse
» errer les animaux dans leur oisiveté, sans leur
» demander compte de leurs actions. Demain, avant
» la fraîcheur du matin, avant que l'orient soit
» doré des premiers rayons de la lumière, il fau-
» dra nous lever, retourner à notre agréable travail,
» nettoyer ces berceaux fleuris, ces vertes allées
» qui sont nos retraites dans la chaleur du jour.
» Leur feuillage trop épais nous accuse de ne point
» travailler assez, et il faudroit plus de mains que
» les nôtres pour élaguer ces branches si empres-
» sées de s'étendre. Ces promenades que couvrent
» et embarrassent les fleurs qui tombent des arbres,
» et les gommes qu'ils distillent, demandent d'en
» être délivrées, si nous voulons y marcher sans
» peine. Mais reposons-nous encore, tandis que la
» nuit, conforme aux desirs de la nature, nous
» ordonne le repos. »

Celle qui posséda la beauté parfaite, lui répondit : « Mon auteur et mon guide, je n'ai rien à opposer
» à ce que vous commandez. J'obéis, c'est Dieu
» qui me l'ordonne. Dieu est votre loi, vous êtes
» la mienne. Ne rien connoître davantage est la
» plus heureuse connoissance d'une femme et sa
» plus grande gloire. Votre entretien me fait ou-
» blier nuit, jour, et heures, qui me sont toutes
» également agréables avec vous. L'haleine du

» matin est remplie de douceurs; nous les goûtons » quand elle se renouvelle, et quand les aimables » chants des oiseaux se renouvellent avec elle. Le » soleil réjouit nos yeux, lorsque des portes de » l'orient, il étend ses rayons sur ce jardin déli- » cieux, sur ces gazons, ces arbres, ces fruits, ces » fleurs où brillent les gouttes tremblantes de la » rosée. Après de douces pluies, la terre féconde » répand une odeur charmante. Une belle et fraîche » soirée, quand elle s'avance, réjouit encore nos » yeux. Nous admirons le silence de cette nuit, » qui n'est troublé que par son harmonieux oiseau. » Cette lune éclatante, et ces perles des Cieux, » cette nombreuse cour d'étoiles qui l'accompagne, » tout nous charme. Mais ni l'haleine du matin, » quand elle se renouvelle, et quand les aimables » chants des oiseaux se renouvellent avec elle, ni » le soleil étendant ses rayons sur ce jardin déli- » cieux, sur ces gazons, ces arbres, ces fruits, ces » fleurs, où brillent les gouttes tremblantes de la » rosée, ni l'odeur charmante qui suit les douces » pluies, ni l'agréable arrivée d'une belle soirée, » ni le silence de cette nuit, qui n'est troublé que » par son harmonieux oiseau, ni les promenades » à la clarté de cette lune et des étoiles sa bril- » lante cour, n'auroient sans vous de douceur pour » moi. Mais pourquoi cette cour brille-t-elle pen- » dant la nuit? Pour qui ce grand éclat de la lumière? » Le sommeil ferme maintenant tous les yeux. »

Celui qui pour postérité a eu tous les hommes,

lui fit cette réponse : « Fille de Dieu et de l'homme ;
» ô femme accomplie, ces astres ont à finir leur
» course du soir au matin, autour de la terre,
» pour porter de contrée en contrée leur lumière
» préparée pour les nations qui naîtront un jour.
» Ils se couchent et se lèvent, de peur que la nuit
» qui ramène l'obscurité, ne regagne son antique
» empire, et n'éteigne la vie dans toute la nature,
» qui reçoit de ces feux modérés un autre avantage
» encore que celui de la clarté. Par la douce cha-
» leur de leurs diverses influences, ils la fomentent,
» l'échauffent, la tempèrent et la nourrissent. Leurs
» célestes vertus, qu'ils répandent sur toutes les
» productions de la terre, les rendent plus propres
» à recevoir la perfection que leur apporte le soleil
» par la puissance plus grande de ses rayons. Ces
» étoiles ne brillent donc pas inutilement. Quoi-
» qu'au milieu de la nuit aucune créature ne les
» contemple, ne pense pas que si l'homme n'exis-
» toit pas, le Ciel fût sans spectateurs, et Dieu sans
» adorateurs. Soit que nous veillons, soit que nous
» dormions, des millions de créatures spirituelles
» et invisibles parcourent la terre, contemplent
» jour et nuit ses ouvrages, et chantent ses louanges.
» Combien de fois, du haut des montagnes reten-
» tissantes, ou du fond des épaisses forêts, sont
» parvenues jusqu'à nous, au milieu de la nuit, des
» voix qui chantoient leur grand créateur, et dans
» l'air sombre s'élevoient ou seules ou en chœur,
» se répondant les unes aux autres ! Souvent les

» Anges, en faisant leurs veilles et leurs rondes » nocturnes, touchent d'une manière divine leurs » instrumens, et l'harmonie de ces sons qui s'u- » nissent à leurs chants, partage la nuit, et élève » nos pensées vers le Ciel. »

Ils s'entretenoient ainsi dans ce jardin dont ils étoient les seuls habitans, et s'avançoient en se tenant par la main, vers le lieu où étoit leur voluptueux berceau.

Ce lieu avoit été choisi par la main du souverain qui planta ce jardin, où il disposa tout pour servir aux plaisirs des hommes. Les myrtes et les lauriers qui s'entrelacent, et les arbrisseaux qui portent le plus haut un feuillage durable que l'odeur et la couleur rendent agréable, faisoient un épais couvert, et formoient une voûte. De tous côtés s'élevoient l'acanthe et les arbustes les plus odoriférans, mur verdoyant orné par le mélange des plus belles fleurs, dont les têtes charmantes s'élevoient entre les branches; l'iris qui rassemble toutes les couleurs, les roses et les jasmins. On fouloit aux pieds la violette, le safran et l'hyacinthe, riche pavé plus éclatant qu'une marqueterie formée des pierres les plus précieuses que nous achetons si cher. Là, nul des animaux, quadrupèdes, volatiles, insectes, reptiles, n'osoit entrer. Tel étoit le respect que l'homme leur imprimoit alors. Jamais la Fable, si riche en merveilles, n'imagina un berceau si couvert d'ombrages, si sacré, si solitaire, pour fournir à Pan et à Sylvain, un lieu propre au sommeil,

pour fournir aux Dieux et aux nymphes des bois, des retraites convenables à des divinités.

Ce fut dans cet endroit écarté qu'Eve, prête à s'unir à son époux pour la première fois, composa son lit nuptial des fleurs, des guirlandes et des herbes dont l'odeur est la plus douce, le jour que l'épithalame fut chanté par les chœurs célestes, et que par l'Ange qui préside à l'hymen, elle fut conduite à notre premier père, dans une beauté qu'aucun ornement ne relevoit. Elle étoit plus ornée et plus capable d'inspirer de l'amour (hélas, elle devint aussi funeste!) que cette Pandore, qui, riche des présens de tous les Dieux, et conduite par Mercure au plus imprudent des fils de Japhet, séduisit le genre humain par le charme de ses regards, pour venger Jupiter de celui qui avoit eu l'audace de dérober le feu céleste.

Arrivés à la retraite qu'a formée pour eux l'épaisseur des feuillages, tous deux se retournent, et tous deux debout, les yeux attachés au firmament, ils adorent le Dieu qui a fait le firmament, l'air, la terre, les Cieux, le pôle étoilé, et la lune, dont le globe éclatant frappe leurs yeux. « La nuit est aussi » ton ouvrage. C'est toi, puissant créateur, qui as » fait le jour que nous venons de passer dans des » occupations conformes à ta volonté. Les secours » mutuels que nous nous prêtons, et l'amour réci- » proque que nous nous portons, fait notre félicité; » et cet amour met la perfection aux biens que tu » fais naître pour nous de toutes parts, et à toutes

» les douceurs de ce Paradis. Il est maintenant trop » vaste pour nous. Tes biens trop abondans y tom- » bent, sans trouver des mains qui les moissonnent » et les partagent; mais tu nous a promis à nous » deux une race qui doit remplir la terre, et célé- » brer avec nous ton infinie bonté, que nous éprou- » vons, lorsque nous jouissons de la clarté du jour, » et lorsque nous goûtons, comme nous l'allons » maintenant goûter, le sommeil, ce présent que » tu nous as fait. »

Après que tous deux, dans la même union d'esprit, eurent fait la même prière, sans aucune marque extérieure d'adoration, mais avec une adoration pure, le culte le plus agréable à Dieu, ils se reprennent par la main, entrent dans leur berceau, et se retirent dans l'endroit le plus intérieur. Exempts de cette peine que nous avons à nous débarrasser de ces incommodes déguisemens que nous portons, ils se mettent à côté l'un de l'autre. Eve n'a point à craindre que son époux soit indifférent pour elle; Adam n'a point à craindre que sa belle épouse s'oppose à rien de ce que permet le conjugal amour. N'écoutons point ce que disent sur la pureté et la douceur de ce Paradis, ces austères hypocrites, qui osent diffamer comme impur, ce que Dieu a déclaré pur, ce qu'il commande à quelques-uns, ce qu'il laisse libre à tous. Celui qui a fait les hommes, leur a ordonné de multiplier. Quel autre que notre destructeur, l'ennemi de Dieu et des hommes, peut nous donner

un ordre contraire? Je te salue, ô amour conjugal; mystérieuse loi, véritable source de l'humaine race, seul bien de la nature, qui ne peut appartenir qu'à l'homme, et qui ne fut point partagé dans ce Paradis, où tous les biens de la nature étoient communs. C'est toi qui doit préserver l'homme de cette aveugle et adultère fureur, qui ne doit régner que parmi les brutes animaux. C'est par toi qu'établis justes, raisonnables, légitimes et purs, furent connus d'abord ces aimables liens du sang, ces tendres rapports de père, de fils et de frère. Dieu me préserve de t'appeler péché ou honte, ni même de penser que tu sois indigne d'entrer dans le séjour le plus saint, ô toi, source intarissable des douceurs que nous goûtons dans une vie privée; toi, dont le lit a été appelé un lit chaste, un lit pur, où sont entrés, sous la loi nouvelle comme sous l'ancienne, les Saints et les Patriarches. C'est là que l'amour apporte tous ses traits dorés; c'est là qu'il allume son flambeau durable; c'est là qu'il voltige avec ses ailes de pourpre. Là, il règne; là, il fait connoître ses vrais plaisirs, que ne procurent jamais les souris mercenaires, les caresses intéressées, les tendresses sans tendresse de maîtresses méprisables; plaisirs qu'on ne trouve point dans ces danses lascives, dans ces ridicules déguisemens qu'on porte à un bal, ni dans ces nocturnes symphonies, dont un amant, transi de froid, veut enchanter une fière beauté, dont l'orgueil seroit mieux payé par un souverain mépris.

Les

Les deux époux se tenant embrassés, s'endormirent à la douce symphonie des rossignols, et furent couverts de roses, qui, de la voûte fleurie, tombèrent sur eux comme une pluie abondante; roses qui furent reproduites par l'air du matin. Jouis du sommeil, couple heureux; et plus heureux encore, si tu ne cherches pas à l'être davantage, et si tu sais que tu ne dois rien savoir de plus.

Déjà, le cône ténébreux de la nuit, s'avançant vers le plus haut de la voûte qui couvre nos têtes, avoit mesuré la moitié du chemin, et les Chérubins armés sortoient à l'heure accoutumée de leurs portes d'ivoire pour aller à leurs gardes nocturnes, lorsque Gabriel dit à celui qui commandoit après lui :

« Prends la moitié de notre troupe, Uzziel; va » avec elle cotoyer le midi, en observant tout exac» tement, et que l'autre moitié défile vers le nord; » à la fin de notre tournée, nous nous rejoindrons » à l'occident. »

Ils se partagent plus rapidement qu'une flamme qui se divise. Les uns se tournent du côté de leur bouclier, les autres du côté de leur lance. Gabriel en même temps appelle deux Anges dont il connoît le courage et la prudence. Tous deux sont près de lui, et il leur donne cet ordre :

« Vous Ithuriel et vous Zéphon, déployez vos » ailes agiles, et parcourez tout ce jardin si exac» tement, qu'aucun recoin n'échappe à vos re» cherches, et surtout l'endroit où se sont retirées

» ces deux belles créatures, qui peut-être mainte-
» nant y dorment profondément, sans craindre
» aucun péril. Vers le déclin du jour est arrivé un
» Ange qui m'a assuré avoir vu prendre sa route
» vers ce Paradis (qui l'auroit soupçonné ?), un
» des Esprits habitans de l'Enfer. Il en a sans doute
» forcé les barrières, dans quelque funeste dessein.
» Allez donc, et lorsque vous le trouverez, saisis-
» sez et amenez-le où je serai. »

Cet ordre donné, il part avec sa brillante troupe dont l'éclat efface celui de la lune. Les deux Anges cherchant l'ennemi dont on vient de leur parler, vont droit au berceau où reposoient nos premiers pères, et l'aperçoivent aplati comme un crapaud, près de l'oreille d'Eve. Il essayoit, sous cette forme, de se rendre maître des organes de son imagination, pour y faire entrer, par un art diabolique, les illusions, les fantômes, les songes; ou bien il essayoit de lui communiquer un venin capable d'infecter ces esprits subtils, qui, pareils à ces subtils vapeurs qui sortent des claires fontaines, s'élèvent du plus pur du sang; pour pouvoir ensuite faire naître en elle les pensées d'inquiétude et de mécontentement, les frivoles espérances, les vaines prétentions, les desirs désordonnés, qui remplissent le cœur d'une folle présomption, mère de l'orgueil.

Tandis qu'il étoit occupé de ce noir projet, Ithuriel le touche légèrement du bout de sa lance; et comme la fausseté ne peut endurer la touche

d'une trempe céleste, qui la force à retourner à sa forme naturelle, Satan découvert tressaille, et tout-à-coup s'élève. Ainsi, lorsqu'une étincelle tombe sur un amas de poudre nitreuse, destinée à être portée dans un magasin que des menaces de guerre font remplir, tout le noir monceau se répand avec un éclat subit dans l'air, et l'enflamme. Avec la même promptitude, notre ennemi s'élève dans sa forme véritable.

Le premier mouvement des deux beaux Anges, à l'aspect imprévu du hideux monarque, fut de reculer avec étonnement. Cependant, incapables de crainte, ils l'approchent en lui disant:

« Eh, quel est celui de ces Esprits rebelles adju- » gés aux Enfers, qui vient ici? Echappé de prison, » qui es-tu? Pourquoi, comme un ennemi en em- » buscade, te tenir sous cette figure, aplati près » de la tête de ceux qui goûtent le repos du som- » meil. » « Vous ne me connoissez donc pas? » répond Satan plein de mépris. Vous ne me con- » noissez donc pas? Vous avez dû me connoître » autrefois, quand j'étois, non votre égal, mais » assis à une place où vous n'avez osé aspirer. Ne » me pas connoître, me prouve que vous-mêmes » êtes des inconnus, et les derniers de votre multi- » tude; ou si vous savez qui je suis, pourquoi me » le demander, et rendre le commencement de » votre ambassade aussi superflu que la fin en sera » vaine? »

Zéphon lui répondit, rendant mépris à mépris:

« Ne t'imagine pas, Esprit révolté, que ta figure » soit la même, et qu'on puisse te reconnoître, » lorsque tu n'as plus cet éclat qui t'environnoit, » tant que tu restas dans le Ciel pur et innocent; » cette gloire t'a quitté avec ton innocence. Ton » front annonce maintenant ton péché et l'obscur » et honteux séjour de ta condamnation. Mais suis-» nous : il faut que tu viennes rendre compte à » celui qui nous a envoyés. Il est chargé de con-» server ce lieu qui doit être inviolable, et d'é-» carter tout péril de ce couple qui sommeille. »

Le Chérubin, en parlant ainsi, prit un air conforme à sa réprimande, et le mélange, qui se fit sur son visage, de la sévérité avec la beauté de la jeunesse, y ajouta une grâce infinie. Le Démon resta confus, et sentit combien la bonté est respectable. Il vit combien la vertu, quand elle paroît en sa propre forme, est aimable. Il la vit et gémit de sa perte; mais il fut surtout sensible à la perte de cet éclat, qui le rendoit méconnoissable. Cependant, affectant l'intrépidité : « S'il faut, dit-il, com-» battre ici, c'est contre le chef que le chef doit » combattre. Je combattrai contre celui qui envoie » et non contre celui qui n'est qu'envoyé, ou je » combattrai contre tous à la fois. J'en acquerrai » plus de gloire, ou j'en perdrai moins. » « Ta » frayeur, lui répond Zéphon, d'un ton hardi, » nous prouve ce que le moindre de nous, quoique » seul, peut contre toi criminel. C'est ton crime » qui t'a fait perdre ta force. » Satan ne répliqua

point : la rage avoit étouffé sa voix ; et semblable à un fier coursier qui marche en mordant son frein, il s'avance d'un pas orgueilleux. Fuir ou prendre son vol lui parut inutile. La crainte d'un pouvoir qui réside plus haut, avoit saisi son cœur; seul pouvoir qui lui imprime la crainte.

Ils approchoient du point de l'occident où leurs compagnons, après avoir fait le demi-cercle qu'ils avoient à faire, chacun dans leur ronde déjà arrivés se rassembloient tous, se tenant prêts à recevoir de nouveaux ordres. Leur chef Gabriel qui est à leur tête élève sa voix et leur dit :

« Amis, j'entends un bruit de pieds agiles, on » vient à nous, et malgré les ombres de la nuit, » Ithuriel et Zéphon brillent assez pour que je les » reconnoisse. Avec eux, vient un troisième, qui » a un port de roi, mais son éclat est flétri, il est » pâle ; à son air fier et à sa démarche, je soup- » çonne le prince des Enfers. Il ne veut point appa- » remment sortir d'ici sans combat. Ne le craignez » pas : ses sombres regards annoncent que lui-même » nous craint. »

A peine il a parlé, les deux Anges arrivent, et lui apprennent en peu de mots quel est leur prisonnier, où ils l'ont trouvé, ce qu'il y faisoit, sous quelle forme et en quelle posture il étoit couché. Gabriel jeta sur lui un regard terrible, et lui dit :

« Pourquoi, Satan, as-tu franchi les barrières » imposées à ta fureur ? Pourquoi viens-tu troubler » dans leurs fonctions ceux que ton pernicieux

» exemple n'a point séduits, et qui ont le pouvoir
» et le droit de te demander raison de ton auda-
» cieuse arrivée dans ce lieu ? N'y viens-tu pas
» pour inquiéter le repos de ceux que Dieu y a
» établis dans le séjour de la félicité ? »

Satan, jetant sur lui un regard de mépris, lui répondit : « Tu avois dans le Ciel une réputation
» de sagesse que je croyois que tu méritois ; ta
» question m'en fait douter. Eh, qui donc est
» amoureux des supplices ? Qui ne s'échappera pas
» de l'Enfer, s'il en trouve le moyen ? Qui respec-
» tera l'arrêt qui le condamne à y rester ? Toi-
» même, sois-en bien certain, si tu étois dans un
» lieu de tourmens, tu hasarderois de voler le plus
» loin que tu pourrois, pour trouver un autre lieu
» où tu espérerois trouver du repos ; tu changerois,
» le plutôt qu'il te seroit possible, les peines en
» plaisirs. Voilà ce que je cherche ; mais c'est ce
» que tu ne peux comprendre, parce que tu ne
» connois que le bien, tu n'a pas éprouvé le mal.
» Pourquoi donc viens-tu m'objecter la volonté de
» celui qui me captive ? Que ne met-il de plus
» fortes barres à ses portes de fer, s'il a prétendu
» me retenir dans cette ténébreuse prison ? Mais en
» voilà assez pour répondre à ta question. Quant
» au reste, tout est vrai. Ils m'ont trouvé où ils
» t'ont dit : ce qui n'annonce de ma part ni vio-
» lence ni mauvais desseins. »

Il prononça fièrement ces derniers mots, et l'Ange guerrier lui répondit avec un souris dédaigneux :

« O que le Ciel a perdu un grand juge de la sagesse » des autres, quand il a perdu Satan ! La folie l'a » précipité de là-haut, la folie le fait sortir mainte- » nant de sa prison; et il doute gravement s'il esti- » mera sage ou non celui qui lui demande pourquoi » il a eu la hardiesse de venir ici sans permission, » et de franchir les infernales barrières prescrites » à sa fureur : tant il est persuadé qu'il est sage de » fuir un lieu de peines, dans quelqu'autre lieu » qu'on aille, et de s'échapper à son supplice. Juge » toujours ainsi, présomptueux, jusqu'à ce que la » colère que tu as bravée par ta fuite, te fasse fuir » sept fois plus loin, et repoussant à coup de fouet » ta sagesse au fond des Enfers, t'apprenne que, » quelque supplice que l'on souffre, ce qu'on doit » craindre le plus, c'est une colère infinie qu'on » irrite. Mais pourquoi viens-tu seul? Pourquoi » tout l'Enfer ne s'est-il pas enlevé pour te suivre ? » Le supplice est-il moins supplice pour les autres? » Sont-ils moins empressés de le fuir, ou as-tu » moins de courage qu'eux pour le supporter? O » chef courageux, le premier à fuir la peine ! Si tu » avois fait part de la raison de ta fuite à ton armée » que tu as abandonnée, certainement tu ne serois » pas arrivé ici seul, malheureux déserteur. »

Le fier Satan, fronçant les sourcils, répond: « Je n'ai pas moins de courage qu'un autre pour » souffrir la peine, et ce n'est pas la peine que je » fuis. Tu l'as dû savoir, Ange insultant, lorsque » tu trouvas en moi le plus redoutable ennemi dans

» le combat où le brillant tonnerre vint à ton
» secours sur des ailes rapides, et secourut ta lance
» jusque-là peu terrible. Mais tes dernières paroles
» aussi légères que les premières, prouvent que tu
» es sans expérience. Tu n'as pas celle que donnent
» les malheurs. Tu ignores, que dans les entreprises
» difficiles, un chef fidèle à son devoir, ne risque
» point son armée dans des chemins périlleux, sans
» les avoir été découvrir lui-même. Voilà ce qui
» m'a fait sortir; voilà pourquoi j'ai entrepris le
» premier de voler seul à travers la désolation de
» l'abyme, pour découvrir ce monde nouvellement
» créé, que la renommée n'a pas laissé ignorer aux
» Enfers. J'espère trouver ici une demeure plus
» douce; j'espère placer ou sur la terre ou dans le
» milieu des airs, mes puissances affligées, quand,
» pour nous y établir, il faudroit essayer encore
» nos forces contre toi et contre tes joyeuses légions.
» Mais la guerre n'est pas leur métier: il leur est
» bien plus facile de servir leur maître dans la
» gloire céleste, de chanter des hymnes devant
» son trône, dont on n'approche qu'à la distance
» marquée. Tes soldats sont habiles à se prosterner
» et non pas à combattre. »

L'Ange guerrier répliqua: « Dire et se contredire
» en même temps, soutenir d'abord qu'il est sage
» de fuir la peine, avouer ensuite qu'on vient comme
» espion, c'est montrer qu'on est non un général
» d'armée, mais un imposteur. Et tu oses, Satan,
» en te disant général, ajouter que tu es fidèle à

» ton devoir! O nom, ô sacré nom de fidélité pro» fané par toi! Toi, fidèle! A qui? A ta vile mul» titude de rebelles? A une troupe de malins Esprits? » Digne corps d'une si digne tête! Est-ce cette » discipline, cette foi mutuelle entre tes soldats et » toi, est-ce leur soumission à tes ordres, qui t'a » engagé à rompre la fidélité que tu devois au pou» voir suprême? Mais toi, rusé hypocrite, qui te » donnes ici pour le protecteur de la liberté, qui, » plus servilement que toi a adoré le redoutable » monarque des Cieux, a mieux rampé, s'est pros» terné plus bas devant lui? Et pourquoi? Parce » que tu espérois le déposséder et régner à sa » place. Mais écoute ce que j'ai à te déclarer. Ote» toi de devant moi. Revole aux lieux d'où tu es » parti. Si, ce moment passé, tu reparois dans ces » sacrées limites, je te traînerai chargé de chaînes » vers l'abyme infernal; et tu y seras scellé de » manière que jamais tu ne mépriseras ces foibles » portes de l'Enfer, ces portes qui ne te paroissent » pas assez bien barricadées. »

Satan méprise ces menaces, et plus enflammé que jamais, lui répond : « Quand je serai ton cap» tif, orgueilleux Chérubin, gardien de frontières, » alors tu me parleras de chaînes; mais auparavant » attends-toi à sentir, par le poids de mon bras » puissant, le plus pesant fardeau que tu aies jamais » porté, quoique le monarque des Cieux marche » porté sur tes ailes, et que les roues de son char » de triomphe, qui roulent sur les chemins semés

» d'étoiles, soient soutenues par toi, et tes pareils, » accoutumés au joug comme toi. »

Tandis qu'il parle, la brillante phalange des Anges, tout en feu, forme un croissant pareil à celui de la lune, pour l'enfermer, et les pointes des lances baissées, sont toutes vis-à-vis lui. Tels sont les épis d'un champ de Cérès, qui, entièrement mûrs, attendent la moisson, lorsque le vent les force à baisser leurs têtes flottantes, et que l'inquiet laboureur craint que de ces épis sa chère espérance il ne lui reste que la paille à porter dans ses greniers.

Satan, que le péril alarme, s'élève aussi haut et aussi ferme que le Ténérife ou l'inébranlable Atlas. Sa tête touche le firmament, et pour panache à son casque, au lieu de plume, est attachée l'horreur. Les armes ne lui manquent point. Il paroît avoir lance et bouclier. Que de gestes terribles alloient suivre! Non-seulement le terrestre Paradis, mais peut-être la voûte étoilée du Ciel eût été ébranlée, ou du moins tous les élémens, mis en confusion et en déroute par la violence de ce choc, eussent fait naufrage, si, pour prévenir cet horrible combat, l'Eternel n'eût pris ses balances d'or. Ces balances qu'on voit encore entre Astrée et le Scorpion, sont les mêmes dans lesquelles Dieu pesant d'abord tout ce qu'il avoit créé, suspendit le globe de la terre avec le contrepoids de l'air, et dans lesquelles il pèse maintenant tous les événemens qui arrivent sur la terre, les empires et les combats.

Il y pesa alors l'un contre l'autre, d'un côté le combat de Satan, et de l'autre sa fuite. Ce premier poids monta en haut rapidement, et frappa le fléau de la balance.

A cette vue, Gabriel dit à son ennemi : « Satan, » voilà ce qui m'apprend quelles sont tes forces, » et ce qui t'apprend qu'elles sont les miennes; » mais ce que nous avons de forces l'un et l'autre, » n'est pas un bien à nous, nous n'avons que celles » qui nous sont données. Eh, quelle folie de nous » vanter de ce que nous pouvons par les armes, » puisque tes forces ne sont que celles que permet » le Ciel, non plus que les miennes, quoique les » miennes soient devenues deux fois plus grandes » que les tiennes, afin que je te puisse fouler aux » pieds comme la fange. Si tu en doutes, lève les » yeux, et lis ton arrêt dans ce céleste signe. Con- » sidère combien tu es léger, combien tu es foible, » et ose maintenant me résister. »

Satan lève les yeux, et voit quel côté de la balance est tout en haut. Il cède, il s'envole en murmurant, et avec lui s'envolèrent les ombres de la nuit.

NOTES

DU LIVRE QUATRIEME.

Pag. 271, lig. 2. *Cette voix charitable, etc.*

Voici la première descente de Satan sur la terre; elle rappelle au poète cet endroit de l'Apocalypse, c. 12, où le dragon ayant été précipité sur la terre, une voix du Ciel s'écrie : « Malheur à la terre et à la mer, parce que le » Diable est descendu vers vous plein de colère. » Quand Satan est venu fondre sur le mont Niphate, la même voix auroit pu se faire entendre. C'est tout ce que devoit dire Milton; mais il ne devoit pas ajouter, que, « si cette voix » charitable s'étoit fait entendre alors, nos premiers parens » eussent eu le bonheur de s'échapper à ce piége funeste, » puisque, dans le livre suivant, ils seront instruits par une voix bien plus charitable : Raphaël viendra, de la part de Dieu, les avertir de se tenir sur leur garde. Ainsi, cette exclamation ne me paroît pas commencer heureusement un livre où se trouvent de si belles choses.

Même pag., lig 13. *Son accusateur, etc.*

Le diable est représenté, dans l'Apocalypse, comme l'accusateur des hommes, et son nom signifie calomniateur.

Même pag., lig. 15. *Première bataille, etc.*

A cause du grand combat dont il est parlé dans l'Apocalypse.

Pag. 272, lig. 1. *Ni sujet de se réjouir, etc.*

Et cependant tout lui a réussi. Il est sorti des Enfers; il a traversé le chaos; il a été dans le Soleil, où il a trompé un Ange; il a trouvé la terre, où il est arrivé avec tant de joie, qu'il pirouettoit en l'air. Le voilà prêt de saisir cette proie tant cherchée, et il ne peut, ni se réjouir, ni se glorifier. Quand on demande à Cinna prêt à tuer Auguste, pourquoi il éprouve des remords qu'il n'avoit pas auparavant, il répond :

On ne les sent aussi que quand le coup approche.

Pour les sentir, il faut donc n'avoir point encore un cœur endurci dans le crime; et c'est le grand art de Milton, d'avoir su représenter, dans ce poëme, le Diable, nouvellement tombé du Ciel, comme n'étant pas encore un Diable bien déterminé. Dans ce moment où il hésite et recule, il est admirablement comparé au canon qui recule en vomissant la mort; ce que j'ai imité dans ces vers :

Tout son forfait alors se présente à ses yeux.
Il s'arrête à l'aspect de ces aimables lieux;
Sa rage y va troubler l'innocence paisible.
Il s'émeut, et semblable à l'instrument terrible,
Qui recule au moment qu'il vomit le trépas,
Il chancelle, il hésite, il recule d'un pas.

Même pag., lig. 2. *Il sent s'élever, etc.*

Mot à mot, *bouillir;* ce que Rolli a rendu :

E nel suo sen tumultuoso bolle.

Même pag., lig. 8. *Car l'Enfer est toujours, etc.*

Il va dire lui-même, qu'il trouve, dans son cœur, un gouffre plus profond que celui de l'Enfer.

Même pag., lig, 12. *La vue du crime, etc.*

Milton emploie le mot *conscience*, que le premier tra-

ducteur français a aussi employé. Je ne puis m'en servir en parlant du Diable, d'autant plus qu'il a, dans Milton, la signification latine, *conscia mens*. La vue du crime qu'il va commettre, réveille en lui le désespoir d'être le Dieu du mal.

Pag. 272, lig. 15. *De ce qu'il sera, etc.*

Il n'ignore pas qu'il est réservé à de plus grands supplices, que mériteront de plus grands forfaits; ce qui ne l'empêchera pas de les commettre. Mais « peut-on, dit Bentley, » se rappeler le souvenir de l'avenir! » Pitoyable critique. Satan se rappelle tout ce qu'il s'est dit à soi-même, lorsqu'il a entrepris ce projet.

Même pag., lig. 17. *Tantôt, sur ce jardin, etc.*

Trois objets qui désespèrent Satan : un jardin où habite l'innocence, le Ciel qu'il a perdu, et un astre étincellant de lumière. C'est à cet astre qu'il va s'adresser, non par admiration, mais par haine. Voilà ces endroits dont Milton n'a trouvé aucun modèle, qui prouvent combien il est original. S'il n'avoit représenté

Que le Diable toujours hurlant contre les cieux,

il nous eût ennuyés; mais de même qu'il a conservé à Satan, dans son extérieur, quelques restes de son ancienne beauté, il lui conserve, dans le cœur, quelques restes de son ancienne vertu, qui causent en lui de terribles combats; et tant qu'ils dureront, il sera un objet agréable au spectateur, qui se plaît à contempler un cœur déchiré de remords. C'est par cet art que Milton a jeté tant de pathétique dans son sujet, qu'il a rendu entièrement tragique.

Même pag., lig. 27. *Ce n'est point une voix amie, etc.*

Dobson a traduit :

Compello te voce palam, sed voce inimicâ
Compello.

Pag. 273, lig. 3. *Ambition plus fatale*, *etc.*

L'orgueil n'est qu'un sentiment intérieur; l'ambition, qui en est la suite, porte à commettre les crimes.

Même pag., lig. 8. *Lui qui m'avoit créé*, *etc.*

Quand il est seul, il avoue que Dieu l'a créé. Quand il excitoit les Anges à la révolte, liv. V, v. 790, il en doutoit.

Même pag., lig. 16. *J'ai rougi*, *etc.*

Voilà le Diable qui va faire sa confession, et elle sera vraie; mais elle ne produira en lui que l'endurcissement.

Même pag., lig. 25. *Il paie sans cesse*, *etc.*

Quelle grande vérité! Comment acquitter une dette infinie? Avec Dieu, reconnoître qu'on doit, c'est acquitter sa dette: « pour tant de biens, il commande qu'on l'aime, » est-il dit dans Athalie.

Pag. 274, lig. 12. *Oui sans doute*, *etc.*

Le Diable avoue que ni liberté ni pouvoir ne lui ont manqué.

Même pag., lig. 19. *Sois plutôt maudit toi-même*, *etc.*

L'Esprit de malédiction, toujours prêt à maudir tout bien, malgré sa fureur contre Dieu, dans tout ce poëme, ne le maudit jamais, et se maudit soi-même.

Même pag., lig. 24. *Je suis moi-même un Enfer*, *etc.*

Tacite a dit, après Socrate, qu'on verroit un objet affreux, si l'on pouvoit ouvrir le cœur d'un tyran. Quel

doit être donc le cœur de Satan? Un Enfer. C'est lui-même qui l'ouvre ici. Dobson a ainsi traduit ces vers :

Orcus adest quocunque feror. Mihi pectore in ipso
Orcus adest, sævoque in gurgite sævior intus
Ora aperit gurges.

Pag. 275, lig. 4. *Quelle seroit ma honte? etc.*

Voilà cette mauvaise honte suite de l'orgueil, sur laquelle Boileau a fait sa belle épître à M. Arnaud. Elle arrêtoit le ministre Claude prêt à se rendre à la vérité :

Mais un Démon l'arrête, et, quand ta voix l'attire,
Lui dit : « Si tu te rends, sais-tu ce qu'on va dire? »
Dans son heureux retour, lui montre un faux malheur.

Même pag., lig. 12. *Tandis que, placé, etc.*

Que de princes, que de ministres sont de même assiégés

De courtisans qui les adorent,
Et de chagrins qui les dévorent!

Même pag., lig. 15 et 16. *Je ne suis le premier que dans la misère, et voilà, etc.*

Quelle leçon donne ici aux ambitieux le prince de l'ambition! J'ai dit, après Juvénal, dans le Poëme de la Religion :

Jamais un criminel ne s'absout de son crime.

Voici le chef des criminels, l'auteur de tout crime, qui est bien éloigné de s'absoudre.

Même pag., lig. 23. *On n'a point de peine à rétracter, etc.*

Et quand ce ne seroit pas un serment fait dans la douleur, qu'importe à Satan? Connoît-il la loi du serment, lui qui ne connoît aucune loi? Nous voyons, dans les auteurs profanes, le serment respecté des hommes les plus méchans,

méchans, et même des Dieux d'Homère. Rien n'est plus remarquable que le serment de Junon, quand le Dieu du sommeil en exige un d'elle. Il y auroit bien des choses à dire sur ce respect qu'ont eu pour le serment, des hommes qui ne craignoient pas un Dieu vengeur; mais elles ne sont pas de mon sujet.

Pag. 276, lig. 12. *O mal, sois donc mon bien, etc.*

Voilà donc tout le fruit des réflexions et des remords de Satan. Le repentir de sa révolte le conduit à une plus grande révolte ; mais auparavant il s'est accusé, il s'est condamne, il s'est maudit.

Même pag., lig. 14. *Du moins sur la moitié, etc.*

Il règne déjà sur une troisième partie des Anges qu'il a séduits : s'il parvient à régner sur tous les hommes, il compte qu'il aura plus de la moitié de l'Empire.

M. de Voltaire a imité les premiers vers de ce monologue admirable :

« Toi, sur qui mon tyran prodigue ses bienfaits;
» Soleil, astre de feu, jour heureux que je hais,
» Jour qui fait mon supplice, et dont mes yeux s'étonnent;
» Toi qui semble le Dieu des Cieux qui t'environnent;
» Devant qui tout éclat disparoît et s'enfuit,
» Qui fait pâlir le front des astres de la nuit,
» Image du Très-Haut qui régla ta carrière,
» Hélas, j'eusse autrefois éclipsé ta lumière!
» Sur la voûte des Cieux, élevé plus que toi;
» Le trône où tu t'assieds, s'abaissoit devant moi.
» Je suis tombé, l'orgueil m'a plongé dans l'abyme, etc. »

J'ai aussi imité autrefois le même endroit, et nous n'avons ni l'un ni l'autre bien rendu l'original. (*Voyez les Réflexions sur la Poésie, tom.* 2, *pag.* 421.)

Pag. 276, lig. 20. *Quoique la pâleur, etc.*

Corneille a dit :

« Et dans un même instant, par un effet contraire,
» Leur front pâlir d'horreur, et rougir de colère. »

Trois passions différentes se peignent sur le front de Satan, quoique la pâleur y reste toujours.

Même pag., lig. 22. *Empruntés, etc.*

parce qu'il a pris la figure d'un Chérubin.

Même pag., lig. 25. *Il s'en ressouvint, etc.*

Il est si distrait, qu'il oublie qu'il a la figure d'un Chérubin, dont le visage ne doit jamais être troublé par les passions.

Même pag., lig. 30. *De la sainteté, etc.*

Satan le premier des hypocrites.

Pag. 277, lig. 13. *Tous les côtés de la montagne, etc.*

La variété que Milton sait répandre dans les objets qu'il présente, est admirable. Le lecteur, après avoir été retenu dans le séjour des tourmens et des ténèbres, a été transporté dans le séjour de la béatitude et de la lumière. Il vient d'être témoin des remords qui déchirent Satan; à cette peinture, va succéder celle de la tranquillité d'âme qui règne dans deux créatures innocentes, et cette peinture sera ornée de celle des lieux qu'elles habitent : la beauté de ces lieux augmente par gradation. C'est d'abord une beauté champêtre qui règne autour du jardin, à laquelle succèdent la beauté fleurie du jardin et la beauté des deux créatures qui le cultivent; c'est enfin la beauté du berceau où est leur lit nuptial.

Même pag., lig. 15. *Qui défendent tout abord, etc.*

Pourquoi ce jardin est-il environné de buissons qui en

défendent l'entrée? Pourquoi a-t-il une porte? Qui pouvoit alors y monter? Il n'y avoit aucun homme sur la terre, et les animaux étoient soumis à Adam. Le poète a voulu donner ici une image du véritable Paradis. Le chemin en est escarpé et rempli de ronces, parmi lesquelles on trouve des ombrages pour se reposer, c'est-à dire, quelques sujets de consolation; des arbres très-élevés, qui annoncent et la mort et le triomphe, des cèdres, des pins, des palmiers; les arbres, chargés de fleurs et de beaux fruits, ne sont que dans l'enceinte. Il n'y a qu'une porte, parce qu'on n'y arrive que par un chemin. En y montant, on avance toujours, d'un air pur dans un air plus pur, qui répand une joie que Satan ne peut connoître.

Pag. 278, lig. 14. *Leurs parfums naturels, etc.*

parce qu'ils ne sont pas l'ouvrage de l'art. C'est sur les fleurs que les vents vont les prendre.

Pag. 279, lig. 5. *Ne trouve aucun sentier, etc.*

Lorsqu'il ne lui coûte rien de voler, pourquoi va-t-il monter et s'embarrasser dans ces ronces? Il ne les voit pas d'abord, parce qu'il rêve. Ses remords l'occupent, et il monte par distraction.

Même pag., lig. 7. *Qui ferment tout passage, etc.*

L'expression de Milton donne à croire que les animaux y ont déjà passé: ce qui n'est pas impossible. Comme il est dit dans la Genèse, que Dieu porta l'homme dans le Paradis terrestre, Milton peut supposer que l'homme et les animaux ont été créés sur la terre.

Même pag., lig. 9. *Du côté opposé, etc.*

Satan doit entrer du côté opposé à la porte.

Pag. 279, lig. 13. ***Un loup, etc.***

La première comparaison est juste. La seconde, plus foible, étoit inutile.

Même pag., lig. 30. ***D'un cormoran, etc.***

Le poëte lui fait prendre cette figure, parce que ce poisson vorace est un destructeur.

Même pag., lig. 30. ***Il n'y retrouva pas, etc.***

L'arbre de vie pouvoit procurer l'immortalité à l'homme, non pas à Satan, qui est immortel. Il ne songe pas non plus à la vertu de cet arbre, qu'il n'a choisi que parce qu'il est le plus élevé, et il arrive, par hasard, que celui qui vient apporter la mort, s'arrête d'abord sur l'arbre de vie.

Pag. 280, lig. 11. ***Les délices de l'homme, etc.***

Eden signifie, *délices*.

Même pag., lig. 19. ***Thalassar, etc.***

On ignore où étoit ce Thalassar, où demeurèrent les enfans d'Eden. *Isaïe*, 37. *v*. 12. On croit que c'étoit aux environs des sources de l'Euphrate.

Même pag., lig. 21. ***Un jardin, etc.***

A la description de l'extérieur du jardin, succède celle de l'intérieur. Addisson observe que Milton a suivi la règle d'Aristote qui recommande les ornemens de la diction dans les endroits dépourvus d'action. C'est aussi dans ces descriptions que Milton emploie les expressions les plus agréables et les plus fleuries. Quoique celle-ci soit longue, elle n'ennuie point. Il étoit nécessaire que le poète fît connoître ce lieu de la scène. Le plan de ce jardin est formé sur le petit tableau qui s'en trouve dans la Genèse; et

« l'imagination de Milton, dit Addisson, a versé sur ce lieu » de béatitude et d'innocence une si prodigieuse quantité » d'agrémens, qu'on ne finiroit point si on vouloit les » faire remarquer tous. » Il observe encore, que tous les sentimens et les discours d'Adam et d'Eve ont rapport à cette habitation ; de même que, dans les Eglogues de Virgile, tout ce que se disent les bergers a rapport aux objets qu'ils ont devant les yeux ; tout est champêtre : ici tout est, suivant l'expression d'Addisson, *Paradisiacal;* tout y ressent le Paradis terrestre, le lecteur croit y être.

Pag. 280, lig. 28. *Des fleurs d'ambroisie et des fruits, etc.*

Mot à mot, *un fruit fleurissant ambroisial, un or potable.* Par ces mots, qui sont obscurs, le poète a, je crois, voulu rassembler sur l'arbre de vie les fruits et les fleurs de l'immortalité: ce que les anciens ont dit de l'ambroisie, et ce que les modernes ont dit de l'or potable. Mais l'ambroisie est-elle un fruit, ou le suc d'un fruit? Les poètes de l'antiquité, qui parlent si souvent de l'ambroisie et du nectar, ne nous apprennent pas, d'une manière certaine, si l'on mangeoit l'ambroisie, et si l'on buvoit le nectar; ou si au contraire le nectar étoit un aliment, et l'ambroisie une liqueur. Il faut lire, sur cette difficulté, l'agréable et savante dissertation qui est dans les œuvres de M. le Franc. Milton, au vers 240, parlera du nectar comme d'une liqueur. Ainsi il pouvoit regarder l'ambroisie comme un fruit.

Pag. 281, lig. 1. *Avoit pris naissance, etc.*

Suivant la Genèse, 2, v. 9, l'arbre de vie étoit au milieu du Paradis; et au v. 3, c. 3, Eve dit au Serpent, que Dieu leur a défendu de manger de l'arbre qui est au milieu du Paradis. Parmi les interprètes, qui n'entendent point ce récit allégoriquement, les uns soutiennent que l'arbre de la vie étoit en même temps l'arbre de la science ; les autres

soutiennent qu'il y avoit deux arbres, l'un de la vie, l'autre de la science. Le sentiment le plus commun est celui que suit Milton, et il les place tous deux si près l'un de l'autre, que tous deux sont au milieu du Paradis. Jamais dans ses fictions le poète n'ajoute rien qui soit contraire au récit de la Genèse.

Pag. 281, lig. 11. *D'où elle sort en claire fontaine, etc.*

Ce fleuve, que, dans le liv. IX, il nomme le Tigre, entroit dans un gouffre sous la montagne; et par la rapidité de sa chute, une partie de ses eaux se relevoit jusqu'au sommet de la montagne, et jaillissoit près de l'arbre de vie, en fontaine qui se divisoit en ruisseaux; et ce même fleuve, à l'endroit où il sortoit de dessous la montagne, se divisoit en quatre canaux, comme il est dit dans la Genèse.

Même pag., lig. 19 et 20. *Dont il est inutile de rappeler les noms, etc.*

Il évite de nommer ces quatre fleuves, et les pays qu'ils traversent, parce qu'il ne prétend pas apprendre dans quel lieu de la terre étoit ce Paradis. Les savans, qui ont voulu nous l'apprendre, Brochard, Hopkinson, Huet, Calmet, Hardouin, ne nous ont pas rendus plus habiles.

Même pag., lig. 28. *Elles ne sont pas en compartimens, etc.*

Milton rabaisse ici les travaux de nos jardiniers, parce que la nature est plus habile. Les fleurs que nous avons transportées dans nos jardins, et que nous cultivons avec tant de soin, ne sont pas si belles que celles que la nature produit sur les montagnes de l'Orient. Elles étoient encore plus belles avant le déluge, quand la terre avoit toute sa vigueur. Qu'étoient-elles donc dans le Paradis terrestre? Les beautés, que nous admirons aujourd'hui, sont des restes de beauté sur une terre flétrie et maudite.

Pag. 282, lig. 13. *Des Hespérides*, etc.

Bentley prétend qu'au lieu de *fables*, il faut lire ici *apples*, des pommes, parce qu'on ne dit point des fables véritables. Milton veut dire : « ces fruits imaginés par la » fable, étoient ici véritables, » comme a traduit Rolli :

> Favoleggiate già in Esperia, e solo
> Quì vere.

Même pag., lig. 22. *Les épines*, etc.

Saint Basile a cru qu'avant le péché, la rose étoit sans épines; et c'est en effet après le péché que Dieu a dit : « Que la terre produise des épines. »

Pag. 283, lig. 9. *Un printemps*, etc.

Les poètes ont dit que dans l'âge d'or régnoit un printemps éternel : c'est ce que dit Milton d'une façon extraordinaire. Il met ce printemps à la suite de l'*universel Pan*, c'est-à-dire, la nature qui danse avec les grâces et les heures, avec les plaisirs et les saisons.

Même pag., lig. 11. *La fille de Cérès*, etc.

On reproche, avec raison, à Milton, ces noms de divinités fabuleuses. Le Tasse est-il plus sage quand il dit que jamais Argos, Chypre et Délos, ne virent rien de si beau qu'Armide ?

> Argo non mai, non vide Cipro, o Delo, etc.

Junon et Vénus étoient les divinités de ces lieux.

Même pag., lig. 18. *Du fleuve Triton*, etc.

Il étoit très-inutile de parler ici de ce fleuve, que nous ne connoissons que par Pomponius Mela ; de nommer Daphné, bois près du fleuve Oronte, suivant Strabon ; et de donner

Rhéa pour femme à Jupiter, suivant Diodore de Sicile. Pourquoi encore parler d'Amara, montagne d'Ethiopie, où l'on tient renfermés, dit-on, tous les princes de la famille royale? Le Poète, pour faire parade de son érudition, mécontente son lecteur qu'il vient d'enchanter par une description, qui, jusqu'à ces comparaisons, est si agréable, qu'on la lira vingt fois, plutôt que de retourner une seconde fois à la lecture de la longue description du jardin de Vénus dans le Marini.

Pag. 283, lig. 29. *Vit, sans plaisir, etc.*

Que de choses dites en un mot! Satan voit dans le Paradis terrestre tous les plaisirs rassemblés, et les voit sans plaisir; cependant il est frappé à la vue de deux objets dont les traits annoncent leur bonheur et leur innocence.

Pag. 284, lig. 6. *Nus et majestueux, etc.*

Milton dit, dans *une nue majesté*.

Même pag., lig. 11. *Cette sainteté qui s'accorde, etc.*

La pensée de Milton est, que la véritable autorité n'est pas celle que donne la naissance, mais celle que donne la sainteté libre et filiale. Il l'appelle ainsi, à cause que saint Paul a dit, « la liberté des enfans de Dieu. »

Même pag., lig. 18. *Celle-ci pour Dieu et pour l'homme, etc.*

Ce vers, dans plusieurs éditions, se termine ainsi : *She for God in him* : et Rolli l'a rendu de même, *Ella pur Dio, ma in lui;* ce qui a un très-bon sens, *Elle pour Dieu, mais dans son époux*. Cependant il vaut mieux lire, comme dans d'autres éditions : *She for God and him*, celle-ci pour Dieu et pour l'homme. C'est ainsi que Dobson a traduit :

Unius hic sub jura Dei, sponsi illa Deique.

C'est le sens que j'ai conservé dans les vers suivans :

Ce lieu délicieux, ce Paradis charmant,
Reçoit de deux objets son plus bel ornement.
Leur port majestueux et leur démarche altière,
Semblent leur mériter, sur la nature entière,
Ce droit de commander que Dieu leur a donné.
Sur leur auguste front, de gloire couronné,
Du souverain du Ciel brille la ressemblance;
Dans leurs chastes regards éclate l'innocence,
L'adorable candeur, l'aimable vérité,
La raison, la sagesse et la sévérité :
Sévérité si douce, autorité si sainte,
Qu'elle écarte loin d'elle et la haine et la crainte.
Ces deux objets divins n'ont pas les mêmes traits :
Ils paroissent formés, quoique tous deux parfaits,
L'un pour la majesté, la force et la noblesse,
L'autre pour la douceur, la grâce et la tendresse;
Celui-ci pour Dieu seul, l'autre pour l'homme encor.

Pag. 284, lig. 21. *Ses cheveux*, *etc.*

Quand Milton présente sur la scène les deux acteurs de son poëme, il commence par dépeindre leur port majestueux qui annonce les souverains du monde, et les traits de deux créatures où brille l'image divine ; il va examiner leur extérieur plus en détail, et il imite les peintres qui tâchent de leur donner la plus grande beauté du corps humain : ils la devoient avoir, puisqu'ils étoient formés de la main de Dieu. Brown, dans son livre *des Erreurs populaires*, met au nombre de ces erreurs, l'usage où sont les peintres de représenter Adam et Eve avec un nombril. Un autre Anglais, commentateur de ce poëme, s'étonne de ce qu'il n'est point ici parlé de la barbe d'Adam ; c'est, selon lui, à cause que Milton avoit pris ses idées dans les peintures de Raphaël qui a toujours représenté Adam sans barbe. Je ne crois pas qu'aucun peintre se soit avisé de le représenter barbu. L'Apollon antique ne l'est point : quand les peintres et les sculpteurs veulent représenter la beauté dans un jeune homme, ils ne lui donnent point une barbe.

Pag. 285, lig. 6. *Rien ne les faisoit rougir*, etc.

On ne peut rendre littéralement, dans notre langue, tous les mots que Milton emploie ici. Pour comprendre ce qu'il entend par *mysteriousparts*, et par cet *honneur qui déshonore*, il faut se rappeler ce que dit saint Paul, 1 cor. 12. « Nous » honorons davantage les parties du corps qui paroissent le » moins honorables; et nous couvrons, avec le plus d'hon- » nêteté, celles qui sont moins honnêtes. » C'est cet honneur que rendent les peuples les plus sauvages, qui, quoiqu'ils ignorent l'usage des vêtemens, ne sont jamais entièrement nus, au rapport des voyageurs. C'est cette honnêteté que Milton appelle, avec raison, *enfant du péché*, puisqu'il est dit dans la Genèse : « Ils alloient tous deux nus, et ils ne » rougissoient point. » C'est ce que n'ont jamais dit les poètes anciens, dans la description qu'ils ont faite de leur âge d'or. Il est dit dans la Politique de Platon, que, sous Saturne, les hommes n'avoient ni habits ni lits; mais c'est ce qui n'est point dit, comme la preuve de l'innocence. Les hommes n'ont point eu l'idée de cet état de nudité et de pureté, ni de l'origine de la rougeur, dont j'ai dit dans ma première épître sur l'homme :

> Mais quand à nos plaisirs préside la sagesse,
> Sur notre front encor, pourquoi te répands-tu,
> Rayon de l'innocence, éclat de la vertu,
> Précieuse rougeur à t'allumer si prompte?
> Tu viens apprendre à l'homme, et sa gloire et sa honte.

Même pag., lig. 22. *Eve la plus belle*, etc.

Mot à mot, *la plus belle de ses filles*: Ce qu'Addisson a remarqué comme une négligence de style. Adam et Eve ayant été formés des mains de Dieu, ont dû avoir une beauté supérieure à celle de leurs descendans : ainsi les peintres n'en ont pu trouver aucun modèle. Le tableau de deux créatures si belles ne peut que plaire, mais il ne

plairoit pas tant si le poète l'eût présenté d'abord. Le moment qu'il prend pour nous le présenter, nous y fait prendre un intérêt plus tendre. C'est pendant que l'esprit de haine et de rage les observe et médite leur perte. Nous les regardons avec compassion dans une félicité qui va passer. Voilà comme Milton sait entretenir, dans son sujet, la terreur ou la pitié.

Pag. 285, lig. 28. *Autant que ce travail, etc.*

Suivant la Genèse, Dieu avoit placé Adam et Eve dans ce jardin pour *le cultiver;* et il en sera dit bientôt une excellente raison. L'homme, quoiqu'innocent, devoit travailler, parce qu'il y a un plaisir dans un travail qui sert, comme dit Milton, à mieux faire sentir la fraîcheur des Zéphirs, la douceur du repos; et ce travail n'étoit pas fatigant dans un jardin dont les arbres abaissoient leurs branches pour présenter leurs fruits.

Pag. 286, lig. 25. *Donnoit de sa malice, etc.*

Ses replis, ses labyrintes étoient des images de ses détours et de sa fraude.

Pag. 287, lig. 1. *La Balance, etc.*

Comme les jours et les nuits sont égaux quand le soleil est dans la Balance, Milton suppose que dans un des côtés de la Balance est le jour et dans l'autre la nuit. Quand le côté où est le jour descend, celui où est la nuit monte.

Même pag., lig. 4. *Enfin Satan, etc.*

Milton revient à Satan qu'il a laissé, au vers 205, dans la contemplation. Son admiration muette a duré long-temps.

Même pag., lig. 7. *O Enfer! etc.*

Exclamation naturelle à Satan; la nôtre, est *ô Ciel!*

Pag. 287, lig. 14. *Je les pourrois aimer, etc.*

La vue de l'innocence enchante le Diable même. Il éprouve un moment de pitié; mais de même que ses remords n'ont produit en lui que l'endurcissement, la pitié n'y produira qu'une plus grande cruauté. Comment ne serions-nous pas émus à la vue de ces deux créatures, quand Satan en est ému? Nous les plaignons, et nous leur disons, ce que Satan leur dira bientôt:

Infortunés, hélas, hâtez-vous de jouir
De ce bonheur si court qui va s'évanouir!

Même pag., lig. 16. *Quelle grâce, etc.*

L'éloge de la beauté de l'ouvrage de Dieu, dans la bouche de Satan, n'est point suspect.

Même pag., lig. 25. *Puisqu'un ennemi, etc.*

Satan paroît avoir raison de dire que le Paradis terrestre, quoique des Anges y fassent sentinelle, est mal gardé, puisqu'il y entre. Mais il ignore que Dieu lui permet d'y entrer, et que ce qu'il va faire est réglé dans les décrets éternels.

Même pag., lig. 29. *Moi dont on n'a point eu de pitié, etc.*

Il avoue donc qu'il est coupable, et qu'il n'eût pu être épargné que par une pitié qui ne lui a point été accordée:

Lorsque je viens sur toi, couple mal protégé,
Me venger de celui qui m'a tant outragé,
Ton cruel ennemi, sans que je te haïsse,
Ah, faut-il que pour toi la pitié me saisisse,
Et que je sois pour toi sensible à l'amitié,
Moi, pour qui mon rival n'a point eu de pitié?

Pag. 288, lig. 7. *Je vous le donne, etc.*

Cette raillerie ne peut se trouver que dans la bouche de Satan: « C'est l'Enfer que je vous donne; mais pourquoi » votre créateur a-t-il bâti un Enfer? »

Pag. 288, lig. 18. *Comme en effet elle m'attendrit, etc.*

Les Démons disent dans un de nos opéra :

Goûtons l'unique bien des cœurs infortunés :
Ne soyons pas seuls misérables.

Satan n'est pas encore assez Satan pour mettre son bonheur à faire des malheureux. Il ne songe qu'à se venger.

Même pag. lig. 19. *Le bien public, etc.*

Combien de fois les hommes, pour excuser de grandes injustices, ont allégué le bien public !

Même pag., lig. 22. *Nécessairement, etc.*

Satan se veut croire nécessité. Tel est le langage ordinaire des hommes, lorsque, pour satisfaire à leurs passions, ils commettent des actions qu'ils condamnent eux-mêmes.

Même pag., lig 23. *Quoique le prince du mal, etc.*

Mot à mot, *quoique damné;* c'est-à-dire, *quoique dévoué à faire le mal, j'en vais faire un dont j'ai horreur.*

Pag. 289, lig. 3. *Deux tendres faons, etc.*

Ces deux tendres faons, qui badinent, tandis qu'un tigre les épie, sont Adam et Eve; et cette comparaison attendrit le lecteur. Le lion, ni le tigre, n'étoient point encore cruels; ils le deviendront : c'est pour cela que Satan prend leur figure, au milieu de tous ces animaux, que le poète représente comme faits pour l'amusement de l'homme.

Même pag., lig. 15. *Tout oreille, etc.*

Expression imitée de celle de Catulle : *Totum te cupias Fabelle nasum.* Quelle scène intéressante ! Deux créatures innocentes s'entretiennent de leur mutuelle tendresse et de leur bonheur, tandis que celui qui médite leur perte les

écoute, et va apprendre d'elles-mêmes le moyen de les perdre.

Pag. 289, lig. 16. *O toi, avec qui seule, etc.*

Tous les discours d'Adam et d'Eve, avant leur chute, sont tels que le remarque Addisson, pleins de passion et de sincérité. Ce sont des déclarations d'amour vives et naturelles, des galanteries du Paradis terrestre. Il est vrai qu'on ne peut trop louer la sagesse du poète dans ces déclarations d'amour : tout y est pur et enflammé; ce sont deux époux, unis par la main de Dieu, et placés dans le séjour de l'innocence. Milton est le seul poète dont les peintures amoureuses ne soient pas dangereuses.

Pag. 291, lig. 5. *Je me rappelle ce jour, etc.*

Milton, dans ce poëme, suppose que la chute d'Adam et d'Eve arriva plusieurs jours après leur naissance, en quoi il ne contredit pas la Genèse; non plus que quand il fait dire à Eve, « m'éveillant pour la première fois, » puisque la Genèse dit seulement que Dieu tira du côté d'Adam, pendant qu'il dormoit, une côte dont il forma la femme qu'il *amena* à Adam. Elle ne vit donc point Adam au premier moment de sa naissance, puisqu'elle lui fut amenée. Ainsi le poète peut supposer qu'Eve, après avoir été formée, resta sur le gazon, non loin d'Adam, endormie; qu'elle se réveilla, courut à la fontaine; et par cette voix qui l'envoie à Adam, entendre ce que dit la Genèse : « Dieu l'amena à Adam. » Dans les peintures qu'on nomme *les loges de Raphaël,* Eve paroît reçue assez froidement par Adam, qui rêve assis au pied d'un arbre, tandis que Dieu et Eve sont debout devant lui. Je ne prétends pas critiquer un aussi grand homme que Raphaël, puisqu'on ignore quels morceaux, dans ces peintures, sont de lui seul; je ne veux que faire remarquer que Milton, qui avoit vu ces peintures, et dont les idées sont si différentes, avoit un génie créateur.

Pag. 91,

Pag. 291, lig. 6. *Me réveillant, etc.*

Au liv. VIII, Adam parlera aussi de sa naissance comme d'un réveil.

Même pag., lig. 11. *Une fontaine, etc.*

Dans ce morceau si agréable, un des auteurs du *Spectateur* trouve un sujet de railler les femmes, en faisant observer que le premier usage de la vie et de la pensée qu'a fait la première des femmes, a été de se contempler dans un miroir. On verra, liv. VIII, Adam faire un autre usage de ses premières pensées, contempler le Ciel, la terre et soi-même.

Même pag., lig. 25. *Languissante d'un vain desir, etc.*

Heureuse imitation d'Ovide, *uror amore mei;* de même que de ces vers :

Cumque ego porrexi tibi brachia, porrigis ultro,
Cùm risi, arrides.

Pag. 292, lig. 27. *Supérieure à la beauté, etc.*

Par ce mot, quoiqu'elle avoue qu'il y a une beauté plus estimable que celle du corps, et qu'Adam la possède, elle fait entendre que c'est elle qui possède la beauté du corps. Elle sait bien aussi dire à Adam, qu'elle a d'abord voulu le fuir, qu'il l'a retenue, qu'elle s'est rendue : tout ici est vrai, sage et modeste. J'ai autrefois mis en vers ce morceau. *Voyez les Réflexions sur la Poésie, tom. 2, pag. 424 et 425.*

Pag. 293, lig. 6. *Comme Jupiter, etc.*

Ces noms ne déplaisent point ici, parce qu'ils y sont allégoriquement placés. Ils ne font point songer au Jupiter d'Homère sur le mont Ida, mais à ces vers de Virgile :

Tum Pater Omnipotens fæcundis imbribus æther, etc.

Et cette image poétique de la fécondité paroît bien appliquée aux auteurs du genre humain.

Pag. 293, lig. 9. *Des lèvres si pures*, etc.

C'est ce qu'entend Milton, par l'épithète *matron*, prise dans Ovide parlant de Lucrèce :

Et matronales erubuere genæ.

Même pag., lig. 10. *Détourna la vue*, etc.

L'Esprit de haine ne peut contempler le contentement que cause à deux créatures innocentes un mutuel amour.

Même pag., lig. 15. *Ils sont encore l'un pour l'autre un Paradis*, etc.

L'expression de Milton, ils s'*emparadisent*, est prise de Dante :

Quelle che imparadisa la mia mente.

Même pag., lig. 20. *De nos tourmens cruels*, etc.

Lorsqu'Adam, liv. VIII, v. 621, demandera à Raphaël si les Anges connoissent le plaisir de l'amour, Raphaël lui répondra : « Nous sommes heureux, et il n'y a point de » bonheur sans amour. » Satan, qui a été dans cet état, ne peut plus aimer ; c'est ce qui le désespère. « Le malheu- » reux, qui ne peut rien aimer ! » disoit une dame d'une grande piété. Notre cœur est fait pour aimer ; et c'est pour cela que Satan reconnoît ici, que cette envie d'aimer, qu'il ne peut contenter, est le plus grand de ses tourmens :

Ils s'embrassent ; Satan, qui détourne ses yeux,
S'écrie : « O désespoir, ô spectacle odieux !
» Quoi, bonheur sur bonheur ! Eh quoi, lorsque l'on s'aime,
» On peut se faire, hélas, en ce Paradis même,
» Dans les bras l'un de l'autre, encore un Paradis !
» Et moi, je resterai dans mes cachots maudits,

» Où je ne puis aimer, où je ne puis connoître
» Qu'un desir qui jamais ne cesse de renaître,
» Et qui n'est (ô tourment, le vrai tourment du cœur !)
» Que longue défaillance, éternelle langueur. »

Ce desir sans espérance est la peine de ceux qui sont dans le premier cercle de l'Enfer de Dante. Là, sont tous les grands génies de l'antiquité, philosophes et poètes, qui ne sont malheureux, que parce qu'ils n'ont pas connu Jésus-Christ. Il n'y a pas de tourmens dans ce cercle, on n'y entend que des soupirs. « Nous y vivons, dit Virgile qui y » est, dans le desir sans espérance. »

Che senza speme vivemo in disio.

Pag. 294, lig. 1. *Connoître, est-ce un crime? etc.*

Argument captieux. Nos premiers pères avoient la connoissance qui leur suffisoit pour vivre heureux. L'arbre qui procuroit la connoissance du mal leur étoit défendu.

Même pag., lig. 29. *Descendoit lentement, etc.*

« Le soleil, dit Bentley, n'avançe pas plus lentement » dans un temps que dans l'autre. » On répond à sa critique, que ce qui n'est pas vrai physiquement, l'est poétiquement. Milton a dit, vers 353, que le soleil se hâtoit; maintenant il le fait descendre lentement, afin que l'Ange qui va, sur un de ses rayons, aller du soleil au Paradis terrestre, et en revenir, ait le temps de faire son voyage. C'est pour cela qu'il suppose que, dans ce moment, les rayons parallèles à la terre alloient directement vers la porte du Paradis.

Pag. 295, lig. 8. *Le chef des gardes angéliques, etc.*

Pourquoi faire une garde à cette porte? Satan n'a pas besoin d'entrer par la porte. Pourquoi cette patrouille que les Anges de garde feront dans le Paradis terrestre? Le

poète est autorisé dans cette fiction par ce qui est dit dans le pseaume : « Il a ordonné aux Anges de vous garder. » Mais, dira-t-on, ils feront mal leur garde, et Satan réussira. On verra dans la suite, qu'ils iront rendre compte de leur vigilance au Père Eternel, qui ayant permis tout ce qui est arrivé, les justifiera.

Pag. 295, lig. 9. *La jeunesse du Ciel, etc.*

Comme le poète suppose différens âges parmi les Anges, il suppose que ce sont les jeunes qui sont chargés de faire la garde pendant la nuit. Cette fiction peut s'excuser, mais celle qui suit est trop puérile.

Même pag., lig. 14. *Sur un rayon de soleil, etc.*

Un commentateur anglais dit que Milton avoit pris cette idée dans un tableau qu'il avoit vu en Italie. Il pourroit aussi l'avoir pris dans un des faux Evangiles qu'on conserve manuscrit, et où il est dit que l'Enfant-Jésus se mettoit souvent à cheval sur un rayon de lumière. Quelque part où Milton ait pris cette idée, elle est puérile, et condamnée même par Addisson.

Même pag., lig. 19. *Pour se mettre en garde contre les vents, etc.*

Parce que, suivant Virgile, ces exhalaisons annoncent l'arrivée des vents :

> Sæpe etiam stellas, vento impendente, videbis
> Præcipites Cœlo labi.

Même pag., lig. 27. *L'homme, sa dernière image, etc.*

Son Fils, la première ; les Anges, la seconde ; l'homme, la dernière.

Pag. 297, lig. 2. *Soit que la terre, etc.*

Milton évite toujours de déclarer s'il suit le système de

Ptolomée ou celui de Copernic; mais il étale mal à propos ses connoissances physiques. Dante a eu, encore plus que lui, la passion d'étaler sa science, ou plutôt son ignorance philosophique.

Pap. 297, lig. 8. *Le sombre crépuscule, etc.*

Voici le soleil qui se couche, et il étoit dans son midi lorsque Satan lui adressa son monologue. Voici donc le premier jour passé sur la terre, dans l'action de ce poëme. Cette description de l'arrivée de la nuit et du silence personnifié, est très-poétique.

Pag. 298, lig. 4. *Ce qui lui annonce sa dignité, etc.*

Réflexion fort belle. L'homme, dans l'état même de l'innocence, devoit travailler: ce qui marque sa dignité. Dieu lui demande compte de l'emploi de son temps. Il ne fait pas cet honneur aux animaux.

Même pag., lig. 22. *La nuit ordonne, etc.*

Réflexion encore très-juste. Il est nécessaire que l'homme travaille, et la nature veut que le repos succède au travail. La Nuit exécute la volonté de la nature, et vient ordonner le repos.

Même pag., lig. 24. *Mon auteur et mon guide, etc.*

Dans ce poëme, les entretiens entre deux acteurs qui sont toujours les mêmes, n'ennuient jamais, et ce discours d'Eve est un des plus beaux endroits de Milton.

Même pag., lig. 30. *Et les heures, etc.*

Milton dit, *seasons;* ce qui ne signifie pas saisons, puisqu'il n'y avoit alors qu'un printemps; mais les changemens qu'apportent les heures du matin, du midi, du soir, de la nuit.

Pag. 299, lig. 9. *De douces pluies, etc.*

Milton admet dans le Paradis terrestre, des pluies douces, les gouttes de rosée qui tombent sur les fleurs.

Même pag., lig. 16. *Mais ni l'haleine, etc.*

Eve, non contente d'avoir fait une énumération de toutes les beautés de la nature, en fait une récapitulation, pour dire à Adam qu'elles ne sont rien pour elle sans lui. Dryden étoit de mauvaise humeur, lorsqu'il avança, dans la préface de son Juvénal, qu'on ne trouvoit aucune élégance dans les tours et les pensées de Milton. Addisson, dans le *Babillard*, n°. 114, oppose à sa critique cet endroit où il fait remarquer la douceur des images et des expressions. Milton y a rassemblé les beautés de la nature dans les différentes heures du jour et de la nuit; tout y est pastoral. Ce morceau n'est imité que très-imparfaitement dans les vers suivans. La répétition des mêmes vers, qui plaît dans l'original, déplairoit peut-être dans notre versification. *Voyez les Réflexions sur la Poésie, tom. 2, pag. 424.*

Même pag., lig. 29. *Pour qui ce grand éclat, etc.*

La question d'Eve est naturelle. Voici le temps où la nature veut que les yeux de tous les animaux et les nôtres soient fermés; pourquoi donc un si beau spectacle, qui ne doit point avoir de spectateurs? Adam lui eût fait une bien meilleure réponse que celle qu'il va faire, s'il n'eût pas voulu faire le physicien. Peut-il dire que, sans ces clartés, la nuit regagneroit son ancien empire? Le poète confond l'obscurité causée sur un hémisphère par l'absence du soleil, avec cette nuit primitive qu'il a fait régner dans le chaos.

Pag. 300, lig. 20. *Si l'homme n'existoit pas, etc.*

J'ai déjà fait remarquer que Milton paroît avoir été de l'opinion de ceux qui croient les astres habités.

Pag. 300, lig. 23. *Des millions de créatures, etc.*

Il y a apparence que Milton fait usage ici de ce qu'il avoit lu dans Lucrèce, liv. 4, les gens de campagne disoient, de son temps, qu'ils entendoient pendant la nuit des concerts :

Quorum noctivago strepitû, ludoque jocanti
Adfirmant vulgo taciturna silentia rumpi;
Chordarumque sonos fieri, dulcesque querelas
Tibia quas fundit digitis pulsata canentum.

Lucrèce se moque de ces rapports des gens de campagne, et dit à ce sujet, que les hommes ont des oreilles trop avides de musique :

Humanum genus est avidum nimis auricularum.

Milton suppose qu'Adam et Eve entendoient souvent de pareils concerts pendant la nuit; mais ce sont des Anges qui chantent en faisant leur ronde.

Pag. 301, lig. 5. *Partage la nuit, etc.*

Expression tirée de Silius Italicus, liv. 7, v. 154. *Cùm buccina noctem divideret.*

Même pag., lig. 11. *Ce lieu avoit été choisi, etc.*

Dans la description du Paradis terrestre, Milton ne s'est pas épuisé; il va décrire un lieu encore plus délicieux, celui où étoit le berceau nuptial : tout y est pur ; c'est Dieu même qui a choisi ce lieu. Depuis le péché le lit nuptial a changé de place.

Même pag., lig. 23. *Le safran, l'hyacinte, etc.*

Milton choisit les mêmes fleurs qu'Homère, *Iliade* 14, fait sortir de la terre, lorsque Jupiter reçoit Junon dans ses bras.

Pag. 301, lig. 24. *D'une marqueterie, etc.*

Milton emploie un mot latin :

Arte pavimenti atque emblemate vermiculato.

Même pag., lig. 26 et 27. *Insectes, reptiles, etc.*

Ils n'avoient rien d'odieux ni de dangereux alors, mais les oiseaux même n'osoient entrer dans ce berceau. Tous les animaux respectoient le lieu du repos de leurs souverains. Satan, qui ne le respectera pas, y entrera sous la forme d'un crapaud.

Pag. 302, lig. 9. *L'Ange qui préside à l'hymen, etc.*

Nommé, par cette raison, *Génial;* dans Virgile, *pronuba Juno.* Que tout est saint et pur dans ce mariage! Dieu l'a fait, et a choisi le lieu du lit nuptial; le chœur des Anges a chanté l'épithalame, et l'Ange qui préside à l'hymen a uni les deux époux.

Même pag., lig. 15. *Le plus imprudent, etc.*

Epiméthée qui reçut Pandore, que son frère Prométhée n'avoit pas voulu recevoir.

Même pag., lig. 18. *Le feu céleste, etc.*

Appelé par Milton, *autentic;* c'est-à-dire, le principe du feu qui est sur la terre.

Même pag., lig. 21. *Debout, etc.*

Milton dira bientôt pourquoi ils adorent Dieu debout.

Même pag., lig. 24 et 25. *La nuit est aussi ton ouvrage, etc.*

Belle apostrophe, sans transition, imitée de celle qui est dans Virgile :

Ut duros mille labores
Pertulerit, tu nubigenas invicte bimembres.

Quelqu'admiration que ces deux créatures aient pour les merveilles de la nature, elles regardent comme leur plus grand bien leur mutuel amour :

Les yeux au Ciel, le cœur plein de reconnoissance,
Ils adorent debout le Dieu dont la puissance
A fait le firmament, l'air, la terre, les Cieux,
Ces astres dont alors l'éclat frappoit leurs yeux.
Il fit le jour; la nuit est aussi son ouvrage.
Mais de notre bonheur le plus précieux gage,
L'amour, qu'avec transport tous deux nous nous rendons,
Ce mutuel amour met le comble à tes dons,
Et redouble pour nous le prix de ces richesses
Que dans ce Paradis nous offrent tes largesses.

Pag. 302, lig. 27. *Occupations conformes, etc.*

Heureux qui tous les soirs peut dire la même chose !

Pag. 303, lig. 9. *Le sommeil, ce présent, etc.*

Le sommeil a été appelé par les poètes de l'antiquité, le présent des Dieux :

Mortalibus ægris
Incipit, et dono Divum gratissima serpit.

Mais c'est, comme dit Virgile, pour les malheureux mortels, *mortalibus ægris*. Il est appelé, dans Cicéron, *curarum domitor*, *perfugium laborum et sollicitudinum*; et par les poètes, *le frère de la mort*. Etoit-il un présent du Ciel, à des créatures innocentes, qui n'avoient ni inquiétudes ni infirmités, et ne travailloient que pour leur amusement? Le poète met dans le Paradis terrestre tous les plaisirs innocens, au nombre desquels doivent être comptés, *mollesque sub arbore somni*. Quoique le sommeil fasse perdre une partie de la vie, et qu'on lui puisse dire avec un poète :

Noxia, somne, quies, jacturaque maxima vitæ,

Milton est autorisé à le faire entrer, comme don de Dieu, dans le Paradis terrestre, puisqu'Eve fut tirée du côté d'Adam, pendant un sommeil que Dieu avoit répandu sur lui. Enfin, saint Augustin, dans sa Cité, dit que dans le Paradis terrestre, « le sommeil étoit libre et volontaire, le » travail sans lassitude, et le repos sans ennui. »

Pag. 303, lig. 13. *Sans aucune marque extérieure d'adoration, etc.*

Milton, liv. IX, représentera Adam et Eve prosternés, lorsqu'après le péché, ils implorent la miséricorde. Il semble ici vouloir faire entendre que la véritable adoration étant celle du cœur, il est inutile d'en donner des marques par la posture de son corps. Mais puisque Jésus-Christ a prié à genoux, et même le visage contre terre, on a bien pu, dans l'état d'innocence, prier à genoux. Le citoyen d'une nation qui sert son roi à genoux, peut-il désapprouver ces marques extérieures de respect devant Dieu ? Il y a apparence que Milton fit ces vers à la fin de sa vie, dans le temps qu'il condamnoit tout acte extérieur de religion, et n'en pratiquoit aucun. *Voyez sa Vie.*

Même pag., lig. 18. *Incommodes déguisemens, etc.*

Il appelle ainsi tous ces habillemens inventés par les hommes, si différens chez les nations, et souvent dans la même nation.

Même pag., lig. 21. *Soit indifférent, etc.*

En cet endroit, Milton s'exprime d'une manière qui ne convient point à un sujet aussi grave, et qui ne répond plus à sa sagesse ordinaire. Car (à cet endroit près) il mérite cet éloge de M. de Voltaire : « Les peintures qu'il » fait de l'amour, sont nues comme les personnages qu'il » met sur la scène, et sont aussi respectables. Il lève d'une » main chaste, le voile délicat qui dérobe les plaisirs à

» cette passion ; il y met de la tendresse, de la douceur et » du feu sans indécence. »

Pag. 303, lig. 23. *De ce que permet, etc.*

Par ces mots, *mysterious rites*, Milton fait allusion au passage de saint Paul, où le mariage est appelé *un mystère;* de même qu'il emploie ce mot *hypocrites*, parce que saint Paul, 1, *Timot.* 4, appelle ainsi les hérétiques qui condamnoient le mariage, et appelle leur doctrine celle *des Démons*, c'est-à-dire des destructeurs des hommes.

Pag. 304, lig. 1. *Je te salue, etc.*

Ce que Dobson a rendu :

Tu mihi connubialis amor, lex mystica, salve.

Dans un poëme où le mariage est si saintement établi, le poète a raison de lui rendre hommage ; et puisqu'il se maria trois fois, il paroît que c'est très-sincèrement qu'il fait ce salut au mariage; mais le faisoit-il lorsqu'il composoit son Traité sur le Divorce? Il n'y a pas d'apparence qu'il ait composé ce morceau du vivant de sa première femme. *Voyez sa Vie.*

Même pag., lig. 3. *Seul bien, etc.*

Réflexion très-belle. L'homme partage avec les animaux la jouissance de la lumière et des fruits de la terre; mais l'union mystérieuse de deux cœurs, est un bien qui ne peut se trouver qu'entre deux créatures raisonnables.

Même pag., lig. 11. *Ces tendres rapports, etc.*

Milton se sert d'un mot latin *charities*. Nous n'avons point dans notre langue, un mot qui réponde au *caritas* des Latins : *Cari sunt parentes, cari liberi..... Sed omnes omnium caritates patria una complexa est.* Cic.

Pag. 304, lig. 13. *Le séjour le plus saint, etc.*

Le sentiment le plus général est celui de ceux qui croient qu'Adam et Eve sortirent vierges du Paradis terrestre. Il a été permis au poète de suivre l'autre sentiment.

Même pag., lig. 19. *Ses traits dorés, etc.*

Les véritables plaisirs sont ceux que ne suivent aucuns remords, et que font goûter cette union, appelée *mystérieuse*. Cette flamme est constante ; toute autre est passagère. L'Amour, qui apporte ses *traits dorés* aux sages époux, réserve pour d'autres ces traits qu'il aiguise si cruellement.

Ferus et Cupido
Semper ardentes acuens sagittas
Cote cruenta. HOR.

Même pag., lig. 21. *Ses ailes de pourpre, etc.*

Expression d'Horace, *purpureis ales oloribus*. Milton est très-louable de célébrer ainsi le mariage ; mais il ne devoit pas se livrer à son enthousiasme, jusqu'à entrer en dispute avec les hérétiques qui l'ont condamné ; cette digression est inutile : il devoit encore moins, en parlant des plaisirs criminels, entrer dans un détail où il emploie des mots qui ne devoient pas entrer dans son poëme.

Pag. 305, lig. 4. *Une pluie de roses, etc.*

Adam et Eve dans le lit nuptial, sont couchés sur des fleurs, et sont couverts des fleurs qui tombent sur eux.

Même pag., lig. 6. *Jouis du sommeil, etc.*

Cette apostrophe nous attendrit, parce que nous savons que ce bonheur doit bientôt s'évanouir :

Dans un si doux sommeil, reste jusqu'à l'aurore ;
Dors en paix, couple heureux ; et plus heureux encore,

Si, lorsqu'en ce bonheur, toujours en ton pouvoir,
Tu sais, pour le sentir, tout ce qu'il faut savoir,
Tu ne desires pas d'en savoir davantage.

Pag. 305, lig. 9. *Le cône ténébreux, etc.*

Richardson trouve très-poétique cette manière de marquer le temps. Ce qui est obscur, n'est jamais agréable en poésie. Pendant la nuit, l'hémisphère sous lequel s'avance le soleil, fait une ombre en forme de cône; la pointe de ce cône s'avance dans la voûte du Ciel où est la lune, à mesure que le soleil s'avance, et par conséquent est au plus haut de cette voûte à minuit. Lorsqu'allant vers cette plus grande hauteur, elle est à moitié chemin, il est neuf heures du soir : c'est ce que veut dire Milton.

Même pag., lig. 13. *Portes d'ivoire, etc.*

C'est-à-dire, *orientales*, parce que l'ivoire vient de l'orient; de même qu'Ovide a dit :

Lemnius extemplo valvas patefecit eburnas.

Même pag., lig. 21. *Plus rapidement qu'une flamme, etc.*

On ne peut faire mieux comprendre la promptitude avec laquelle les Anges font leur conversion; mais l'image suivante est singulière; elle est prise des anciens. On lit dans Tite-Live, *declinare ad hastam vel ad scutum*, pour dire, à droite ou à gauche. On portoit la lance de la main droite, et le bouclier de la main gauche.

Même pag., lig. 27. *Ithuriel, etc.*

Ithuriel signifie *découverte de Dieu;* Zéphon, *secret de Dieu;* Uzziel, *force de Dieu.*

Pag. 307, lig. 2. *Satan tressaille, etc.*

Addisson a raison de dire que la promptitude avec laquelle Satan reprend sa figure, saisit le lecteur; mais la fiction de

Satan placé à l'oreille d'Eve, est-elle agréable? Peut-il, sous la forme d'un crapaud, l'inquiéter dans un songe? Le poète a pu dire, comme je l'ai remarqué, que, même dans l'état d'innocence, le sommeil étoit un présent de Dieu; mais le sommeil pouvoit-il alors être troublé par de mauvais songes?

Pag. 307, lig. 3. *Ainsi, lorsqu'une étincelle, etc.*

Comparaison bien rendue par Dobson:

Qualis sulphurei si pulveris incidat altum
In cumulum, quondam scelerata in bella repostum;
Alite lapsa malo scintillula, pinguis acervus
Corripitur, celerique per aëra fulgurat igne.

Même pag., lig. 25. *Votre multitude, etc.*

Le terme anglais, *throng*, ne peut être dit des Anges que par Satan.

Pag. 308, lig. 7. *Et l'obscur séjour, etc.*

Parce qu'il étoit noir. Dans le liv. II, il faisoit espérer à ses sujets, que l'air de la terre dissiperoit cette noirceur.

Même pag., lig. 13 et 14. *Le mélange de la sévérité, etc.*

Le tableau de saint Michel écrasant le Démon, a inspiré ce vers à Milton. Raphaël a, sur le visage de l'Ange, uni la beauté de la jeunesse à la sévérité et au mépris; ce que n'a pu faire également le Guide, qui a traité ce même sujet après Raphaël.

Même pag., lig. 17 et 18. *La vertu dans sa forme, etc.*

Allusion à ce que Cicéron dit, d'après Platon, sur la vertu : *quæ si oculis cerneretur, mirabiles amores excitaret;* et à ce vers de Juvénal :

Virtutem videant, intabescantque relictâ.

Le diable est désespéré à cette vue; mais il l'est encore davantage d'apprendre qu'il n'est plus reconnoissable. Cet Ange, autrefois si beau, est devenu noir, et porte sur son front les cicatrices du tonnerre.

Pag. 308, lig. 26. *Ou j'en perdrai moins*, *etc.*

parce qu'il sera moins honteux pour lui d'être vaincu par plusieurs que par un seul. Il sent donc qu'il pourra être vaincu, même par un seul, et il ne fait le brave que par crainte; ce qui donne lieu à la réponse du Zéphon : *Ta frayeur*, etc.

Pag. 309, lig. 4. *Du pouvoir*, *etc.*

Il ne craint pas les Anges, mais il craint Dieu; et c'est à cause de cette crainte, que, malgré sa fierté, il se laisse conduire comme un prisonnier. Il n'ose prendre la fuite; quand il arrive, il est pâle.

Même pag., lig. 8. *Le demi-cercle*, *etc.*

Ils n'ont fait que le demi-tour du Paradis terrestre, puisqu'ils se sont partagés en deux, pour se retrouver à l'autre bout.

Même pag., lig. 15. *Brillent assez*, *etc.*

Milton met, comme les peintres, des couronnes de rayons aux Anges; c'est pour cela qu'il a dit plus haut, que leur éclat effaçoit celui de la lune. Comme l'éclat de leurs rayons est moins vif pendant la nuit, il l'appelle *glimpse*.

Même pag., lig. 28. *Les barrières imposées*, *etc.*

Milton ajoute, à tes *transgressions*; et Bentley veut qu'on lise *transcursions*. Mais Milton, qui donne souvent à ses mots la signification latine, donne à celui-ci la même signification qu'il a dans ce passage de Cicéron : *Alpium vallum*, *contra ascensum*, *transgressionemque Gallorum*.

Pag. 311, lig. 1. *Un grand juge de la sagesse, etc.*

Tout est dit ici de part et d'autre ironiquement, et les ironies sont assez froides; il n'est pas d'ailleurs de la dignité de l'ange, de converser si long-temps avec Satan.

Pag. 312, lig. 18. *Tes joyeuses légions, etc.*

Il a appelé ses légions, avec raison, *puissances affligées*; il appelle les Anges du Ciel des *légions joyeuses*, par dérision, parce qu'ils sont toujours dans les fêtes, qui, selon lui, leur conviennent mieux que les combats :

Mais tes joyeux soldats nés pour la servitude,
De fêtes, de concerts, font leur unique étude.
Aux ordres de leur roi, toujours prêts à marcher,
Et debout devant lui, sans oser l'approcher;
Chanter est leur métier: sont-ils faits pour la guerre?

Même pag., lig. 25. *Dire et se contredire, etc.*

Satan ne s'est point contredit, l'Ange a tort de l'en accuser. Il lui a demandé d'abord, pourquoi il sortoit des Enfers: « Belle demande! a répondu Satan. On cherche à » sortir d'un lieu de tourmens. » L'Ange lui a répliqué: « C'est une folie d'en sortir quand par sa désobéissance on » s'expose à de plus grands tourmens. Tes compagnons ne » sont pas sortis comme toi; ils savent donc mieux souffrir » que toi. » Satan répond que loin d'être sorti pour éviter de souffrir, il a entrepris un voyage si pénible, que lui seul a été assez courageux pour l'entreprendre. Ses compagnons restent dans l'Enfer, en attendant qu'il ait trouvé pour eux un lieu plus doux. Ainsi il s'ensuit toujours de son raisonnement, qu'il est naturel de sortir d'un lieu de tourmens.

Pag. 313, lig. 18. *Tu y seras scellé, etc.*

Expression de l'Apocalypse, c. 20, v. 3.

Pag. 313, lig. 24. *Gardien de frontières, etc.*

Il est difficile de rendre autrement l'expression de Milton, qui est latine. Le soldat, chez les Romains, qui restoit sur la frontière, étoit appelé *Limitaneus*. On trouve dans le Digeste, *Dux limitaneus*. Satan appelle ainsi, par mépris, un Ange chargé de la garde du Paradis terrestre.

Pag. 314, lig. 16. *A son casque, etc.*

Le poète a dit plus haut, que la force est du côté de la vertu, et la foiblesse du côté du crime. Cependant Satan paroît ici mépriser, quoiqu'il soit seul, tous ces Anges qui l'environnent, en tenant contre lui leurs lances baissées, et il va livrer un combat qui ébranlera le Ciel et la terre, et mettra les élémens en confusion si l'Eternel ne prend ses balances : je ne trouve point dans l'audace de Satan, ce sublime qu'Addisson préfère à la description de la Discorde et de la Renommée, dans Homère et Virgile.

Même pag., lig. 19. *Les armes ne lui manquent point, etc.*

Il n'a pas voyagé avec ses armes, il les avoit laissées dans l'Enfer; mais il est aisé au poète de lui en rendre.

Même pag., lig. 24. *Ses balances d'or, etc.*

J'ai déjà remarqué, dans mon avertissement, que cet endroit avoit trompé notre premier traducteur; et d'autres que lui s'y sont trompés, et Dobson même, quoique Rolli ait traduit cet endroit fort exactement. La cause de l'erreur est qu'on est d'abord porté à croire que le poète fait allusion à ces balances avec lesquelles, dans Homère et dans Virgile, Jupiter pesoit destinée contre destinée. Mais Dieu ne pèse pas un Ange contre le Diable. Le poète donne à Dieu des balances, et il en a dans le style des Prophètes: Il pèse les Cieux, il met *les collines dans sa balance*. Dans

le même style, il pèse les hommes. Daniel dit à Balthazar, qu'il a été pesé et trouvé léger; Dieu n'a pas pesé Balthazar d'un côté, et Cyrus de l'autre. Cette expression veut dire seulement que Balthazar n'est plus rien; les Grecs ont eu, comme les Hébreux, cette idée métaphorique, puisqu'Eschyle avoit fait une tragédie intitulée ψυχοστασια, du poids des âmes. Ici, Dieu pèse d'un côté le combat de Satan, de l'autre sa fuite; et le côté de la balance où est son combat est si léger, qu'il monte rapidement : ce qui apprend à Satan, quand il voit ce signe, qu'il n'a d'autre parti à prendre que celui de la fuite.

Il est nécessaire d'observer le méprisable personnage que, dans tout ce poëme, Milton fait faire à Satan. Quoique dans sa fureur, il se croie le rival de Dieu, il n'a de bravoure que dans ses discours. Il se déguise en crapaud pour inspirer de mauvais songes à Eve qui dort. Est-il surpris par deux Anges? Il se laisse conduire par eux à leur chef, comme un prisonnier qu'ils ont fait. Veut-il les menacer d'un combat? Dès qu'il voit dans le Ciel un signe fatal pour lui, il prend la fuite. Est-ce donc là le héros du poëme?

SOMMAIRE

DU LIVRE CINQUIÈME.

Eve à son réveil raconte à Adam le songe qui l'a troublée pendant la nuit. Adam la console. Hymne qu'ils chantent tous les matins. Dieu envoie Raphaël à Adam, pour l'avertir du péril auquel il est exposé, et lui faire connoître l'ennemi qui médite sa perte. Adam apercevant Raphaël qui arrive, va à sa rencontre, et l'invite à un repas que l'Ange accepte. Leurs discours pendant le repas. Raphaël fait connoître à Adam l'ennemi qui veut le perdre, et la raison de sa haine. Il lui raconte le commencement de la révolte de Satan contre Dieu, et quelle en fut la cause.

LE

PARADIS PERDU.

LIVRE CINQUIÈME.

DÉJA l'aurore avançant ses pieds de roses sur les heureux climats d'où elle commence sa carrière, semoit la terre de perles orientales. Adam se réveille à son heure accoutumée. Son sommeil, entretenu par les douces et pures fumées d'une digestion facile, qui le rendent aussi léger que l'air, est légèrement dissipé par le seul bruit qui se fasse alors entendre: celui des ruisseaux qui, en murmurant, exhalent leurs vapeurs, celui des feuilles qu'agitent les haleines, compagnes de la naissante aurore, et celui des agréables chants que, sur toutes les branches des arbres, élèvent les oiseaux. Le plaisir que lui procure un si doux réveil, augmenta sa surprise, lorsqu'il vit que son épouse dormoit encore, et que le désordre de ses cheveux, la rougeur répandue sur ses joues, étoient les marques d'un repos inquiet. Il se soulève; et appuyé sur le coude, suspendu sur elle, il contemple avec les tendres regards d'un sincère amour cette beauté que tant de grâces différentes accompagnent, soit

qu'elle veille, soit qu'elle dorme. Alors, avec une voix aussi douce que le souffle que le Zéphire envoie sur Flore; en prenant tendrement sa main, il fait arriver lentement ces mots jusqu'à son oreille :

« Réveille-toi, ma beauté, mon épouse, le dernier des biens qui m'ont été donnés, le dernier » et le meilleur des présens du Ciel, ô douceur » toujours nouvelle pour moi? Eveille-toi, l'aurore » brille; la fraîcheur de la campagne nous appelle: » nous perdons les prémices du jour, le moment » où il faut aller observer comment poussent ces » plantes que nous avons cultivées; comment fleurissent ces berceaux de citronniers; quelles gouttes » tombent de la myrrhe et du baume; comment » la nature peint ses couleurs; comment l'abeille se » pose sur les fleurs, pour en extraire ses douceurs » liquides. »

Cette voix tendre la réveille; mais, jetant des yeux effrayés sur Adam qu'elle serre entre ses bras, elle lui dit: « O vous en qui seul mes pensées » trouvent un parfait repos, ô vous ma gloire et » ma perfection, quel contentement pour moi de » revoir et vos traits et l'aurore ! Cette nuit (et je » n'en eus jamais une pareille) j'ai eu un songe, » si c'étoit un songe, car je n'y ai été occupée ni » de vous, comme je le suis souvent, ni des ouvrages du jour passé, ni de nos projets pour le » jour suivant. Je n'ai été occupée que de choses » tristes et capables d'inquiéter, et que jusqu'à cette » fâcheuse nuit, mon âme n'avoit point connues,

» J'ai cru entendre une agréable voix, qui s'in-
» sinuant dans mon oreille, m'appeloit pour aller
» à la promenade. J'ai pensé d'abord que cette
» voix étoit la vôtre. Elle m'a dit : « Eve, pourquoi
» dors-tu ? Voici une heure charmante, un temps
» frais où le silence règne, si ce n'est qu'il se
» laisse agréablement troubler par le chantre noc-
» turne, par l'oiseau qui, maintenant éveillé,
» chante avec une douceur extrême ses amoureuses
» plaintes. La lune règne dans son plein, et par sa
» plus agréable lumière, expose à la vue la face
» ombragée des objets : spectacle inutile, si les spec-
» tateurs manquent. Le Ciel veille ; tous ses yeux
» sont ouverts ; et pour qui regarder, si ce n'est
» toi, ô desir de la nature entière ? Toi dont la
» présence répand la joie dans toutes les créatures,
» qui attirées par les charmes de ta beauté, te con-
» templent dans un ravissement dont elles ne sor-
» tent point. » Je me lève comme appelée par vous,
» et ne vous trouvant point, je vais du côté où
» j'espère vous trouver. Je traverse seule plusieurs
» chemins, à ce qu'il me semble, et tout-à-coup je
» me vois arrivée à l'arbre de la connoissance
» interdite. Il me parut beau ; il parut même à
» mon imagination plus beau que pendant le jour ;
» et tandis que je l'admire, j'aperçois debout, près
» de moi, une figure ailée, semblable à celles que
» nous voyons souvent descendre des Cieux. Ses
» cheveux couverts de rosée distilloient l'ambroisie.
» Il admira aussi le même arbre, et s'écria : « O belle

» plante que tant de fruits accablent, pourquoi
» ni Ange ni homme ne songe-t-il à te soulager
» de ce poids, et à goûter de ta douceur? La
» connoissance est-elle si méprisée? Est-ce l'envie,
» ou quelqu'autre raison qui interdit ton usage?
» Mais t'interdise qui voudra, nulle défense ne
» peut éloigner de moi le bien que tu viens m'of-
» frir. Eh, pourquoi serois-tu ici? » Il dit, et sans
» hésiter un moment, il étend une main intrépide,
» arrache le fruit et en goûte. Une froide horreur
» coule dans mes veines, lorsque des paroles si
» téméraires sont suivies d'une action si hardie;
» mais lui, dans le transport de sa joie, s'écrie:
« O doux fruit, doux par toi-même, mais bien plus
» doux goûté de cette manière, tu n'es sans doute
» ici défendu, que parce que tu n'es fait que pour
» les Dieux, et que même tu peux des hommes
» faire des Dieux. Et pourquoi des hommes ne pas
» faire des Dieux? Le bien, plus il est communi-
» qué, plus il croît en abondance; et son auteur,
» loin d'y perdre, en gagne plus d'honneurs. Viens,
» fortunée créature, belle et angélique Eve; par-
» tage ce fruit avec moi; quoique déjà heureuse,
» tu le peux devenir davantage, mais tu ne peux
» devenir plus digne du bonheur. Goûte aussi de
» ce fruit; et placée parmi les Dieux, tu deviendras
» toi-même une divinité; tu ne seras plus bornée
» à la terre; tantôt tu t'éleveras comme nous dans
» les airs; tantôt tu monteras dans le Ciel à la place
» que tu mérites. Là, tu seras témoin de la vie que

» mènent les Dieux, et tu mèneras la même. » En » parlant ainsi, il m'approche et porte jusque sur » mes lèvres une partie de ce fruit qu'il avoit arra- » ché. Son agréable et savoureuse odeur a fait sur » moi une si vive impression, qu'il ne m'a point » paru possible de résister au plaisir d'en goûter. » Aussitôt nous avons tous deux été emportés au » haut des nues, et j'ai vu sous mes pieds l'immense » étendue de la terre : spectacle aussi grand que » varié. Lorsqu'étonnée de mon vol et de mon » changement, j'admirois à quelle hauteur j'étois » élevée, tout-à-coup mon guide a disparu. Je me » suis imaginée que je retombois sur la terre, et » que le sommeil s'emparoit de moi; mais quelle » joie à mon réveil, de reconnoître que tout n'a- » voit été qu'un songe! »

Ce récit d'Eve affligea Adam, qui lui répondit : « Image la plus parfaite de moi-même, ô moitié ma » plus chère, le trouble qui est arrivé cette nuit » dans tes pensées m'affecte comme toi. Ce songe » étrange m'importune, et je crains qu'il n'ait pour » cause le mal. Mais le mal seroit-il ici? Ce n'est » pas en toi, pure créature, qu'il peut se trouver. » Ecoute ce que je vais t'apprendre. L'âme a plu- » sieurs facultés inférieures, qui sont soumises à la » raison comme à leur souveraine. L'imagination, » l'une de ces facultés, exerce le principal office. » De toutes les impressions que les objets extérieurs » font sur nos cinq sens pendant que nous veillons, » elle forme des images légères, des figures

» aériennes; et ensuite la raison, en les unissant
» ou en les séparant, détermine ce que nous affir-
» mons, ou ce que nous rejetons : c'est ce que nous
» appelons connoissance ou opinion. Quand la
» nature est dans son repos, la raison est aussi dans
» le sien; elle est dans l'intérieur de sa retraite.
» L'imagination, qui se plaît à la contrefaire, pro-
» fitant de son absence, veille pour l'imiter; mais
» réunissant mal, surtout pendant que nous dor-
» mons, les figures et les images, elle produit
» souvent des images informes, et fait un bizarre
» mélange des actions et des paroles de la veille
» ou d'un temps plus éloigné. Je crois trouver dans
» ton songe quelque rapport avec l'entretien que
» nous eûmes hier au soir. J'y vois aussi des choses
» qui n'y ont plus de rapport, mais tu ne dois pas
» t'en affliger. Le mal peut entrer dans l'esprit des
» hommes et même des Dieux ; mais il y entre sans
» leur aveu, et il n'y laisse aucune tache qui les
» puisse déshonorer. C'est ce qui me fait espérer,
» qu'étant éveillée, tu ne donnerois jamais ton
» consentement à ce que tu as détesté, même en
» dormant, au milieu de l'illusion d'un songe.
» Bannis donc toute inquiétude, et qu'aucun nuage
» n'obscurcisse ces yeux qui sont ordinairement
» plus clairs et plus sereins que les premiers sou-
» rires de la belle aurore à l'univers. Levons-nous
» donc, et retournons à de nouveaux amusemens
» dans ces bocages, près de ces fontaines, et parmi
» les fleurs qui ouvrent maintenant leur sein, et

» répandent leurs agréables odeurs, que pendant » la nuit elles tenoient toutes renfermées, les » réservant pour toi. »

Il ranima ainsi sa belle épouse, qui reprit courage, ne lui répondit rien, mais laissa tomber, de chacun de ses yeux, une larme qu'elle essuya avec ses beaux cheveux. Deux autres larmes précieuses furent prêtes à tomber de leur charmante source; il prévint leur chute, et avec un baiser il les enleva, comme les signes aimables des tendres remords et des pieuses frayeurs d'une ame qui craint d'avoir commis une faute.

Toute inquiétude ainsi calmée, ils se préparèrent à aller dans la campagne; et sitôt qu'ils furent sortis de leur retraite, que sa voûte, comme un arbre d'un épais feuillage, remplissoit de son ombre, ils saluèrent, en s'inclinant humblement, la beauté du jour naissant, et le soleil, dont le char, à peine sorti de l'Océan, ne faisoit encore qu'effleurer la surface de l'onde, et dardoit ses premiers rayons parallèles à la terre, qui leur découvroit tout le côté oriental du Paradis, vaste paysage, et les plaines fortunées d'Eden. Ils commencèrent la prière qu'ils avoient coutume de faire tous les matins, sans qu'elle fût toujours dans les mêmes expressions. Leur ardeur à célébrer leur auteur, leur inspiroit la variété du style et des transports toujours nouveaux. Leur cantique de louanges, soit qu'ils le chantent, soit qu'ils ne fassent que le prononcer, est éloquent, sans avoir été médité. Une rapide

éloquence coule de leurs lèvres; et leur prière, soit qu'elle ait l'harmonie de la prose ou celle des vers, est si harmonieuse, que ni le luth ni la harpe n'y peuvent ajouter aucun agrément. Ils commencent ainsi :

« Ce sont là tes glorieux ouvrages, père du bien, » Dieu tout-puissant. Cet univers si beau, si admi- » rable, a été fait par toi. Combien donc es-tu » admirable toi-même? Être ineffable, qui es assis » sur les Cieux; Être invisible à nos yeux, et que » nous n'apercevons qu'obscurément dans ces ou- » vrages, qui, quoique placés plus bas par toi, nous » annoncent ta bonté que nous ne pouvons com- » prendre, et ta divine puissance. Parlez-en, vous » qui pouvez mieux en parler que nous, vous, ses » Anges, enfans de la lumière. C'est à vous qu'a » été accordé le privilége de le voir, et d'envi- » ronner son trône, en le célébrant dans un jour » qui n'a point de nuit, avec des chants et des cœurs » mélodieux.

» Vous, qui êtes dans les Cieux, vous, qui êtes » sur la terre, créatures, réunissez-vous toutes pour » célébrer celui qui est le premier, celui qui est » le dernier, celui qui est le milieu, celui qui est » l'éternel.

» Et toi, la plus belle des étoiles, toi, la dernière » de celles qui forment le cortége de la nuit, si » pourtant tu n'aimes pas mieux appartenir à l'au- » rore, gage assuré du jour, toi, dont le cercle » brillant couronne le riant matin, célèbre le même

» maître dans ta sphère, à cette heure charmante,
» la première du jour qui revient.

» Soleil, l'œil et l'âme de ce vaste monde, re-
» connois celui qui est plus grand que toi, et célèbre
» sa gloire dans ton éternelle course, lorsque tu
» montes vers ton midi, lorsque tu es arrivé à ton
» plus haut point, et lorsque tu en descends.

» Lune, qui te rencontres en ce moment avec ce
» grand astre qui se lève, et qui, dans le même
» moment, prends la fuite, avec ces étoiles qui, fixes
» dans un orbe mobile, t'accompagnent dans ta
» fuite; et vous, flambeaux errans, qui, tous cinq,
» formez de mystérieux mouvemens qu'accom-
» pagne l'harmonie, faites entendre les louanges de
» celui qui du sein des ténèbres a appelé la lumière.

» Air, et vous élémens, les premiers-nés de tout
» ce qui est sorti du sein de la nature, vous qui,
» tous quatre, sous une infinité de formes diffé-
» rentes, faites un cercle perpétuel, vous qui vous
» mêlez en tout, et qui nourrissez tout, variez sans
» cesse dans vos changemens continuels, de nou-
» velles louanges pour notre suprême auteur.

» Brouillards, exhalaisons, qui du haut des mon-
» tagnes, ou du sein des fontaines, vous élevez
» maintenant en tourbillons ténébreux et sombres,
» jusqu'à ce que le soleil, avec ses rayons dorés,
» vienne peindre vos robes flottantes, ne vous élevez
» qu'en l'honneur du créateur de l'univers; et soit
» que vous alliez enrichir de nuages le firmament
» sans couleur, soit que vous accordiez de douces

» pluies à la terre altérée, célébrez toujours, en
» montant comme en descendant, la gloire du
» maître.

» Et vous, vents, qui soufflez des quatre coins
» du monde, célébrez-la de même par vos doux
» soupirs, comme par vos souffles les plus violens;
» et vous dont leurs souffles font ondoyer les têtes
» superbes, pins élevés, arbres de toute espèce,
» ne vous courbez que pour l'adorer.

» Vous qui coulez avec un murmure mélodieux,
» fontaines et ruisseaux, que vos murmures répè-
» tent ses louanges.

» Vivantes créatures, réunissez toutes vos voix.
» Oiseaux qui en chantant vous élevez jusqu'aux
» portes du Ciel, portez sa louange jusqu'à ces
» portes, et dans vos chants et sur vos ailes.

» Vous qui fendez les ondes, vous qui appuyez
» sur la terre vos pas pesans, et vous qui rampez
» sur elle, soyez témoins que je ne garde point le
» silence, et que le soir et le matin, pour annoncer
» sa gloire, je prête ma voix et mes chants à tout
» ce qui m'environne, et que par moi, les frais
» ombrages, les collines, les vallées, les fontaines
» retentissent de son nom.

» Nous te saluons, toi qui possèdes l'empire
» universel. Sois toujours plein de bonté pour nous.
» Ne nous donne que le bien; et si la nuit avoit reçu et
» retenoit quelque partie du mal, dissipe-la, comme
» en ce moment la lumière dissipe les ténèbres. »

Cette prière qui sort de leurs cœurs innocens

étant finie, ils sentirent rentrer dans leurs pensées la douce paix, et ils se retrouvèrent dans leur tranquillité ordinaire. Tous deux marchant sur la tendre rosée au milieu des fleurs, se hâtent d'aller reprendre les champêtres occupations du matin. Ils vont à ces arbres fruitiers surchargés de bois, dont les branches qui s'étendent avec excès, ont besoin du secours d'une main sage qui réprime leurs stériles embrassemens. Ils vont aussi présenter la vigne à l'ormeau, pour les unir par un doux mariage. L'épouse, empressée de cette union, étend ses bras pour serrer son époux, et lui apporte en dot ses grappes, qu'il adopte comme ses enfans, et qui deviennent l'ornement de son stérile feuillage.

Le roi des Cieux, qui les voit occupés à ce travail, a pitié d'eux. Il appelle Raphaël, l'ami de la société des hommes, l'Ange qui voyagea avec Tobie, et rendit heureux pour lui un mariage funeste aux six autres qui avoient aspiré à la même épouse. Dieu lui dit :

« Raphaël, tu sais quel désordre a déjà apporté
» dans le Paradis terrestre Satan, qui a rompu les
» barrières de l'Enfer, et a traversé le gouffre téné-
» breux. Tu sais le trouble qu'il a causé cette nuit
» aux deux créatures innocentes que j'ai placées
» dans ce Paradis, et tu n'ignores pas qu'il a conçu
» le noir projet de perdre en elles toute l'humaine
» race. Va-t-en donc ; passe la moitié de ce jour à
» converser avec Adam, comme un ami entretient
» son ami. Tu le trouveras sous quelque ombrage

» où la chaleur du midi l'aura obligé de se retirer ;
» et où, par le repos et la nourriture, il répare ses
» forces après le travail de la matinée. Tiens-lui des
» discours qui lui fassent faire les plus grandes
» réflexions sur le bonheur de son état. Qu'il sache
» que son bonheur est en son pouvoir, laissé libre
» à sa volonté, à sa propre volonté laissé libre ;
» volonté qui, étant libre, est sujette au change-
» ment. Avertis-le donc d'être toujours sur ses
» gardes, et de ne pas avoir une trop grande con-
» fiance en lui-même. Dis-lui quel danger il doit
» craindre, et de quelle part ce danger est à craindre.
» Fais-lui connoître l'ennemi, qui déjà précipité
» lui-même par sa faute, travaille maintenant à
» précipiter d'un état de félicité pareille, ceux que
» j'y ai placés. Il n'emploiera pas contr'eux la vio-
» lence ; il trouveroit une force qui s'opposeroit à
» la sienne. Il aura recours à la ruse et au mensonge.
» Qu'Adam en soit bien instruit, afin que, s'il se
» laisse volontairement séduire, il ne prétende pas
» alléguer qu'il a été surpris, qu'on ne l'avoit
» point prévenu, qu'on ne lui avoit point donné
» les avertissemens dont il avoit besoin. »

Ainsi parla le Père Eternel, et il remplit toute justice. Le ministre ailé, qui a reçu ses ordres, part pour les exécuter ; et du milieu des innombrables Séraphins, où il étoit debout, voilé de ses magnifiques ailes qu'il déploie, il s'élève légèrement dans le Ciel, dont il traverse d'un vol rapide le vaste empire, et il arrive à la porte. Cette porte merveilleuse,

merveilleuse, ouvrage du suprême architecte, s'ouvrit d'elle-même et tourna sur ses gonds d'or. L'Ange, en sortant, baisse sa vue qui n'est arrêtée par aucun obstacle, ni par nuage, ni par étoile; et quelque petite que de si haut lui paroisse la terre, il voit qu'elle est semblable dans sa forme aux autres globes brillans, et il découvre le jardin de Dieu, qui dominant les plus hautes montagnes, est dominé par les cèdres qui le couronnent. Moins distinctement celui qui pendant la nuit, observe la lune avec le verre de Galilée, y voit ces taches qu'il croit être des terres et des régions. Moins distinctement un pilote aperçoit les Cyclades, lorsque Délos et Samos, qu'il découvre d'abord, lui paroissent des taches nébuleuses. L'Ange précipite son vol en bas; et dans la vaste étendue du Firmament, vogue au milieu des Mondes. Tantôt avec une aile étendue et immobile, il suit le cours des vents du pole; tantôt avec son aile qu'il agite, il repousse l'air qui cède comme devant un éventail qui le chasse. Lorsqu'il arrive à cette distance de la terre, jusqu'à laquelle peut atteindre l'aigle qui s'élève le plus haut, tous les oiseaux qui le regardent avec étonnement, croient voir cet oiseau unique, qui allant ensevelir ses restes dans le brillant temple du soleil, vole vers la Thèbes de l'Egypte. Enfin il s'abat sur le sommet oriental du Paradis, et paroît, tel qu'il est en effet, un Séraphin orné de six ailes qui ombragent sa divine substance. Les deux premières de ses ailes, cou-

vrant la largeur de ses épaules, qu'elles enveloppent jusque sur la poitrine, paroissent un manteau royal; les deux du milieu couvrent ses reins comme une zone étoilée, et tournant tout autour, ressemblent à une ceinture ornée d'une frange d'or, et peinte des couleurs d'une teinture céleste; les deux dernières ombragent ses pieds, et font en sortant de ses talons, comme une cotte de maille formée de plumes de couleur d'azur.

Il se tint debout, tel qu'on dépeint le fils de Maïa, et secoua tout son plumage, dont la charmante odeur se répandit au loin. Aussitôt il fut reconnu des Anges de garde, qui se levèrent tous par respect pour la dignité d'un Séraphin et de l'ambassade dont il étoit chargé. Ils ne doutent pas qu'il n'apporte quelqu'ordre d'en haut. Il traverse leurs tentes brillantes, et s'avance dans l'intérieur du bienheureux séjour, marchant au milieu des bosquets de myrrhe et des charmantes odeurs de la cassie, du nard, du baume; il traverse un désert peuplé de parfums, où la nature naissante, comme un enfant qui folâtre, laissoit toute liberté de s'égayer à ses jeunes caprices, d'autant plus charmans qu'ils offrent un sauvage au-dessus de la règle et de l'art, où abondent de champêtres beautés.

Adam à travers la forêt aromatique, l'aperçut qui s'avançoit. Il étoit assis sur la porte de son berceau, où il goûtoit la fraîcheur, tandis que le soleil arrivé à son plus haut point, dardoit à plomb ses brûlans rayons sur la terre, portant jusqu'au

fond de son sein une chaleur utile pour elle, et incommode pour Adam. Eve, au-dedans du berceau, attentive à son devoir et à l'heure du repas, préparoit de savoureux fruits d'un goût toujours agréable au veritable appétit, et qui ne les privoient point du plaisir d'étancher leur soif dans une liqueur pareille au nectar que leur procuroient les grappes et les grains choisis, dont ils exprimoient un suc doux comme du lait. Adam l'appelle :

« Approche-toi promptement, chère Eve, et » dirigeant ta vue entre ces arbres du côté de » l'orient, considère ce qui est digne de tes re- » gards. Vois-tu cet éclatant objet qui s'avance » vers nous? On diroit qu'une seconde aurore se » lève, et joint son éclat à celui du midi. C'est sans » doute un messager du Ciel, qui nous apporte » quelque grande nouvelle, et qui peut-être dai- » gnera aujourd'hui être notre hôte. Mais hâte-toi » d'aller chercher tes provisions. Il faut par leur » abondance faire honneur au céleste étranger, » et lui témoigner la joie que nous avons de le » recevoir. Il est bien juste d'honorer les dona- » teurs avec leurs propres dons, et d'être libéral » de ce qu'on a libéralement reçu. Nous voyons » que plus la nature nous prodigue ses biens, » plus ils renaissent et se multiplient sur son fertile » sein. Elle nous apprend à n'être point avares. »

Eve lui répondit : « O Adam, ô divin ouvrage » formé d'une terre qu'a inspirée le souffle de » Dieu; il est peu nécessaire de faire des provisions;

» quand toutes les saisons les font pour nous, et » nous les offrent suspendues aux arbres. Nous » n'avons à conserver que ces fruits, qui ne sont » pas une si agréable nourriture au moment qu'ils » sont cueillis, que lorsqu'on leur a laissé le temps » de perdre leur humidité et de s'affermir. Mais je » vais promptement aux arbres et aux plantes qui » portent des fruits, pour en offrir de tant d'espèces » dignes toutes d'être offertes à notre hôte céleste, » qu'il avouera en les voyant, que Dieu prodigue » ses bienfaits sur la terre comme dans le Ciel. »

Elle dit et part. Ses yeux annoncent sa vive ardeur à choisir, pour satisfaire son hôte, les fruits les meilleurs, et à les disposer dans un ordre qui contribue à la bonté autant qu'à l'élégance du repas, en faisant, par une agréable variété, succéder différens goûts les uns aux autres, qui sans se confondre ensemble, puissent agréablement se renouveler. Elle va de tige en tige, et cueille tout ce que la terre, cette mère si riche, produit aujourd'hui dans les deux Indes, et dans les pays qui sont entr'elles, le Pont, la côte de l'Afrique, celle où régna Alcinoüs; abondante récolte de fruits de toute espèce, les uns d'une écorce unie ou raboteuse, les autres couverts d'une coque ou d'un doux duvet. Avec une main prodigue et savante, elle les élève sur la table en pyramides. Des grappes qu'elle presse, elle fait un vin doux et bienfaisant. Des grains qu'elle écrase, elle fait une boisson délicieuse; et des amandes pilées, elle fait

de douces crêmes. Les vases, pour contenir ces liqueurs, ne lui manquent pas. Elle sème la terre de roses et de branches, qui sans être brûlées répandent naturellement une charmante odeur.

Cependant notre respectable et premier père va au-devant de son hôte céleste. Il ne mène à sa suite que le nombreux cortége de ses perfections. Il est à lui-même toute sa cour. Grandeur préférable à cette ennuyeuse pompe que traînent les princes, qui, lorsque leurs nombreux coursiers sont conduits dans une longue marche par leurs écuyers chamarrés d'or, éblouit les yeux d'un peuple, qui contemple ce vain appareil, ravi en extase.

L'approche de l'Ange n'intimide point Adam. Il l'aborde avec un air soumis et respectueux; et rendant ce qu'il doit à un être d'une nature supérieure, il lui fait une réverence en s'inclinant profondément, et lui adresse ces paroles: « Vous » dont le Ciel est la patrie (et le Ciel seul est digne » de posséder une être d'une forme si belle), » puisque descendu des trônes d'en haut, vous » avez bien voulu vous priver pour quelque temps » de vos demeures fortunées, pour honorer les » nôtres de votre présence, daignez avec nous, » qui ne sommes ici que deux, et que le souve- » rain donateur a établis les maîtres de cet ample » domaine, venir vous reposer sous le berceau que » couvrent ces ombrages, vous y asseoir et y goû- » ter les meilleurs fruits que nous ayons pu choisir » dans ce jardin. Là, vous attendrez qu'à la cha-

» leur du midi succède la fraîcheur que nous
» amènera le déclin du jour. »

L'Angélique Puissance lui répondit avec douceur : « C'est pour cela même que je viens ici.
» Une créature telle que toi, placée dans un lieu si
» beau, est bien digne de nous engager, quoique
» nous soyons les citoyens du Ciel, à venir souvent
» lui rendre visite. Conduis-moi à ce berceau, et
» à ces ombrages dont tu parles : mon dessein est
» d'y passer le reste de la journée. »

Ils s'avancent vers le berceau, qui, comme s'il eût été la retraite de la déesse des jardins, respiroit les agréables odeurs de toutes les fleurs. Eve, qui est elle-même toute sa parure, Eve, plus belle et plus aimable que la nymphe des bois, et que ces trois fabuleuses déesses, qui, sur le mont Ida, s'exposèrent sans voile à leur juge, reçoit debout l'hôte céleste. Elle n'a pas besoin de voile, sa vertu la couvre, et nulle basse pensée n'altère la pureté de son teint. L'Ange l'aborda avec la même salutation que reçut long-temps après la bienheureuse Marie, la seconde Eve :

« Je te salue, mère du genre humain, toi qui
» rempliras la terre des fruits de ton sein, qui seront
» plus nombreux que ne le seront ceux de tous
» ces arbres que Dieu même a plantés, et qui t'ont
» fourni de quoi couvrir ta table. »

Cette table étoit un gazon relevé qu'entouroient des siéges de mousse. Sur son ample surface, tous les trésors de l'automne paroissoient élevés en

monceau. Là regnoit l'automne, quoique dans ce jardin l'automne et le printemps fussent toujours unis en se tenant par la main. Ils se livrèrent bientôt aux douceurs de la conversation : ils en avoient tout le loisir. Adam prit le premier la parole :

« Céleste étranger, daignez participer aux bien-» faits que celui qui nous nourrit, celui de qui » descend tout bien parfait qu'il donne sans me-» sure, ordonne à la terre de nous fournir pour » notre aliment et notre plaisir. Un tel aliment est » peut-être insipide pour une substance spirituelle ; » c'est ce que j'ignore. Je sais seulement qu'il n'est » rien qui ne vienne de la libéralité d'un seul père » céleste. » « Et c'est pour cela, reprit l'Ange, que » ce qui est donné à l'homme, en partie spirituel, » par ce père dont la louange doit être l'unique » sujet de nos chants, peut n'être point un aliment » insipide pour les purs esprits. Nous sommes des » substances intellectuelles, vous êtes des substances » raisonnables ; les unes et les autres ont besoin de » nourriture ; les unes et les autres mettent en usage » ces facultés des sens les plus ordinaires, entendre, » voir, sentir, toucher, goûter. Le goût est suivi » d'une digestion, qui rend à chaque chose son » semblable, et change le matériel grossier en qua-» lités plus subtiles. Tu dois savoir que tout être » créé a besoin de nourriture et de soutien. Parmi » les élémens, le plus grossier sert de nourriture au » plus pur ; la terre nourrit la mer, et tous deux » nourrissent l'air, qui nourrit les feux éthérés : la

» lune la première, qui étant la plus voisine de
» l'air, reçoit le plutôt sa nourriture. De là viennent
» ces taches que tu vois sur sa ronde face. Ce sont
» des vapeurs qui n'ont pas encore été assez subti-
» lisées, et ne sont point encore changées en sa
» substance. La lune, de son humide continent,
» exhale des alimens pour les autres orbes; et le
» soleil, qui donne à tous la lumière, reçoit de tous
» une alimentaire récompense dans les humides
» exhalaisons, et dans l'onde de l'Océan, où il va
» le soir s'abreuver. Mais quoique les arbres de vie,
» qui sont dans le Ciel, portent des fruits d'ambroi-
» sie, et que le nectar y coule des vignes; quoique
» tous les matins nous rassemblions la douce rosée
» dont les feuilles sont couvertes, et que l'endroit
» où nous marchons, soit jonché de perles, le sou-
» verain créateur a répandu dans ses ouvrages une
» si grande variété, et tant de nouveaux agrémens,
» que le séjour où vous êtes n'est pas indigne
» d'être comparé au Ciel. Je ne ferai point difficulté
» de partager votre nourriture. »

Ils s'assirent : l'Ange mangea, non pas en apparence (comme se l'imaginent nos docteurs), il mangea avec un appétit véritable; et la nourriture qu'il prit, fut, par la chaleur de la digestion, changée en sa substance; le surplus fut dissipé dans une facile transpiration. Faut-il s'en étonner, puisqu'à l'aide d'un charbon allumé, l'empyrique alchimiste peut changer, ou du moins croit qu'on peut changer un métal moins pur, en un or aussi parfait

que s'il sortoit de la mine? La belle Eve, que ne couvre aucun voile, leur sert les fruits, et couronne leurs vases d'admirables liqueurs. O innocence digne du Paradis! C'étoit à cet aspect que les enfans de Dieu, si jamais ils ont senti l'amour, eussent été bien excusables d'en être frappés! Mais l'amour qui règne dans de pareils cœurs, ne connoît point l'impétuosité d'une passion méprisable, ni la jalousie, cet Enfer des amans malheureux.

Après qu'ils eurent, avec la nourriture et la boisson, contenté la nature, sans la surcharger, Adam fit réflexion qu'il ne devoit pas laisser échapper l'occasion si favorable d'un important entretien, qui l'instruiroit des choses au-dessus de ce monde, de la nature des habitans du Ciel, de leur excellence qui les élève si haut au-dessus de la nature humaine, de leur brillant éclat qui est une effusion de la divinité, et de leur pouvoir si supérieur à celui de l'homme. Il adresse donc au ministre ailé ces paroles dictées par la prudence:

« Être heureux, qui résidez où Dieu réside, je » reconnois votre bonté pour l'homme, dans l'hon» neur que vous nous avez fait en daignant entrer » sous notre humble toit, et goûter de ces fruits » de la terre, quoiqu'une telle nourriture soit » peu digne des Anges. Vous l'avez agréée avec » tant de complaisance, que vous ne paroîtriez pas » plus content à vos célestes repas. Cependant, » quelle comparaison entre vos repas et les nôtres? » Le ministre ailé lui répondit:

« O Adam, il est un seul Tout-Puissant, de qui » tout procède, et à qui retourne tout ce qui ne » s'est point dépravé. Tout a été créé de nature à » devenir parfait. Ce tout, qui est la seule matière » première, ce tout, qui reçut plusieurs formes, ce » tout est composé de parties inanimées qui ont » divers degrés de substance, et de parties animées » qui ont divers degrés de vie. Les unes et les autres » se raffinent, se spiritualisent, s'épurent, selon » qu'elles sont placées plus près de lui, ou qu'elles » font plus d'effort pour tendre vers lui, chacune » dans les différentes sphères où elles sont placées, » et dans les bornes proportionnées à leur espèce, » jusqu'à ce que les corps se spiritualisent aussi » entièrement. C'est ainsi que de la souche s'élève » une tige verdoyante plus déliée que la souche; » de cette tige sortent des feuilles plus déliées » qu'elle; et enfin la fleur brillante, achevant la » gradation, exhale des esprits odoriférans. C'est » ainsi que les fleurs et les fruits, qui servent de » nourriture à l'homme, se subtilisant par grada- » tion, se transforment en esprits vitaux, en esprits » animaux, en esprits intelligens; donnent à la fois » la vie et le sentiment, l'imagination et l'entende- » ment, d'où l'âme reçoit la raison. L'essence de » l'âme est la raison, soit discursive, soit intuitive. » La discursive est presque toujours la propriété » de l'âme humaine, et l'intuitive est le plus sou- » vent la propriété de la nôtre. Ton âme et la nôtre » ne diffèrent donc que par une propriété, ou par

» des degrés de raison ; mais toutes deux sont d'une » même nature. Ne t'étonne donc pas, si je ne » refuse point des nourritures que Dieu créa pour » toi, et qui sont bonnes. Comme toi, je les con- » vertis en ma substance ; et il pourra arriver un » temps où l'homme, participant à la nature des » Anges, deviendra capable de participer aussi à » leur nourriture, qu'il ne trouvera pas trop subtile » pour lui. Vos corps, nourris de ces alimens plus » grossiers, pourront peut-être, dans la suite des » temps, se perfectionner, se spiritualiser entière- » ment. Alors, devenus comme nous des substances » ailées, capables de vous élever, vous choisirez » pour votre demeure, ou ce Paradis ou le nôtre; » mais il faut pour cela que vous ne vous écartiez » pas de l'obéissance, et que vous conserviez un » amour entier et inaltérable pour celui dont vous » êtes la race. Dans cette attente, jouissez mainte- » nant de toute la félicité dont votre heureux état » est capable. Il n'est point capable d'une plus » grande. »

Le patriarche de l'humaine race lui répondit : « Esprit favorable, hôte plein de bonté, vous nous » avez bien enseigné le chemin que nous devons » prendre pour augmenter nos connoissances. » Vous nous montrez l'échelle qui, appuyée sur le » centre de la nature, s'élève jusqu'à la circonfé- » rence. C'est par la contemplation des choses » créées, que nous pouvons, par degrés, monter » jusqu'à Dieu ; mais expliquez-moi l'avis que vous

» avez voulu me donner en me disant : *Si vous ne » vous écartez pas de l'obéissance.* Eh, pouvons-» nous ne lui point obéir? Pouvons-nous cesser » d'aimer celui qui nous a tirés de la poussière, » nous a placés dans ce lieu délicieux, et nous y » comble d'une félicité sans mesure, qui surpasse » tout ce que l'homme peut desirer et comprendre? »

« Fils de la terre et des Cieux, lui répondit » l'Ange, prête-moi une oreille attentive. Ta félicité » présente, tu la dois à Dieu. La persévérance » dans la félicité, tu la devras à toi-même, c'est-» à-dire, à ton obéissance. Reste toujours dans » l'obéissance. C'est l'avis que je t'ai donné. N'ou-» blie pas cet avis important. Dieu t'a fait parfait, » mais non pas immuable. Il t'a fait bon; mais de » persévérer dans cette bonté, c'est ce qu'il a laissé » en ton pouvoir. Il a voulu que ta volonté fût » libre de sa nature; il ne veut pas qu'elle soit » l'esclave d'une inflexible nécessité, et d'un inévi-» table destin. Il attend de nous un hommage » volontaire, et non point forcé. Un hommage forcé » ne lui plaît point; il ne peut le recevoir, parce » qu'un cœur qui n'est pas libre, ne peut donner » aucune marque d'une soumission volontaire, » lorsque n'ayant pas le droit de choisir, il ne veut » que ce qu'ordonne le destin. Moi-même et toute » l'armée céleste qui est debout devant le trône de » Dieu, nous conservons tous tant que nous sommes » notre félicité, comme vous conservez la vôtre, » par l'obeissance, le seul fondement assuré de

» notre état. Nous servons librement, parce
» que nous aimons librement. Comme il est en
» notre volonté d'aimer ou de n'aimer pas, d'elle
» dépend notre persévérance ou notre chute. Quel-
» ques-uns sont tombés; et c'est la désobéissance
» qui les a précipités du haut des Cieux jusqu'au
» fond des Enfers. O terrible chute ! De quelle élé-
» vation de gloire, et dans quelle profondeur de
» misère ! »

« Maître divin, répondit notre premier père,
» mon oreille attentive à toutes vos paroles, en
» est plus charmée que des sons harmonieux de la
» céleste musique des Chérubins, que les voisines
» montagnes nous renvoient pendant la nuit. J'étois
» bien convaincu que nous avions été créés libres
» pour vouloir et pour agir; mais un senti-
» ment, constant dans mon cœur, m'a toujours
» assuré et m'assure encore, que je ne cesserai
» point d'aimer mon créateur et de lui obéir, lorsque
» surtout il ne m'impose qu'un seul précepte si
» facile à accomplir. Cependant, ce que vous dites
» de ce qui est arrivé dans le Ciel, trouble un peu
» cette confiance que j'ai en moi : c'est ce qui me
» rend curieux d'en écouter le récit. Si vous dai-
» gnez avoir cette bonté pour moi, racontez-moi
» un événement si étrange, et qui mérite qu'on
» l'écoute dans un religieux silence. Il nous reste
» encore une grande partie du jour; et le Soleil,
» qui à peine a fini la moitié de sa course, ne fait
» que commencer l'autre moitié dans la grande
» zone du Ciel. »

Telle fut la demande d'Adam. L'Ange, après avoir gardé le silence un moment, y consentit, et commença ainsi :

« Tu me demandes, père des hommes, des choses » très-élevées, des choses difficiles et tristes à ra- » conter. Comment pourrai-je faire comprendre aux » sens humains, les invisibles exploits des esprits qui » ont combattu ? Comment pourrai-je, sans douleur, » raconter la ruine de tant de substances si glo- » rieuses et si parfaites dans le temps de leur fidé- » lité ? Comment pourrai-je révéler les secrets de » l'autre monde, secrets que peut-être il n'est point » permis de révéler ? Mais il est de ton intérêt de » les savoir : c'est ce qui m'autorise. Je vais donc, » pour mettre à la portée des sens humains ce qui » les surpasse, peindre les choses spirituelles sous » des images corporelles ; et puisqu'en effet la terre » est une ombre du Ciel, ne peut-il pas se trouver, » entre ces choses et ce qui se passe sur la terre, » plus de ressemblance qu'on ne croit ?

» Cet univers n'étoit point encore. L'affreux » chaos régnoit où maintenant tournent ces Cieux, » et où la terre pèse d'un poids égal sur son centre, » lorsqu'un jour (car dans l'éternité même, le » temps uni au mouvement, mesure tout ce qui » est sujet à la durée, par le présent, le passé et » le futur), ce jour étoit celui qu'amène la grande » année du Ciel, l'armée entière des Anges, ras- » semblée tout-à-coup de toutes les parties du Ciel, » par un ordre suprême, environna le trône du » Tout-Puissant : armée innombrable, dont toutes

» les brillantes légions ont à leur tête leurs capi-
» taines. Mille et mille étendards, enseignes et
» bannières déployées dans les airs, depuis l'avant-
» garde jusqu'à l'arrière-garde, font distinguer les
» hiérarchies, les ordres et les degrés. Les éclatans
» blasons dont les enseignes sont tissues, conservent
» la mémoire d'actes d'amour et de zèle : mémoire
» sainte et précieuse! Ils forment tous un cercle,
» composé d'une infinité de cercles, qui partant
» du même centre, se redoublent les uns sur les
» autres. Le Père, dont la puissance est infinie, et
» qui porte son Fils reposant dans le sein de sa
» béatitude, est au milieu. Alors, comme d'une
» montagne enflammée, dont le sommet devient
» invisible par tant de lumière, ces paroles se firent
» entendre : « Soyez tous attentifs, Enfans de lumière,
» Anges, Trônes, Dominations, Puissances, soyez
» tous attentifs à mon Décret irrévocable. J'ai
» aujourd'hui engendré celui que je déclare mon
» Fils unique ; celui qui a été consacré par l'onction
» sur cette sainte colline ; celui que vous voyez
» maintenant à ma droite. Je l'établis votre chef,
» et j'ai juré par moi-même que tout genou, dans
» le Ciel, fléchiroit devant lui, et que toute
» créature le confesseroit son souverain. Sous le
» règne de ce grand vice-roi, unis tous, et ne
» faisant qu'une âme, jouissez d'un éternel bonheur.
» Qui lui désobéira, me désobéira, rompra l'union,
» et, dès ce moment chassé loin de la présence de
» Dieu, privé de la vision de la béatitude, tombera

» dans les ténèbres extérieures, englouti dans
» l'abyme où sa place est préparée : place où il
» n'y aura ni rédemption ni fin de tourmens à
» espérer. »

» Ainsi parla le Tout-Puissant, et tous parurent
» contens. Tous le parurent, mais tous ne le furent
» pas. Ce jour fut un jour très-solennel. Tant qu'il
» dura, on n'entendit que chants, on ne vit que danses
» autour de la colline sacrée : danses mystiques (on
» ne leur peut comparer que celles que, dans la
» sphère étoilée, font les planètes et les étoiles fixes
» dont les tourbillons forment des labyrinthes tor-
» tueux, excentriques, enveloppés les uns dans les
» autres, qui ne sont jamais plus réguliers que
» quand ils paroissent le plus irréguliers), danses
» qu'accompagnent des sons si doux, et d'une
» harmonie si admirable, que l'oreille de Dieu
» même l'écoute avec plaisir.

» Le soir s'approchoit. (Nous avons aussi un soir
» et un matin, non par nécessité, mais par le seul
» agrément de la variété.) Nous cessons nos danses,
» et nous nous disposons au plaisir d'un doux repas,
» restant toujours en cercles. Soudain les tables
» sont chargées de mets propres aux Anges ; et un
» nectar de couleur de rubis, fruit des vignes déli-
» cieuses que porte le Ciel, coule dans des coupes
» de perles, de diamans et d'or. Assis sur les fleurs,
» couronnés de fraîches guirlandes, ils goûtent le
» plaisir de boire et de manger, sans craindre un
» excès qui les incommode. Incapables d'excès,
» ils

» ils se bornent à contenter l'appétit. Dans une » douce union, ils boivent l'immortalité et la joie; » en la présence du père de tous les dons, qui les » verse avec une main prodigue, et dans leur joie » trouve la sienne.

» Cependant, de la haute montagne de Dieu, » d'où la lumière et l'ombre sortent alternativement, » la nuit exhalée avec les nuages, changea la bril- » lante face du Ciel en un agréable crépuscule » (car elle ne l'enveloppe jamais d'un voile téné- » breux); elle répandit en même temps une douce » rosée sur tous les yeux, excepté sur ceux de » l'Eternel, qui ne se ferment jamais. Aussitôt, » sur cette vaste plaine, plus étendue que ne le » seroit le globe de la terre, quand il seroit aplati » et mis en plaine (telles sont les campagnes du » céleste monarque), l'armée des Anges, séparée » en troupes, et rangée en ordre, étendit son camp » près des ruisseaux d'eau vive qui arrosent les » arbres de vie. Innombrables pavillons, célestes » tentes tout-à-coup dressées, où ils se reposent, » tandis que l'aile des vents leur envoie une agréable » fraîcheur; et tous dorment, excepté ceux qui » doivent, pendant la nuit, chanter en chœur des » hymnes devant le trône de leur maître.

» Ce ne fut pas pour en chanter que veilla Satan. » (C'est ainsi qu'on le nomme maintenant, son » ancien nom n'est plus prononcé dans le Ciel.) » Ce malheureux, autrefois un des premiers Ar- » changes, si même il n'étoit pas le premier, grand

» en pouvoir, en faveur, en prééminence, devint
» tout-à-coup jaloux du Fils de Dieu, qui en ce
» jour, honoré par son Père, avoit été proclamé
» *Messie et Roi consacré*. Son orgueil fut cause
» qu'il ne put supporter la vue de son élévation,
» et qu'il s'imagina y trouver sa propre humi-
» liation. Il forma un projet qui ne pouvoit être
» inspiré que par une envie et une malice incon-
» cevable.

» Lorsque la nuit, au milieu de son cours, eut
» amené l'heure la plus obscure et la plus amie du
» silence et du sommeil, il résolut de retirer
» toutes ses légions, voulant que le trône éternel,
» restant abandonné, fût sans garde et sans adora-
» teurs. Son lieutenant étoit auprès de lui; il l'éveilla,
» et lui dit à voix basse: « Et toi, tu dors aussi,
» mon cher compagnon! Quel est donc ce som-
» meil qui appesantit tes paupières? Ne te sou-
» viens-tu plus de ce décret d'hier, de ce décret
» tardif qui est enfin sorti de la bouche de celui
» qui dans le Ciel est tout-puissant? Tu avois
» coutume de me communiquer toutes tes pensées;
» j'avois coutume de te communiquer toutes les
» miennes. Quand nous sommes éveillés nous ne
» faisons qu'un; le sommeil est-il la cause que tu
» n'es plus le même pour moi? Tu sais les nouvelles
» lois qu'on nous impose: lois nouvelles de la part
» de celui qui règne; et qui, en nous qui le ser-
» vons, doivent exciter de nouvelles idées, de
» nouveaux desseins. Comme le succès en est dou-

» teux, il faut les examiner, et il n'est pas prudent » de les agiter ici. Assemble promptement les chefs » des nombreuses légions que nous commandons, » et dis-leur, que pour obéir à un ordre d'en haut, » avant que les sombres nuages de l'obscure nuit » soient dissipés, je suis obligé, moi et tous ceux » qui marchent sous mes bannières, de revoler » vers nos quartiers établis dans le nord; nous » devons nous y tenir prêts à recevoir la personne » et les nouveaux ordres du grand Messie, notre » roi, qui doit bientôt passer en triomphe au » milieu de toutes les hiérarchies, et leur annoncer » lui-même ses volontés. »

» L'imposteur, en parlant ainsi, versa une ma» ligne influence dans le cœur de son compagnon, » qui ne songeoit pas à s'en défendre. Aussi» tôt ce compagnon appelle tous à la fois, et » va réveiller, les uns après les autres, tous ceux » qui sont sous son commandement. Il leur dit que » pour obéir à un ordre d'en haut, il faut que le » grand étendard de leur hiérarchie marche avant » même que la nuit ait retiré ses voiles. Il leur » répète la même raison que Satan vient de lui » apprendre, et laisse en même temps échapper » des mots équivoques et capables d'exciter leur » jalousie, pour éprouver leur fidélité; mais tous » commencent par obéir au signal ordinaire, et au » commandement de leur grand général, qui en » effet jusque-là avoit été respecté, et qui occupoit

» dans le Ciel un rang très-élevé. Son éclat pareil » à celui de l'étoile du matin, conductrice des » astres du firmament, les séduisit, et le malheu- » reux, par son mensonge, entraîna à sa suite la » troisième partie de l'armée céleste.

» Cependant, au haut de la sainte montagne, » l'œil éternel, au milieu des lampes d'or qui pen- » dant la nuit brillent en sa présence, mais non de » leur lumière; cet œil qui perce tous les replis » des plus secrètes pensées, vit la révolte s'élever. » Il vit en qui elle prenoit naissance, et comme » elle répandoit sa contagion parmi les astres du » matin. Il reconnut toute la multitude liguée » contre son auguste décret, et il dit à son Fils, » avec un souris moqueur :

« O Fils, en qui je vois briller ma gloire en toute » sa splendeur, héritier de tout mon pouvoir, nous » avons de sérieuses réflexions à faire sur les » moyens de nous assurer notre toute-puissance, » et sur les armes dont nous nous servirons pour » conserver notre antique droit de divinité et » d'empire : tant est redoutable l'ennemi qui s'é- » lève, et qui prétend nous opposer un trône égal » au nôtre dans la vaste étendue du nord! Non » content de ce projet, il veut qu'un combat décide » de notre force et de nos droits. Nous n'avons » point de temps à perdre pour prendre nos mesu- » res, puisqu'il faudra soutenir avec toutes nos » forces ce hasardeux combat. Notre négligence

» nous feroit perdre notre trône, notre sanctuaire,
» notre montagne. »

» Son Fils lui répondit avec un front calme et
» serein, sur lequel réjaillissoit d'une manière
» ineffable, tout le lumineux éclat de la divinité:
« Père tout-puissant, vos ennemis, dont vous mé-
» prisez avec raison les projets insensés et les vains
» tumultes, sont pour vous un juste objet de rail-
» lerie, et pour moi un grand sujet de gloire. Elle
» sera illustrée par leur haine, quand ils verront
» toute cette royale puissance, que vous m'avez
» donnée, employée à dompter leur orgueil. L'é-
» vénement fera connoître si mon bras a la force
» de soumettre les rebelles, et s'il y en a un plus
» redoutable dans les Cieux. »

» Tandis que le Fils s'exprimoit ainsi, Satan
» accompagné de ses généraux faisoit faire une
» marche, non moins rapide qu'un vol, à son
» armée aussi innombrable que les astres qui bril-
» lent au Ciel pendant la nuit, ou que les gouttes
» de rosée; astres qui le matin brillent sur la terre,
» quand le soleil change en perle chaque feuille et
» chaque fleur. Cette armée traverse de vastes
» régions, de puissantes provinces, que gouver-
» nent les Séraphins, les Puissances, les triples
» degrés des dignités. O Adam, ton domaine entier
» comparé à ces régions, est moins considérable
» que ne l'est ton jardin comparé à la terre, à la
» mer et à tout le globe terrestre étendu en lon-
» gueur. Elle arrive enfin aux frontières les plus

» reculées du nord. Satan monte sur son trône » royal, placé sur une colline : trône brillant, qui » de loin paroît une montagne, élevée sur une » autre montagne. On voyoit aussi de hautes pyra- » mides et des tours bâties avec des quartiers de » diamans célestes et des rochers d'or. Tel étoit » (pour me servir du nom que dans le langage » humain on donne à un pareil édifice) ce palais » que le grand Lucifer, qui affecte en tout l'égalité » avec Dieu, à cause de cette montagne sur laquelle, » à la vue des Cieux, Dieu avoit déclaré le Messie, » osa peu de momens après, pour l'imiter, appeler » la montagne d'Alliance, parce que ce fut là qu'il » rassembla tout son parti. Il protesta d'abord, » que, pour obéir à un ordre d'en haut, il les » assembloit tous pour délibérer sur la magnifique » réception qu'ils avoient à faire à leur roi prêt » d'arriver; et plein de cet art perfide qui sait » contrefaire le langage de la vérité, il tint par ce » discours leurs oreilles attentives :

« Trônes, Dominations, Principautés, Vertus, » Puissances, si vous êtes encore ce qu'annoncent » ces titres magnifiques, qui peut-être ne sont plus » pour vous que de vains titres, depuis qu'en vertu » d'un décret, un autre a absorbé lui seul toutes » les grandeurs, et par son titre de *roi consacré*, » nous a tous éclipsés. C'est pour lui que nous » avons fait, pendant toute la nuit, cette marche » précipitée et tumultueuse. Un seul objet en est la » cause. Nous avons à délibérer sur les nouveaux

» honneurs avec lesquels nous devons recevoir
» celui qui doit arriver, pour exiger de nous un
» tribut de génuflexions ; tribut qu'on paie en se
» prosternant le plus profondément, et qu'on
» n'acquitte jamais. C'est déjà trop que de le rendre
» à un seul ; seroit-il possible de le rendre à deux ;
» et au premier et à celui que ce premier vient de
» proclamer son image ? Qu'arriveroit-il, si de
» meilleurs conseils élevoient nos esprits, et nous
» enseignoient à secouer ce joug ? Votre volonté
» sera-t-elle de courber une épaule tremblante ?
» Votre choix sera-t-il de plier un genou suppliant ?
» Non, sans doute, si je vous connois bien, et
» si vous vous connoissez vous-mêmes, comme
» enfans du Ciel, nés dans le Ciel qui n'eut point
» de possesseurs avant nous, et où, si vous n'êtes
» point tous égaux, vous êtes tous libres et égale-
» ment libres. Tous ne sont pas égaux en dignité
» et en rang ; mais cette inégalité dans les rangs,
» loin d'être contraire à la liberté, en est le soutien.
» Qui pourroit donc, avec quelque apparence de
» justice et de raison, s'établir monarque sur ceux
» qui, de droit, sont ses égaux, puisque, s'ils ont
» moins de puissance et de grandeur que lui, ils
» ont autant de liberté ? Qui pourra introduire des
» lois et des édits parmi nous ? A ceux qui ne
» peuvent faillir, les lois sont inutiles. Ce ne sera
» pas du moins celui-ci, qui ne peut être notre
» maître, ni recevoir nos adorations, qu'en insultant
» aux titres majestueux que nous portons, et qui

» prouvent que notre être est fait pour gouverner, » et non pour servir.....

» Jusque-là, son discours insolent n'avoit point » été interrompu; mais à ce mot, Abdiel, le plus » fervent adorateur de la Divinité, et le plus » soumis à ses ordres, se leva, et dans le feu d'un » zèle sévère, opposa au torrent de sa fureur ces » paroles :

« O argument, ou plutôt blasphème! Nous n'en- » tendons que mensonge et qu'orgueil. O paroles » dont aucune oreille dans le Ciel ne devoit » s'attendre à être frappée, par toi surtout, ingrat, » qui fus si élevé au-dessus de tes semblables! » Comment oses-tu, dans un discours captieusement » impie, condamner le juste décret que Dieu a » accompagné d'un serment? Il a juré que devant » son Fils unique, possesseur légitime du sceptre » royal, tout genou, dans le Ciel, fléchiroit, et » que toute bouche le confesseroit roi, à qui est » dû tout hommage. Il est injuste, dis-tu, oui, tu » ôses lâcher ce mot; il est de toute injustice qu'on » donne des lois à ceux qui sont libres, et qu'un » égal règne sur ses égaux, un sur tous, avec un » pouvoir auquel nul autre ne succédera. Eh, » veux-tu donc donner des lois à Dieu? Prétends- » tu disputer sur les priviléges de la liberté avec celui » qui t'a fait ce que tu es, qui a formé à son gré les » célestes puissances, et a circonscrit leur être? L'ex- » périence doit nous apprendre combien il est bon et » combien il est attentif à notre bien et à notre gran-

» deur, puisque loin de nous vouloir avilir, c'est » pour nous élever encore, quelqu'élevés que nous » soyons dans l'état heureux où nous sommes, » qu'il rend notre union plus grande avec notre » chef. Mais quand on t'accorderoit qu'il est in- » juste qu'un monarque règne sur des sujets de » même nature que lui, l'égal sur ses égaux, » peux-tu penser que toi-même, quoique grand » et glorieux, quand à ta gloire seroit réunie celle » de toutes les natures angéliques, tu pourrois être » l'égal de celui qui est Fils unique? De ce Fils, » par qui, comme par sa parole, le Père exerçant » sa puissance, a fait tous les êtres, et toi-même, a » créé tous les Esprits célestes dans les différens » dégrés de la gloire dont-il les a couronnés, et les » a honorés de ces illustres noms, Trônes, Domi- » nations, Principautés, Vertus, Puissances. Cette » Puissance qui n'est pas un vain titre, et dans la- » quelle consiste notre nature, loin d'être obscurcie » par le règne de ce Fils, n'en deviendra que plus » grande, puisqu'étant à notre tête, il se mettra » parmi nous comme l'un de nous; ses lois seront » les nôtres, et tous les honneurs que nous lui ren- » drons, retourneront à nous-mêmes. Mets donc un » frein à ta rage impie, ne songe plus à séduire » les autres. Hâte-toi plutôt d'appaiser le Père en » courroux et le Fils irrité, tandis qu'il est encore » temps d'obtenir un pardon, qu'on n'obtient que » quand on le demande à temps. »

» Ainsi parla l'Ange plein de ferveur; mais son

» zèle, loin d'être secondé par celui des autres,
» parut imprudent, outré, téméraire; ce qui rem-
» plit de joie l'apostat, et redoubla son orgueil,
» qui lui inspira cette réponse :

« Tu dis donc que nous avons été formés par un
» ouvrier; nous ne sommes même, si l'on t'en croit,
» que l'ouvrage de la seconde main : le Père a
» donné au Fils la commission de nous former. O
» étrange et nouvelle doctrine! Qui te l'a apprise?
» Nous sommes curieux de le savoir. Quand arriva
» cette création? Qui en fut témoin? Te souviens-tu
» du moment où tu sortis du néant, où ton Créateur
» te donna l'être? Le temps où nous n'étions pas
» ce que nous sommes nous est inconnu. Nous ne
» connoissons rien qui le précède. Nous nous sommes
» produits, nous nous sommes élevés nous-mêmes
» par notre propre force vivifiante, lorsque par
» l'enchaînement de toutes choses que conduit la
» fatalité, le moment arriva où le Ciel fut en état de
» produire. Nous fûmes sa production. Nous fûmes
» la race céleste. Notre puissance est donc tout en-
» tière à nous, et nos exploits prouveront la force
» de notre bras. Nous les ferons connoître à qui osera
» s'égaler à nous. Tu verras alors si nous sommes dis-
» posés à d'humbles prières et si nous environnerons
» le trône du Tout-Puissant, comme supplians ou
» comme assiégeans. Va redire ces choses, va porter
» ces nouvelles à ton roi consacré. Hâte-toi, prends
» ton vol, et crains que nous ne te mettions hors
» d'état de partir. »

» Il dit ; et le bruit des applaudissemens de cette » armée innombrable, fut semblable au murmure » d'une profonde mer. Le Séraphin, quoique seul, » et environné de ses ennemis, soutenu par son » zèle, resta intrépide, et répondit d'un ton hardi : « O Esprit abandonné de Dieu, Esprit maudit et » dépouillé de tout bien, je vois ta chute certaine. » Je vois ta malheureuse troupe complice de ta » perfide révolte. La contagion va se répandre. » Ceux-ci vont partager ton crime et ton châtiment. » Ne t'agite plus pour chercher des moyens de te » soustraire au joug de ce divin Messie. Ses douces » lois ne sont plus faites pour toi ; et d'autres » décrets qui ne seront point révoqués sont déjà » lancés contre toi. Ce sceptre d'or que tu as rejeté, » est déjà changé en une verge de fer qui t'écrasera, » et mettra en poudre les rebelles. Tu m'as donné » un bon conseil ; mais apprends que ce ne sont ni » tes conseils ni tes menaces qui me font fuir loin » de ces tentes maudites et dévouées à la colère. » Je crains d'être enveloppé dans la tempête que » va allumer cette colère suspendue sur elles. » Attends le coup qui va tomber sur ta tête. Pré- » pare-toi au feu dévorant de ce tonnerre, et tu » reconnoîtras, en gémissant, celui qui t'a pu » créer, quand tu connoîtras celui qui peut t'a- » néantir. »

» Ainsi parla le Séraphin Abdiel, conservant » une fidélité inviolable au milieu d'une multitude » infidelle. Lui seul ne le fut pas ; lui seul, au milieu

» de ces rebelles innombrables, ferme, courageux,
» inébranlable, intrépide, conserva sa foi, son
» zèle et son amour. L'exemple des coupables,
» ni leur nombre, ne put l'écarter du chemin de
» la vérité; et seul il fut constant à y marcher. Il
» traversa toute cette armée; et passant au milieu
» des rangs, accablé de leurs injures, il fit voir qu'il
» étoit supérieur à tous leurs discours. Sans craindre
» leur violence, rendant mépris pour mépris, il
» laissa derrière lui ces orgueilleuses tours: tours
» déjà condamnées, et prêtes à tomber. »

NOTES

DU LIVRE CINQUIÈME.

Pag. 357, lig. 1. *Ses pieds de roses, etc.*

MILTON peut bien lui donner ces pieds, comme Homère lui donne des doigts de roses.

Même pag., lig. 3. *Semoit de perles, etc.*

Notre Malleville a dit de même :

L'aurore déployoit l'or de sa tresse blonde,
Et semoit de rubis le chemin du soleil.

Lucrèce dit que le Soleil sème les champs de lumière : *Lumine conserit arva.*

Même pag., lig. 7. *Est dissipé, etc.*

Mot à mot, *dispersé*. Expression prise dans Sophocle, *σκέδασαι ὕπνον*, et qui convient à un sommeil dont la légéreté est comparée à celle de l'air. L'agitation des feuilles, par les premières haleines des vents, est ce que Milton appelle *l'Eventail de l'Aurore;* et son Traducteur latin, *Auroræ mollia flabra.*

Même pag., lig. 12. *Les chants des oiseaux, etc.*

Dans Virgile, Evandre est ainsi éveillé :

Evandrum ex humili tecto lux suscitat alma,
Et matutini volucrum sub culmine cantus.

Pag. 357, lig. 15. *Le désordre de ses cheveux*, etc.

Par ce désordre, Addisson trouve que le poète annonce le commencement du trouble : ce qui lui paroît un grand art. Mais j'ai déjà remarqué que le sommeil, qui étoit plutôt un plaisir qu'un besoin, dans l'état d'innocence, n'y devoit pas être troublé par des songes inspirés par le Démon.

Pag. 358, lig. 5. *Fait arriver lentement*, etc.

Milton se sert d'un mot qui répond au *susurrare* des Latins, *blandè sic voce susurrat in aurem*. Il a voulu imiter ce que dit un ami de Job, de cette voix qui entroit dans son oreille ; ce qui est si bien exprimé dans la Vulgate, ch. 4, v. 12 : *Quasi furtive suscepit auris mea venas susurri ejus*. Dans les paroles d'Adam, le poète imite encore ce qui est dans le Cantique des Cantiques : *Surge, amica mea*, etc. Cette peinture d'Adam, qui contemple Eve avec inquiétude, est admirable. Addisson a raison de dire : « La pos-
» ture dans laquelle il la contemple, offre un tableau admi-
» rable de tendresse, et jamais les paroles d'un amant
» n'arrivèrent avec tant de douceur aux oreilles de la per-
» sonne aimée, que celles d'Adam, quand il veut réveiller
» son épouse. » En effet, Adam doit être très-étonné de voir sur le visage de son épouse endormie, un désordre qui n'y a jamais été :

Quel spectacle nouveau pour ses tendres regards !
Son visage est en feu, ses cheveux sont épars.
Surpris de ce désordre, Adam qui se soulève,
Sur le coude appuyé, contemple sa chère Eve;
Et suspendu sur elle, avec cette douceur
Dont le plus doux zéphir souffle sur une fleur,
Fait arriver ces mots jusques à son oreille :
« Que mon bien, mon bonheur, ma beauté se réveille.
» O le dernier des biens que le Ciel m'a donnés.
» Par qui tous ses présens ont été couronnés,
» A mon ardent amour, beauté toujours nouvelle,
» Chère Eve, éveille-toi, l'aurore nous appelle, etc. »

Pag. 358, lig. 19. *Elle serre Adam entre ses bras, etc.*

Comme elle se réveille dans l'agitation et dans la frayeur, quelle joie pour elle, de se trouver près de son cher Adam!

A l'epoux qu'elle embrasse elle adresse ces mots:
« O toi qui de mon âme es le parfait repos,
» De toutes mes vertus admirable modèle,
» Noble appui de ma gloire, et sa source immortelle,
» De ta chère présence et de l'astre du jour,
» Quelle joie en mon cœur ramène le retour!
» Un songe, mais hélas, étoit-ce donc un songe?
» Non ce n'étoit qu'erreur, que folie et mensonge,
» Puisque rien, cher époux, ne m'y parloit de toi. »

Pag. 359, lig. 1. *J'ai cru entendre, etc.*

Elle va raconter un songe qui est, dit Addisson, plein de ces vaines imaginations, mères de l'orgueil que le démon tâche d'inspirer, et qui prépare à la catastrophe. Mais comment, dans le Paradis terrestre, une nuit de trouble a-t-elle pu suivre un jour de félicité? Il est vrai que ce trouble sera bientôt calmé; il ne sera plus parlé de ce songe, et Eve n'y pensera plus même au moment qu'elle sera prête à manger du fruit fatal. Ainsi l'on ne voit point ce qui a engagé le poète à supposer ce songe, qui ne contribue en rien à l'action.

Même pag., lig. 13. *Le Ciel veille, etc.*

Le Démon, en parlant à la Femme, commence par lui parler de sa beauté:

Sur la terre tout dort; mais dans le Ciel tout veille.
Que d'innombrables yeux viennent s'y rassembler!
Tous ces yeux sont ouverts. Et pour qui contempler?
Toi seule, heureux desir de toute la nature,
Gloire de l'univers, que toute créature,
Avec ravissement, admire comme moi.
A ces tendres discours, je me lève, je croi
Que c'est toi, dont la voix appelle ta compagne;
Et te cherchant toujours, j'erre dans la campagne.

Pag. 360, lig. 19. *Le bien, plus il est communiqué, etc.*

Sans doute, l'auteur du bien le communique aussi; d'où Satan veut conclure qu'il doit aussi communiquer la divinité :

Arbre fait pour les Dieux; que dis-je, o fruit suprême,
Dont la vertu peut faire un Dieu de l'homme même,
Pourquoi donc te défendre, arbre mystérieux?
Et pourquoi des humains ne pas faire des Dieux?
Le bien communiqué accroît son abondance;
Et fait, de son auteur, mieux goûter la puissance.

Pag. 361, lig. 24. *Ecoute ce que je vais t'apprendre, etc.*

Il ne lui apprend rien, parce qu'en voulant faire, mal à propos, le métaphysicien sur les désordres des songes, il s'égare lui-même. Je laisse ici Milton dans ses raisonnemens métaphysiques; je n'examinerai jamais en lui que le poète; j'abandonne le philosophe et le théologien.

Pag. 362, lig. 11. *Des images informes, etc.*

Comme dit Horace :

Velut ægri somnia, variæ
Fingentur species, ut nec pes nec caput uni
Reddatur formæ.

Mais dans le Paradis terrestre, Adam avoit-il l'expérience de ces songes?

Même pag., lig. 18. *Et même des Dieux, etc.*

Par ce mot, Adam ne peut entendre que les Anges, et ce qu'il dit est très-faux; il ne le dit apparemment que pour consoler son épouse.

Même pag., lig. 26. *Plus clairs et plus sereins, etc.*

C'est ce qui a été bien rendu par l'auteur de notre tragédie intitulée : *Adam et Eve.*

Ne

Ne t'afflige donc point de la coupable atteinte,
Qu'un songe peut porter à l'âme la plus sainte;
Et dont l'illusion ne nous blesse jamais,
Quand la raison s'éveille et repousse ses traits.
Eclaircis tes beaux yeux, et que j'y voie encore
Cette sérénité que n'offre point l'Aurore,
Lorsque versant ses pleurs sur la rose et le thin,
Elle ouvre dans les cieux les portes du matin.

Pag. 362, lig. 26. *Les premiers sourires, etc.*

Image très-gracieuse, très-poétique, et qui, je crois, ne se trouve dans aucun des poètes de l'antiquité, quoiqu'ils aient si souvent parlé de l'Aurore.

Pag. 363, lig. 3. *Les réservant pour toi, etc.*

Ceci est une galanterie poétique, c'est-à-dire, un mensonge. Les poètes en ont bien dit d'autres aux femmes, depuis le péché, et elles ont été alors capables de les prendre pour des vérités. Mais comment Milton a-t-il pu supposer, que, dans l'état d'innocence, la femme étoit déjà capable d'écouter avec plaisir un pareil langage? Eve, qui vient de raconter un songe dans lequel on lui a dit que tous les astres de la nuit étoient les yeux du ciel, ouverts pour la contempler, comme la merveille de la nature, n'a pas témoigné la peine que lui fit cette galanterie. La femme que Milton dépeint dans cet état de perfection, où Eve seule a été, n'est pourtant pas toujours, comme on le verra encore mieux dans la suite, une femme parfaite.

Même pag., lig. 8. *De leur charmante source, etc.*

Mot à mot, *de leur écluse de cristal.* J'ignore si de telles métaphores plaisent aux Anglais éclairés; notre Théophile, avec de semblables, n'a pu réussir. Je serois fâché que celle-ci fît tort à une peinture si tendre, et si bien rendue par Dobson:

Sponsam solamine blando
Demulcet; sed lapsa oculis stillabat utrisque
Mollis lacrimula, adductis detersa capillis,
Deinde alias nitidis à fontibus ire paratas
Ut vidit conjux, lucentibus oscula guttis
Libavit, sancti veneratus signa pudoris
Optima, qui noxæ tremeret vel imagine solà.

Pag. 363, lig. 17. *En s'inclinant profondément, etc.*

C'est en s'inclinant qu'ils saluent le soleil; mais quand ils prient Dieu, ils se tiennent toujours droits, comme il a été dit dans le livre précédent.

Pag. 364, lig. 2. *L'harmonie de la prose, etc.*

On croit qu'Homère, dans l'usage qu'il fait du chantre aveugle qu'il introduit dans l'Odyssée, a voulu parler de lui-même; on peut croire aussi que quand Milton vante ici l'éloquence de nos premiers pères, il veut parler de la sienne, et de sa versification, qui n'a pas besoin de la rime, selon lui, pour être harmonieuse, ni de la musique. C'est pour cela aussi qu'il rend la prière qui va suivre, d'un style varié, et pleine de transports rapides. Nos premiers pères, admirant le soleil qu'ils viennent de saluer, invitent les Anges et toutes les créatures à célébrer avec eux leur auteur. Telle étoit tous les jours leur prière du matin, et elle leur convenoit, suivant la remarque d'Addisson, puisqu'ils n'avoient encore d'autre occupation que celle de contempler la nature; au lieu que, depuis que Dieu a fait éclater sa providence par tant d'événemens, nous avons d'autres sujets de louange, que n'avoient point nos premiers pères. Ainsi tout est naturel, tout est simple, et tout est grand dans cette prière, et elle seroit parfaite si Milton n'y eût point parlé des mouvemens mystérieux des planètes, et du cercle des quatre élémens. Cette prière est une courte paraphrase du Ps. 148. Thompson en a fait une du même pseaume, qui, quoique très-belle,

n'efface pas celle de Milton, et toutes les deux effacent la trop brillante paraphrase de M. Godeau. Milton, dans la sienne, n'a pu faire usage du verset *ignis*, *grando*, *nix*, *glacies*, etc. Puisque nos premiers pères ne connoissoient point encore la neige, les frimas, le feu, le tonnerre, etc. Ils ne s'adressent qu'aux objets qu'ils ont devant les yeux.

Pag. 364, lig. 14. *Parlez-en, etc.*

Que cette apostrophe aux Anges est belle! Ils viennent d'appeler Dieu, un *Etre ineffable;* ils sont placés si bas et si loin de lui, qu'ils reconnoissent qu'ils ne peuvent en bien parler: c'est aux Anges à en parler.

Même pag., lig. 19. *Un jour qui n'a point de nuit, etc.*

Milton cependant, liv. VI, mettra dans le Ciel une vicissitude de jour et de nuit, et il y est autorisé par un passage de l'Apocalypse, ch. 7, v. 15, où il est dit que les Anges sont près du trône jour et nuit; mais il dira bientôt que la nuit, dans le Ciel, n'est point ténébreuse.

Même pag., lig. 22. *Réunissez-vous toutes, etc.*

Ils ont dit que les Anges seuls en pouvoient bien parler. Ils invitent toutes les autres créatures à se réunir avec les Anges, pour ne faire qu'un concert:

Tous deux, à leur réveil, adorant le Seigneur,
Sans méditer quel style ornera leurs hommages,
(Leur rapide éloquence est celle de leur cœur)
Ils chantent: « Ce sont là tes superbes ouvrages,
» Père du monde, auteur du bien,
» Etre invisible, être ineffable.
» Cet univers si beau, ta voix l'a fait de rien.
» Grand Dieu, combien toi-même es-tu donc admirable!

» Ta gloire brille dans les Cieux;
» Mais pouvons-nous si haut lever nos foibles yeux,

C c 2

» Nous que, si bas placés, couvre un nuage sombre?
» Parlez-en, purs Esprits, vous qui pouvez sans ombre
» A toute heure le contempler.
» Anges, nous bégayons, c'est à vous d'en parler.

» Qu'à vos voix, notre voix s'unisse;
» Que toute créature avec vous le bénisse,
» Et dans un concert solennel
» Chante l'être infini, principe de tout être,
» Celui qui seul est saint, seul est grand, seul est maître,
» Le premier, le milieu, le dernier, l'éternel. »

Orphée, c'est-à-dire le poète que, sous ce nom, cite Eusèbe dans sa *préparation*, appelle Jupiter le commencement, le milieu, et la fin, Ζεὺς κεφαλη, Ζευς μεσσατα, etc. Et par *Jupiter* les anciens ont souvent entendu l'Etre par lequel nous vivons; c'est pour cela que le Dante a cru pouvoir appeler Jésus-Christ, Jupiter :

O sommo Giove
Che fosti in terra per noi crucifisso.

Et le Pulci, à son exemple :

O sommo Giove per noi crucifisso.

Suivant Servius, sur la 8e. Egl. de Virgile, les Pythagoriciens désignoient la Divinité par le nombre de trois, le foudre à trois branches, le trident, trois parques, trois furies, parce que Dieu, disoient-ils, est le commencement, le milieu, et la fin. Nous trouvons chez les Païens quelques passages remarquables sur la Divinité ; mais pourquoi n'y trouvons-nous aucune prière qui ait rapport à celle-ci, c'est-à-dire à celle des trois jeunes hommes, et du ps. 148? Qu'y a-t-il de plus simple et de plus naturel que d'inviter toutes les créatures à louer leur Créateur? C'est que la grande vérité qui est dans ce même pseaume : *ipse dixit et facta sunt*, n'a jamais été connue clairement des Païens, comme je le dirai sur la Création, liv. VII.

Pag. 364, lig. 26. *Toi la dernière, etc.*

La planète de Vénus, quand elle paroît avant le soleil, est appelée par les poètes, *Phosphore*, *Lucifer*, *Etoile du matin;* et quand elle se montre après le soleil, *Hesperus*, *étoile du soir*. Ainsi Milton, qui parle poétiquement, lorsqu'il a décrit le soir, liv. IV, v. 605, a dit qu'*Hesperus conduisoit l'armée des étoiles;* et décrivant ici le matin, il appelle cette même planète, *la dernière des étoiles qui font cortége à la nuit.* Ovide a dit de même :

Diffugiunt stellæ, quarum agmina cogit
Lucifer, et cœli statione novissimus exit.

Pag. 365, lig. 3. *Lune, etc.*

Richardson fait un long commentaire sur ce vers, et donne différentes manières de l'expliquer, laissant au lecteur le choix de la meilleure. Il n'y faut peut-être pas chercher tant de mystères : comme la lune paroît tantôt s'approcher du soleil, tantôt s'en éloigner, le poète a pu dire, que tantôt elle va au-devant du soleil, et tantôt elle le fuit; et peut-être il n'a voulu dire que ce que je lui fais dire. Ce sens, qu'a suivi Rolli, est le plus naturel.

Même pag., lig. 11. *Flambeaux qui tous cinq, etc.*

Bentley veut qu'on lise *quatre*, parce que Milton ayant nommé le soleil, la lune et Vénus, n'a plus que quatre planètes à nommer. Mais comme il a nommé Vénus d'une manière poétique, il peut ne l'avoir pas regardée comme planète. Enfin, quand il auroit mis cinq pour quatre, cette faute seroit plus excusable que celle qu'il fait en rappelant les rêveries des anciens sur la danse mystérieuse et harmonieuse des planètes, et surtout en rappelant, sur le cercle que font les quatre élémens, l'opinion d'Héraclite rapportée dans Cicéron, *de Nat. Deor. lib.* 2 : opinion qu'il

est inutile d'expliquer ici. Il faut avoir une grande passion d'étaler sa science, pour mettre l'opinion d'Héraclite dans la prière du matin de nos premiers pères. On est fâché de trouver cette tache dans un si bel endroit.

Pag. 366, lig. 1. *De douces pluies, etc.*

Milton en fait tomber dans le paradis terrestre.

Même pag., lig. 8. *Ne vous courber que pour l'adorer, etc.*

Que cela est simple et grand !

Que des fiers aquilons, que des zéphyrs aimables,
Les souffles violens, les soupirs agréables,
Ne cessent de le célébrer.
Vous, dont les vents fougueux font ondoyer les têtes,
Cèdres, sans vous courber, repoussez leurs tempêtes,
Ou courbez-vous pour l'adorer.

Même pag., lig. 17. *Vous qui fendez les ondes, etc.*

Les poissons qui sont dans la mer ne peuvent savoir qu'Adam leur parle, dit Bentley : critique digne de lui. N'y avoit-il pas des poissons dans les eaux qui couloient dans le Paradis terrestre ?

Même pag., lig. 19. *Si je garde le silence, etc.*

Bentley critique fort mal à propos ce singulier : dans un hymne chanté à deux voix, une voix s'exprime souvent comme si elle étoit seule.

Même pag., lig. 26. *Si la nuit, etc.*

Ce qu'ils disent, à cause du songe qui a causé leur inquiétude.

Pag. 367, lig. 11. *L'épouse étend ses bras, etc.*

En faisant de pareilles unions, ces deux époux s'occupent

de travaux qui leur rappellent leur bonheur. Dobson a rendu ainsi ces vers :

Vitem dare se complexibus ulmo
Suasere; illa ultro coeuntes nubilis ulnas
Adnectit, sponsamque beant, dos pulchra, racemi.

Et dans la tragédie d'Adam et d'Eve :

Reprenons, il est temps, l'agréable culture
Des plantes que produit l'auteur de la nature;
Doux travail qu'il impose à notre heureux loisir,
Et qui, loin de la peine, enfante le plaisir.
Retranchons les rameaux des tiges trop peuplées,
Et moissonnons les fleurs qui couvrent ces allées.
La vigne sans appui soupire après l'ormeau,
Entrelassons leurs bras, formons un nœud si beau;
L'une, au gré de ses vœux, deviendra plus fertile,
L'autre ornera de fruits son feuillage stérile.

Pag. 367, lig. 16. *Eut pitié d'eux, etc.*

Tout l'effet de cette pitié sera donc de leur envoyer donner des avis, qu'il sait bien devoir être inutiles ; et Milton dira que le Roi des Cieux *a rempli toute justice.* On aimeroit mieux voir ici le Fils de Dieu jeter cet œil de pitié sur l'homme, et lui envoyer Raphaël. Mais Milton veut soutenir, par sa fiction, son système théologique.

Même pag., lig. 28. *La moitié de ce jour, etc.*

C'est environ à midi que Raphaël est envoyé à Adam, avec la permission d'y rester jusqu'au soir.

Pag. 368, lig. 7. *A sa propre volonté, etc.*

Par cette répétition, le Père Eternel donne à penser qu'il craint que l'homme n'ait quelque reproche à lui faire.

Même pag., lig. 13. *Qui déjà précipité, etc.*

Par ce mot, Raphaël sera autorisé à apprendre à Adam

la révolte de Satan, et à lui raconter le combat des Anges.

Pag. 368, lig. 19. *Il trouveroit une force, etc.*

Si Satan attaquoit la créature de Dieu par la violence, comme elle ne pourroit se défendre elle-même, Dieu la défendroit ; mais quand elle est attaquée par la séduction, comme elle a la force d'y résister, et qu'elle a reçu les avis nécessaires, Dieu veut éprouver sa fidélité. Telle est la pensée de Milton, et voilà pourquoi il ajoute : *et il remplit toute justice.* Je n'examine pas Milton comme théologien. Il a pris, comme poète, cette idée du message de Raphaël, dans Homère. Jupiter, dans l'Odyssée, dit en parlant d'Egyste : *il n'ignoroit pas la punition qui suivroit son crime, nous avions eu soin nous-mêmes de l'en avertir, en lui envoyant Mercure.* D'où Jupiter conclut, que ce ne sont pas les Dieux qui sont auteurs des maux qui arrivent aux hommes; mais qu'eux-mêmes, par leur folie, et malgré les avertissemens qu'ils ont reçus du Ciel, se précipitent dans des malheurs qui ne leur étoient pas destinés. Cette théologie d'Homère est très-digne d'attention.

Même pag., lig. 27. *Voilé de ses magnifiques ailes, etc.*

Dans le Tasse, ch. I, Gabriel, que Dieu envoie sur la terre, environne d'air sa forme invisible, prend la forme humaine, et s'attache des ailes :

La sua forma invisibil d'aria cinse. . . . .
Humane membra, aspetto human si finse, etc.

Suivant Milton, Raphaël ne change rien dans sa forme ordinaire, parce que, dans son opinion, conforme à celle de quelques anciens, les Anges, dans le Ciel, ont une espèce de corps aérien. Raphaël, qui, en la présence de Dieu, se fait avec ses ailes, un voile sur les yeux (comme il a été dit autre part), reçoit l'ordre de partir, déploie ses ailes,

s'élève, et part. L'image est très-poétique, il ne prend point un corps humain ; il va paroître devant nos premiers pères innocens, tel qu'il est dans le Ciel. Après le péché, les Anges ne paroîtront aux hommes que sous la forme humaine. Nos poètes et nos peintres donnent toujours des ailes aux Anges, et les font voler comme des oiseaux. Homère, qui dit, *Iliade*, liv. 19, que Minerve *fend les airs comme un aigle,* et fait au liv. 15 descendre Apollon *comme un épervier*, ne donne point des ailes à ces Dieux, qui cependant font bien des voyages sur la terre, et vont, selon lui, *plus vîte que la pensée de l'homme*. Mercure avoit des talonnières ; Minerve en prend aussi dans le premier livre de l'Odyssée. Iris la messagère n'en avoit point, et souvent Minerve voloit sans en avoir ; souvent elle prenoit son char. Junon avoit le sien ; cependant, au liv. 14 de l'Iliade, quand elle va chercher le sommeil, elle fait un grand voyage sans char ; et lorsque Jupiter la voit arriver, et lui demande où est son char, elle répond qu'elle l'a laissé au bas de la montagne : ce qui est faux. Je fais cette remarque, pour montrer qu'il ne faut pas demander aux poètes raison de toutes leurs fictions.

Pag. 369, lig. 2. *La porte s'ouvrit d'elle-même, etc.*

C'est ainsi que, dans Homère, s'ouvrent les portes du Ciel *αυτομετε*. Le merveilleux de Milton est autorisé par l'Ecriture-Sainte : dans la vision d'Ezéchiel les roues du char sont animées, l'*esprit de vie est en elles ;* il est aussi dans les portes du Ciel.

Même pag., lig. 3. *Il baisse la vue, etc.*

Et aussitôt il voit la terre, qui est le point de vue de Dieu, comme il a déjà été dit : il y a un chemin qui, du Ciel, va droit au Paradis terrestre.

Pag. 369, lig. 9, 10 et 12. *Moins distinctement*, etc.

C'est sur ces mots que tombe la comparaison, qui seroit ridicule si la vue de l'Ange étoit comparée à celle de l'astronome et du pilote, qui tous deux se trompent. L'un voit dans la lune des taches qu'il croit des terres; et l'autre voit sur la terre des îles qu'il croit des taches dans le Ciel. Cependant tous deux se servent de longues lunettes. L'Ange voit donc bien plus distinctement que les hommes avec tous les secours de l'art, ce qui doit être. Ainsi ces deux comparaisons n'étoient pas nécessaires.

Même pag., lig. 24. *Cet oiseau unique*, etc.

Les oiseaux qui prennent un Ange volant parmi eux pour le Phénix, c'est un merveilleux que j'aimerois mieux trouver dans Cyrano de Bergerac, que dans ce poëme.

Même pag., lig. 29. *Un Séraphin orné de six ailes*, etc.

Le poëte sait qu'ils en ont six, par le ch. 6 d'Isaïe, deux dont ils se couvroient le visage, deux dont ils se couvroient les pieds, deux dont ils voloient : c'est le seul endroit qui nous fasse connoître les Séraphins. Quand Raphaël paroît dans cette figure, il paroît *tel qu'il est en effet*. Si j'avois traduit mot à mot, j'aurois mis : *il retourne à sa première figure*. Mais Milton ne veut pas dire qu'il la reprend, puisqu'il ne l'avoit point quittée. Quand il voloit, il paroissoit un oiseau, à cause que ses ailes étoient étendues; quand il se pose à terre en pliant ses ailes, il paroît ce qu'il est, un Séraphin.

Pag. 370, lig. 11. *Secoua tout son plumage*, etc.

Peinture naturelle; mais il ne falloit pas parler du fils de Maïa.

Même pag., lig. 12. *Il fut reconnu*, etc.

Le voilà dans le Paradis terrestre; il y est entré par la

porte, puisqu'il est dit au vers 275, qu'il s'arrêta sur le *sommet oriental*. Il n'appartient qu'à Satan d'y entrer comme un voleur.

Pag. 370, lig. 14. *La dignité d'un Séraphin, etc.*

Les Anges, comme dit fort bien le Tasse, sont d'une manière inégale dans une joie égale :

Disegualmente in lor letitia eguali.

Dans la distinction qu'on fait des Anges en neuf chœurs, on met les Séraphins au premier rang. Ainsi, quel ambassadeur !

Même pag., lig. 19. *Des charmantes odeurs, etc.*

Milton dit *flouring odours*. Ce que Rolli rend exactement : *Fioreggianti odori.*

Même pag., lig. 23. *Ses jeunes caprices, etc.*

Adam et Eve ne donnoient leurs soins qu'aux fleurs, aux fruits, à la vigne ; ainsi, dans ce bois, la nature s'abandonnoit à ses caprices ; ce que Dobson a bien rendu :

Ibi molli exultans natura juventâ
Jam tùm virgineos variabat prodiga lusus,
Luxuriata impunè, sine ordine pulchrior, omne
Exsuperans artis studium, vanosque labores.

Même pag., lig. 27. *Sur la porte de son berceau, etc.*

De même qu'Abraham étoit sur la porte de sa tente quand il vit arriver les Anges.

Pag. 371, lig. 5. *Qui ne les privoient point, etc.*

Quoique ces fruits fussent remplis d'un jus charmant, ils ne leur ôtoient pas la soif, afin qu'ils eussent le plaisir de se désaltérer dans le nectar.

Pag. 371, lig. 14. *Une seconde aurore, etc.*

Comme l'Ange a des rayons différens de ceux du soleil, et qu'il arrive vers le midi, du côté de l'Orient, Adam croit voir à midi une seconde aurore.

Même pag., lig. 19. *Tes provisions, etc.*

On est surpris d'entendre parler de provisions, dans un jardin où les arbres sont toujours chargés de fruits : la réponse d'Eve fera connoître ce qu'elle appeloit ses provisions. Elle mettoit en réserve ces fruits qui ne doivent pas être mangés dans le moment qu'ils sont cueillis.

Pag. 372, lig. 21. *Dans les Indes, etc.*

Tous les fruits différens qui ne naissent sur la terre que dans différens climats, se trouvoient dans le Paradis terrestre.

Pag. 373, lig. 1. *Des vases, etc.*

On a vu, liv. IV, v. 335, que leurs vases étoient ces écorces dures de certains fruits, et c'est surtout dans les Indes, que se trouvent ces fruits. Si on demande quels instrumens ils avoient pour couper les fruits, faire des crêmes, élaguer les arbres, etc., on dira qu'on trouve dans les Indes des roseaux qui servent de couteaux. Mais comme on verra dans la suite, que les Anges leur fournissoient des instrumens de jardinage, ils pouvoient leur fournir aussi des tamis pour faire des crêmes, et des instrumens pour piler les amandes.

Même pag., lig. 4. *Sans être brûlées, etc.*

Le bois répand ordinairement son odeur quand on le brûle, ce qui n'étoit pas nécessaire dans le Paradis terrestre.

Pag. 373, lig. 13. *Chamarrés d'or, etc.*

L'expression de Milton répond à celle de Virgile : *tunicam squallentem auro.*

Même pag., lig. 17 et 18. *En s'inclinant profondément, etc.*

Il s'incline devant un Ange, et on a vu qu'il adressoit ses prières à Dieu, sans aucune inclination du corps, parce que, suivant l'opinion de Milton, les hommages extérieurs sont inutiles devant Dieu.

Même pag., lig. 20. *Un être d'une forme si belle, etc.*

Et il va bientôt l'appeler *une substance spirituelle.* J'ai déjà remarqué que Raphaël n'a point pris la forme humaine pour venir voir Adam, il a conservé la même forme qu'il a dans le Ciel; cependant il est un Etre très-visible aux yeux d'Adam, qui va même lui offrir à manger, ce que l'Ange acceptera. Est-il donc esprit, ou corps ? Quelle idée en a le poète? Quelle idée les poètes anciens avoient-ils de leurs Dieux? Par les histoires qu'ils en racontent, il est certain qu'ils leur donnoient un corps sujet à nos infirmités, puisqu'Homère met parmi eux un médecin; non qu'ils pussent mourir, ils étoient *les immortels;* mais ils recevoient, quand ils se battoient entr'eux ou contre les hommes, des blessures qui faisoient pousser de terribles cris à l'homicide Mars. Leurs corps étoient donc comme les nôtres, et cependant bien différens, puisqu'ils traversoient les airs plus rapidement que la pensée. Un des philosophes qui parle dans l'entretien de Cicéron sur la nature des Dieux, en leur donnant la force humaine, ajoute : *Je ne dis pas cependant qu'ils aient un corps, ni du sang; mais je dis qu'ils ont comme un corps et comme du sang..... Ce ne sont point des corps véritablement solides.....* Quand des philosophes parlent de cette façon, il n'est pas étonnant que les poètes

disent des choses qu'on ne peut comprendre. Parmi les anciens auteurs chrétiens, plusieurs, quoiqu'ils eussent lu dans l'Evangile *qu'un esprit n'a ni chair ni os*, avoient des idées fort singulières sur les Anges. Ils croyoient qu'ils avoient des corps ; ils pouvoient ajouter aussi *des corps qui sont comme des corps*. On lit dans Isidore, 8, que les Démons, avant le péché, avoient des corps célestes, et depuis n'en ont que d'aériens : *Ante transgressionem cœlestia corpora gerebant, lapsi verò in aeriam qualitatem conversi sunt.* Il n'est point étonnant que les poètes profitent d'opinions si favorables à leurs fictions ; Milton en a donc profité aussi.

Pag. 374, lig. 3. *L'angélique puissance, etc.*

Mot à mot, l'*angélique vertu;* comme dans Virgile, *virtus Scipiadæ.*

Même pag., lig. 7. *Les citoyens du Ciel, etc.*

La tradition a régné long-temps de ces visites que les habitans du Ciel rendoient aux hommes, comme on le voit dans l'Odyssée, liv. 7, v. 201, et dans Catulle :

Præsentes namque ante domos invisere castas
Heroum, et sese mortali ostendere cœtu
Cœlicolæ, nondum spreta pietate, solebant.

Il est aisé de comprendre l'origine de cette tradition.

Même pag., lig. 14. *Toute sa parure, etc.*

Adam est lui seul *toute sa cour.* Eve est seule *toute sa parure.* Milton en devoit rester là, et ne point parler des trois déesses.

Même pag., lig. 17. *Reçoit debout, etc.*

Eve ne fait pas, comme Adam, une profonde inclination devant l'Ange.

Pag. 375, lig. 5. *Ils en avoient tout le loisir*, etc.

C'est ce que j'ai substitué, malgré mon exactitude à suivre l'original, à cette puérilité inconcevable, *ils ne craignoient pas un diné refroidi*. Bentley, suivant son usage, l'attribue à l'Editeur.

Même pag., lig. 11. *Aliment peut-être insipide*, etc.

Abraham, dans le 18e ch. de la Gen., croit voir des hommes voyageurs; quand il reçoit les trois Anges, il leur offre de l'eau pour laver leurs pieds, et un peu de pain pour manger. Ici, Adam est bien persuadé qu'il reçoit une substance spirituelle; mais comme elle a une forme à-peu-près humaine, de même qu'il a cru qu'elle avoit besoin de laisser passer l'ardeur du soleil, et d'attendre la fraîcheur du soir pour voyager, il croit qu'elle a besoin de prendre de la nourriture. Il reconnoît cependant que les fruits de la terre doivent paroître bien insipides à une substance spirituelle, qui va l'étonner en lui répondant que toute substance créée a besoin de nourriture, et surtout en mangeant de bon appétit. On verra bientôt des tables dressées dans le Ciel le jour d'une grande fête. Je suis surpris que Milton ne nous ait pas appris l'heure du dîner dans l'Enfer, et de quoi on s'y nourrit. Quelque bizarre que soit cette fiction, je la pardonne à un poète; mais je ne lui pardonne pas les raisonnemens qui vont suivre, dont je rejette la faute sur le goût du temps dans lequel écrivoit Milton.

Même pag., lig. 21. *Les unes et les autres mettent en usage*, etc.

La métaphysique de Raphaël n'est pas intelligible, non qu'elle soit sublime, mais parce qu'elle est fort obscure. Je crois qu'il veut dire que, par la digestion, ce qui doit être liqueur est rendu aux liqueurs, et ce qui doit être chair est rendu à la chair; et que, par le grossier

subtil, il entend les esprits animaux. Ce Séraphin ambassadeur est un mauvais philosophe; et ce qu'il dit des taches de la lune est ridicule. L'idée des élémens qui se nourrissent les uns des autres, est prise des anciens. De là vient l'expression de Virgile : *Polus dùm sydera pascet.* De cette opinion, Anacréon avoit conclu que l'homme devoit boire le vin, et le Raphaël de Milton conclut qu'il faut manger. Tout cet endroit (qui le pourroit croire?) ne déplaît pas à Addisson. Il approuve l'Ange assis à table, mangeant et expliquant la manière dont les Anges se nourrissent. Pour moi, je crois que cet Ange eût mieux fait, s'il se fût contenté, suivant l'objet de son ambassade, de donner à Adam des leçons de morale plutôt que des leçons de physique, et de la physique du temps de Milton. Il n'est pas de sa dignité de parler de coction, d'assimilation, de transformation. Ses sentimens même sont suspects. Il paroît croire, du moins il donne lieu de penser que l'âme n'est qu'une portion de matière subtilisée, un composé d'esprits volatils qu'exhalent les fruits dont on se nourrit. M. le Franc, qui, dans sa dissertation sur le nectar, a traduit quelques vers de cet endroit, fait parler l'Ange comme il a dû parler :

O céleste étranger, voudras-tu dans ce lieu
Goûter ces fruits naissans, bienfaits de notre Dieu?
Ce Dieu, source de bien, libéral sans mesure,
Les fit pour mon plaisir et pour ma nourriture.
Peut-être qu'en effet, alimens d'un mortel,
Ces fruits ne flattent point un être incorporel.
Je le crois; mais je sais que de l'amour d'un père,
Ce que Dieu donne à tous, porte le caractère.
« Il est vrai, reprit l'Ange, et les Cieux sont témoins
» Que toute créature éprouve des besoins.
» Dans nos jardins sacrés, sur des arbres de vie,
» Dieu fait fleurir pour nous l'immortelle ambroisie;
» Pour nous, le nectar coule en ces lieux enchanteurs;
» En gouttes de rosées, il tombe sur nos fleurs.
» Mais j'admire ici-bas tant de beautés nouvelles,
» Qu'enfantent du Seigneur les bontés paternelles.

» Ce

« Ce sont de nouveaux cieux qu'il a créés pour toi ;
» Ne crois pas que leurs fruits soient indignes de moi. »

Pag. 376, lig. 11. *Où il va le soir s'abreuver, etc.*

C'est ce qu'un poète peut dire ; mais ce qu'il ne doit pas faire dire à un Ange, qui sait bien le contraire.

Même pag., lig. 22. *Non pas en apparence, etc.*

Milton n'est pas content d'avoir fait débiter à l'Ange son système ; il veut l'expliquer, en nous enseignant le chemin que prend, chez les Esprits célestes, le superflu des alimens, et comment il se dissipe par la transpiration. Il n'est pas aisé de comprendre pourquoi cette question, si indifférente pour nous, paroît lui tenir au cœur.

Même pag., lig. 23. *Nos docteurs, etc.*

Saint Augustin n'est pas de ce nombre, puisqu'il enseigne, *de Civit.* 13, que les Anges, qui apparurent aux hommes sous une forme humaine, buvoient et mangeoient réellement, mais non pas par besoin : « Ils le pouvoient, dit-il, » et ils le vouloient, pour s'humaniser en quelque sorte » avec ceux à qui Dieu les envoyoit. »

Pag. 377, lig. 4. *Les enfans de Dieu, etc.*

Ce qui est dit dans la Genèse, des fils de Dieu qui devinrent amoureux des filles des hommes, inspire ici à Milton une réflexion très-mal placée. Il étoit inutile d'observer que Raphaël ne connoissoit point l'amour impur, ni Adam la jalousie.

Même pag., lig. 11. *Sans la surcharger, etc.*

Est-il nécessaire d'avertir qu'un Ange est sobre ?

Même pag., lig. 29. *Entre vos repas et les nôtres, etc.*

Il a des choses plus importantes à lui demander, que la

différence de ces repas; mais le poète veut débiter sa philosophie.

Pag. 378, lig. 4. *Matière première, etc.*

Erreur de Milton, dont j'ai déja parlé. Il fait exister cette matière avant la création.

Même pag., lig. 14. *Les corps se spiritualisent, etc.*

Comment les corps peuvent-ils se spiritualiser? Comment les choses matérielles peuvent-elles s'élever par degrés à la spiritualité? Ne faisons pas plus d'attention à la métaphysique de l'Ange, qu'à sa physique. Un commentateur anglais dit que « Milton est trop systématique dans sa Théologie, » et trop matérialiste dans sa Philosophie. »

Même pag., lig. 26. *Discursive, etc.*

Par cette raison *discursive* ou *intuitive*, je crois qu'il veut dire que les hommes apprennent par la conversation ou par la lecture, et les Anges par la vision. Il semble, par ce discours très-obscur, que l'entendement, la raison, viennent de nos alimens qui se subtilisent par gradation.

Pag. 379, lig. 4. *Je les convertis, etc.*

Voilà un Ange bien ardent à nous assurer qu'il mange et digère comme nous; mais cette Ange est matérialiste.

Même pag., lig. 26. *Vous nous montrez l'échelle, etc.*

Adam étoit plus habile que nous, s'il a si bien compris les raisonnemens de l'Ange.

Pag. 380, lig. 11. *La persévérance, tu la devras à toi-même, etc.*

Il pouvoit, sans tomber, poursuivre sa carrière,
Soutenu cependant du céleste secours, etc.

Même pag., lig. 26. *Le destin, etc.*

Mot qu'un Ange ne doit pas prononcer.

Pag. 381, lig. 21. *Si facile à accomplir, etc.*

Milton dit, *si juste*; mot qu'il emploie dans le sens que *justus* a quelquefois en latin, comme dans Térence : *Justâ et clemens servitus*, une servitude douce et facile.

Même pag., lig. 23. *Cette confiance, etc.*

Réflexion très-sage d'Adam. Il sent qu'il est libre; et comment n'en seroit-il pas convaincu? Il sent qu'il ne trouve que plaisir à aimer Dieu et à lui obéir. Puisqu'il est le maître de sa volonté, il l'aimera donc toujours. Cependant il apprend que des Anges ont cessé de l'aimer et de lui obéir. Voilà ce qui trouble cette confiance qu'il avoit en lui-même. Il pourroit donc aussi devenir infidèle.

Même pag., lig. 24. *Me rend curieux, etc.*

Cette curiosité est bien naturelle. Ainsi l'épisode qui va suivre, si utile pour l'instruction d'Adam, est naturellement amené et lié à l'action.

Même pag., lig. 27. *Religieux silence, etc.*

Milton dit, *sacred*; comme Horace, *sacro digna silentio*.

Pag. 382, lig. 2. *Après avoir gardé, etc.*

Il a de la peine à se résoudre à raconter l'infidélité de ses frères.

Même pag., lig. 4. *Tu me demandes, etc.*

Raphaël va raconter un grand combat, dans lequel, quoiqu'il ait été victorieux, comme il l'a été de ses frères dont la chute causera celle des hommes, il ne voit que des choses tristes à raconter. C'est pourquoi il commence son récit à-peu-près comme Enée : *Infandum Regina jubes renovare dolorem.* C'est à la chute des Anges rebelles que

commence précisément l'action du poëme. Il étoit donc nécessaire que le lecteur fût instruit de ce grand événement ; et par quel autre que par un Ange, pouvoit-il être instruit de ce qui est arrivé avant la création ? Ce récit est donc très-bien placé ici, et va dissiper l'ennui qu'a causé la ténébreuse philosophie de Milton. Mais ce récit est-il fait d'une manière qui convienne à la gravité du sujet, et à la dignité de l'Ange qui le fait ? C'est ce que j'examinerai dans une note que je réserve pour la dernière de ce livre, parce qu'elle sera longue.

Pag. 382, lig. 11. *Que peut-être, etc.*

On ne doit point révéler les choses du Ciel ; mais le Père Eternel a permis à Raphaël de dire à Adam tout ce qui étoit nécessaire pour son instruction ; et rien ne peut le rendre plus attentif à se tenir sur ses gardes, que l'exemple de la chute des Anges.

Même pag., lig. 15. *Peindre les choses spirituelles, etc.*

Puisque l'Ange prévient son auditeur qu'il ne faut pas prendre à la lettre tout ce qu'il va dire, parce qu'il ne peut raconter à des hommes ce qui s'est passé entre des Anges, que sous des images allégoriques, il ne faut donc pas condamner ces images, si ce n'est quand elles cessent d'être nobles, comme je le remarquerai dans la suite. Jamais fictions poétiques ne furent plus nécessaires que dans un récit où il faut peindre de actions entre des substances spirituelles, par des images corporelles.

Même pag., lig. 24. *Le temps uni au mouvement, etc.*

Le Tasse dit, que Dieu a sous ses pieds le mouvement et ce qui le mesure, c'est-à-dire, le temps :

Ha sorto i piedi il Fato, e la Natura
Ministri humili, e'l moto, e ch'l mesura.

Un commentateur d'Aristote dit, que le temps est la mesure du mouvement, et réciproquement le mouvement la mesure du temps. Sans entrer dans cet examen, cherchons pourquoi Milton dit que le temps mesure dans l'éternité. Au liv. XII, v. 555, il dira qu'à la fin du monde, le temps sera arrêté et fixé; et il a dit, liv. II, que dans l'empire du chaos, il n'y a point de temps. Il n'y en a point dans le chaos, parce que rien n'y dure, et le temps ne mesure que ce qui a une durée. A la fin du monde, tout sera mis dans une durée éternelle, plus de changement, plus de mouvement; ainsi le temps n'ayant plus rien à mesurer, sera abymé dans l'éternité. Jusque-là, il a mesuré dans l'éternité, parce qu'il y a eu des changemens, du mouvement, comme la création des Anges, leur chute, la création du monde. C'est peut-être ainsi qu'on peut éclaircir l'opinion de Milton, si c'est l'éclaircir.

Pag. 382, lig. 27. *La grande année, etc.*

Cicéron, d'après Platon, parle, dans le songe de Scipion, d'une grande année; c'est celle qu'avoit en vue Virgile, en disant : *Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo.* Elle arrivoit, suivant l'idée des anciens, quand toutes les sphères, après une révolution achevée, revenues toutes au même point dont elles étoient parties, ramenoient le même plan du Ciel, et recommençoient une nouvelle révolution. Milton dira plus bas, que ce fut dans une pareille année qu'arriva la naissance des Anges. Que de temps s'est donc écoulé entre leur naissance et leur chute! Cette grande année n'arrivoit, suivant quelques anciens, qu'au bout de 12854 ans. Mais comment y a-t-il une grande année dans le séjour de Dieu? S'y fait-il une révolution de sphères? Le poète peut l'y supposer, comme il y suppose des montagnes et des rochers. Le plus important à remarquer ici, est l'adresse

avec laquelle Milton, qui a été soupçonné d'être Arien, et ne s'en défendoit pas avec ses amis, insinue sa détestable erreur. Si c'est le jour d'une grande année que Dieu a dit à ses Anges, en leur montrant son fils, *je l'ai engendré aujourd'hui ;* et si c'est également le jour d'une grande année que les Anges furent créés, il s'est donc écoulé 12854 ans entre leur création et le jour où il leur fut ordonné d'adorer le Fils, déclaré *roi consacré*. Sa génération n'est donc pas éternelle. Et quand Milton fait dire au Père Eternel, que, devant son fils, *tout genou dans le Ciel fléchira*, il ne peut dire, pour se justifier, qu'il fait allusion au passage de saint Paul, Hébr. 1. « Quand Dieu introduisit de nouveau son » premier né dans le monde, il dit : que tous les Anges » l'adorent ; » puisque saint Paul dit, *in orbe terræ*, et que Milton parle ici de ce qui est arrivé avant la création du monde. Dieu n'a-t-il ordonné à ses Anges d'adorer son Fils que si tard ? Satan va lui-même appeler ce décret un décret *tardif*.

Pag. 383, lig. 1. *Les légions, etc.*

On peut demander pourquoi cette armée, ces enseignes, ces étendards ? Comme les Anges sont appelés *la milice céleste*, un poète peut les représenter en guerriers, surtout dans cette grande fête ; ils paroissent comme les soldats du nouveau roi, c'est son armée.

Même pag., lig. 14. *D'une montagne enflammée, etc.*

Le poète suppose cette montagne, parce qu'il est dit, ps. 2, que le Messie a été consacré sur la montagne Sainte. Cette montagne est enflammée, comme celle de Sinaï quand Dieu y donna la loi.

Pag. 384, lig. 2. *Sa place est préparée, etc.*

La place étoit toute prête ; mais l'Enfer, la prison des

Démons, s'étendit en long et en large sous les pieds du chaos, au moment que les rebelles tombèrent du Ciel, comme le chaos l'a dit, liv. II.

Pag. 384, lig. 7. *Un jour solennel, etc.*

Y a-t-il des fêtes dans le Ciel, des jours plus destinés à la joie que d'autres? Le poète est autorisé à le dire, par le style de l'Ecriture : *Lætentur Cœli..... Gaudium erit in Cœlis.*

Même pag., lig. 11. *Les planètes, etc.*

C'est pour la seconde fois que le poète parle fort inutilement de cette danse des planètes.

Même pag., lig. 18. *L'écoutoit avec plaisir, etc.*

Imitation d'Homère. Apollon écoute avec plaisir l'hymne qu'on lui adresse : *ὁ δε φρενα τερπετ' ακȣων.*

Même pag., lig. 23. *Les tables, etc.*

Cette fiction n'est point contraire au style de l'Ecriture-Sainte, puisque la félicité du Ciel est souvent représentée sous l'image d'un festin. Mais le poète ne doit pas nous avertir qu'il n'y eût point de débauche : peut-on soupçonner les Anges de faire des excès? Dans nos festins, nous buvons l'oubli de nos maux; les Anges, dans les leurs, boivent l'immortalité et la joie; et dans la joie sainte de ses créatures, Dieu trouve la sienne.

Pag. 385, lig. 23. *Tous dorment, etc.*

Quelque hardis que soient les peintres, aucun d'eux n'a encore représenté une pareille nuit du Ciel, tous les Anges endormis. Milton a dit que la nuit avoit répandu sur leurs yeux la douce rosée, excepté sur ceux de l'Eternel. L'envie qu'il a eu d'imiter Homère qui dit de Jupiter, *Δια δ' ȣκ εχε νηδυμος υπνος*, ne l'excuse pas : doit-il nous avertir que le Père Eternel ne dort jamais?

Pag. 386, lig. 15. ***Son lieutenant, etc.***

Celui qui dans la suite fut appelé Béelzébuth. C'est le même qu'après sa chute, Satan trouva encore à ses côtés sur le lac brûlant, et qu'il réveilla de son assoupissement, liv. I.

Même pag., lig. 19. ***Décret tardif, etc.***

Ce qui confirme ce que j'ai déjà dit. Satan va parler de l'exaltation du Fils de Dieu, comme d'une nouveauté, et le représenter comme un roi qui vient d'être nommé, et qui va prendre possession de ses Etats.

Pag. [illegible], lig. 4. ***Pour obéir à un ordre, etc.***

Il suppose cet ordre : ainsi son premier péché a été l'orgueil, et le second le mensonge.

Même pag., lig. 5. ***Les sombres nuages, etc.***

La nuit dans le Ciel n'étant jamais ténébreuse, comme Milton l'a dit, la lumière est seulement obscurcie par des nuages.

Même pag., lig. 8. ***Les quartiers établis dans le nord, etc.***

Quelques Anglais ont cru que Milton avoit ici en vue la révolte d'Ecosse. Il y a plus d'apparence qu'il a en vue le passage d'Isaïe, c. 14. « J'irai m'asseoir sur la montagne » d'alliance, aux côtés de l'aquilon. » Comme le Messie a été appelé *le Soleil levant*, les poètes ont placé les Anges rebelles dans le nord : *in gelidos transferre triones*, dit Sannazar, parlant d'eux dans le Poëme de la Vierge. L'auteur d'un poëme latin intitulé *Dæmonomachia*, dit que Satan plaça ses troupes dans le nord : *gelidoque aquilone locatur.*

Même pag., lig. 9. ***Et les nouveaux ordres, etc.***

Milton, par sa fiction singulière, diminue en quelque

sorte le crime de cette révolte ; puisque, si Satan a été pendant un temps très-long, le premier des Anges, et les a commandés, il ne doit pas être content de voir qu'ils vont avoir un nouveau maître, auquel il sera lui même soumis.

Pag. 388, lig. 2. *L'étoile du matin, etc.*

Satan est comparé à l'étoile du matin, parce que dans l'Ecriture-Sainte, il est appellé Lucifer.

Même pag., lig. 5. *La troisième partie, etc.*

Suivant ce qui est dit dans l'Apocalypse, 12 ; cette troisième partie formoit une nombreuse armée, puisque saint Paul nous dit : « que les Anges sont innombrables, et que » Daniel en voyoit un millier de milliers exécutant les » ordres de Dieux, et dix mille fois cent mille qui demeu» roient en sa présence. »

Même pag., lig. 7. *Des lampes d'or, etc.*

Il est parlé de ces lampes dans l'Apoc. 4.

Même pag., lig. 12. *Les astres du matin, etc.*

Les Anges sont ainsi appelés dans Job.

Même pag., lig. 14. *Il dit, etc.*

Bentley observe qu'un œil ne parle pas : critique méprisable. L'œil éternel, c'est-à-dire, l'Eternel.

Même pag., lig. 16. *Ma gloire, etc.*

Expression de saint Paul, *splendor gloriæ*, de même que celle d'*héritier : quem constituit hæredem universorum.* Hébr. 1.

Même pag., lig. 18. *De sérieuses réflexions, etc.*

Ce discours ironique est autorisé par ce qui est dit dans

le pseaume 2, que Dieu rira des projets de ses ennemis.

Pag. 389, lig. 13. *Si monstras*, etc.

Quand le Fils a appris de son Père l'infidélité future de l'homme, il ne lui a parlé que de grâce; quand il apprend de lui la révolte des Anges, il ne lui parle que de vengeance. Il n'offre point à se faire Ange pour sauver l'Ange, comme il s'offrira à se faire homme pour sauver l'homme.

Même pag., lig. 21. *Astres, qui le matin*, etc.

Les gouttes de rosée sont appelées des astres, de même que les fleurs, dans Columelle : *terrestria sydera*, *flores*.

Pag. 390, lig. 3. *Elevée sur une autre montagne*, etc.

Le rival de Dieu veut parler comme lui à ses sujets sur un trône très-élevé. Cet édifice est appelé *Montagne d'Alliance*, à cause du passage d'Isaïe que j'ai cité.

Même pag., lig. 21. *Trônes, Dominations*, etc.

Il commence ainsi son discours, parce que celui de Dieu à ses Anges a commencé de même.

Pag. 391, lig. 8. *Proclamer son image*, etc.

Le Verbe n'a donc pas toujours été reconnu comme l'image de Dieu. L'erreur impie de Milton se fait assez sentir.

Même pag., lig. 15. *Nés dans le Ciel*, etc.

Il expliquera bientôt comment les Anges sont enfans du Ciel.

Même pag., lig. 19. *Inégalité dans les rangs*, etc.

C'est pour cela que nous avons coutume de partager les Anges en neuf hiérarchies; mais comme toutes, par leurs titres, annoncent la grandeur de ceux qui les composent, Satan a commencé son discours par ces titres :

Anges, Trônes, Vertus, Archanges, Chérubins,
Principautés, Grandeurs, Puissances, Séraphins,
Pour vous apprendre à tous ce que vous devez être;
Ces titres suffiroient; si par un nouveau maître,
Ces vains titres déjà n'étoient tous effacés.
Et quels ordres par lui vous vont être annoncés!
Qu'il nous faut désormais, j'en rougis de colère,
Prosternés aux genoux et du Fils et du Père,
Les contenter tous deux par un encens commun.
Quoi, deux maîtres, deux rois! C'étoit déjà trop d'un.
A regret, au premier nous rendions notre hommage;
Il veut nous faire encore adorer son image.
Sans doute, il veut vous voir, ô joug humiliant,
Devant elle, ployer un genou suppliant,
Et courber, fils du Ciel, une épaule tremblante!
Y consentirez-vous, troupe illustre et brillante?
Vous êtes trop instruits de votre dignité.
Inégaux par vos rangs, mais par la liberté
Tous égaux, qui vous ose annoncer sa puissance?
Tous libres, qui vous peut parler d'obéissance?
L'égal, à son égal a-t-il droit d'ordonner?
Que serviroient ces lois qu'on prétend nous donner?
A qui ne peut faillir, les lois sont inutiles, etc.

Pag. 391, lig. 20. *Loin de détruire la liberté, etc.*

Milton se sert d'un terme de musique : de même qu'une dissonance, loin de détruire l'harmonie, est ce qui la produit, cette dissonance dans les rangs, établit la liberté.

Même pag., lig. 28. *Celui-ci, etc.*

Un commentateur anglais regarde cet endroit comme un des plus obscurs de Milton, et rapporte différentes manières de l'expliquer, qui ne contentent point. Satan veut ici blasphêmer; ce qu'il n'ose faire ouvertement, il n'a pas encore nommé le Messie, il a dit seulement *le Roi consacré*. Ici, au lieu de le nommer, il dit par mépris, *celui-ci;* et il veut dire : « Si quelqu'un avoit le droit de » nous donner des lois, ce seroit le Père; mais celui-ci ne » peut, sans insulter à nos titres, etc. » Ce qui prouve

qu'il enveloppe un blasphème, c'est la vivacité avec laquelle Abdiel l'interrompt.

Pag. 392, lig. 9. *O argument! etc.*

Parce que Satan veut faire une espèce d'argument : « Si » nous nous appelons Dominations, Puissances, nous ne » pouvons donc avoir un maître.

Même pag., lig. 28. *A circonscrit leur être, etc.*

Expression hardie et belle. Tout être fini a des bornes, Dieu a circonscrit les Anges, c'est-à-dire, les a créés.

Pag. 393, lig. 10. *De celui qui est Fils unique, etc.*

Abdiel déclare nettement que les Anges ne sont point égaux au Fils; mais il ne dit point que le Fils soit égal au Père. Il dit seulement que le Père exerce par lui sa puissance.

Même pag., lig. 17. *Cette puissance qui n'est pas un vain titre, etc.*

C'est ce qu'entend Milton, par *puissances essentielles*; Satan ayant dit que ces titres étoient vains, si le Messie étoit leur roi.

Pag. 394, lig. 16. *Par notre propre force, etc.*

Qui s'élève soi-même par sa force, existe donc déjà, puisqu'il a une force. Satan, par son faux raisonnement, prouve que nul être, qui n'existe pas nécessairement, ne peut s'être fait soi-même.

Même pag., lig. 18. *La fatalité, etc.*

Le système de la fatalité est bien placé dans la bouche de Satan.

Même pag., lig. 18. *Où le Ciel, etc.*

Le Ciel, selon lui, a produit les Anges, comme d'an-

ciens philosophes disoient que la terre avoit produit les hommes. Ainsi ils s'appelleront *Fils du Ciel*, comme les premiers habitans de la Grèce s'appeloient *Fils de la Terre*. Satan est cependant très-convaincu que Dieu l'a créé. Il l'a dit, liv. IV, v. 43.

Page 394, lig. 25. *Supplians ou assiégeans, etc.*

Milton, dans ce vers, affecte un jeu de mots que ses commentateurs justifient par celui de Térence : *inceptio amentium haud amantium*. Les fautes des anciens ne justifient pas les nôtres.

Pag. 395, lig. 18. *Qui me font fuir, etc.*

Ce Séraphin est l'image de l'intrépidité qui accompagne la vertu, et du sage mépris avec lequel elle fuit la compagnie des méchans.

J'ai réservé pour la dernière note sur ce livre, ce que j'ai à dire en général sur le récit de la révolte des Anges et de leur combat.

Les poètes épiques ont coutume de placer quelques événemens importans dans une narration. Enée raconte à Didon la prise de Troie. Ulysse raconte à Alcinoüs ses aventures. Tous racontent des événemens à des personnes qui n'y prennent d'autre intérêt que celui de satisfaire leur curiosité. Adam prend un intérêt très-grand à un récit qui lui apprend combien est redoutable l'ennemi qui médite sa perte, et qu'il ne doit point avoir confiance en ses propres forces, puisque les Anges mêmes sont tombés. D'ailleurs, les hommes ont été créés pour remplacer ces Anges. Ainsi, c'est à cette révolte que commence l'action du poëme ; cet épisode est donc très-important, très-intéressant, et nécessairement lié avec l'action. Il est amené très-naturellement, et placé où il doit l'être. Il ne s'agit plus que d'examiner

s'il doit être approuvé dans toutes ses parties. Il y faut considérer trois choses, 1°. le sujet de la révolte; 2°. le temps où elle arrive; 3°. le combat qui en est la suite.

Lorsqu'à des vérités qui nous sont révélées, sans nous être expliquées, les poètes veulent ajouter leurs fictions, ils peuvent tomber dans de grandes fautes. Nous savons seulement que plusieurs Anges *n'ont pas été stables*, Job 15; que celui qui est appelé *le bel astre du matin*, tomba du Ciel, *et qu'il fut parfait dans ses voies*, Ezéch. 28, *jusqu'à ce que l'iniquité se trouva en lui*. Par où y entra-t-elle? Nous savons encore que ce fut par l'orgueil et par la jalousie. *Il voulut être semblable au Très-Haut*. Nous n'en savons pas davantage; mais comme les hommes veulent tout savoir, les uns ont dit que Satan avoit été jaloux de l'homme créé à l'image de Dieu, et établi comme un Dieu sur la terre. On lit dans l'Alcoran que Dieu ordonna aux Anges de l'adorer, et qu'ils l'adorèrent, excepté Satan, qui dit à Dieu: « Je suis plus que lui, vous m'avez tiré du feu, et » vous ne l'avez tiré que de la boue. » D'autres disent que Satan ne voulut pas adorer le Fils de Dieu, lorsqu'après avoir créé les Anges, Dieu leur ordonna d'adorer son Verbe. Cette opinion qui est la plus commune, n'a rien de contraire à la foi, et Milton a pu la suivre, comme favorable à l'action de son poëme; mais il devoit donc nécessairement faire arriver cette révolte dans le moment de la création des Anges, puisqu'ils n'ont pu exister un moment sans connoître la puissance du Verbe.

Milton est donc très-répréhensible quand il suppose que le jour que commençoit la grande année, jour pareil à celui où naquirent les Anges, le Père Éternel les assemble, déclare, par un décret solennel, le Messie, roi consacré et son image, son Fils engendré dans ce jour. Sa génération n'est donc pas éternelle. J'ai dit la raison qui a engagé Milton dans une fiction si condamnable.

Il me reste à examiner le récit du combat. Est-il admirable, est-il ridicule ? Les sentimens sont partagés. Addisson nous dit que « le grand génie de Milton, soutenu d'une » érudition profonde, s'y élève à la sublimité de son sujet. » Comme il connoissoit à fond ce qui étoit capable de » toucher l'esprit, il savoit qu'il étoit nécessaire de temps » en temps de donner au lecteur certains repos et certains » délassemens. Il a entremêlé avec beaucoup d'art quantité » de discours et de réflexions, de comparaisons, et d'autres » amusemens semblables, pour égayer la narration, etc. » Des fictions ridicules ne peuvent être pour un lecteur qui a du goût, des repos et des délassemens dans un pareil sujet, parce qu'il n'aime point un mélange de sublime et de burlesque; et ces sortes de fictions s'y trouvent, suivant M. de Voltaire : « Examinons, dit-il, la guerre dans le » Ciel. Le C. de Roscomon et Addisson admirent principalement cette partie du poëme et je puis assurer que » les choses qu'ils admirent seroient insupportables à des » critiques français....... C'étoit une peine superflue de » présenter tous les caractères des chefs de cette guerre, » de Raphaël, de Michel, etc. Car à quoi bon tracer les » portraits de ces êtres, si parfaitement étrangers au lecteur, qu'il ne peut en aucune façon s'intéresser pour » eux ? Par la même raison, les harangues prolixes de » ces héros imaginaires, et leurs insultes réciproques » sont une imitation peu sensée d'Homère. Qu'est-ce que » des Anges qui enlèvent des montagnes et des rochers ? » Une pareille invention est basse et puérile ; l'artillerie » est de même goût, et encore plus absurde parce qu'elle » est plus inutile. Pourquoi ces machines de guerre, qui ne » peuvent que faire tomber par terre les ennemis ? En vérité » c'est là jouer aux quilles. » Je suis bien éloigné de regarder toutes ces fictions comme puériles. J'en trouve quelques-unes, comme quand je vois un Ange fendu depuis les pieds

jusqu'à la ceinture, et, quand je vois l'artillerie renverser Archanges sur Archanges. Je condamne aussi des discours pleins de froides railleries; mais toutes les fictions ne sont pas de même nature, plusieurs sont très-nobles : et comme Raphaël a prévenu qu'il raconteroit des choses spirituelles, sous des images sensibles, quand ces images sont nobles, on ne peut les condamner dans la poésie.

Mais, dira-t-on, est-il sensé de représenter un combat dans le Ciel? Le mal y a-t-il pu un moment résister au bien? Les Anges rebelles ont-ils pu soutenir un combat dans lequel la victoire ait été long-temps douteuse? Ils ont dû être foudroyés tout d'un coup; le Ciel a dû vomir ce qu'il avoit d'impur.

Je réponds à cette critique que le poète est autorisé par un passage de l'Apocalypse : « Il y eut un grand combat » dans le Ciel. Michel et ses Anges combattoient contre » le Dragon et ses Anges, et ceux-ci furent les plus foi- » bles. » Ces derniers mots marquent un combat quelque temps douteux. Je sais bien que ce passage doit être entendu allégoriquement. « Il ne faut pas nous imaginer, dit » M. Bossuet dans ses Elévations, ni des bras de chair » dans ce combat, ni des armes matérielles, ni du sang » répandu. » Non sans doute; mais un poète le dépeint, comme un peintre, et ses images allégoriques plaisent, quand elles sont nobles. Le poète a donc pu peindre ce combat, et c'est avec beaucoup d'art qu'il l'a placé. La Muse épique chante ordinairement les combats; le sujet de Milton ne peut lui en fournir sur la terre, il profite d'un passage de l'Apocalypse, pour peindre dans le Ciel le plus terrible des combats, entre des millions d'Anges. Dans un poëme où tout se passe presqu'en discours, ce récit fait avec une extrême chaleur, y répand une grande beauté.

Excusons dans ce récit, en faveur de tant de beaux endroits, des fictions puériles, et louons Milton de n'en avoir

pas

pas mis davantage, séduit par l'exemple des poètes de l'Italie.

Suivant Vida, dans son poëme de Jésus-Christ, les Anges contemplent avec joie les armes, les chars de leurs frères vaincus, qui depuis cet antique combat, sont toujours restés suspendus aux portes et aux tours du Ciel. Ces trophées ne suffisent pas; tout le combat a été gravé en or, par d'habiles graveurs, sur les portes d'airain. On y voit l'air s'obscurcir d'un nuage de traits, les combattans se mêler, et ceux à qui les flèches manquent, prendre leurs ennemis par les cheveux, et leur faire faire la roue dans l'air:

Miscerique acies, et jàm quis spicula deerant,
Crinibus implicuere manus hostilibus uncas,
Suspensosque comis circùm per inane rotabant.

Le Père Eternel remercie, dans Sannazar, les Anges qui lui sont restés fidèles, quand il fut attaqué par les armes de ses esclaves. C'est pour cela qu'il en a fait ses ministres, et qu'il les charge des affaires de son royaume:

Vos cùm omne arderet Cœlum servilibus armis,
Arctoumque furor pertenderet impius axem
Scandere, et in gelidos regnum transferre Triones,
Fida manus, mecum mansistis, et ultima tandem
Experti, Cœlo victricia signa tulistis,
Æternumque altâ fixistis in arce tropœum.
Quos ego pro meritis insigni munere palmæ
Donavi, regnique in partem opertumque recepi,
Usque adeo fixa antiqui stat gratia facti.

Dieu bien plus grand dans le poëme de Milton, n'aura aucune obligation à ses Anges, et aucun d'eux n'aura la moindre part à la victoire, comme on le verra dans le livre suivant.

SOMMAIRE

DU LIVRE SIXIÈME.

RAPHAEL continue le récit de la révolte de Satan. Combat entre son armée et celle des Anges fidèles. La nuit les sépare. Satan tient un conseil, et invente les instrumens d'artillerie. Le lendemain le combat recommence, et lorsque sa fureur est au plus haut point, l'Eternel envoie le Messie, qui, la foudre à la main, poursuit ses ennemis jusqu'à l'extrémité du Ciel. Ils se précipitent eux-mêmes au fond de l'abyme, et le Messie triomphant retourne vers son Père.

LE

PARADIS PERDU.

LIVRE SIXIÈME.

« L'ANGE courageux, qu'aucun de l'armée ne » songea à poursuivre, marcha tout le reste de la » nuit, traversant les vastes campagnes du Ciel, » et découvrit enfin l'aurore, qui, réveillée par les » heures qui marchent sans cesse, ouvrit avec ses » doigts de roses, les portes de la lumière. Dans la » montagne de Dieu, près de son trône, est une » ouverture servant de passage à la lumière et à » l'obscurité, qui toutes deux entrant et sortant » l'une après l'autre, font dans le Ciel une agréable » vicissitude, pareille à celle du jour et de la nuit. » Quand la lumière sort par une porte, l'obscurité » obéissante entre par la porte opposée, attendant » l'heure où elle doit couvrir les Cieux d'un voile » qui n'est jamais ténébreux. La nuit, dans le Ciel, » est un beau crépuscule.

» Le matin, revêtu d'une robe brillante d'un or » céleste, se levoit avec cet éclat qu'il a dans ces

» sublimes contrées. Devant lui fuyoit la nuit » vaincue par les rayons du jour naissant, lors- » qu'une immense plaine couverte d'escadrons » brillans rangés en bataille, d'armes et de chars » tout en feu, et de chevaux enflammés qui ren- » voyoient flamme sur flamme, fut le premier » spectacle que l'Ange aperçut. A ce terrible » appareil, il reconnut que tout étoit disposé pour » le combat, et qu'il apportoit une nouvelle déjà » publique. Il eut la consolation de se rejoindre » aux puissances ses amies, qui reçurent avec joie » et en poussant de vives acclamations, celui que » l'exemple criminel de tant de milliers, n'avoit » point entraîné, et qui seul revenoit fidèle. On le » conduisit avec de grands applaudissemens au » mont sacré, il fut présenté au trône suprême, » d'où une voix douce sortant d'un nuage d'or, fit » entendre ces paroles :

« Serviteur de Dieu, tu as rempli ton devoir, et » tu as soutenu un glorieux combat, lorsque contre » une multitude révoltée, seul défenseur de la » cause de la vérité, tu t'es montré plus redoutable » par tes discours, qu'ils ne l'étoient par leurs » armes. Le zèle de rendre témoignage à la vé- » rité, t'a donné le courage de supporter le mépris » universel qu'ils ont fait éclater contre toi : mépris » plus difficile à supporter que le violent outrage. » Ton unique desir a été de rester agréable aux » yeux de Dieu, et de mériter son approbation, » tandis que les autres te condamnoient. Il ne te

» reste plus que la victoire la plus facile. Soutenu » par cette armée composée de tes amis, tu vas » retourner contre des ennemis qui te verront plus » glorieux, que tu n'as été humilié par eux, lorsque » tu les as quittés. Tu vas soumettre par la force, » ceux que la raison ne peut soumettre, ceux qui » pour leur règle refusent la raison, et pour leur » roi, ce Messie qui règne par le droit que lui » donnent ses perfections. Pars, Michel, prince des » célestes armées; toi Gabriel, le second après » lui dans les exploits guerriers, pars aussi. Con- » duisez tous deux au combat, mes invincibles » enfans. Mettez-vous à la tête de mes Saints en » armes. Rassemblez-les par mille et par millions, » et que votre armée soit aussi nombreuse que » l'impie et rebelle armée. Attaquez-la sans crainte » avec la flamme et le fer. Poursuivez-la jusqu'aux » extrémités du Ciel. Chassez-la loin de la présence » de Dieu, et précipitez-la dans le lieu destiné à » son tourment, dans le gouffre du Tartare, qui » ouvre déjà son sein vaste et enflammé pour rece- » voir ces malheureux dont la chute s'apprête. »

» La voix souveraine s'expliqua ainsi. Au même » instant, les nuages qui s'élevèrent, couvrirent » toute la montagne; les flammes faisant violence » pour s'échapper, firent ondoyer des tourbillons » d'une noire fumée, signes terribles d'une colère » prête à éclater; et le son non moins terrible de » la céleste trompette se fit entendre d'en-haut. » L'ordre fut donné : et toutes les puissances guer-

» rières qui habitent les Cieux, formèrent un
» bataillon carré, que son épaisseur rendoit impé-
» nétrable. Au son de ces harmonieux instrumens
» qui inspirent l'héroïque ardeur des exploits péril-
» leux, les brillantes légions s'avancent en silence
» sous leurs divins chefs, chargées de la cause de
» Dieu et de celle du Messie. Toutes fermement
» unies marchent sans confusion. Rien ne peut
» troubler leurs rangs, ni montagne escarpée, ni
» défilé étroit, ni forêt, ni fleuve. Leurs pieds
» légers ne posent sur aucun appui, que sur l'air
» qui les soutient et les porte dans leur marche
» rapide. Dans un ordre pareil volèrent les oiseaux,
» quand ils vinrent tous à Eden pour recevoir de
» toi leurs noms. Les légions traversèrent ainsi une
» étendue de campagnes et de provinces dix fois
» plus grandes que toute la terre.

» Enfin, vers l'horizon du nord, nous crûmes
» voir de loin, d'un bout à l'autre, une région de
» feu qui s'étendoit et formoit l'image d'une armée,
» des lances sans nombre qui remplissoient l'air
» d'un éclat menaçant, une infinité de casques et
» de boucliers de différentes formes, sur lesquels
» étoient peints d'insolens emblêmes. Il nous fut
» aisé de reconnoître les puissances de Satan, que
» faisoit hâter l'ardeur de l'expédition où leur
» fureur les conduisoit. Car elles se flattoient que
» ce jour même elles emporteroient d'assaut la
» montagne de Dieu, ou s'en rendroient maîtresses
» par surprise, pour placer ensuite sur le trône de

» l'Eternel, l'ennemi envieux de sa gloire, l'ambitieux insolent; mais leurs insensés projets furent dissipés presqu'aussitôt que formés.

» Nous nous sentîmes d'abord émus, en faisant réflexion qu'on alloit voir Ange contre Ange, et un combat cruel entre ceux qui, dans des fêtes de joie et d'amour, avoient été si souvent unis de cœur, comme étant tous les fils d'un même maître, de ce Père Eternel dont ils célébroient les louanges. Mais le signal du combat fut donné; et les cris de guerre, qui s'élevèrent de part et d'autre, bannirent toute pensée de paix.

» Assis au milieu de ses troupes, dans son char aussi brillant que le soleil, et élevé aussi haut qu'un Dieu, l'apostat s'avançoit : orgueilleuse idole qui imitoit la divine Majesté. D'ardens Chérubins, portant des boucliers d'or, l'environnoient. Il sauta légèrement de son trône superbe, quand les deux armées s'approchant ne laissèrent plus entr'elles qu'un espace étroit, intervalle terrible. Elles restent en présence l'une de l'autre, front contre front, formant chacune une ligne d'une redoutable longueur. Au bord de l'intervalle qui les séparoit, à la tête de la ténébreuse avant-garde, Satan s'avança d'un pas fier, avec une démarche insolente; et couvert d'une armure d'or et de diamans, il se présenta comme une tour. Abdiel n'en put soutenir la vue. Il étoit au milieu des plus braves guerriers, et se disposoit

» à signaler son courage. A l'aspect de Satan, il
» ranima par ces paroles l'ardeur de son âme
» intrépide :

« O Ciel ! faut-il que de la ressemblance du Très-
» Haut, il reste encore tant de traits sur le front
» de celui en qui il ne reste plus ni soumission ni
» fidélité ? Pourquoi, où la vertu manque, la force
» et la puissance ne manquent-elles pas aussi ? Mais
» quoi, la présomption n'est-elle pas la preuve de
» la foiblesse ? Cette puissance, quoiqu'elle paroisse
» invincible, je vais, mettant ma confiance en
» Dieu, l'éprouver, moi qui ai déjà éprouvé com-
» bien sa raison est fausse et facile à confondre. Il
» est juste qu'également supérieur à lui dans l'un
» et l'autre combat, après l'avoir vaincu par la
» force de la vérité, je sois aussi son vainqueur
» par la force des armes. Entre la violence et la
» raison, le combat est étrange et affreux ; mais
» enfin la justice veut que la raison soit victorieuse
» de la violence. »

» Animé par ces réflexions, Abdiel quitte ses
» compagnons, sort des rangs, et s'avançant au
» milieu du chemin, trouve son audacieux ennemi,
» dont la colère redouble quand il se voit prévenu.
» Abdiel qui ne le craint pas, lui adresse ce défi :

« Tu vois donc, orgueilleux, qu'on vient au-
» devant de toi. Tu t'étois imaginé que rien n'ose-
» roit s'opposer à tes ambitieux projets, que tu
» trouverois le trône de Dieu sans défense, et que
» nous l'abandonnerions, effrayés par tes armes ou

» par tes audacieux discours. Insensé, qui ne pense
» pas qu'en vain l'on se révolte contre le Tout-
» Puissant, en vain l'on fait la guerre à celui qui
» peut à tout instant faire naître de la poussière
» des armées infinies pour dissiper ta folie, et qui
» sans armée, sans aucun secours, avec son bras
» seul, ce bras qui s'étend partout sans que rien
» l'arrête, peut d'un coup t'anéantir, et plonger
» tes légions dans le sein des ténèbres. Mais ap-
» prends que tu n'as pas entraîné tous ses sujets
» dans ton parti. Vois ces troupes que l'amour rend
» fidelles à leur maître. Tu ne les voyois pas, lors-
» que seul au milieu des tiennes livrées à l'erreur,
» je te parus penser différemment de tous les autres.
» Tu vois maintenant ceux qui pensent comme
» moi. Apprends donc, quoique trop tard, que la
» vérité est quelquefois du côté du petit nombre,
» et l'erreur du côté de la multitude. »

» L'ennemi du bien le regardant de travers, lui
» répondit avec mépris:

« Heure fatale pour toi; heure desirée par ma
» vengeance! C'étoit toi que je voulois trouver le
» premier, Ange séditieux, qui nous as quittés, et
» qui après ta fuite, reviens le premier, pour
» recevoir ta récompense, et pour éprouver le
» premier ce que peut ma colère provoquée. Tu
» fus aussi le premier dont la langue animée par
» la fureur de la contradiction, osa s'opposer à
» la troisième partie des Dieux dans un conseil
» assemblé pour le soutien de leurs droits, qu'ils

» n'abandonneront jamais pour céder à un autre
» la toute-puissance, tant qu'ils sentiront en eux
» la vigueur divine qui les inspire. Tu t'es hâté de
» venir à moi avant tous les autres, par l'ambition
» sans doute de m'arracher quelques dépouilles,
» et d'annoncer à mon parti sa ruine par ton pre-
» mier exploit. J'ai suspendu mes coups pour te
» répondre, parce que mon silence eût augmenté
» ton insolence; mais je ne te réponds que pour
» t'apprendre que j'ai toujours pensé, que pour de
» célestes substances, Ciel et liberté, c'est même
» chose. J'en vois aujourd'hui la plus grande partie
» choisir la servitude, lâches Esprits, faits pour
» obéir, pour célébrer des fêtes, et pour chanter.
» Voilà quels sont tes soldats. Tu m'amènes les
» musiciens du Ciel. La servitude va combattre
» contre la liberté. Par quels exploits deux armées
» si différentes peuvent se signaler, c'est ce que
» ce jour fera connoître. »

» Abdiel lui fit cette fière et courte replique :
« Apostat, tu te trompes encore, et éloigné comme
» tu l'es du chemin de la vérité, tu ne peux jamais
» être que dans l'erreur. C'est injustement que par
» le nom de servitude, tu cherches à rabaisser
» l'hommage que nous rendons, et que Dieu et la
» nature exigent de nous. Dieu et la nature l'exi-
» gent, quand il est rendu à celui qui est le plus
» digne de le recevoir, et qui excelle sur ceux
» qui le lui rendent. La servitude est d'obéir à
» celui qui est privé de sens, à celui qui s'est

» révolté contre un plus digne que lui. Telle est » la servitude de ceux qui suivent ton parti. Telle » est la tienne même. Tu n'es pas libre, tu t'es » rendu esclave de toi-même, et tu oses avec des » termes insolens avilir l'hommage que nous ren- » dons. Va prendre possession de l'Enfer ton » royaume, tandis que dans le Ciel j'obéirai à ce » maître que je veux éternellement bénir, et que » j'exécuterai les ordres de celui à qui tout doit » l'obéissance; et apprends que ce ne sont pas des » couronnes qui t'attendent dans l'Enfer, mais des » chaînes. Cependant, puisqu'après ma fuite, » comme tu l'as dit, je reviens à toi, reçois ce » salut sur ta tête impie. »

» A ces mots, il élève un bras qui, prêt à frap- » per un grand coup, ne reste pas long-temps en » l'air, mais qui tombe sur cette orgueilleuse tête » avec une si grande impétuosité, que l'œil ni la » pensée la plus prompte ne le peut suivre, et que » le bouclier de Satan n'en peut rompre la force. » Satan recule dix grands pas; au dixième, ses » genoux plient, et sa lance massive les soutient; » telle on voit sur la terre une montagne que la » force des vents souterrains et des eaux violentes » a fait sortir de sa place, à moitié plongée dans » ces eaux avec ses pins. Les puissances re- » belles voyant ainsi humilié celui qui parmi elles » possède la puissance la plus grande, furent » frappées d'étonnement, et frémirent de rage. » Pour nous, remplis de joie, nous poussâmes un

» cri, présage de la victoire, et signal du combat
» que nous desirions. Michel ordonna aux Ar-
» changes de faire entendre le son de la trompette.
» Toute l'étendue du Ciel en retentit, et les soldats
» s'écrièrent tous à haute voix : *Gloire soit au Très-*
» *Haut !*

» Les légions ennemies ne restent point immo-
» biles, elles fondent sur nous. Le choc est terrible.
» Une furie impétueuse s'allume ; une clameur, qui
» jusqu'à ce moment n'avoit point été entendue
» dans le Ciel, s'y élève. Elle s'unit à l'affreuse et
» discordante harmonie des armes repoussées par
» les armes. La fureur de l'attaque est terrible. La
» rage enflamme les roues étincelantes des chars
» d'airain. Les dards en feu, qui volent avec un
» horrible sifflement, forment une voûte enflam-
» mée, dont l'une et l'autre armée est couverte.
» Toutes deux sous cette ardente voûte se cher-
» chent, s'attaquent, se mêlent avec une fureur
» que rien ne peut ralentir. Tout le Ciel en tremble ;
» et s'il y eût eu alors une terre, toute la terre eût
» été ébranlée jusqu'au centre. Peut-on s'en éton-
» ner, lorsque de part et d'autre combattent avec
» une égale ardeur des millions d'Anges, dont le
» plus foible seroit capable de se jouer lui seul des
» élémens, de s'en faire des armes, et d'employer
» toute la puissance que chacun d'eux peut fournir ?
» Quelle devoit donc être la force de tous ces
» Anges réunis en deux innombrables armées, qui
» s'attaquant de part et d'autre, répandoient l'hor-

» reur et la confusion dans l'heureux séjour où ils
» sont nés? Quoiqu'ils ne le puissent détruire,
» quel trouble n'y eussent-ils point apporté, si du
» haut de sa forteresse, l'Eternel n'eût par sa vo-
» lonté suprême limité leur pouvoir?

» Quoiqu'ils soient tous réunis, chaque légion
» séparée paroît par sa force une nombreuse armée,
» chaque soldat par sa valeur paroît une légion,
» chaque guerrier allant au combat paroît un
» capitaine, et sait comme le général, quand il faut
» s'avancer ou s'arrêter, changer d'attaque, ouvrir
» ou refermer les sillons de ce terrible champ.
» Nulle pensée de retraite ni de fuite, nulle action
» foible, nulle apparence de crainte. Chacun met
» toute sa confiance en soi, et s'imagine que son
» bras seul doit décider de la victoire. Que de
» grands exploits trop nombreux pour être racon-
» tés! Le combat qui s'est livré dans un vaste
» espace change de forme à tout moment. Quelque-
» fois debout et fermes sur leurs pieds, ils com-
» battent, et tantôt enlevés et soutenus par leurs
» ailes, ils tourmentent l'air qui semble partagé
» en tourbillons de feu. Une balance long-temps
» égale suspendit la fortune du combat. Satan qui
» avoit fait des prodiges de valeur, et n'avoit
» encore rencontré aucun guerrier capable de lui
» résister, courant pour soutenir un gros de ses
» Séraphins en désordre, aperçut l'épée de Michel
» qui d'un seul coup renversoit des escadrons en-
» tiers. Cette terrible épée que deux mains élevoient

» en l'air, y avoit à peine paru qu'elle tomboit;
» et sous son poids redoutable tout tomboit. Satan
» courut pour mettre fin à cette destruction, et y
» opposer cet orbe impénétrable que couvrent dix
» plaques dures comme le diamant, son bouclier dont
» la circonférence est énorme. Le grand Archange
» qui le vit approcher, cessa ses exploits guerriers,
» et se livra à la joie, espérant qu'il alloit terminer
» cette guerre intestine du Ciel, par la défaite du
» chef des rebelles, qu'il traîneroit chargé de chaî-
» nes. La colère enflamma son visage, et jetant
» sur lui un regard terrible, il lui adressa ces pa-
» roles :

« Auteur du mal, chose inconnue et sans nom
» dans le Ciel jusqu'à ta révolte, et qui maintenant
» y abonde, comme tu le vois dans les suites d'une
» odieuse guerre, odieuse à tous, et par une juste
» punition, funeste surtout à toi et à ton parti;
» hélas, que tu as troublé cette heureuse paix qui
» régnoit dans les Cieux ! C'est toi qui as apporté
» parmi les êtres, une misère qui n'existoit point
» avant ton crime. C'est toi qui as empoisonné de
» ta malice un million d'Anges, qui auparavant
» purs et fidèles, ne sont plus que vanité et men-
» songe. Ne crois pas cependant bannir d'ici le
» saint repos. Le Ciel te rejette loin de son empire.
» Le Ciel, séjour de la félicité, ne conserve point
» dans son sein les œuvres de la violence et de la
» guerre. Fuis donc, toi et le mal dont tu es le
» père. L'Enfer, séjour du mal, est le tien et celui

» de ta troupe maudite. Portes-y tes fureurs, avant » que ce glaive vengeur commence ton châtiment, » ou que Dieu lui-même, par un coup qui arri- » vera sur les ailes de la vengeance, te précipite » dans des tourmens plus terribles. »

» Ainsi parla le prince des Anges, et celui des » ennemis de Dieu lui répondit : « Ne crois pas par » de vaines menaces que le vent emporte, épou- » vanter celui que tes exploits n'étonnent point. » As-tu seulement fait fuir le moindre de mes » guerriers ? Et ceux que tu as renversés, n'ont-ils » pas fait voir en se relevant qu'ils étoient invin- » cibles ? Et tu comptes venir plus aisément à bout » de moi ! Et tu crois qu'avec tes impérieuses » menaces tu me feras fuir ! Non, non. Ne t'ima- » gines pas qu'ainsi finisse un combat à qui tu » donnes le nom de mal, et que nous appelons le » combat de la gloire. Ou nous remporterons cette » gloire, ou changeant le Ciel en cet Enfer dont » tu nous fais des contes, si nous ne régnons pas » ici, du moins nous y serons libres. Cependant » rassemble toutes tes forces, et fais-toi encore » aider par celui que tu nommes le Tout-Puissant ; » loin de te fuir, c'est toi-même que je cherchois » avec tant d'ardeur. »

» Ils cessent de parler, et se disposent à un com- » bat qu'on ne peut décrire. Quelle langue, quand » ce seroit celle des Anges, seroit capable de le » raconter, et comment trouver dans tout ce que » peut offrir la terre des images capables d'élever

» l'imagination humaine jusqu'aux exploits d'une
» puissance divine? Car, soit qu'ils avancent, soit
» qu'ils se tiennent immobiles, tous deux par leur
» taille, leurs mouvemens, leurs armes, semblent
» des Dieux capables de décider du grand empire
» du Ciel. Leurs épées étincelantes qu'ils font
» tournoyer en fureur, tracent dans les airs des
» cercles terribles; et leurs boucliers sont deux
» grands soleils, qui, opposés l'un à l'autre, se
» frappent mutuellement de leurs rayons. L'horreur
» est dans l'attente de ce grand événement. Le lieu
» qui étoit couvert d'une épaisse troupe de guer-
» riers, reste vide; ils se retirent tous d'un et
» d'autre côté, laissant un champ large : tant les
» tourbillons de l'air agité par ces deux combattans,
» sont à craindre. Le trouble est pareil à celui qui
» arriveroit, si (je peins ici les grandes choses sous
» les images des petites) l'union de la nature étant
» rompue, et la guerre s'étant allumée entre les
» constellations, deux planètes d'un aspect malin
» et dans la plus forte opposition, s'élançant l'une
» contre l'autre, combattoient au milieu du firma-
» ment, et confondoient ensemble leurs sphères
» ennemies. Les deux combattans élèvent chacun
» un bras, qui ne paroît céder en force qu'à celui
» du Tout-Puissant. Tous deux méditent un coup
» capable de terminer le différend, un coup si ter-
» rible qu'il n'ait pas besoin d'être suivi d'un autre.
» Egaux en force, ils le sont aussi en adresse et
» en légéreté. On n'y voit point de différence, un
» ennemi

» ennemi ne prévient pas l'autre. Mais l'épée qui a » été tirée de l'arsenal de Dieu, et a été donnée à » Michel, est d'une si parfaite trempe, que nulle » autre par sa pointe ou sa dureté ne peut résister » à son tranchant. Elle rencontre celle de Satan, » qui descendoit avec furie. Elle la divise en deux » morceaux, et non contente de cet avantage, d'un » rapide revers, elle entre profondément dans le » côté de Satan, et le partage tout entier. Satan » pour la première fois connut la douleur, et se » tourna d'un côté et d'autre avec d'affreuses » contorsions. Le terrible tranchant qui divisa sa » substance, lui fit sentir une douleur cruelle; mais » sa substance éthérée se referma aussitôt, ne » pouvant rester long-temps divisée. De sa blessure » sortit un torrent de cette liqueur qui tient lieu » de sang aux Esprits célestes; liqueur extraite du » nectar qu'ils boivent. Son armure, auparavant si » brillante, en fut toute souillée.

» Au même instant, accourent de toutes parts » ses Anges les plus courageux, qui prêts à le » défendre, se mettent devant lui, tandis que » d'autres l'emportent sur leurs boucliers jusqu'à » son char qui étoit hors des rangs. Ils l'y remet- » tent. En y rentrant, il grince les dents de dou- » leur, de dépit et de honte. Il vient d'apprendre » qu'il n'est pas sans égal parmi les Anges. Son » orgueil a été humilié par un coup cruel. Que va » devenir cette confiance qu'il a eue d'être égal à » Dieu même? Sa guérison fut prompte. Bien

» différens des hommes, qui ont la vie partagée » dans les entrailles, dans le cœur, dans la tête, » dans le foie, dans les reins, les Esprits qui la » possèdent tout entière dans chacune de leurs par- » ties, ne peuvent mourir, à moins qu'ils ne ren- » trent dans le néant. Leur tissu liquide, pareil à l'air » fluide, ne peut recevoir une blessure mortelle. » Chaque partie de leur substance est pour eux un » cœur, une tête, des yeux, des oreilles, un intellect, » tous les sens, et devenant, comme il leur plaît, » condenses ou rares, ils prennent les membres, » la couleur, la figure, la situation qu'ils veulent.

» Cependant de mémorables actions se passoient » du côté où le puissant escadron de Gabriel com- » battoit. Il avoit pénétré avec ses superbes ensei- » gnes dans le sein des légions de Moloch, monar- » que furieux, qui défiant Gabriel, le menaçoit » de l'entraîner garotté aux roues de son char, » et ne retenoit pas les blasphêmes que sa bouche » vomissoit contre celui qui dans le Ciel est le *Saint* » et l'*Unique*. Mais tout-à-coup fendu depuis la tête » jusqu'à la moitié du corps, une douleur qu'il » n'avoit jamais éprouvée, le fit fuir, traînant après » lui ses armes brisées, et mugissant.

» Uriel et Raphaël se signalèrent aux deux ailes » de l'armée par la défaite de deux insolens enne- » mis, qui, quoique robustes et armés de rochers » de diamans, furent terrassés. L'un étoit Adrama- » lech et l'autre Asmodée, deux puissans Trônes, » qui n'étoient pas contens d'être moins que Dieu,

» et qui dans leur fuite apprirent à se repaître de
» pensées moins orgueilleuses, quand ils se virent,
» malgré leurs cuirasses et leurs cottes de mailles,
» couverts d'horribles plaies.

» Terrible à la troupe impie, Abdiel ne s'épar-
» gnoit pas. Il frappa à coups redoublés, et ren-
» versa Ariel, Arioch, et Ramiel, qui tout violent
» qu'il étoit, fut abattu comme les deux autres.

» Je pourrois te raconter les exploits de dix
» mille Anges, et éterniser leurs noms sur la terre;
» mais ces Esprits, les élus de Dieu, contens de
» la gloire dont ils jouissent dans le Ciel, ne cher-
» chent point les louanges des hommes.

» Il y eut aussi dans le parti opposé, des actions
» de valeur dignes d'être admirées; mais ces guer-
» riers étoient avides de renommée, et par l'arrêt de
» leur condamnation ils ont été rayés des célestes
» registres. Qu'ils restent donc sans être nommés
» dans les ténèbres de l'oubli. Rien n'est louable
» dans la force séparée de la justice et de la vérité.
» Elle ne mérite que honte et que mépris. Elle
» aspire à la gloire par un vain orgueil; elle
» cherche la renommée par l'infamie. Qu'elle soit
» ensevelie dans un éternel silence, c'est son par-
» tage.

» L'armée ennemie dont les principaux chefs
» avoient été renversés, ne pouvant plus résister
» aux violens chocs qu'elle avoit à soutenir, plioit
» et laissoit pénétrer au milieu d'elle la funeste
» déroute et le honteux désordre. Le champ de

» bataille étoit jonché des débris des armures bri-
» sées, des monceaux de chars, de leurs conduc-
» teurs renversés, et de coursiers vomissans des
» flammes. Les guerriers qui n'étoient pas encore
» abattus, n'avoient plus que la force de reculer.
» Toutes les troupes de Satan, incapables de se
» défendre, languissent, la crainte a répandu la
» pâleur sur tous les visages. Ces malheureux saisis
» pour la première fois de la terreur, et du senti-
» ment de la douleur, prennent honteusement la
» fuite, fatale suite du péché et de la désobéissance,
» eux qui jusqu'à présent avoient ignoré ce que
» c'étoit que trembler, fuir et souffrir.

» La sainte et inébranlable armée étoit dans un
» état bien différent. Elle s'avance en formant une
» phalange carrée impénétrable et invulnérable.
» Elle n'a jamais désobéi, elle n'est coupable d'au-
» cun péché, et voilà l'heureux avantage que sur
» ses ennemis lui donne l'innocence. Ces guerriers
» infatigables restent toujours prêts à combattre,
» et n'éprouvent jamais, ni peine, ni douleur, ni
» blessure, quoiqu'emportés quelquefois hors de
» leurs places, par la violence des attaques.

» Cependant la nuit qui commence son cours,
» étendant sur le Ciel son voile ténébreux, amène
» une agréable trève, impose silence au bruit de
» la guerre, et sous ses sombres pavillons, retire
» également vainqueur et vaincu. Michel avec ses
» Anges campe sur le champ de bataille, dont il
» est resté le maître, et pose de tous côtés ses

» sentinelles, des Chérubins enflammés qui répan-
» dent au loin leur éclat. Satan s'éloigne avec sa
» rebelle armée, et se retire dans l'endroit le plus
» obscur. Mais ne pouvant se livrer au repos, il
» appelle au milieu de la nuit ses capitaines à un
» conseil, se lève au milieu d'eux, et leur dit avec
» un air intrépide :

« O vous que maintenant les périls ont éprouvés;
» vous que les armes ont fait connoître d'invin-
» cibles guerriers, chers compagnons, qui avez
» fait voir que vous êtes dignes non-seulement de
» la liberté, la moindre de nos prétentions, mais
» (et voici le grand objet de nos desirs) de l'hon-
» neur, de l'empire, de la gloire, de la renommée;
» vous avez pendant tout un jour, (et ce que vous
» avez pu pendant un jour, pourquoi ne le pour-
» riez-vous pas pendant l'éternité de vos jours?)
» oui, vous avez soutenu un combat douteux,
» contre toutes les forces dont le roi du Ciel a
» privé son trône pour les envoyer contre nous,
» et qu'il avoit cru suffisantes pour nous soumettre
» à ses volontés. Il s'est trompé. Nous pouvons
» donc croire maintenant que l'avenir échappe à
» sa connoissance, et nous nous étions imaginés
» jusqu'à présent qu'il ne pouvoit rien ignorer.
» Nous avons à la vérité, parce que nos armes
» étoient moins bonnes, essuyé quelques désavan-
» tages. Nous avons senti la douleur, et nous ne
» l'avions point encore connue. Mais elle est
» méprisée aussitôt que connue, puisque nous

» éprouvons que notre céleste substance est incapable de recevoir une offense mortelle; qu'elle » ne peut périr, et qu'entr'ouverte par mille blessures, elle se referme aussitôt, trouvant sa guérison dans sa vigueur naturelle. A un mal si léger, » le remède est donc facile, et peut-être que de » plus fortes armes, de plus violens secours que » nous allons trouver, nous serviront à retourner » contre nos ennemis, à reprendre sur eux l'avantage, et empêcheront qu'il y ait entr'eux et nous, » cette inégalité que la nature n'y a point mise. Si » quelqu'autre cause à nous inconnue, les a rendus » supérieurs, tâchons de la découvrir, qu'elle soit » l'objet de nos recherches et de nos délibérations, » tandis que nous conservons notre entière intelligence et toutes nos lumières. »

» Il s'assit, et en même temps se leva au milieu » de l'assemblée Nisroc, un des principaux capitaines. Il se tint debout dans la contenance d'un » guerrier qui, échappé d'un cruel combat, est » accablé de fatigue. Ses armes brisées sont teintes » de la liqueur qui a coulé de ses blessures. D'un » air triste et sombre, il fit cette réponse à Satan:

« Libérateur, par qui nous sommes devenus de nouveaux maîtres, toi qui nous as conduit à la libre » jouissance du bien qui nous est dû comme Dieux, » c'est pour nous, tout Dieux que nous sommes, » un travail trop dur et trop difficile de combattre, » nous qui sommes sujets à la douleur, avec des » armes inégales contre ceux qui ne peuvent éprou-

» ver ni douleur ni fatigue. Il est impossible que » cette inégalité ne soit la cause de notre ruine. » Car, que nous servira une valeur et une force, » quoiqu'incomparable, quand elle sera opprimée » par la douleur, qui subjugue tout, et fait tomber » les bras les plus vigoureux ? Quand nous serions » privés du sentiment du plaisir, nous pourrions » peut-être continuer à vivre, sans en murmurer, » et même nous contenter d'une telle vie, dont le » bonheur seroit du moins la tranquillité ; mais » c'est la douleur qui fait les vrais malheureux ; » elle est le plus grand des maux, et son excès » surmonte toute patience. Si quelqu'un ici sait » inventer des armes qui nous donnent le moyen » de porter des blessures à un ennemi qui n'en a » point encore pu recevoir, ou qui puissent nous » rendre invulnérables comme lui, je suis prêt, » quant à moi, à lui donner des louanges égales » à celles que nous devons tous à notre libérateur. »

» Satan lui répondit avec un visage composé : « Ce secours que tu as raison de croire si impor- » tant pour nous, est déjà trouvé. Je te l'apporte. » Lorsque nous contemplons la brillante surface » de ce céleste terrain sur lequel nous marchons, » ce vaste espace orné de plantes, de fruits, de » fleurs d'ambroisie, de perles et d'or ; qui de » nous peut regarder ces choses assez superficiel- » lement, pour ne pas faire attention à ce qu'elles » doivent être dans le fond du terrain d'où elles » sortent ? Leurs semences composées de parties

» spiritueuses et d'une écume ignée, y restent » noires et indigestes ; mais à leur sortie, étant » frappées et tempérées par les célestes rayons, » c'est en se développant et en ouvrant leur sein à » la lumière qui les environne, qu'elles deviennent » si belles. Ce terrain nous fournira ces matières » qui, dans le lieu obscur où elles prennent nais- » sance, sont toutes remplies d'un feu infernal. » Quand nous les aurons comprimées dans des » machines creuses, longues et rondes, à l'extré- » mité desquelles sera une ouverture où nous » approcherons le feu, elles se dilateront, se met- » tront en furie, et avec un bruit de tonnerre, » pousseront contre nos ennemis des masses fatales » qui mettront tout en pièces, et renverseront tout » ce qu'elles rencontreront. Ils croiront dans leur » épouvante, que nous avons désarmé celui qui lance » le tonnerre, et que nous lui avons enlevé ce fou- » dre, la seule chose qui le rende redoutable. Notre » travail ne sera pas long. Avant que le jour paroisse, » nos desirs seront remplis. Que la joie renaisse » donc. Que toute crainte cesse. Rien n'est difficile » à la force et à l'habileté jointes ensemble. Nos » affaires sont donc bien éloignées d'être déses- » pérées. »

» A ces paroles, leurs fronts ténébreux s'éclair- » cirent, et l'espérance ranima leurs cœurs languis- » sans. Tous admirent la découverte, et chacun » est surpris de n'en avoir pas été soi-même l'in- » venteur. Rien ne leur paroît si facile, quand ils

» l'ont appris; auparavant la chose leur paroissoit » impossible. Peut-être dans les jours à venir si le » mal vient à régner sur la terre, quelqu'un de ta » race, ingénieux pour la perte des autres, ou » inspiré par quelqu'Esprit infernal, imaginera un » pareil instrument; instrument de désolation chez » les hommes, qui, pour punition de leurs péchés, » toujours amoureux de la guerre, chercheront à » se détruire les uns les autres.

» Ils volent du conseil à l'ouvrage. Nul ne songe » plus à parler. Des mains innombrables sont toutes » prêtes. Ils ont dans un instant bouleversé une vaste » étendue du céleste terrain. Ils découvrent les » entrailles de la nature, et les germes informes de » tout ce qu'elle produit. Ils trouvent les écumes » sulphureuses et nitreuses, qui mêlées ensemble, » cuites et brûlées, sont réduites par l'habileté de » leur art en grains noirs et menus qu'ils amassent » en monceaux. Les uns creusent les veines cachées » des minéraux et des pierres (l'on trouve dans » les entrailles du Ciel à-peu-près les mêmes choses » que dans celles de la terre), et ils forgent leurs » machines, avec leurs boulets, messagers de la » ruine. D'autres font provision de ces roseaux si » terribles quand on approche leurs pointes enflam- » mées. C'est ainsi qu'avant l'arrivée du jour, » n'ayant pour témoin de leur travail que la nuit, ils » accomplirent leur secrète entreprise, et mirent » tout en ordre, avec le silence et toute la prudence » nécessaire pour n'être point découverts.

» colonnes ou des troncs creux de chênes ou de
» sapins abattus dans les bois ou sur les montagnes,
» et dépouillés de leurs branches; mais ces colonnes
» qui étoient de fer, de bronze ou de pierre, nous
» présentoient d'horribles bouches, qui largement
» ouvertes, nous menaçoient de la fausse trève
» qu'elles portoient. A chacune d'elles étoit placé
» derrière un Séraphin, qui tenoit dans sa main
» un roseau armé de feu, et l'agitoit en l'air. Dans
» notre étonnement, nous cherchons ce qu'ils pré-
» tendent faire; et nous en sommes bientôt instruits.
» Ils étendent tous à la fois leurs roseaux, et les
» approchent légèrement d'une étroite ouverture.
» Le Ciel est tout-à-coup en feu, et au même ins-
» tant il est obscurci de la fumée que vomissent ces
» machines profondes, dont les affreux mugisse-
» mens déchirent le sein de l'air, tandis qu'elles
» délivrent le leur des horribles matières dont il
» est rempli, des foudres armées de chaînes, et
» d'une grêle de globes de fer. Les rangs de l'armée
» victorieuse sont rompus, rien ne peut résister à
» cette impétueuse furie. Quiconque est atteint,
» fût-il aussi ferme qu'un rocher, est contraint de
» tomber. Des millions d'Anges et d'Archanges
» sont renversés les uns sur les autres. Leurs armes
» font leur malheur. S'ils n'en eussent point été
» embarrassés, ils auroient pu, Esprits agiles, en se
» resserrant, s'échapper à cette terrible attaque;
» mais il falloit l'essuyer, et tomber honteusement

» dans cette entière déroute. Il leur fut inutile » d'étendre leurs files, qui auparavant étoient ser- » rées. Que pouvoient-ils faire? Veulent-ils s'avan- » cer courageusement et braver cet orage? Ils » sont une seconde fois repoussés, ils sont une » seconde fois ignominieusement renversés. Leur » courage ne sert qu'à faire recommencer le sujet » de leur honte et de la risée de leurs ennemis. Il » nous étoit aisé de découvrir au second rang des » Séraphins en posture, prêts à faire une seconde » décharge; mais quoique défaits et abattus, le » parti de la fuite nous fit toujours horreur. Satan » qui vit en quel état nous étions, parla ainsi aux » siens, nous traitant avec dérision :

« Amis, pourquoi donc nos fiers vainqueurs » n'approchent-ils pas? Ils s'étoient d'abord avancés » avec un air courageux, et lorsque nous nous » ouvrons pour les bien recevoir, et que nous leur » découvrons tout notre intérieur (que pouvons- » nous de plus?) pour leur proposer des termes » de paix, ils changent de résolution, ils reculent, » ils font des tours et des pirouettes, comme s'ils » vouloient danser. Il ne paroît pas tout-à-fait rai- » sonnable de danser maintenant; mais peut-être » la joie de la paix que nous leur offrons en est la » cause. Je le crois. Faisons-leur entendre une » seconde fois nos propositions, nous les engage- » rons à se déterminer. »

» Bélial lui répondit avec un ton aussi railleur : « Mon général, les termes de paix que nous leur

» avons envoyés, sont de poids, difficiles à com-
» prendre, et présentés avec une force qui les a
» fait reculer. Nous voyons qu'ils en sont tous occu-
» pés, et que plusieurs en sont étourdis. Celui qui
» les a bien reçus, ne les a pas à la vérité bien
» entendus; mais quand ils ne se font point entendre,
» ils nous procurent du moins l'avantage de con-
» noître ceux de nos ennemis qui ne marchent pas
» droit. »

» C'étoit ainsi qu'entr'eux ils nous insultoient par
» leurs railleries. Leur orgueil ne leur permettoit
» pas de douter de la victoire. Ils se flattoient d'é-
» galer, par les machines qu'ils avoient inventées,
» la puissance de l'Eternel. Ils méprisoient son ton-
» nerre, et son armée fut l'objet de leur risée, tant
» que nous restâmes tous dans le trouble; mais
» nous n'y restâmes pas long-temps. L'indignation
» nous releva à la fin, et nous fit trouver des armes
» qui nous rendirent capables de nous opposer à
» ces infernales machines. Tout-à-coup (admire la
» grandeur de la force que Dieu a mise dans ses
» saints Anges!) ils jettent leurs armes, ils cou-
» rent, ils volent aux montagnes (la variété des
» montagnes et des vallées embellit le Ciel ainsi
» que la terre) plus rapidement que ne part l'éclair;
» ils arrivent à ces montagnes, que, jusque dans
» leurs fondemens, ils secouent, ébranlent, déra-
» cinent, arrachent, emportent dans leurs bras avec
» leurs sommets chevelus; et tout ce qu'elles con-
» tiennent, rochers, fleuves et bois.

» Tu peux te figurer l'étonnement et la terreur » qui saisit les Esprits rebelles, quand ils virent les » racines de ces montagnes apportées contr'eux; » quand ils les virent tomber sur leurs maudites » machines, sur ce triple rang de colonnes, et » toute leur confiance ensevelie sous l'énorme poids » de ces monts lancés; quand ils se virent eux-» mêmes attaqués, et qu'ils sentirent tomber sur » leurs têtes de vastes promontoires, dont l'étendue » obscurcissoit l'air, et écrasoit des légions entières » avec leurs armes, qui ne servirent qu'à aug-» menter leurs peines. Ces armes brisées entroient » dans leur substance qu'elles déchiroient, et leur » causoient d'insupportables douleurs. Tous pous-» soient d'affreux gémissemens, et avec d'horribles » contorsions ils s'efforçoient de se délivrer du » fardeau dont ils étoient accablés, quoiqu'Esprits » d'une pure lumière, lumière pure d'abord, mais, » depuis le péché, lumière tout obscurcie.

» Leurs compagnons imitent notre exemple, ont » recours aux mêmes armes, et déracinent les mon-» tagnes voisines. Alors, monts contre monts, lancés » avec furie, se heurtent au milieu de l'air: combat » digne de l'Enfer. On se bat sous terre, dans une » ombre horrible. Toute guerre comparée à celle-» ci, ne ressembleroit qu'à ces combats qui se font » dans les réjouissances publiques. Ce n'étoit plus » que confusion accumulée sur confusion. La ruine » du Ciel étoit certaine, et cette ruine eût été ter-» rible; mais tout est ordonné et réglé par le Tout-

» Puissant, qui toujours tranquille, est assis dans » le céleste Sanctuaire. Il avoit prévu et permis » ce désordre. Il veut que ce qu'il a projeté soit » accompli, pour honorer le Fils qu'il a consacré, » en le chargeant de sa vengeance sur ses ennemis, » et en déclarant qu'il l'a rendu dépositaire de tout » son pouvoir. Il adresse ces paroles à ce Fils bien- » aimé, assesseur de son trône :

« Brillant éclat de ma gloire, Fils bien aimé, qui » sur ton front rends visible ce qui est invisible, » tout ce que je suis dans ma divinité, toi, dans la » main de qui je remets l'exécution de ce que je » fais par mes décrets, seconde Toute-Puissance; » deux jours, deux de ces jours qu'on compte dans » le Ciel, sont écoulés depuis que Michel est parti » avec son armée, pour dompter les rebelles. Le » combat est terrible, tel qu'il devoit être entre de » pareils ennemis qui ont recours aux armes. Je » leur ai laissé déployer toutes leurs forces, et tu » sais qu'elles doivent être égales. Ils ont été créés » égaux, excepté l'inégalité qu'a mise entr'eux le » péché; mais cette inégalité n'est pas sensible, tant » que je suspends l'arrêt des coupables. Ils resteroient » donc éternellement acharnés les uns contre les » autres, et le combat ne seroit jamais décidé. La » guerre s'est épuisée à faire tout ce que peut faire » la guerre. Elle a lâché la bride à leur fureur impla- » cable, et leur a fait prendre pour armes des mon- » tagnes, combat étrange dans les cieux, et qui » met toute la nature en péril. Leurs deux jours

» sont

» sont passés. Le troisième est le tien; je te l'ai destiné. Je laisse croître cette fureur, afin que tu aies la gloire de terminer cette terrible guerre, qui ne peut être terminée que par toi. J'ai transmis en toi une telle vertu, une grâce si immense, que tout doit reconnoître dans le Ciel et dans les Enfers ta puissance incomparable. Que par la manière dont tu appaiseras ce triste désordre, il soit manifesté que l'héritage de toutes choses t'a appartenu comme au plus digne, et que tu es héritier par droit légitime, et monarque par l'onction sacrée. Va donc, ô le très-puissant, dans la puissance de ton Père, monte sur mon char, dirige ses rapides roues qui font trembler la base des Cieux. Emporte avec toi toute ma guerre, mes tonnerres, mon arc, mes traits auxquels rien ne résiste, et mes flèches brûlantes; ceins de mon épée ta cuisse infatigable; poursuis ces enfans de ténèbres; chasse-les de l'étendue des Cieux, et précipite-les du plus haut des Cieux, dans le plus profond des abymes. Qu'ils apprennent, comme il leur convient de l'apprendre, à mépriser Dieu, et le Messie qu'il a sacré roi. »

» Il dit, et par les rayons qu'il renvoya directement sur son Fils, il brilla tout entier en lui; et le Fils qui les reçut sur sa face, exprima d'une manière ineffable tout son Père. La divinité filiale répondit ainsi :

« O Père, ô monarque des trônes célestes, le premier, le très-haut, le très-saint, le très-bon,

» vous n'avez jamais recherché que la gloire de
» votre Fils, et, comme je le dois, je ne recherche
» jamais que la vôtre. Elle est la mienne, elle est
» mon élévation; et mon plus doux plaisir est de
» ce que mettant en moi votre complaisance, vous
» déclarez vos volontés que je dois accomplir, à
» moi dont tout le bonheur est de les accomplir.
» J'accepte vos dons, ce pouvoir, et ce sceptre
» que je vous remettrai avec bien plus de joie,
» lorsqu'à la consommation des temps vous serez
» tout en tous, moi en vous pour toujours, et en
» moi tous ceux que vous aimez. Pour ceux que
» vous haïssez, je n'ai aussi que haine; et de même
» que je suis rempli de votre clémence, je puis aussi,
» étant votre image en tout, faire marcher devant
» moi votre terreur. J'aurai bientôt, armé de votre
» puissance, délivré le Ciel de ces rebelles. Ils
» seront précipités dans la triste demeure qui leur
» est préparée, où les attendent les chaînes, les
» ténèbres et le ver qui ne meurt point. Malheu-
» reux, qui ont pu se révolter contre votre juste
» empire, qui fait tout le bonheur de ceux qui y
» sont obéissans! Alors tous vos Saints conservés
» sans tache, et séparés de la troupe impure, envi-
» ronnant votre sainte montagne, célébreront
» votre gloire par des chants sublimes, par des
» cantiques sans fin, et je serai à leur tête. »

» Il dit, s'incline sur son sceptre, et se lève de la
» place qu'il occupoit, à la droite de la gloire.

» Cependant la divine et troisième aurore blan-

» chissoit les célestes campagnes. Avec un bruit » pareil à celui d'un tourbillon qui s'élève, s'avance » le char de la divinité paternelle. D'épaisses » flammes l'environnent. Ses roues qui paroissent » comme si une roue étoit au milieu d'une roue, » se meuvent d'elles-mêmes, animées de l'esprit » de vie qui est en elles, et conduites par quatre » figures semblables à celles des Chérubins. Elles » ont quatre faces merveilleuses; sur leur corps et » sur leurs ailes, des yeux sans nombre sont semés » comme les étoiles; les roues de béril sont aussi » pleines d'yeux, et le feu en sort de tous côtés. » Sur leur tête est un firmament de cristal, et sur ce » firmament un trône de saphir, dont les couleurs » sont pareilles à celles de l'arc qui brille dans » les Cieux.

» Sur ce char monte le Messie tout couvert de » la céleste armure du brillant urim, ouvrage » divin. A sa droite est assise la Victoire aux ailes » d'aigle. A ses côtés pendent l'arc et le carquois » rempli de la foudre à trois branches. Tout à l'en- » tour s'élève en tourbillon une fumée, d'où s'é- » lancent des flammes et des étincelles brillantes. » Il s'avance environné de dix milles Anges. La » lumière le précède et l'annonce, et à l'un et » l'autre de ses côtés paroissent vingt mille chars: » j'en ai entendu compter le nombre. Elevé sur » les ailes des Chérubins, il avance sur le firma- » ment de cristal dans son trône de saphir; et le » grand éclat qu'il répand au loin fut d'abord

» aperçu de ceux qui lui sont fidèles. Une joie
» inespérée les surprit, quand ils virent briller le
» grand étendard du Messie, son signal que les
» Anges dans les Cieux déploient et soutiennent.

» Aussitôt Michel lui remet le commandement
» de son armée, qui rapproche ses deux ailes, et ne
» fait plus qu'un corps réuni sous son chef. La Puis-
» sance divine aplanit les chemins sous ses pas.
» A son ordre les montagnes arrachées retournent
» à leur place. Elles ont entendu sa voix : elles
» obéissent. Le Ciel se renouvelle et reprend sa
» face ordinaire. Les collines et les vallées s'em-
» bellissent de nouvelles fleurs.

» Les malheureux ennemis le voient et s'endur-
» cissent. Leurs puissances insensées se rallient, se
» préparent à soutenir leur révolte, et mettent leur
» espérance dans leur désespoir. Tant de perversité
» peut-elle entrer dans des Esprits célestes? Mais
» quels prodiges sont capables de convaincre l'or-
» gueil! Quelles merveilles capables d'amollir des
» cœurs endurcis! Ce qui devoit les ramener aug-
» mente leur obstination. La gloire qu'ils voient
» briller est leur tourment. A cet aspect l'envie les
» déchire; et comme ils aspirent à la même gran-
» deur, ils se remettent fièrement en ordre de
» bataille. Ils s'imaginent, par la force ou par la
» fraude, pouvoir prospérer. Ils veulent l'emporter
» sur Dieu et le Messie, ou tomber dans une der-
» nière et universelle ruine. Ils préparent donc leurs
» derniers efforts pour le combat, trop fiers pour

» prendre le parti de la fuite, ou d'une honteuse
» retraite.

» Le Fils de Dieu fit alors entendre sa voix à
» toute son armée : « Restez, vous Saints, dans le
» bel ordre où vous êtes. Restez, Anges qui avez
» si bien combattu; ce jour est pour vous celui du
» repos. Vous avez prouvé votre fidélité par vos
» exploits, et l'intrépidité avec laquelle vous avez
» soutenu la cause de la justice, a été agréable à
» Dieu. Vous avez employé pour lui ce que vous
» avez reçu de lui, votre valeur invincible. C'en
» est assez. Le châtiment de cette troupe maudite
» appartient à un autre bras. La vengeance est à
» lui, ou à celui seul à qui il veut qu'elle appar-
» tienne. L'œuvre de ce jour ne sera point celle du
» nombre ni de la multitude. Soyez seulement atten-
» tifs, et contemplez l'indignation de Dieu qui va
» tomber par mon ministère sur ces impies. Ce
» n'est pas vous, c'est moi qu'ils ont méprisé. C'est
» moi qui suis l'objet de leur envie. C'est contre
» moi que s'est armée toute leur rage, parce que le
» Père, à qui dans le Ciel appartient la royauté,
» la puissance, la gloire, m'a honoré comme il l'a
» voulu. Et c'est aussi à moi qu'il a remis le soin
» de leur châtiment. Qu'ils viennent comme ils le
» desirent, essayer dans un combat leurs forces
» contre les miennes. Que tous soient contre moi,
» et moi seul contr'eux tous. Puisqu'ils mesurent
» tout par la force, qu'ils ne sont jaloux d'aucune
» autre excellence, et qu'ils méprisent qui leur est

» supérieur par d'autres mérites, je veux bien leur
» accorder de n'avoir d'autre dispute avec eux que
» sur la force. »

» En achevant ces mots, son visage qui changea,
» devint si terrible qu'on n'en pouvoit plus soutenir
» l'aspect. La fureur de ses regards annonça à ses
» ennemis leur perte. Au même instant les quatre
» figures déployant leurs ailes semées d'étoiles,
» formèrent autour de lui un ombre redoutable.
» Les roues de son char enflammé firent en tour-
» nant un bruit pareil à celui d'un impétueux tor-
» rent, ou d'une armée innombrable. Il s'avança
» au milieu des ténèbres qui l'environnoient, contre
» ces impies adversaires. Sous les roues brûlantes
» de son char, l'immobile empyrée fut ébranlé
» dans toute son étendue. Tout trembla, hors le
» trône de Dieu. Il arrive à eux tenant dans sa main
» dix mille tonnerres. Il les fait partir devant lui.
» Tous ces malheureux sont percés d'horribles
» plaies. Dans leur étonnement, ils perdent tout
» courage, toute envie de résister : leurs armes inu-
» tiles tombent de leurs mains. Le vainqueur marche
» sur les boucliers, les casques, et les têtes orgueil-
» leuses des trônes, des Séraphins, qui tous ren-
» versés, voudroient que les montagnes déracinées
» une seconde fois vinssent les couvrir et les mettre
» à l'abri de sa colère. En même temps les figures
» aux quatre faces, qui toutes ont des yeux, lan-
» cent des traits innombrables ainsi que les roues
» vivantes également semées d'une multitude

» d'yeux. Un seul esprit les dirigeoit. Chacun de » leurs yeux tout brillant d'éclairs, lançoit un feu » dévorant sur ces guerriers maudits, qui, dénués » de toute force, dépouillés de leur vigueur accou- » tumée, restèrent épuisés, renversés, désespérés.

» Cependant le vainqueur ne déploya pas toute » sa force, et ne permit à son tonnerre que la moi- » tié de sa rapidité. Il ne veut pas les détruire, il » ne veut qu'en délivrer le Ciel. Il les contraint de » se relever, et les chasse devant lui comme un » troupeau de boucs, comme de vils et timides » animaux que la crainte fait fuir. Etourdis du bruit » des tonnerres, ils marchent poursuivis par la » Terreur, l'Indignation et la Vengeance, jusqu'à » l'extrémité du Ciel, jusqu'à ses remparts de cris- » tal. Alors une large étendue des cieux s'entr'ouvre, » se replie sur elle-même, et laisse à découvert » l'affreuse profondeur du spacieux abyme. Cette » vue les remplit de terreur, tous reculent; mais » repoussés par une terreur plus grande qui les » poursuit, ils se précipitent eux-mêmes du haut du » Ciel, et les flammes de la colère éternelle les » accompagnent jusqu'au fond du gouffre immense.

» L'Enfer entendit ce bruit épouvantable; l'Enfer » vit les ruines du Ciel tomber du haut du Ciel : » saisi de frayeur, il voulut fuir; mais l'inflexible » justice a trop bien affermi ses profonds et noirs » fondemens, et l'a lié par de trop fortes chaînes. » Ils tombèrent pendant neuf jours. Le Chaos con- » fondu poussa des rugissemens, et sentit la confu-

» sion augmenter dix fois davantage, lorsqu'ils » roulèrent à travers sa sauvage anarchie, tant » cette affreuse chute causa de désordre dans l'em» pire du désordre.

» Enfin, l'Enfer s'ouvrit, les engloutit tous, et se » referma sur eux. L'Enfer, séjour du tourment et » de la douleur; l'Enfer, où brûle un feu qui ne » s'éteindra jamais; l'Enfer, leur demeure éternelle. » La joie revint dans le Ciel, délivré d'eux. Ses » remparts entr'ouverts se rejoignirent; et l'étendue » qui s'étoit repliée sur elle-même, se remit à sa » place.

» Seul vainqueur de ses ennemis exterminés, le » Messie retourna sur son char de triomphe. Tous » ses Saints allèrent au-devant de lui. Jusque-là » ils étoient restés immobiles et en silence, contem» plant ses glorieux exploits. Ils s'avancent avec » des cris de joie et des palmes à la main. Chaque » brillant escadron célèbre le triomphe, et chante » le triomphateur, roi victorieux, fils, héritier, » seigneur, à qui l'empire est donné comme au » plus digne de régner.

» Il traverse le Ciel en triomphe au milieu de » leurs acclamations. Il entre dans le palais et dans » le sanctuaire où son Père tout-puissant est élevé » sur un trône. Reçu par lui dans cette gloire, il » est maintenant assis à sa droite.

» C'est ainsi que mesurant les choses du Ciel » avec celles de la terre, pour satisfaire à ta » demande, et afin que l'exemple du passé te serve

» d'instruction pour l'avenir, je t'ai révélé ce qui
» auroit peut-être toujours été ignoré de l'humaine
» race, la discorde qui a troublé le Ciel, la guerre
» allumée entre les Anges, et la chute profonde de
» ceux qui aspirant trop haut, se révoltèrent avec
» ce même Satan, qui maintenant jaloux de ton
» état, cherche les moyens de te détourner aussi
» de l'obéissance, afin que privé comme lui de la
» félicité, tu partages avec lui son châtiment et son
» éternelle misère. Il mettra toute sa consolation
» dans cette vengeance. Il espère contrister le Très-
» Haut, s'il acquiert en toi un compagnon de ses
» malheurs. N'écoute jamais ses discours séducteurs,
» et donne cet avis à ta compagne, la moitié de
» toi la plus foible. Tu viens d'apprendre par un
» terrible exemple quel est le châtiment de la
» désobéissance. Profites-en. Ceux qui pouvoient
» rester toujours fermes sont tombés. Ne l'oublie
» jamais, et crains de devenir infidèle. »

NOTES

DU LIVRE SIXIÈME.

ADDISSON dit que, dans ce livre, le grand génie de Milton s'élève à la sublimité de son sujet. C'est dans ce livre en effet que la verve du poète est dans son plus grand feu. Jamais poète, depuis Homère, n'a décrit un combat avec plus de chaleur, et jamais poète n'eut à décrire un combat plus terrible. On trouve dans ce livre, comme dans tout le poëme, plusieurs endroits sublimes, et quelques-uns ridicules. Avant que de le lire, il faut lire la note qui termine le livre précédent.

Pag. 434, lig. 2. *Ne songea, etc.*

Par mépris pour lui, les Anges du parti de Satan ont si peu de crainte, qu'ils ne daignent pas arrêter celui qui va porter la nouvelle de leur révolte.

Même pag., lig. 9. *Entrant et sortant, etc.*

Cette image est prise d'Hésiode, Théog. v. 748. Le Jour et la Nuit traversent le palais des Dieux.

Pag. 436, lig. 2. *Vaincue par les rayons, etc.*

Mot à mot, *percée;* ce que Dobson a rendu :

Nox trepidans, telis evanuit icta diei.

Un commentateur anglais condamne cette expression comme peu naturelle, et en rejette la faute sur les poètes italiens, « qui ont communiqué, dit-il, ce mauvais goût

» aux autres nations. » Le Marini dit que la Nuit, armée des étoiles, tua le Jour :

Di tenebre armata uccise il giorno.

Pag. 436, lig. 3. *D'escadrons, etc.*

On a fait un crime à Milton d'avoir mis des Anges à cheval. L'armée du Ciel, dans l'Apocalypse, 19, est montée sur des chevaux blancs. Il est parlé aussi des chevaux de Dieu dans Habacuc : *non ascendes equos tuos.* Cette armée est représentée sous l'image d'une armée sur la terre, où les guerriers sont, *hi in curribus, et hi in equis.* Et pourquoi les poètes ne mettront-ils pas les Anges en escadrons, comme les orateurs ? *Anges saints, rangez à l'entour de ce berceau vos escadrons invisibles;* Bossuet, Or. Fun.; et dans ses Elévations : *les Séraphins qui sont à la tête des célestes escadrons.* On peut seulement objecter que ce récit est fait à Adam, qui ne peut avoir encore aucune idée d'escadrons, de bataillons, de casques, de boucliers, de chars, de roues, etc. Mais si le poète n'eût pu lui faire parler que des choses qu'il pouvoit avoir vues, il n'eût pu lui faire parler que de fleurs et de fruits. Il faut nécessairement donner quelque liberté à Milton.

Même pag., lig. 8. *Disposé pour le combat, etc.*

Milton dit, *in procinct*, du latin *in procinctu*. Les Romains retroussoient leurs robes.

Même pag., lig. 10. *Déjà publique, etc.*

Un courrier qui apporte une nouvelle aux Anges, arrive toujours trop tard.

Même pag., lig. 17. *Une voix, etc.*

Dieu est invisible aux Anges, qui n'entendent que sa voix : *posuit tenebras latibulum suum.* Ps.

Pag. 436, lig. 27. *Mépris plus difficile à supporter, etc.*

C'est une réflexion de Florus, parlant de Tarquin : *superbia quæ crudelitate gravior est bonis*. Et Milton a pu faire la même réflexion quand il se vit méprisé sous le règne de Charles II, lui qui se regardoit comme le défenseur et le martyr de la liberté de sa patrie.

Pag. 437, lig. 7. *Refusent la raison, etc.*

Λόγος, le Verbe.

Même pag., lig. 9. *Pars, Michel, etc.*

Ce fut lui, suivant l'Apocalypse, qui livra le grand combat au dragon.

Même pag., lig. 11. *Les exploits guerriers, etc.*

C'est-à-dire, le second dans le commandement, le lieutenant. Les Anges n'ont encore fait aucuns exploits guerriers. Il faut, en lisant tout ce récit, se rappeler que Raphaël, avant que de le commencer, a prévenu qu'il alloit, pour se mettre à la portée de l'intelligence humaine, peindre les choses spirituelles sous des images corporelles.

Même pag., lig. 15. *Soit aussi nombreuse, etc.*

Puisque l'armée rebelle étoit une troisième partie des Anges, ce fut une troisième partie qui alla le combattre ; l'autre resta en présence du trône de l'Eternel.

Même pag., lig. 19. *Précipitez-la, etc.*

Pourquoi, dit-on, le Père éternel donne-t-il à ses Anges un ordre qu'il ne leur laissera pas exécuter, comme on le verra dans la suite ? C'est par bonté pour les rebelles. Il peut les foudroyer dans le moment. Il leur veut laisser le temps de se repentir. Il va, par son tonnerre, annoncer

qu'il est irrité. Il va envoyer contre eux ; il permettra que le combat dure quelque temps, et que les rebelles connoissent d'abord leur infériorité. Au lieu de se repentir, ils reviendront au combat avec plus de fureur : ils seront alors foudroyés par le Messie. Ces paroles, *précipitez-la*, ne doivent donc s'entendre qu'en ce sens : *allez contre elle pour la précipiter*, etc.

Pag. 437, lig. 21. *Son sein vaste*, *etc.*

Mot à mot, *son chaos*, son sein où règne la confusion.

Même pag., lig. 24. *Les nuages qui s'élevèrent*, *etc.*

Dieu annonce sa colère par des signes tels que ceux qui sont décrits dans le Ps. 17 : *ascendit fumus*, *et ignis*, etc.

Pag. 438, lig. 5. *S'avançoient en silence*, *etc.*

Imitation d'Homère, qui fait marcher en silence les Grecs au combat.

Même pag., lig. 11. *Leurs pieds ne posent*, *etc.*

Autre imitation d'Homère, qui compare la marche de deux Déesses au vol des colombes. Il. 5, v. 778.

Même pag., lig. 21. *Hérissée de lances*, *etc.*

Mot à mot, *hérissée des rayons que les lances élevoient en l'air;* ce que Dobson a rendu :

Sublime micantes
Arrere innumeræ radiis horrentibus hastæ.

Même pag., lig. 24. *D'insolens emblêmes*, *etc.*

On a vu, dans le livre précédent, que les blasons dont les enseignes des saints Anges étoient tissues, *conservoient la mémoire d'actes d'amour et de zèle ;* celles des rebelles ont d'insolens emblêmes : ce qui est imité d'Euripide, dans

les Phéniciennes. Les capitaines qui assiégent Thèbes ont de pareils emblêmes.

Pag. 439, lig. 7. *Dans des fêtes de joie, etc.*

Voici le combat qui va commencer. On va voir Ange contre Ange, la fureur de la guerre dans le séjour de la paix, et des discours pleins d'aigreur entre ceux que doit unir un éternel amour. Il faut, dans tout ce récit, ne point oublier que Raphaël a prévenu, que pour se mettre à la portée de l'intelligence humaine, il *alloit se servir d'images* corporelles. Le Dante ne prend point les mêmes précautions. Il dit bien que le Paradis est un séjour de joie, d'alégresse ineffable, d'une vie toute d'amour et de paix :

O gioja, o ineffabile allegrezza !
O vita intera d'amore e di pace !
O senza brama sicura ricchezza !

Cependant en y entrant, il voit le visage de saint Pierre, et des Saints qui sont avec lui, changer de couleur, s'enflammer de colère. Saint Pierre, à cause qu'il voit un Italien, s'écrie : « C'est de colère que nous changeons de couleur. Celui qui sur la terre (Boniface VIII) a usurpé ma » place, oui, ma place, ma propre place, qui *est* vacante » aux yeux du fils de Dieu, a fait du lieu de ma sépulture » un temple de Lucifer :

Quegli, ch' usurpa in terra il luogo mio
Il luogo mio, il luogo mio, che vaca, etc.

» Est-ce pour remplir d'or l'Epouse de Jésus-Christ, » que moi, Lin, Clet, Sixte, Pie, Caliste, Urbain, nous » avons versé nos larmes et notre sang? Devois-je m'attendre que mon image serviroit à sceller des priviléges » imposteurs qu'on vend bien cher? Des hommes de Cahors » et de Gascogne (Jean XXII, Clément V) boiront mon

» sang? Mon Fils, quand tu seras retourné sur la terre, » ouvre la bouche, et ne tiens pas secret ce que je pu- » blie. » Le Dante n'a pas manqué d'obéir à saint Pierre, et de nous instruire d'une colère si emportée, et d'un discours si peu décent dans le Paradis. Je cite cet endroit de son poëme, pour montrer que Milton ayant devant les yeux l'exemple des poètes italiens, a eu une sagesse dont on doit lui savoir gré.

Pag. 439, lig. 25. *La ténébreuse avant-garde, etc.*

C'est-à-dire, des Anges de ténèbres. Le char de Satan étoit brillant comme le Soleil.

Pag. 440, lig. 2. *Par ces paroles, etc.*

C'est à soi-même qu'il parle. Imitation d'une expression d'Homère : *il dit à son cœur courageux.*

Même pag., lig. 17. *Entre la violence et la raison, etc.*

M. Pascal a dit : « C'est une étrange et longue guerre » que celle où la violence essaie d'opprimer la vérité » ; guerre bien ancienne.

Pag. 441, lig. 4. *De la poussière, etc.*

Milton dit, *des plus petites choses :* il eût mieux dit, *de rien ;* mais il ne dit jamais que Dieu ait créé de rien.

Même pag., lig. 6. *Avec son bras, etc.*

Mot à mot, *bras solitaire ;* sans secours.

Même pag., lig. 17. *Du côté du petit nombre, etc.*

Ce n'est pas de l'armée des bons Anges dont Abdiel veut parler. Les deux armées sont égales en nombre. Il veut parler de lui, lorsque, seul dans l'assemblée des rebelles,

à la fin du livre précédent, il soutint le bon parti. Milton a en vue ce vers de Phèdre :

Plus esse in uno sæpe quàm in turbâ, boni.

Pag. 442, lig. 5. *Quelque dépouille*, *etc.*

Mot à mot, *m'arracher quelque plume.* Tous les Anges ont des ailes. J'ai déjà remarqué que les poètes grecs n'en donnent pas à leurs Dieux ; et cependant nous voyons, dans les antiquités étrusques, des Divinités avec de grandes ailes.

Même pag., lig. 16. *Les musiciens*, *etc.*

Dans Milton, *les ménestriers.* Imitation de l'Enéide, 9 : *juvat indulgere choreis.*

Même pag., lig. 21. *Apostat*, *etc.*

Il ne sera jamais nommé que par des épithètes, et non par son nom, qui, du moment de la révolte, ne fut plus prononcé dans le Ciel. Il fut nommé Satan après sa chute. Abdiel va argumenter contre lui. On voit assez que Milton imite ces entretiens que, dans Homère, les guerriers ont entr'eux avant que d'en venir aux mains. C'étoit l'usage ancien. Un poète qui le dépeint, n'est pas plus répréhensible qu'un historien qui rapporte les allocutions des généraux romains à leurs soldats. Cependant ces harangues des héros d'Homère ont trouvé parmi nous bien des critiques ; et l'auteur de l'Astrée a été un des premiers. Il raconte qu'un chevalier, se croyant seul dans une forêt, chantoit des vers injurieux aux dames, qui furent entendus d'un autre chevalier qui passoit, et accourut pour en tirer vengeance, en disant : « Ma querelle est juste contre toi, » qui soutiens une chose indigne de l'ordre de chevalier, » quand tu blâmes les dames, que tout chevalier est obligé » de maintenir, de servir et de défendre.... Et depuis » quand

» quand, mon ami, reprend l'autre chevalier, es-tu devenu » harangueur? C'est avec celle-ci (ce qu'il dit en tirant » son épée) que j'ai coutume de haranguer. »

Pag. 443, lig. 23. *Ainsi l'on voit sur la terre*, etc.

C'est Milton qui parle dans cette comparaison, et qui oublie que, dans le temps qu'il fait parler Raphaël à Adam, il n'est point encore arrivé d'orage sur la terre.

Pag. 444, lig. 5. *Gloire au Très-Haut*, etc.

Cri de guerre des Anges fidèles.

Même pag., lig. 8. *Ce choc est horrible*, etc.

Ici commence une description d'une étonnante vivacité. Les chars et les roues, tout est animé. L'harmonie des vers imite la *discordante harmonie* dont parle le poète, et le sifflement des dards enflammés. Cette description est bien traduite par Dobson.

Par inde fragor, fremitusque, remugit
Hinc atque hinc furor, et supero novus orbe tumultus,
Collisis horrendum armis discordia sævit
Rauca, rudens immane, rotisque frementibus ardens
Clangor atrox bigarum accenditur æratarum.
Dirus inhorrescit belli furor; igneus imber
Stridentum increpitans telorum desuper undat,
Utraque curvatis obtexens agmina flammis.
Dumque adeo ardenti sub fornice prælia miscent
Ambæ acies, sævo assultu indomitoque furore
Insonuit Cœlum omne; et tum si terra fuisset
Terra, metu attonito sedes trepidasset ad imas.

Même pag., lig. 26. *De s'en faire des armes*, etc.

Cet endroit est obscur, et Milton ne dit point ce que lui fait dire notre premier traducteur. J'ai suivi le sens de Richardson. Par ces élémens dont ils peuvent se faire des armes, Milton entend peut-être le feu, à cause de leur

artillerie ; et la terre, à cause des montagnes qu'ils lanceront.

Pag. 445, lig. 6. *Chaque légion, etc.*

Quelles forces ! Chaque légion vaut une armée, chaque guerrier une légion, chaque soldat un capitaine. Le commentateur anglais dit que Milton a appris d'Homère à surpasser Homère.

Même pag., lig. 30. *Cette épée que deux mains, etc.*

C'est l'épée de Dieu : peut-être, par cette raison, le poète prétend qu'un Ange ne la peut tenir qu'à deux mains ; ou peut-être veut-il seulement imiter le Tasse, qui représente Argant combattant de cette manière, 19. II. 23 ;

La man sinistra è la compagna accosta ;
E con ambe congiunte il ferro abbassa.

Pag. 446, lig. 19. *Le mal, chose inconnue, etc.*

Mot à mot, *le mal incréé ;* il n'est pas du nombre des choses que Dieu a créées, Satan en est le père.

Pag. 447, lig. 20. *Dont tu nous fais des contes, etc.*

Satan n'a jamais entendu parler de l'Enfer ; les saints Anges en ont entendu parler à Dieu, dans le discours qu'il leur a tenu au commencement de ce livre.

Pag. 448, lig. 11. *L'horreur est dans l'attente, etc.*

Mot à mot, *l'attente est pénétrée d'horreur ;* ce que Rolli a rendu : *Aspettazion stava in orrore ;* et Dobson :

Juxta imminet anxius horror
Eventum grandem expectans.

Même pag., lig. 15. *Les tourbillons, etc.*

Le seul mouvement de l'air agité par ces deux guerriers, oblige les autres à reculer.

Pag. 448, lig. 20. *D'un aspect malin, etc.*

Milton déshonore sa comparaison en y faisant entrer ces erreurs populaires.

Pag. 449, lig. 1. *L'épée qui a été tirée, etc.*

L'épée d'Enée qui lui avoit été donnée par une divinité, mit en pièces l'épée de Turnus, forgée par des hommes. L'épée de Michel doit être terrible : elle a été tirée de l'arsenal de Dieu. Puisque dans le style de l'Ecriture-Sainte Dieu a une épée, un char, des tonnerres, et qu'il renferme les vents *dans ses trésors*, les poëtes peuvent placer ses armes dans un arsenal. Suivant le Tasse, 7. st. 80, cet arsenal est dans un rocher très-élevé :

> Ne l'alta rocca ascende, ove de l'Hoste
> Divina, tutte son l'arme reposte.

Mais le Tasse y met le trident avec lequel Dieu ébranle toute la terre. Milton prend toutes ses images dans l'Ecriture.

Même pag., lig. 16. *Cette humeur liquide, etc.*

Mot à mot, *de nectar*. Les dieux d'Homère ont, au lieu de sang, une liqueur qu'il nomme ἰχωρ. Le sang des Anges, suivant Milton, est une liqueur formée du nectar qu'ils boivent. On a déjà vu que les Anges sont nourris de nectar et d'ambroisie. C'est aussi ce qu'on donne aux âmes qui arrivent dans le Ciel, suivant le Pulci, qui racontant le grand combat à Roncevaux, dans lequel périt Roland, tandis qu'il s'y fait un grand carnage de Chrétiens et de Sarrasins, et que l'archevêque Turpin, qui combat non avec un crucifix, mais avec une épée qui enfile les Sarrasins comme des grains de chapelet,

> Infilza Saracin per Pater nostri,

dépeint d'un côté une grande fête dans l'Enfer. Caron

chante dans sa barque, prépare ses rames, déplie ses voiles; Lucifer ouvre la bouche pour recevoir cette pluie d'âmes. D'un autre côté, grande fête dans le Ciel; tant d'âmes crient *Hosanna*, que saint Pierre ne sait à laquelle entendre, et l'on fait préparer le nectar et l'ambroisie, pour toutes celles que les Anges apportent.

Pag. 449, lig. 25. *Grince les dents*, *etc.*

Un Ange qui grince les dents, est bien prêt de devenir Diable. On va voir que les saints Anges sont invulnérables; les autres, quoique substances spirituelles, sont très-sensibles à la douleur, comme cet Esprit dont parle plaisamment Rousseau, qui reçut un coup de fouet :

Un jeune Esprit sérien,
Trop voisin de nous pour son bien,
En reçut un coup sur le râble,
Qui lui fit faire un cri de diable.

Pag. 450, lig. 9. *Est pour eux un cœur*, *etc.*

Un commentateur anglais dit que si cette idée n'est pas vraie en théologie, elle est belle en poésie. Elle est prise dans Pline, liv. I. Un Dieu, selon lui, est *totus visus*, *totus auditus*, *totus animæ*, *totus animi*, *totus sui*.

Même pag., lig. 21. *Fendu depuis la tête*, *etc.*

Peinture grotesque, indigne de ce poëme.

Même pag., lig. 25. *Raphaël*, *etc.*

Il se nomme lui-même. Adam qui l'écoute, ignore son nom.

Même pag., lig. 28. *Adramalech*, *etc.*

Adramalech signifie *roi magnifique ;* Ariel, *lion étrange ;* Arioch, *lion terrible ;* Ramiel, *celui qui s'élève contre Dieu.*

Pag. 452, lig. 16. *Phalange carrée*, etc.

Milton l'appelle *cubique*. Cette forme est l'image de la parfaite égalité.

Même pag., lig. 18. *Et voilà l'heureux avantage*, etc.

Le combat est très-inégal. Les saints Anges peuvent être renversés par terre et repoussés hors de leur place, mais ils ne peuvent être blessés. Leurs ennemis, au contraire, sont fendus jusqu'à la moitié du corps. Et pourquoi les saints Anges sont-ils infatigables et invulnérables? La raison de Milton est très-digne d'attention : « Ils ne sont coupables » d'aucun péché. » Les Dieux des Païens n'étoient pas invulnérables, aussi étoient-ils de grands pécheurs. Le sentiment de la douleur est inconnu à un être innocent. Je l'ai dit dans mon Epit. I. sur l'Homme :

La moindre des douleurs est toujours un tourment.
Un tourment n'est-il pas toujours un châtiment?
Si nous sommes punis, nous sommes donc coupables.

Milton pense donc mieux que ces philosophes, qui soutiennent que Dieu a pu créer l'homme sujet à la douleur et aux passions, et que Pope qui le trouve bien placé, parce que, selon lui, « le mal particulier est un bien général. » Le mal n'entra jamais dans l'ordre établi par Dieu, il entra par le péché : c'est pourquoi il a été dit plus haut que Satan étoit le père du mal, qu'avant lui on ne connoissoit pas.

Pag. 453, lig. 5. *Il appelle*, etc.

Imitation d'Homère; c'est ainsi qu'Agamemnon appelle au milieu de la nuit un conseil dans sa tente.

Même pag., lig. 8. *O vous qui maintenant*, etc.

On ne s'attend pas à un pareil discours de la part du chef d'un parti vaincu, qui a perdu le champ de bataille, dont

lui-même a été emporté, frappé d'un coup qui lui faisoit grincer les dents. Plus on examine le caractère de Satan, peint par Milton, plus il surprend. C'est le caractère d'un orgueil que rien ne peut humilier. Lorsqu'au commencement du poëme, en se réveillant de son assoupissement, il s'est contemplé sur l'étang de feu, il en a conclu qu'ils seroient libres dans ce nouveau séjour, que Dieu ne leur disputeroit point. De ce qu'ils ont été foudroyés, il a conclu que leur ennemi ne connoissant que la violence, ignoroit la ruse. Ils vont l'attaquer par la ruse, ainsi leurs affaires en vont mieux. De ce qu'ils sont tous dans l'Enfer, il a conclu qu'ils étoient invincibles, parce qu'aucun de ses sujets ne pouvant lui envier son premier rang, cette union va faire leur force. Quelque malheur qui lui arrive, il en conclut toujours l'assurance d'un bonheur. Le voilà couvert de confusion en présence de son armée honteusement repoussée; il trouve dans le malheur de ses soldats, une raison de leur inspirer du mépris pour le pouvoir et la science de Dieu. Ils ont à la vérité connu la douleur. C'est le sujet d'une nouvelle espérance. La promptitude avec laquelle leurs plaies se referment, les assurent de l'immortalité. Il est encore vrai que leurs ennemis ne connoissent pas la douleur; il n'a garde de reconnoître que c'est le privilége de l'innocence; la bonté de leurs armes en est la cause, il en faut chercher de meilleures. Il va les trouver. Un poëte qui a su peindre un tel caractère, est un grand poëte.

Pag. 453, lig. 20. *A privé son trône, etc.*

Mensonge. Dieu a retenu près de son trône la troisième partie des Anges : il a voulu que les deux armées fussent égales en nombre.

Pag. 454, lig. 7. *De plus fortes armes, etc.*

Il sait bien de quelles armes il veut parler, mais il ne

les nomme point encore : il veut les laisser proposer par un autre, par la raison qu'on va voir.

Pag. 454, lig. 18. *Nisroc, etc.*

Idole de Sennachérib, nommée dans Isaïe, et le liv. 2 des Rois. Nous ne connoissons de cette divinité que le nom. Milton l'a choisie, parce qu'il va lui faire dire que la douleur est une grande peine, et que le Dieu des Assyriens doit être un efféminé. Il trouvera qu'il est fort à plaindre dans sa condition, tout Dieu qu'il est, d'être sujet à la douleur. Si l'on demandoit à Milton pourquoi des êtres, qui sont un air subtil qui se rejoint au moment qu'on le divise, souffrent la douleur, il répondra comme Le Dante : « Dieu le veut. » Le Dante, quand il se trouve dans le Purgatoire avec Virgile, remarque que son corps fait une ombre, et que celui de Virgile n'en fait pas ; il veut savoir pourquoi. Virgile qui lui apprend que des êtres transparens ne font point d'ombre, et que cependant ils souffrent la douleur, le froid et le chaud, ajoute « Dieu le veut et » n'en dit pas la raison aux hommes. O race humaine, ne » dis tes *pourquoi* qu'avec prudence ! »

State contenti, umana gente, al quia.

Même pag., lig. 24. *Libérateurs de nouveaux maîtres, etc.*

C'est-à-dire, *par qui nous devenons de nouveaux maîtres.* Une armée vaincue peut-elle donner à son général, qui vient d'être lui-même emporté honteusement du combat, le titre de *libérateur?* Comment sont-ils devenus de nouveaux maîtres, eux qui viennent de perdre le champ de bataille ? C'est un flatteur qui parle, et son discours a été concerté avec Satan, comme on va le voir.

Pag. 455, lig. 11. *C'est la douleur, etc.*

Voilà un Ange bien éloigné d'avoir la fermeté d'un

Stoïcien. C'est le Dieu des Assyriens, un lâche et un efféminé.

Pag. 455, lig. 20. *Avec un visage composé, etc.*

Dans l'original, *compos'd*, qui ne veut pas dire tranquille. Je trouve dans cette épithète un sens plus fin. Nisroc a commencé son discours par appeler Satan *libérateur*, et il l'a fini en disant que celui qui trouvera ces nouvelles armes sera le *libérateur*. C'est un flatteur, Satan qui lui a confié son secret, l'a chargé de proposer la recherche de pareilles armes. Quand il les a proposées, Satan avec un air hypocrite, comme ne s'attendant pas à cet avis, répond : « Ce » secret, je l'ai trouvé. » Le voilà donc déclaré doublement libérateur.

Pap. 456, lig. 19. *Qui le rend redoutable, etc.*

Comment Dieu se rendoit-il redoutable, lorsqu'il n'y avoit encore aucun criminel ? J'ai déjà remarqué que suivant Milton, Dieu avant la création du monde, avant le péché des Anges, faisoit quelquefois entendre son tonnerre par grandeur, par majesté : *Deus majestatis intonuit.* Quand il a vu la révolte commencer, il a fait entendre ce bruit pour annoncer sa colère. Comme les tonnerres sont les armes du Tout-Puissant, qui a un arsenal, ces armes y doivent être aussi ; elles font voir combien il est redoutable. Mais comme il n'en a jamais frappé, Satan ne sait point encore à quel point elles sont redoutables, c'est ce qu'on lui a entendu dire au commencement du poëme.

Pag. 457, lig. 3. *Si le mal vient à régner, etc.*

Raphaël par ces mots ne prédit point à Adam les malheurs de sa race ; mais comme il peut pécher, il lui annonce ce qui pourra arriver si sa race devient coupable, et si le mal règne sur la terre. De pareils instrumens ne seront imaginés par eux, que quand le mal régnera sur eux.

Pag. 457, lig. 10. Ils volent à l'ouvrage, etc.

Voilà donc les Anges criminels qu'on peut déjà appeler Démons, inventeurs de l'artillerie. L'Arioste nous dit qu'une espèce d'arquebuse dont se servoit un roi de Frise qui étoit un scélérat, ayant été apportée à Roland, il la jeta au fond de la mer, espérant qu'elle ne paroîtroit plus dans le monde. Mais l'implacable ennemi des hommes qui avoit forgé cette arme, à l'imitation de la foudre, enseigna dans la suite le lieu où elle étoit, à un négromant qui la porta chez les Allemands, et le Diable aiguisant leur esprit, leur apprit à en faire usage. Le Diable a donc été, suivant l'Arioste, l'inventeur de l'artillerie, mais sur la terre, et pour la perte des hommes. Suivant Milton, il en a été l'inventeur dans le Ciel même, et pour son propre usage. La fiction est hardie, mais on ne peut la condamner : elle est ingénieuse, et devient presque nécessaire, puisque Satan n'a plus que cette ressource. Toutes les autres armes sont inutiles contre des ennemis invulnérables. On ne peut que les repousser et les faire tomber. Il invente des machines dont le tonnerre lui a donné l'idée. Par des coups qu'accompagnera un bruit terrible, elles jetteront la désolation et l'épouvante parmi ses ennemis, qui croiront entendre les tonnerres de Dieu. L'invention de ces machines est bien digne du père du mal ; mais dans quelle occasion y-a-t-il recours ? Lorsqu'il n'a pas d'autre moyen de se défendre contre ses vainqueurs ; et les hommes y ont eu recours, lorsqu'ils avoient déjà trouvé tant de moyens de s'entretuer. Ce qui m'a fait dire, 2e Ep. sur l'Homme :

Hâtons-nous d'inventer par un sublime effort
L'art de multiplier les foudres de la mort.
Du cruel javelot, de la flèche homicide,
Le vol, à notre gré, n'est point assez rapide ;
Sous nos béliers les murs tombent trop lentement,
Et notre catapulte écrase foiblement.

Servez-nous mieux, pierriers, carcasses, couleuvrines,
Mortiers, bombes, canons, infernales machines.

« Comment as-tu pu trouver entrée dans le cœur humain,
» s'écrie l'Arioste, ô barbare et détestable invention? Par
» toi toute gloire militaire est anéantie, par toi le métier
» des armes est sans honneur :

Per te la militar gloria è distrutta,
Per te il mestier de l'arme è senza onore.

Pag. 457, lig. 14. *Les germes informes, etc.*

« Y a-t-il, dira-t-on, dans le Ciel des germes informes,
» des semences noires et indigestes? » Les Anges veulent imiter les feux du tonnerre, et Raphaël, pour expliquer comment ils y ont réussi, se sert des images des choses qui sont sur la terre; il en a prévenu. Pourquoi les représenter séparant les écumes, et les réduisant en grains noirs? Milton aime ces sortes de descriptions, qui ornent un poëme. Ce qui est agréable dans Homère, qui aime à décrire les arts, ne doit pas déplaire dans les poètes modernes. La description de cette opération est placée dans l'intervalle d'une nuit qui a interrompu le combat. Elle jette une agréable variété, et fait que les lecteurs, comme les combattans, se reposent.

Même pag., lig. 18. *En grains noirs, etc.*

Bentley, toujours bizarre dans ses critiques, fait un crime à Milton d'avoir oublié le charbon. Les hommes en ont besoin pour faire la poudre à canon; mais les Anges ont des secrets que les hommes n'ont pas. Ils peuvent faire aussi des canons et des boulets, ou de métal ou de pierre.

Pag. 458, lig. 4. *Leur armure d'or, etc.*

Milton se sert d'un mot grec, qui signifie l'armure qui couvre tout le corps.

Pag. 458, lig. 6. *Les montagnes que dore le soleil, etc.*

Milton dit, *qui rendent le jour*, parce que, comme elles en sont les premières éclairées, elles semblent le rendre à la terre.

Même pag., lig. 14. *Zophiel, etc.*

Zophiel signifie *espion de Dieu.*

Pag. 459, lig. 5. *Que dérobent à nos yeux, etc.*

Milton dit que les Anges forment un cube qui cache l'artillerie. Il est aisé à des Esprits qui marchent et qui volent, de cacher entièrement des machines qu'ils traînent au milieu d'eux.

Même pag., lig. 11. *Que l'avant-garde s'ouvre, etc.*

Richardson justifie les équivoques ironiques que Satan va employer, en disant que, si elles ne s'y trouvoient pas, il manqueroit quelque chose à ce divin poëme; que Cicéron, dans son livre de l'Orateur, recommande l'ironie, et qu'Homère fait dire à ses guerriers, dans la chaleur du combat, des railleries piquantes. Un autre commentateur, plus judicieux, reconnoît que Milton a eu la foiblesse de se prêter au mauvais goût de son temps, et qu'il a eu du moins l'attention de mettre dans la bouche des Esprits méprisables ces méprisables ironies, qui ne sont que de froides équivoques. Qu'y a-t-il de plus froid que de dire, lorsqu'un bataillon s'ouvre pour laisser l'artillerie faire son effet, que c'est ouvrir les bras à ses ennemis pour leur offrir la paix, et se réconcilier? Notre premier traducteur, en passant ici plusieurs vers, a voulu ménager l'honneur du poète; je le rends tel qu'il est, en condamnant ses fautes.

Pag. 460, lig. 24. *Des millions d'Anges, etc.*

Ce seroit une mauvaise critique de dire que des Anges

qui ont des ailes, pouvoient s'élever en haut, et se mettre, comme des oiseaux, hors de la portée de ces machines. Il faut se prêter à la fiction poétique. Mais le spectacle d'Anges qui tombent les uns sur les autres, et se relèvent sans cesse, ne pouvant être blessés, n'est pas digne de la gravité de ce poëme. L'armée de Dieu doit-elle être représentée dans un pareil désordre ?

Pag. 461, lig. 14. *Nous traitant avec dérision, etc.*

Satan, qui voit tomber Ange sur Archange, a quelque sujet de rire ; mais il pouvoit insulter ses ennemis avec plus d'esprit. Appeler des boulets de canon des *propositions de paix*, et dire qu'on *ouvre son intérieur*, c'est être mauvais plaisant.

Même pag., lig. 30. *Les termes sont de poids, etc.*

La réponse de Bélial est fort obscure, et, quelque sens qu'on y donne, très-froide. Rolli, qui l'a rendue littéralement, en a conservé l'obscurité, et Dobson n'est pas plus intelligible. Des Anglais, que j'ai consultés, m'ont dit ne la point entendre. Je crois que Bélial veut dire : « ceux » qui ont reçu nos boulets, sont bien remplis de nos termes » de paix. Ceux qui ne les entendent pas, ne marchent pas » droit, » parce qu'ils sont emportés de leur place. Comme on est frappé du canon avant que d'en entendre le bruit, la plaisanterie consiste, à ce que je crois, à dire que les Anges qui n'entendent pas les termes de paix, tombent ; et comme ils ne peuvent mourir, quand ils sont renversés, ils les entendent bien.

Pag. 462, lig. 17. *L'indignation nous releva, etc.*

Milton dit, *la rage :* terme trop fort pour les Anges.

Même pag., lig. 27. *Les secouent, les ébranlent, etc.*

Addisson, qui admire avec raison ces quatre vers, fait

sur cette description une réflexion très-judicieuse. « Homère, que Virgile et Ovide ont imité, nous dit que les » Géans jetèrent Ossa sur Olympe, et Pélion sur Ossa. Il » donne à Pélion l'épithète d'εννοσιφυλλον, pour présenter à » l'imagination du lecteur tous ces bois qui croissent d'ordinaire sur les montagnes. Claudien, dans la guerre des » Géans, nous dit, en suivant son imagination effrénée, » qu'ils arrachèrent des îles entières avec leurs racines. Il » en décrit un lançant contre le Ciel l'île de Lemnos avec » toute la boutique de Vulcain. Un autre arrache le mont » Ida avec la rivière Enipée ; et le poète, non content de » le dépeindre avec cette charge sur les épaules, ajoute que » le fleuve couloit sur son dos. De telles idées approchent » plus du burlesque que du sublime. Milton ne prend que » le sublime des anciens ; et on trouve dans sa description » toute la majesté d'Homère, enrichie de l'imagination de » Claudien, sans ses puérilités. » Les Anges n'avoient d'autre moyen, pour écraser ces instrumens d'artillerie, que de les ensevelir sous des rochers.

Pag. 463, lig. 12. *Leurs armes entroient dans leur substance, etc.*

Ce qui ne pouvoit arriver aux bons Anges, qui étoient invulnérables. Aussitôt qu'ils étoient renversés, ils se relevoient. Il est vrai que cela peut s'appeler, comme l'a dit M. de Voltaire, *jouer aux quilles*. Milton pouvoit aisément mettre dans cet endroit plus de gravité.

Même pag., lig. 25. *Dans une ombre horrible, etc.*

Allusion à ce mot d'un Lacédémonien à qui l'on disoit que les Perses étoient en si grand nombre, que leurs flèches obscurcissoient le jour : « Tant mieux, répondit-il, nous » combattrons à l'ombre. » En combattant sous ces montagnes, on combattoit dans le Ciel, et sous terre.

Pag. 463, lig. 27. *Des réjouissances publiques, etc.*

Milton oublie qu'il fait parler Raphaël long-temps avant qu'il y ait sur la terre des réjouissances publiques.

Pag. 464, lig. 2. *Il avoit prévu ce désordre, etc.*

Il est à remarquer que le désordre a toujours été en augmentant. Un combat singulier a été suivi d'un combat général avec des armes ordinaires. Satan a eu recours à l'artillerie. Les Anges ont ensuite eu recours aux montagnes. Quand le désordre est à son comble, Dieu, qui l'a permis, envoie son Fils.

Pag. 465, lig. 15. *Toute ma guerre, etc.*

Tout mon équipage de guerre, toutes mes armes. Dieu, dans le style de l'Ecriture-Sainte, a un char, une épée, des flèches : *sagittæ tuæ acutæ.* Ps. 44. Et c'est dans le même Pseaume qu'il est dit : *accingere gladio tuo super femur tuum, Potentissime.*

Même pag., lig. 18. *Poursuis-les, etc.*

Le même ordre a été donné aux Anges, et il n'y a point en cela de contradiction, comme je l'ai observé sur le vers 54.

Même pag., lig. 25. *Il brilla tout entier, etc.*

Ce Fils qui tout entier est dans son divin Père,
Comme son divin Père est tout entier dans lui.

Pag. 466, lig. 19. *Ils seront précipités, etc.*

Le Fils qui intercédera pour l'Homme et qui s'est fait Homme pour sauver l'Homme, loin de se faire Ange pour sauver l'Ange, est contre lui l'exécuteur de la vengeance, parce que, comme dit saint Augustin : *tanto damnabilior Angelorum culpa, quanto sublimior eorum natura.*

Pag. 466, lig. 30. *La troisième aurore, etc.*

La nuit avoit séparé le premier combat; le second est si animé, qu'elle ne l'a pas fait cesser.

Pag. 467, lig. 3. *Le char, etc.*

La description de ce char est tirée de la vision d'Ezéchiel. Plusieurs autres expressions sont prises du Ps. 67 et de l'Apocalypse.

Même pag., lig. 15. *L'arc qui brille dans les Cieux, etc.*

Dans l'Apocalypse, c. 4, il y a un arc-en-ciel autour du trône; mais Adam peut-il avoir une idée de l'arc-en-ciel, qui ne parut aux hommes qu'après le déluge?

Même pag., lig. 18. *Le brillant urim, etc.*

Armure aussi brillante que le pectoral du grand-prêtre.

Même pag., lig. 27. *J'en ai entendu compter le nombre, etc.*

Pris de l'Apoc. 9, v. 16: *Et audivi numerum eorum.*

Pag. 468, lig. 9. *Les montagnes retournent à leur place, etc.*

Images sublimes:

Le Ciel change de face,
Les monts déracinés retournent à leur place,
Et de nouvelles fleurs les vallons sont couverts.

La description de Jupiter allant foudroyer les Géans, dans Hésiode, v. 690, n'approche pas de la grandeur de celle-ci.

Pag. 469, lig. 4. *Restez, vous Saints, dans le bel ordre, etc.*

Les Anges ne sont point en désordre. Ils y ont été pendant un moment, dans le premier feu de l'artillerie. Depuis qu'ils ont eu recours aux montagnes qu'ils ont déracinées, ils ont repris leur avantage; et ils seroient victorieux, si

Dieu ne suspendoit leur succès. On peut remarquer ici une imitation d'Homère. De même qu'Achille défend aux Grecs de tirer sur Hector, parce qu'il veut avoir la gloire d'en triompher lui seul, le Messie ordonne aux Anges de rester à leur place : comme c'est à lui seul qu'appartient la vengeance, c'est à lui seul qu'appartient la victoire; et le Messie est en effet le triomphateur du péché. Cette idée de Milton est très-belle, et lui fait plus d'honneur que si, en suivant l'opinion commune, et l'usage de tous les peintres, il eût représenté saint Michel terrassant à ses pieds Satan, et précipitant toute l'armée rebelle du haut des Cieux, comme Rubens l'a représenté.

Pag. 470, lig. 23. *Sur les têtes orgueilleuses, etc.*

Image prise du Ps. *Conquassabit capita.* Ces Anges sont frappés d'*horribles plaies* qui ne se referment point, comme celles que jusqu'à présent ils recevoient. On a vu que leur substance, comme un air subtil, à l'instant qu'elle étoit divisée, se réunissoit. Mais, au commencement du poëme, on a vu Satan couvert des cicatrices de la foudre. Aussi a-t-il dit que jusque-là ils avoient ignoré la force de ces armes. Les leurs tombent de leurs mains ; ce que Dobson a bien rendu :

Attoniti tremuere, cadunt delapsa lacertis
Irrita tela, cadunt animi, nec sistere contra
Sufficiunt. Galeasque super, cristasque comantes,
Scuta ducum calcata, eversorumque Seraphum,
Ille equitavit ovans, Quam vellent jam sibi rupes
Advolvi, injectosque horrenda cacumina montes!

Même pag., lig. 28. *Les figures aux quatre faces, etc.*

Dans aucun poète de l'antiquité, on ne trouvera une si sublime peinture des Titans foudroyés ; mais toutes les images de celle-ci sont prises dans les Prophètes. C'est ici la poésie de l'Ecriture-Sainte.

Pag. 471.

Pag. 471, lig. 6. *Ne déploya pas toute sa force, etc.*

Et cependant le Messie avoit dit, v. 821, qu'il vouloit bien disputer avec ses ennemis de la force. Il n'a employé que la moitié de la sienne. Milton enchérit sur Hésiode, qui dit que Jupiter déploya toute sa force contre les Titans.

ἐκ δέ τε πᾶσαν
φαῖνε βίην.

Même pag., lig. 11. *Comme de vils animaux, etc.*

Milton dit, *comme des boucs;* parce que les élus de Dieu sont appelés ses brebis.

Même pag., lig. 14. *Poursuivis par la terreur, etc.*

Milton dit, *par les Furies;* parce qu'au chap. 51 d'Isaïe, ce mot se trouve, non dans notre Vulgate, mais dans la version anglaise.

Même pag., lig. 19. *Le Ciel se replie, etc.*

Dans l'Apocal. 6, le Ciel se retire comme un rouleau. Milton a pris ici toutes ses images dans l'Ecriture Sainte.

Même pag., lig. 21. *Ils se précipitent, etc.*

Quelle frayeur! Ce n'est pas le Messie qui les fait tomber du Ciel, ils se précipitent eux-mêmes; et pour fuir sa colère, ils regardent l'Enfer comme leur asile : c'est ce qu'un d'eux a dit au commencement du Livre II.

Même pag., lig. 23. *Jusqu'au fond du gouffre immense, etc.*

On vante l'harmonie de ce vers, qui finit par un pyrrique, un trochée et un ïambe.

Même pag., lig 24. *L'Enfer entendit, etc.*

L'Enfer est personnifié dans Isaïe, c. 5. Il vit tomber les ruines du Ciel. Milton emploie un mot imité de l'italien *ruinare*, qui, suivant la Crusca, signifie *tomber de haut en bas avec violence.* Cette chute des Anges est décrite en ces vers, dans la tragédie d'Adam et d'Eve :

Ils touchent aux confins du céleste parvi ;
Les Cieux s'ouvrent alors, repliés sur eux-mêmes,
Et font voir aux vaincus les vengeances suprêmes.
Placés entre le gouffre et les carreaux brûlans,
Une égale terreur les retient chancelans.
Là, de l'Olympe en feu les armes foudroyantes ;
Ici, du noir cachot les flammes dévorantes.
Mais ils tombent enfin dans la nuit abymés,
L'Enfer les engloutit, les Cieux sont refermés.

Pag. 471, lig. 26. *Il voulut fuir, etc.*

L'Enfer même, destiné pour eux, en a horreur, et veut fuir. Le lieu de la terre sur lequel ils tombèrent, prit la fuite, suivant le Dante; car les poètes racontent les mêmes choses différemment. Ils en ont la liberté ; mais aucun poète n'a raconté celle-ci d'une manière plus sublime. Dans les tableaux représentant cette chute, on voit ordinairement ces Anges se changer en monstres en tombant. Ici, ils conservent leurs figures, et vont rester neuf jours étendus sur le lac de feu. Suivant le Dante, la terre étoit créée quand ils tombèrent, non pas sur notre hémisphère, mais sur l'hémisphère opposé, qu'on ne soupçonnoit pas, dans le temps que le Dante écrivoit, être habité. Cet endroit de l'Amérique s'entr'ouvrit de frayeur ; il se fit une large fosse : car l'Enfer du Dante a la forme d'un entonnoir, dont le bout entre dans le centre de la terre. Lucifer, qui tomba le dernier de sa troupe, resta étendu dans le bout de cet entonnoir, et y étoit encore lorsque le Dante arriva. Il n'y est pas dans un feu central ; il est au contraire enfermé dans la glace. « S'il a été aussi beau, dit le Dante, qu'il est laid » maintenant, il a été d'une extrême beauté. » Il a trois têtes : l'une vermeille, couleur de la colère ; l'autre d'une couleur livide, celle de l'envie ; la troisième est noire, couleur de la tristesse. Ces trois têtes se réunissent à une grande crête, symbole de l'orgueil. Ses six ailes, qui sont proportionnées à la grandeur d'un si monstrueux oiseau,

à tanto uccello, sont comme des ailes de chat-huant. Dans chacune de ses gueules, il tient un traître qu'il broie avec ses dents, comme on broie le chanvre. Le plus coupable de ces traîtres a la tête en dedans; ses pieds pendent dehors : c'est Judas. Les deux autres ont la tête dehors, et sont Brutus et Cassius, meurtriers de César. Brutus, en stoïcien qui ne croit pas la douleur un mal, tord ses membres, et ne dit mot : *Si storce e non fa moto*. Milton fait tomber Satan avec ses Anges sur l'étang de feu et de soufre, suivant le v. 9 du c. 20 de l'Apocalypse ; mais il n'y sera précipité pour y rester qu'à la fin du monde.

Pag. 472, lig. 13. *Seul vainqueur*, *etc.*

Les Anges n'ont aucune part à ce triomphe. Satan a dit le contraire, Liv. I, vers 170, ainsi que le Chaos, Liv. II, v. 996 ; mais j'ai observé, sur ces endroits, pourquoi ils ne s'accordent pas avec le récit de Raphaël, qui seul dit la vérité.

Même pag., lig. 28. *C'est ainsi que mesurant*, *etc.*

Raphaël termine son récit comme il l'a commencé, en assurant que, pour le mettre à la portée de l'homme, il a peint les choses du Ciel sous les images de celles de la terre. Depuis ce vers jusqu'à la fin du Livre, on ne trouve dans le style ni élévation ni nombre. C'est une Muse qui a épuisé son feu; c'est une voix fatiguée qui tombe.

Pag. 473, lig. 2. *Ce qui auroit toujours été ignoré*, *etc.*

Il n'a jamais été entièrement ignoré sur la terre, ce grand événement qu'on n'a pu savoir que par la révélation. De là cette fable des Titans foudroyés, et précipités dans le Tartare. Plutarque, dans ses morales, cite des vers d'Empedocle sur des Démons chassés du Ciel. Ces Esprits méchans sont appelés par lui *maudits de Dieu*, *tombés du Ciel*, θεήλατοι, οὐρανοπετεῖς. Dans Homère, Il. 19, la Déesse Até, esprit de discorde et de malédiction, fut précipitée du palais

étoilé par Jupiter. Après avoir troublé le Ciel, elle trouble la terre, et marche sur la tête des hommes, pour les précipiter dans les malheurs.

> κατ' ἀνδρων κραάτα βαίνει
> Βλάπτουσ' ἀνθρώπους.

Homère n'avoit pas pris cette idée dans ces mots d'Isaïe, *quomodo cecidisti de Cœlo Lucifer*, puisqu'il écrivoit longtemps avant Isaïe. Il l'avoit prise en Egypte, comme dit saint Justin. Il y a encore, suivant Homère, une Furie qui vole dans les airs, ἠεροφοῖτις Ἐριννὺς. Voilà une puissance de l'air, et les Démons ont été appelés Princes de l'air. De là cette crainte si ancienne de Génies malfaisans, qu'on a tâché d'apaiser par des sacrifices, et qu'on a représentés sous des figures si monstrueuses, qu'on a vu le prêtre, comme dit Rousseau,

> Déifier, brutalement zélé,
> Le Diable même en bronze ciselé.

De là cette ancienne opinion si générale des deux principes, l'un bon, l'autre méchant, cet Oromaze, cet Arimane, toujours en guerre; et un troisième Dieu, nommé Mythras, qui fait entre les deux l'office de médiateur, *qui intercède et qui moyenne*. C'est ainsi que s'exprime Amyot, traduisant le Traité de Plutarque d'Isis et d'Osiris. Il viendra un temps où Arimane, Dieu des ténèbres, sera détruit; la terre changera de forme, et il n'y aura plus qu'un seul Empire. Les hommes seront heureux, leurs corps deviendront transparens, et ne feront plus d'ombre. Dans ces opinions si anciennes, qui de l'Egypte se sont répandues chez les autres peuples, peut-on ne pas reconnoître une tradition de vérités obscurcies? Adam, à qui ces vérités ont été révélées, les a apprises à ses enfans. Les fils de Noé n'en avoient pas perdu la mémoire, et les enfans de Jacob les portèrent en Egypte.

FIN DU TOME TROISIÈME.

TABLE EXPLICATIVE
DES MATIÈRES
CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME VOLUME.



